LÉGENDES

DE

L'AUTRE MONDE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU PARADIS,

DU PURGATOIRE ET DE L'ENFER,

AVEC QUELQUES ESQUISSES DE PERSONNAGES PEU SOUCIEUX DE LEUR AME;

PAR

J. COLLIN DE PLANCY.

Approuvé par S. G. Mgr l'Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

LÉGENDES

DE

L'AUTRE MONDE.

APPROBATION.

Nous, Pierre-Louis Parisis, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer,

Vu le rapport qui nous a été fait sur les *Légendes de l'autre monde*, nous n'avons trouvé dans cet écrit rien de contraire ni à la foi ni aux mœurs.

Arras, le 29 septembre 1862.

† Pierre-Louis,
Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

LÉGENDES

DE

L'AUTRE MONDE.

I. — LÉGENDE DE LA MORT.

> Estime qui voudra la mort épouvantable
> Et l'horreur et l'effroi de tous les animaux :
> Quant à moi, je la tiens pour le point désirable
> Où commencent nos biens et finissent nos maux.
>
> PIERRE MATTHIEU, *Tablettes de la vie et de la mort.*

On définit la mort : L'effet produit par l'acte de l'âme qui se retire du corps ; *Recessus animæ a corpore.*

Dieu n'a pas fait la mort. Elle est, comme l'a dit Milton, fille de Satan et du péché. Nous savons tous cette terrible et lamentable histoire. Dieu avait créé l'homme immortel, comme les anges (*inexterminabilem,* Sap., II, 23) ; l'odieuse vanité, suggérée par Satan à nos premiers parents, de s'égaler à Dieu même, qui venait de leur donner l'être, fut misérablement accueillie ; et la mort, avec tout ce qu'elle entraîne, est le châtiment de cette rébellion.

La terre était faite pour l'homme. Elle fut maudite ; et les mauvais germes produits par le péché, avec les maladies et les souffrances, altérèrent

l'œuvre de la création. Les ronces et les poisons devinrent les plaies et le fiel de la terre; et la mort étendit son sceptre sur tout ce qui couvre le globe. Depuis lors, dit Joseph de Maistre, « dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres les uns contre les autres, *in mutua funera*. Dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà dans le règne végétal on commence à sentir sa loi. Depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes *meurent*, et combien sont *tuées!* Mais dès que vous entrez dans le règne animal, la loi universelle de la mort prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres. Ainsi il y a des insectes de proie, des poissons de proie, des oiseaux de proie, des reptiles de proie et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de sa durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre.

» Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit. Il tue pour se nourrir; il tue pour se vêtir; il tue pour se parer; il tue pour se défendre; il tue pour attaquer; il tue pour s'instruire; il tue pour s'amuser; il tue pour tuer. Ce

roi superbe et terrible, il a besoin de tout et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du mont Blanc ou du Chimboraço; il empaille le crocodile; il embaume le colibri; à son ordre le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal. L'homme demande tout : à l'agneau, ses entrailles pour faire résonner sa harpe; à la baleine, ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge; au loup, sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages les plus légers de l'art; à l'éléphant, ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant. Ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? Non sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les extermine tous? Lui; c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme (1). »

L'illustre écrivain expose ensuite comment ce carnage de l'humanité se fait par la guerre, inévitable fatalité que la chute a produite.

Mais dans cette loi de la mort, l'âme a été épargnée. Le repentir put la relever dans l'expiation jusqu'à reconquérir aux cieux les trônes des anges

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg.* Septième entretien.

tombés. Dieu lui-même, dans sa miséricorde, s'engageait à la racheter du premier crime qui nous a infectés tous; et quand le sacrifice infini de la Rédemption eut régénéré l'humanité, la mort perdit son horreur.

La vie toutefois est restée un combat. Mais ses luttes sont couronnées dans le Ciel; et on n'a pas dit vainement que la mort des saints est précieuse devant Dieu (1). Une voix, venue du Ciel, a même prononcé ces paroles : « Bienheureux les morts qui meurent fidèles au Seigneur (2)! »

Aussi les saints soupirent, comme saint Paul, après la délivrance.

A l'aspect de la mort, qui nous accable de si grands troubles, les saints ont souvent donné cours à leurs chants d'allégresse. Qu'il nous soit permis de traduire ici quelques strophes du cantique de saint François d'Assise mourant, car il était poëte, comme saint Thomas d'Aquin et comme tous ceux dont le cœur est brûlant de l'amour de Dieu :

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, pour toutes ses créatures! spécialement pour notre frère le soleil, qui nous donne le jour et la lumière. Rayonnant et beau dans ses splendeurs, ô mon Dieu! il est votre image!

» Loué soit Dieu, mon Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles! c'est lui qui les a formées dans le ciel, si brillantes et si limpides!

» Loué soit Dieu, mon Seigneur, pour notre frère

(1) Pretiosa in conspectu *Domini* mors sanctorum *ejus. Ps. CXV.*
(2) Beati mortui qui in Domino moriuntur! *Apoc.*, XIV.

le vent, pour l'air nuageux ou serein, pour tous les temps par lesquels il donne leur subsistance à toutes les créatures !

» Loué soit Dieu, mon Seigneur, pour notre sœur l'eau, qui est humble et utile, précieuse et chaste !

» Loué soit Dieu, mon Seigneur, pour notre frère le feu, par lequel il éclaire les ténèbres, et qui est beau, fort et puissant !

» Loué soit Dieu, mon Seigneur, pour notre sœur la terre, qui, par son ordre, nous soutient et nous nourrit en produisant les fruits, les fleurs et les herbes !

» Loué soit Dieu, mon Seigneur, dans ceux qui pardonnent pour son amour ! et dans ceux qui supportent la souffrance et la tribulation ! Heureux ceux qui persévèrent dans la paix ; ils seront couronnés par le Très-Haut.

» Loué soit Dieu, mon Seigneur, pour notre sœur la mort, à laquelle nul homme vivant ne peut échapper ! Elle est bonne. Elle nous retire de l'exil ; elle nous rend à notre patrie.

» Mais malheur à qui meurt dans le péché mortel !

» Heureux ceux qui se reposent, Seigneur, fidèles à vos saintes volontés ! La seconde mort, qui est la seule véritable, ne les atteindra jamais. »

Saint Jean Chrysostome a laissé sur la mort un long et admirable discours, dont nous citerons un passage : « Vous vous troublez, dit-il, de voir le corps que l'on met en terre se corrompre, se pourrir et se réduire à un peu de poussière et de cendre ; et vous vous laissez abattre à cette pensée. Mais pourtant, si quelqu'un de vous se décide à rebâtir sa

maison qui tombe en ruines, que fait-il? Il commence par s'en retirer; puis il l'abat et en disperse les débris; il la reconstruit ensuite plus magnifique et plus belle. Vous affligez-vous de quitter pour un peu de temps votre demeure, quand vous savez que vous la posséderez bientôt relevée selon vos désirs? Eh bien, c'est ce que Dieu fait avec vous. Quand il veut démolir cette maison de boue, que nous appelons notre corps, et qui est partout crevassée, il commence par en faire sortir notre âme; mais il la fera rentrer un jour, toute glorieuse, dans un autre édifice, céleste et divin, comme dit saint Paul.

» Si vous aviez une statue d'airain gâtée, défigurée, dégradée, pour lui rendre sa première beauté, vous la remettriez dans la fournaise. Mais le fondeur ne vous rendra pourtant qu'une statue d'airain. Au contraire, quand votre corps est jeté dans le tombeau, comme dans une fournaise, il en doit sortir brillant de lumière; et au lieu d'un corps mortel et corruptible, Dieu vous donnera un corps immortel et d'un éclat qui ne se ternira jamais. »

Mais, hélas! nous ne sommes pas des saints. Matériels et peureux, nos artistes, quand ils se chargent de nous peindre la mort, ne nous offrent jamais qu'un squelette. C'est la mort de la brute; ce n'est pas même la mort païenne. De ce corps, qui a été habité par un souffle divin, qui a eu l'honneur de porter une âme faite à l'image de Dieu, qui a même reçu son Dieu, s'il a été habité par une âme chrétienne, on ne nous montre qu'une hideuse carcasse.

Si ces ossements arides sont les débris malheu-

reux d'un damné ou les restes augustes d'un saint, ils ont pourtant un résultat, c'est qu'ils nous ramènent à la pensée de la mort, que nous repoussons un peu trop; et qu'il ne nous est pas difficile d'y joindre les dogmes de la résurrection.

La conscience est une sentinelle qui ne se tait pas. A l'aspect du squelette, elle rappelle à ceux qui veulent bien l'entendre comment ils doivent vivre pour éviter la seconde mort. Malheur à ceux qui croient la satisfaire en remettant l'examen de leur vie à un autre temps! Le temps, comme dit Fénelon, ne nous est donné que par secondes, et personne n'est sûr de l'heure qui est devant lui.

Cependant, quand la mort se présente, le malade s'écrie et se plaint; on dirait qu'il est trahi. La Fontaine peut lui répondre :

> La mort ne surprend point le sage;
> Il est toujours prêt à partir,
> S'étant su lui-même avertir
> Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
> Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
> Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
> Il n'en est point qu'il ne comprenne
> Dans le fatal tribut : tous sont de son domaine;
> Et le premier instant où les enfants des rois
> Ouvrent les yeux à la lumière
> Est celui qui vient quelquefois
> Fermer pour toujours leur paupière.
> Défendez-vous par la grandeur;
> Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
> La mort ravit tout sans pudeur.
> Un jour le monde entier accroîtra sa richesse
> Il n'est rien de moins ignoré,
> Et, puisqu'il faut que je le dic,
> Rien où l'on soit moins préparé....

C'est le prélude de l'admirable fable de *la Mort et le Mourant*, première du huitième livre; et c'est le résumé ferme et concis d'un des plus beaux sermons de Bourdaloue.

Dieu, en effet, nous avertit à chaque instant de cette condition inévitable de notre séjour sur la terre, non-seulement par le spectacle des funérailles qui passent tous les jours sous nos yeux, et par la décomposition, les brèches et les ruines que la vieillesse, les accidents, les maladies, les excès accumulent autour de nous et sur nous, mais encore par le sommeil, qui est le noviciat de la mort et un apprentissage de tous les jours.

Une des plus grandes plaies de notre nature déchue, c'est la peur, qui nous domine sous mille et mille formes. Si vous étudiez un peu cet affaissement, la peur est une fille de la mort, une fille qui, plus que devant tout autre objet, recule avec effroi devant sa mère.

Si l'homme fût resté innocent, le nom même de la peur serait aussi inconnu que celui de la mort.

Le sommeil, qui a révélé l'âme par les songes, avant que le magnétisme l'eût pour ainsi dire rendue palpable, nous doit apprendre que notre âme est lumière, tandis que notre corps est ténèbres. Celui donc qui marche devant Dieu ne doit pas craindre la mort, qui rompt les liens de son âme.

Mais le désir soumis de la mort n'est bon que pour ceux-là qui soupirent après leur réunion au bien suprême, et qui ont combattu les bons combats. Il n'est pas bon de désirer la mort par dégoût de la

vie, par lâcheté devant les fardeaux qu'elle impose, par chagrins matériels; et ceux qui vont plus loin, en se donnant la mort eux-mêmes, tuent leur âme en même temps que leur corps, et livrent à la seconde mort qui dure éternellement cette âme créée pour la seconde vie.

Citons ici un remarquable fragment de l'un des beaux sermons de l'abbé de Beauvais, l'une des splendeurs de la chaire chrétienne au dernier siècle :

« Les pensées des mortels sont timides, dit l'Esprit de Dieu au livre de *la Sagesse*. Pendant la vie, l'âme, enfermée dans le corps, ne peut voir la vérité qu'à travers les organes épais des sens; et son essor est arrêté par la pesanteur de la masse corruptible qui l'environne. Mais au moment si effrayant pour la nature où l'homme paraît mourir, alors délivrée de la prison du corps et des liens des sens, et telle qu'un captif déchargé de ses chaînes, alors l'âme commence à jouir d'elle-même, de toute son intelligence et de sa sensibilité. Non, l'homme ne vit qu'à moitié pendant sa vie mortelle; la mort est l'enfantement de l'homme à la véritable vie (1).

» Que ne puis-je représenter l'étonnement de cette âme, et la révolution qu'elle éprouve à l'instant où, dégagée des ombres de la mortalité, elle aperçoit le premier rayon de la lumière éternelle et le spectacle inconnu du monde invisible, des essaims innombrables de nouvelles natures qui apparaissent à ses regards; les esprits célestes, les anges de ténèbres,

(1) Aussi l'Église appelle le jour de la mort des saints leur jour natal, et plutôt leur fête natale (*natalitia*).

les âmes humaines qui l'ont précédée dans l'éternité; quand elle voit à découvert toutes les vérités, et celles que sa raison avait déjà prévues, et celles que la foi lui avait indiquées, et celles où ne peut atteindre maintenant la pensée humaine; quand elle aperçoit la majesté de l'Être suprême, sa justice, sa bonté, sa puissance, son immensité, la vérité de ses menaces et de ses promesses!

» Toutes les disputes des hommes sont éclaircies; les mystères sont découverts, le bandeau de la foi est tombé. L'âme ne croit plus, elle voit; elle voit un Dieu vengeur ou rémunérateur, non plus comme en énigme et à travers un nuage, mais face à face, et tel qu'il est. Quelle est alors la consolation d'une âme qui a prévu de loin les années éternelles! Quel doux repos elle doit éprouver à l'instant où, encore troublée par les angoisses de son dernier combat, elle voit le même Dieu qu'elle avait cru, sans le voir, l'objet de son amour et le terme de son espérance! Elle n'arrive point dans une terre étrangère; déjà elle y avait fait passer avant elle ses œuvres saintes; son cœur y était d'avance avec son trésor.

» Mais, ô surprise! ô effroi d'une âme qui doutait de cet avenir, ou qui ne s'en était jamais occupée, et qui n'apprend qu'à son entrée dans la région éternelle les mystères terribles de l'éternité! Hélas! elle avait consumé toute sa vie à recueillir de vaines richesses, de vains honneurs, ou des plaisirs encore plus vains. Elle a dormi son sommeil, dit le prophète, et, à son réveil, tout s'est évanoui autour d'elle, comme les fantômes d'un songe. Dénuée de

tous ces appuis, il ne lui reste plus que l'attente d'un jugement inexorable. O songe funeste! ô épouvantable réveil!

» A l'entrée de l'empire éternel s'élève le tribunal où le juge souverain appelle les âmes que la mort lui envoie à tous les instants, de toutes les parties de l'univers. Ses jugements n'ont point la lenteur des jugements humains. Avec la même rapidité qu'on voit l'éclair briller de l'orient à l'occident, il pénètre les actions des hommes, il les juge, il les condamne ou les absout. La dépouille mortelle n'est pas encore descendue dans le tombeau, la chaleur de la vie semble l'animer encore, et déjà l'âme a traversé l'abîme immense qui semble séparer l'un et l'autre monde. Déjà elle est jugée, déjà elle repose dans le sein de Dieu; ou elle est précipitée pour jamais au fond de l'abîme, ou elle est reléguée pour un temps dans ce séjour de douleur et d'expiation que la justice de Dieu, de concert avec sa clémence, a placé entre les enfers et les cieux. Si les moments se comptent encore dans l'éternité, quel temps a-t-il fallu pour opérer cette incompréhensible révolution? l'indivisible instant du dernier soupir.

» O vous qui habitez encore sous le soleil! encore quelques jours fugitifs, et vous allez passer vous-mêmes, avec la même rapidité, de votre état présent à une nouvelle existence, de ce monde connu dans le monde invisible. Comment y penser de sang-froid, sans frémir? Vous allez subir le même jugement et le même sort; et des hommes si inquiets, si prévoyants pour tous ces futiles événements d'une

vie fugitive, peuvent attendre avec cette froide sécurité l'événement fatal qui va sitôt fixer leur sort éternel!... »

II. — LÉGENDES DES AMES.

> L'homme n'est pas ce corps. Son étoffe est plus belle,
> Et des beautés du ciel elle tient sa beauté.
> Lorsque le corps s'éteint, elle reste immortelle
> Comme un rayon sorti de la Divinité.
>
> PIERRE MATTHIEU.

Saint Augustin comptait parmi ses amis le médecin Génirade, très-honoré à Carthage, où l'on admirait sa science et son habileté. Mais par une de ces misères dont nous pourrions citer bien des exemples, en étudiant la mécanique admirable du corps humain, il en était venu jusqu'à croire la matière capable des œuvres d'intelligence qui élèvent l'homme si haut au-dessus des autres êtres créés. Il était donc matérialiste; et saint Augustin, priant pour lui, demandait vivement à Dieu d'éclairer cet esprit fourvoyé.

Une nuit qu'il dormait, ce docteur, qui croyait, comme quelques-uns encore, que « lorsqu'on est mort tout est mort, » — nous citons leur langage, — vit en songe un jeune homme qui lui dit : « Suivez-moi. » Il le suivit et fut conduit dans une ville où il entendit à sa droite des mélodies inconnues, qui le frappèrent d'admiration. Il ne se rappela jamais ce qu'il avait entendu à sa gauche. Mais en se réveillant, il conclut de sa vision qu'il y avait quelque part autre chose que ce monde.

Une autre nuit, il vit pareillement dans son sommeil le même jeune homme, qui lui dit :

— Me connaissez-vous?

— Fort bien, répondit Génirade.

— Et d'où me connaissez-vous?

— De la course où vous m'avez fait voir la ville des harmonies.

— Est-ce en songe ou éveillé que vous avez vu et entendu ce qui vous a frappé?

— C'est en songe.

— Où est à présent votre corps?

— Dans mon lit.

— Savez-vous bien que vous ne voyez rien à présent des yeux du corps?

— Je le sais.

— Quels sont donc les yeux par lesquels vous me voyez?...

Comme le médecin hésitait et ne pouvait répondre, le jeune homme lui dit :

— De même que vous me voyez et m'entendez, à présent que vos yeux sont fermés et vos sens engourdis, ainsi, après votre mort, vous vivrez, vous verrez, vous entendrez; — mais des organes de l'âme. Ne doutez donc plus.

Nous allons aborder d'autres faits sur lesquels nos pères n'ont jamais hésité, parce qu'ils avaient la foi. Aujourd'hui, les vérités qui sont au-dessus du regard matériel ont été froissées par tant d'émeutes, qu'elles sont beaucoup diminuées pour nous. Et si la bonté de Dieu n'avait pas laissé échapper quelques rayons des mystères qu'il se réserve, si quelques

lueurs du magnétisme et du monde des esprits qui occupent l'air autour de nous n'avaient pas embarrassé un peu ceux de nos savants qui se font un mérite de ne pas croire, c'est à peine si nous oserions, malgré les autorités graves qui les appuient, représenter ici quelques apparitions d'âmes sorties de ce monde. Osons pourtant.

Un jour que saint Thomas d'Aquin priait à Naples dans l'église des Frères Prêcheurs, le pieux frère Romain, qu'il avait laissé à Paris, où il le remplaçait dans la chaire de théologie, apparut tout à coup auprès de lui. Thomas, le voyant, lui dit :

— Je suis aise de votre arrivée. Mais depuis quand êtes-vous ici ?

Romain lui répondit : — Je suis maintenant hors de ce monde. Cependant il m'est permis de venir à vous, à cause de votre mérite.

Le saint, épouvanté de cette réponse, après s'être recueilli, dit à l'apparition : — Je vous en adjure, de la part de Notre-Seigneur, dites-moi simplement si mes œuvres sont agréables à Dieu.

Romain répondit : — Persévérez dans la voie où vous êtes, et croyez que ce que vous faites est agréable à Dieu.

Thomas lui demanda alors en quel état il se trouvait. — Je jouis de la vie éternelle, répondit Romain. Néanmoins, pour avoir négligemment exécuté une clause d'un testament que l'évêque de Paris m'avait donnée en charge, j'ai subi quinze jours les peines du purgatoire.

Saint Thomas lui dit encore : — Vous vous rappe-

lez que souvent nous avons débattu la question de savoir si les sciences acquises en cette vie demeurent dans l'âme après la mort. Je vous prie de m'en donner la solution.

Romain répondit : — Ne me demandez pas cela. Quant à moi, je me contente de voir mon Dieu.

— Le voyez-vous face à face ? reprit Thomas. — Ainsi qu'on nous l'a enseigné, répliqua Romain, et comme je vous vois.

Après ces paroles, il laissa saint Thomas grandement consolé.

Le fait suivant est rapporté par saint Grégoire de Tours. Il est remarquable. Une vierge, nommée Vitaline, était inhumée à Artonne, au pays d'Auvergne. Comme elle était morte en grande réputation de sainteté, saint Martin vint saluer son tombeau. Alors elle parut devant lui, le priant de lui donner sa bénédiction.

Après que saint Martin l'eut bénite, il lui demanda si elle était en paradis. Elle répondit : — Pas encore ; je dois être purifiée d'un péché léger qui me retient : cette faute est que je me suis lavée la tête avec de l'eau tiède le vendredi saint, jour où Notre-Seigneur est si durement mort pour nous.

Le saint se retira, et dit à ceux qui l'accompagnaient : — Malheur à nous qui sommes au monde, puisque cette vierge est punie pour une si petite faute !

Puis il s'en alla prier pour la pauvre vierge. Quelques jours après, il revint à son tombeau, et il lui dit : — Vitaline, ma sœur bienheureuse, réjouissez-

vous. Dans trois jours vous serez présentée entièrement pure devant la Majesté divine.

Trois jours après, la vierge apparut à plusieurs et leur révéla sa joie et son triomphe.

Lorsqu'on mena sainte Dorothée, jeune vierge de Césarée en Cappadoce, au lieu de supplice, où elle devait avoir la tête tranchée comme chrétienne, après avoir beaucoup souffert pour le nom de Jésus-Christ, elle se réjouissait et parlait avec transport du paradis, où elle allait rejoindre le divin époux des vierges. Un jeune avocat, nommé Théophile, se moquant de ses espérances, lui dit en riant : — Eh bien! épouse de Jésus-Christ, quand vous serez en paradis, envoyez-moi des fleurs du jardin de votre époux céleste. — Dorothée, pleine de foi, le promit; et, un moment après, arrivée au lieu du supplice, elle pria le bourreau de lui laisser faire sa dernière prière.

Comme elle était à genoux, un radieux enfant lui présenta trois fruits et trois roses qu'il lui apportait du paradis, et nul n'avait rien vu de si beau. — Je vous prie, dit-elle à l'enfant, de porter ces fruits et ces roses à Théophile, et dites-lui que c'est là ce que je lui ai promis. Après ces mots, elle tendit le cou au bourreau, qui lui trancha la tête.

Le jeune enfant rejoignit alors Théophile et lui remit le présent de Dorothée. Voyant ces roses en temps d'hiver, Théophile crut en Jésus-Christ et confessa son nom; peu de jours après la sainte, il reçut lui-même aussi les palmes du martyre.

On lit dans les *Gesta Caroli magni* que Charle-

magne avait auprès de lui un homme d'armes qui le servit fidèlement jusqu'à la mort. Avant de rendre le dernier soupir, cet homme appela un neveu qu'il avait, pour lui faire connaître sa dernière volonté :

— Il y a soixante ans, dit-il, que je suis au service de mon prince ; je n'ai jamais rien amassé des biens de ce monde, et je ne possède que mes armes et mon cheval. Je te laisse mes armes, et je veux que mon cheval soit vendu aussitôt que je ne serai plus. Je te charge de ce soin, si tu me promets d'en distribuer entièrement le prix aux pauvres.

Le neveu promit de faire la volonté de son oncle, qui mourut en paix, car il était bon et loyal chrétien. Mais lorsqu'il fut mis en terre, le jeune homme, considérant que le cheval était beau et vaillant, fut tenté de le garder pour lui. Il ne le vendit point, et n'en donna pas les deniers aux pauvres. Six mois après, l'âme du défunt lui apparut et lui dit : — Tu n'as pas accompli ce que j'avais ordonné pour le salut de mon âme, et depuis six mois je souffre de grandes peines en purgatoire. Mais voici que Dieu, juge exact de toutes choses, a ordonné, et ses anges l'exécutent, que mon âme soit mise au repos éternel, et que la tienne subisse les peines et les tourments que je devais endurer encore pour expier mes péchés.

A l'instant le neveu, saisi d'un mal violent, n'eut que le temps de se confesser à un prêtre qui venait de lui être annoncé. Il mourut peu après et alla payer la dette qu'il s'était chargé d'acquitter.

Un cavalier qui devait quelque somme à son ma-

réchal ferrant mourut sans avoir payé, ou par négligence, ou par oubli tant soit peu coupable. Quelques jours après sa mort, il apparut à un serviteur, tenant dans ses mains des fers de cheval rougis au feu. — Vois ce que je souffre, dit-il, pour n'avoir pas acquitté une dette. Dis à ma femme qu'elle paye au maréchal ce que je lui dois, si elle désire que je ne sois plus tourmenté.

Le serviteur avertit sa maîtresse, qui s'en alla, avec son fils, trouver le maréchal et lui demander quelle somme lui était due par le défunt. Celui-ci fit voir qu'il lui était dû près d'un marc d'argent, ce qu'elle paya aussitôt. Et le soir, elle vit son mari. Il était sorti de peine, ayant fini son expiation (1).

III. — LA MESSE DU MORT.

Je reviens pour m'acquitter.

VONDEL.

On a cru et on croit encore que la miséricorde de Dieu permet quelquefois aux âmes qui ont des péchés à expier de venir les expier sur la terre. En voici un exemple; et puisque nous sommes entré tout d'abord dans ce que le vulgaire appelle les revenants, nous pouvons faire passer ici une légende qui a été publiée avec la signature P. J. F., dans un recueil périodique, en 1851 (2). Elle est assez curieuse.

(1) Thomas de Cantimpré, liv. II, ch. LIII.

(2) *Magasin catholique illustré*, édité par la Société de Saint-Victor. Livraison de novembre 1851, p. 515.

Le Polet, principal faubourg de Dieppe, est encore habité presque exclusivement par des pêcheurs qui, surtout dans le passé, ont toujours été de solides et fidèles chrétiens. Le culte catholique se célébrait autrefois avec beaucoup de solennité dans leur église, consacrée sous l'invocation de Notre-Dame des Grèves; et les mères des honnêtes pêcheurs qui donnent au Polet une physionomie si pittoresque n'ont oublié que la date précise de l'aventure que nous allons reproduire.

Le sacristain de Notre-Dame des Grèves habitait une maisonnette qui était toute voisine de l'église. C'était un homme exact et pieux; il avait les clefs du saint édifice et le soin des cloches. Plusieurs prêtres respectés étaient attachés à la gracieuse église; les messes les plus matinales n'étaient jamais sonnées que par l'honnête sacristain. Or, un matin, dans l'une des semaines recueillies qui amènent les belles fêtes de Noël, il entendit, avant le jour, le tintement d'une de ses cloches annoncer une messe. Il se leva aussitôt et courut à sa fenêtre. Les toits couverts de neige lui faisaient voir si distinctement les objets, qu'il crut que le jour commençait à paraître. Il se hâta de s'habiller et d'aller à l'église. La solitude et le silence absolu qui règnent alors autour de lui lui font comprendre qu'il se trompe et que le jour ne se lève pas encore. Il veut toutefois entrer dans l'église; mais la porte en est fermée.

Comment donc a-t-il pu entendre tinter la cloche ? Si des voleurs sont entrés là, ils se seraient gardés certainement de toucher à la sonnerie. Il écoute :

pas le moindre bruit dans le saint édifice. S'en retournera-t-il ? Mais, puisque la cloche s'est fait entendre, il doit entrer.

Il ouvre une petite porte qui donne dans la sacristie; il la traverse et s'avance vers le chœur.

Aux lueurs de la petite lampe qui brûle devant le tabernacle et d'un cierge déjà allumé, il aperçoit, au pied de l'autel, un prêtre revêtu de la chasuble, et dans l'attitude d'un célébrant qui va commencer la messe. Tout est préparé pour le saint sacrifice. Il s'arrête troublé. Le prêtre, qui lui est inconnu, est d'une pâleur extrême ; ses mains sont aussi blanches que son aube; ses yeux projettent une lueur semblable à celle du ver luisant, et cette lueur sort du fond des orbites.

— Servez-moi la messe, dit-il doucement au sacristain.

Celui-ci obéit, dominé par un effroi qui le retient là. Si la pâleur de ce prêtre et le feu singulier de ses yeux l'épouvantent, sa voix, au contraire, est douce et mélancolique.

La messe se célèbre. A l'élévation de la sainte hostie, « tous les membres du prêtre tremblent et rendent un bruit semblable à celui que font des roseaux secs secoués par le vent. Au *Domine non sum dignus*, sa poitrine, qu'il frappe trois fois, résonne comme le cercueil lorsque le fossoyeur y jette les premières pelletées de terre. Le précieux sang produit dans tout son corps l'effet de l'eau qui, dans le silence de la nuit, tombe d'un toit goutte à goutte.

Lorsqu'il se retourne pour dire l'*Ite missa est*, ce prêtre n'est plus qu'un squelette; et ce squelette dit ces paroles à son servant :

— Frère, je vous remercie. Vivant, j'étais prêtre; je devais cette messe en mourant. Vous m'avez aidé à acquitter ma dette; mon âme est soulagée d'un pesant fardeau.

« Le spectre disparut alors. Le sacristain vit les ornements sacerdotaux tomber doucement au pied de l'autel, et le cierge qui brûlait s'éteindre soudain. A ce moment, un coq du voisinage chanta. Le sacristain releva les ornements, et passa le reste de la nuit à prier. »

IV. — LES REVENANTS.

Je viens vous tenir ma promesse.
CARMONTELLE.

L'abbé de Saint-Pierre a fait une longue mention, dans ses œuvres, d'une aventure singulière qui eut lieu en 1697, et que nous croyons devoir rapporter ici :

En 1695, un étudiant, nommé Bézuel, alors âgé de quinze ans, se lia d'amitié avec deux autres jeunes gens, étudiants comme lui, et fils d'un procureur de Caen, nommé M. d'Abaquène. L'aîné était, comme Bézuel, âgé de quinze ans, le cadet, plus jeune de dix-huit mois. Ce dernier s'appelait Desfontaines. On ne donnait alors le nom paternel, dans les familles, qu'à l'aîné; on formait des noms à ceux qui suivaient, au moyen de quelques propriétés

vagues. Le frère de Pierre Corneille s'appelait de l'Isle, à cause d'un champ qu'un fossé bourbeux entourait.

Comme le jeune Desfontaines était d'un caractère qui sympathisait mieux que celui de son frère aîné avec Bézuel, l'attachement de ces deux écoliers devint très-sérieux.

Un jour de l'année suivante (1696) qu'ils se promenaient intimement, ils lurent ensemble une certaine histoire de deux amis comme eux, lesquels s'étaient mutuellement promis, avec une certaine solennité, que celui des deux qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au survivant. L'historien ajoutait que le mort revint en effet, et qu'il raconta à son ami des choses surprenantes. Le jeune Desfontaines, frappé de ce récit dont il ne doutait pas, proposa à Bézuel de se faire aussi l'un à l'autre pareille promesse. Bézuel, tout d'abord eut peur d'un tel engagement. Mais plusieurs mois après, dans les premiers jours de juin 1697, comme son ami allait partir pour Caen, il se rendit à sa proposition.

Desfontaines tira alors de sa poche deux papiers où il avait écrit le double engagement qu'ils devaient prendre. Chacun de ces papiers exprimait la formelle promesse, de la part de celui qui mourrait le premier, de venir apprendre son sort à son ami survivant. Il avait signé de son sang celui que Bézuel devait conserver. Bézuel, n'hésitant plus, se piqua la main et signa pareillement de son sang l'autre écrit, qu'il remit à Desfontaines.

Ce dernier, ravi d'emporter son billet, partit avec son frère. Bézuel reçut quelques jours après une lettre, où son ami lui annonçait que son voyage avait été heureux, et qu'il se portait bien. La correspondance devait continuer entre eux. Mais elle s'arrêta assez vite, et Bézuel était inquiet.

Or, le 31 juillet 1697, comme il se trouvait à deux heures après midi dans une prairie où ses camarades se livraient aux jeux de la récréation, il se sentit tout à coup étourdi et pris d'une sorte de défaillance, qui dura quelques instants. Le lendemain, à la même heure, il éprouva les mêmes symptômes, qui le frappèrent encore le surlendemain. Mais alors (c'était le vendredi 2 août) il vit s'avancer son ami Desfontaines, qui lui faisait signe de venir à lui. Il était assis, et dans l'abattement de sa défaillance, il fit à l'apparition un autre signe, en se reculant sur son banc pour lui faire place.

Les camarades qui circulaient à quelques pas de Bézuel virent ce mouvement, qui les surprit.

Comme Desfontaines n'avançait pas, Bézuel se leva pour aller à lui. L'apparition alors le prit par le bras gauche, le tira à l'écart, à trente pas de là et lui dit :

— Je vous ai promis que, si je mourais avant vous, je viendrais vous le dire. Je me suis noyé hier dans la rivière, à Caen, vers cette heure-ci. J'étais à la promenade; il faisait si chaud qu'il nous prit envie de nous baigner. Il me vint une faiblesse dans la rivière, et je coulai au fond. L'abbé de Menil-Jean, mon camarade, plongea pour me retirer; je saisis

son pied; mais soit qu'il crût que ce fût un saumon qui l'attaquait, soit qu'il sentît le besoin impérieux de remonter sur l'eau pour respirer, il secoua si rudement le jarret, qu'il me donna un grand coup dans la poitrine et me jeta au fond de la rivière, qui est là très-profonde.

Desfontaines raconta ensuite à son ami diverses autres choses, qu'il ne voulut pas divulguer, soit que le noyé l'eût prié de ne pas le faire, soit pour d'autres raisons.

Bézuel voulut embrasser l'apparition. Mais il ne trouva qu'une ombre. Cependant l'ombre lui avait serré le bras si fortement, qu'il en conserva une douleur.

Il vit plusieurs fois encore le fantôme, toujours un peu plus grand que quand il s'était séparé de lui, et toujours dans le demi-nu d'un baigneur. Il portait dans ses cheveux blonds un écriteau où Bézuel ne put lire que le mot *In*. Il avait le son de voix de son être vivant, ne paraissait ni gai, ni triste, mais d'une tranquillité complète. Il chargea son ami de plusieurs commissions pour ses parents, et le pria de dire pour lui les sept psaumes de la pénitence, qui lui avaient été imposés par son confesseur, trois jours avant sa mort, et qu'il n'avait pas encore récités.

L'apparition se terminait toujours par un adieu exprimé en des mots qui signifiaient : Au revoir ! Enfin, elle cessa au bout de quelques semaines; et l'ami survivant, qui avait constamment prié pour le défunt, en conclut que son purgatoire était fini.

Ce M. Bézuel acheva ses études, embrassa l'état ecclésiastique, devint curé de Valogne et vécut longtemps, estimé de ses paroissiens et de toute la ville, pour son bon sens, ses mœurs et son amour de la vérité.

On a voulu expliquer l'apparition du noyé par les pressentiments, par la sympathie. Ceux qui ont devancé Walter Scott dans sa manière d'apprécier de tels faits y ont vu une suite d'hallucinations. Mais comment M. Bézuel pouvait-il voir l'ombre ou l'âme de son ami et apprendre de cette âme des faits exacts et précis, dont le détail officiel ne lui parvint que plusieurs jours après?

Quand Walter Scott attribuait tout prodige de ce genre à l'hallucination, il ne prévoyait pas ce qui est venu après lui, la manifestation des esprits, qui occupe un million de savants et de curieux en Amérique, et qui a fait chez nous si grande sensation.

Mais voici sans doute l'histoire qui avait frappé Bézuel et son ami.

Marsilio Ficino, savant chanoine de Florence, qui était né dans cette ville en 1433, estimé pour ses vertus, sa science et son mérite, s'entretenait un jour avec un de ses disciples, qu'il aimait beaucoup, sur l'immortalité de l'âme. Ce disciple était Michel Mercati, qui, troublé par quelques idées philosophiques, disputait avec le bon chanoine, de manière qu'ils ne s'entendaient pas. Alors ils convinrent, sous le bon plaisir de Dieu, que celui des deux qui mourrait le premier viendrait donner au survivant des nouvelles de l'autre monde.

Quelque temps après, ils se séparèrent, Ficino restant à son canonicat de Florence et Mercati retournant dans sa famille à Saint-Miniato, ville assez éloignée de la première.

Tous deux passèrent un long temps sans se revoir.

Or, un soir de l'année 1491, Michel Mercati, bien éveillé, s'occupait de ses études philosophiques, lorsqu'il entendit tout à coup le galop d'un cheval, qui s'arrêta à sa porte. Il ouvrit sa fenêtre et vit un personnage vêtu de blanc, monté sur un cheval de même couleur, qui lui cria :

— Michel, rien n'est plus vrai que ce qu'on dit de l'autre monde.

Mercati reconnut son vieil ami Marsilio Ficino. Il le pria de s'arrêter. Mais le cheval reprit sa course; et bientôt il ne le vit plus.

Il envoya aussitôt à Florence un domestique sûr, qui lui rapporta le surlendemain la mort de Ficino, arrivée à l'heure même où l'apparition avait eu lieu.

Mercati, terrassé, brûla ses livres de philosophie, dit adieu au monde et à ses vaines études et ne s'occupa plus que de son salut.

Le cardinal Baronius, qui rapporte ce fait dans le cinquième volume de ses *Annales de l'Église,* déclare qu'il le tient du petit-fils de Michel Mercati, jeune savant, qui était alors protonotaire apostolique, et aussi recommandable par sa prudence et sa sincérité que par sa probité intacte.

Voici encore une histoire du même genre, qui est si connue que nous pourrions nous dispenser de la rapporter. Mais elle appuie ce qui précède.

Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précy, tous deux faisant la guerre, comme gentilshommes, tous deux dans l'âge de vingt-cinq à trente ans, et liés d'une étroite amitié, discutant un jour sur les choses de l'autre monde, se promirent aussi l'un à l'autre que le premier des deux qui mourrait viendrait éclairer son ami. Trois mois après, le marquis de Rambouillet partit pour la Flandre, où Louis XIV faisait la guerre. Le marquis de Précy resta à Paris, arrêté par une grosse fièvre. Six semaines plus tard, sur les six heures du matin, il entendit tirer ses rideaux. Il se tourna pour voir qui venait à lui et reconnut le marquis de Rambouillet. Il sauta de son lit et voulut se jeter à son cou, dans la joie que lui causait son retour. Mais Rambouillet, reculant, lui dit :

— Ces caresses ne sont plus de saison. Je ne viens que m'acquitter de la parole que je vous ai donnée. J'ai été tué hier; et je sais maintenant que tout ce qu'on a dit de l'autre monde est très-certain. Je viens donc vous exhorter à vivre autrement que par le passé, et vous dire que vous n'avez pas de temps à perdre, parce que vous aussi vous serez tué dans la première affaire où vous vous trouverez.

Précy s'avança vers son ami, qu'il croyait vouloir l'abuser ; mais il ne toucha rien de palpable. Cependant Rambouillet, le voyant incrédule, lui montra à ses reins la plaie qui l'avait tué et qui paraissait saigner encore. Après quoi, il disparut.

Effrayé et consterné, Précy sonna ses domestiques, et toute sa maison accourut; il conta ce qui venait d'avoir lieu, et vit avec peine qu'on attribuait

sa vision à la fièvre et qu'on la regardait comme ce que nous appelons une hallucination.

Son aventure bientôt se divulgua. Mais ce ne fut que cinq jours après que la poste arriva de Flandre. On n'avait alors ni chemins de fer, ni télégraphes électriques. Les nouvelles positives confirmèrent ce que Précy avait annoncé, la mort de Rambouillet et sa blessure.

Quoique beaucoup crussent que la vision de Précy pouvait bien être réelle, on s'efforça de lui persuader, par les pressentiments et les sympathies, qu'il n'y avait rien là de surnaturel, et que ce qu'il avait vu n'était qu'un songe qu'il avait fait éveillé. Il paraît qu'on parvint à le rassurer au point qu'il reprit du service; et à la première bataille où il assista, il fut tué, comme son ami l'en avait prévenu.

Lecoyer, dans ses *Histoires des spectres et des apparitions*, raconte une aventure historique, et qui a eu une grande publicité. Sous le règne de notre roi Charles IV, dit le Bel, dernier roi de la première branche des Capets, mort en 1323, l'âme d'un bourgeois, mort depuis quelques années et abandonné de ses proches, qui ne priaient pas pour lui, parut tout à coup sur la place publique d'Arles, rapportant de l'autre monde des choses merveilleuses et demandant secours. Ceux qui l'avaient vu en son vivant le reconnurent. Le prieur des jacobins, homme de sainte vie, à qui on alla dire cette apparition, se hâta d'aller voir l'âme, et croyant d'abord que c'était un esprit qui se travestissait dans la figure de ce bourgeois, il alla prendre avec les cierges une hostie

consacrée et la lui présenta. Mais l'âme fit aussitôt reconnaître que c'était bien elle-même ; car elle se prosterna et adora Notre-Seigneur, ne demandant pas autre chose que des prières qui la tirassent du purgatoire, afin qu'elle pût entrer purifiée dans le paradis.

Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres faits qui pour nous sont réels. Pourtant on n'en doit pas inférer que nous croyons fermement à toutes les histoires de revenants. Nous savons que le plus grand nombre de ces récits s'explique par des illusions, des hallucinations, par des fourberies et de mauvaises farces et enfin par des circonstances qui surprennent, tant qu'elles ne sont pas expliquées (1).

V. — LÉGENDE DE THESPÉSIUS.

Morte carent animæ.
Les âmes échappent à la mort.
OVIDE, *Métamorph.* XV.

Les païens, comme tous les peuples, sans en excepter les sauvages, ont cru l'âme immortelle. Et les fous qui ont osé supposer le matérialisme n'ont pu être que des insensés ou des pervers. Quelques-uns de ces déserteurs du sens commun, affublés du manteau des philosophes, qui a couvert tant d'absurdes idées, sont allés jusqu'à dire que le peuple de Dieu, dans l'ère ancienne, ne croyait qu'à la matière. Mille preuves les ont démentis. Les païens mêmes, qui ne vivaient que pour les grossièretés de

(1) Voyez les *Légendes des Esprits et des Démons*.

la chair et les joies brutales, ont toujours eu les dogmes de l'âme immortelle et des choses de l'autre monde. Nous ne pouvons analyser ici leurs enseignements. On les comprendra en partie dans la légende de Thespésius. C'est l'histoire d'un homme que Plutarque a connu; et cette histoire, il l'a écrite lui-même, avec gravité, au traité *des Délais de la Providence dans le châtiment des coupables* :

« Il y avait naguère à Soli, en Cilicie, dit-il, un homme appelé Thespésius, grand ami de ce Protogène qui a vécu longtemps à Delphes avec moi et quelques amis communs. Cet homme, ayant mené dans sa première jeunesse une vie extrêmement dissolue, perdit tout son bien en très-peu de temps; de manière qu'après avoir langui quelques années dans la misère, il se corrompit presque entièrement et tâcha de recouvrer par tous les moyens possibles la fortune qui lui avait échappé. Il parvint de la sorte à s'amasser assez vite non pas beaucoup de biens, mais beaucoup de honte, et sa mauvaise réputation augmenta encore par une réponse qu'il reçut de l'oracle d'Amphiloque (1), auquel il avait fait demander si lui, Thespésius, mènerait à l'avenir une meilleure vie. La réponse fut que les choses iraient mieux après sa mort. Ce qui parut généralement signifier qu'il ne devait cesser d'empirer jusqu'à la fin de ses jours.

» Mais bientôt l'événement expliqua l'oracle : car étant tombé d'un lieu élevé, et s'étant fait à la tête

(1) Amphiloque était un devin qui, après sa mort, rendait des oracles en Cilicie.

une forte contusion sans fracture, il perdit connaissance et demeura trois jours dans un état d'insensibilité absolue, au point qu'on le crut mort. Mais, lorsqu'on faisait les apprêts de ses funérailles, il revint à lui, et ayant repris toute sa connaissance, il fit voir qu'il s'était opéré en lui un changement extraordinaire dans toute sa conduite; car la Cilicie entière a attesté que dès lors jamais on ne connut une conscience plus délicate que la sienne dans toutes les affaires de négoce et d'intérêt, ni de piété plus tendre envers les dieux; que jamais on ne vit d'ami plus sûr, ni d'ennemi plus redoutable; de manière que ceux qui l'avaient connu particulièrement dans les temps passés désiraient fort apprendre de lui-même la cause d'un changement si grand et si soudain. Ils se persuadaient qu'un tel amendement, après une vie aussi licencieuse, ne pouvait s'être opéré par hasard; ce qui était vrai en effet, comme il le raconta lui-même, de la manière suivante, à ce Protogène dont je viens de parler et à quelques autres de ses amis :

» Au moment même où l'esprit quitta son corps, le changement qu'éprouva Thespésius le mit précisément dans la situation où se trouverait un pilote qui serait jeté de son bord au fond de la mer. S'étant ensuite un peu remis, il lui semblait qu'il commençait à respirer parfaitement et à regarder autour de lui, son âme s'étant ouverte comme un œil. Mais le spectacle qui se présenta à ses regards était entièrement nouveau pour lui : il ne vit que des astres d'une grandeur immense et placés les uns à l'égard

des autres à des distances infinies; des rayons d'une lumière resplendissante et admirablement colorée partaient de ces astres et avaient la force de transporter l'âme en un instant partout où elle voulait aller, comme un vaisseau cinglant à pleines voiles sur une mer tranquille. Laissant à part une infinité de choses qu'il avait observées alors, il disait que les âmes de ceux qui mouraient ressemblaient à des bulles de feu montant au travers de l'air qui leur cédait le passage, et ces bulles venant à se rompre les unes après les autres, les âmes en sortaient sous une forme humaine. Les unes s'élançaient en haut et en droite ligne, avec une rapidité merveilleuse; d'autres, tournant sur elles-mêmes comme des fuseaux, montaient et descendaient alternativement, de manière qu'il en résultait un mouvement confus, qui s'arrêtait difficilement.

» Thespésius, dans la foule de ces âmes, n'en connut que deux ou trois, dont il s'efforça de s'approcher pour leur parler; mais elles ne l'entendaient point. Étant comme étourdies et privées de sens, elles fuyaient toute espèce de vue et de contact; errantes çà et là, et d'abord seules, mais venant ensuite à en rencontrer d'autres disposées de la même manière, elles s'embrassaient étroitement et s'agitaient ensemble de part et d'autre, au hasard, en poussant je ne sais quel cri inarticulé, mêlé de tristesse et d'effroi. D'autres âmes, au contraire, parvenues aux plus hautes régions de l'air, étaient brillantes de lumière et se rapprochaient souvent les unes des autres par l'effet d'une bienveillance mu-

tuelle, tandis qu'elles fuyaient la foule tumultueuse des premières, donnant suffisamment à entendre, par cette fuite ou ce rapprochement, la peine ou le plaisir qu'elles éprouvaient.

» Parmi ces âmes fortunées, il aperçut celle d'un de ses parents, qu'il ne connut pas d'abord, parce qu'il était encore dans l'enfance lorsque ce parent mourut. Mais l'âme, s'approchant de lui, le salua en lui disant :

» — Dieu te garde, Thespésius!

» A quoi celui-ci répondit, qu'il s'appelait Aridée et non Thespésius.

» — Auparavant, reprit l'autre, il en était ainsi; mais à l'avenir on te nommera Thespésius (le devin); car tu n'es pas encore mort. Seulement par ordre particulier de la Destinée (ou de la Providence) tu es venu ici avec la partie intelligente de ton âme, laissant l'autre dans ton corps pour en être la gardienne. La preuve que tu n'es pas ici totalement séparé de ton corps, c'est que les âmes des morts ne produisent aucune ombre (1), et que leurs paupières ne clignotent point.

» Ces paroles ayant engagé Thespésius à se re-

(1) Nous nous servons ici de la traduction de Joseph de Maistre, bien plus exacte et plus précise que celle d'Amyot, et moins sèche que celle de Ricard. Il dit à ce renvoi, dans une note : « Suivant l'hypothèse admise en cet endroit de l'histoire de Thespésius, l'âme intelligente, quittant le corps accidentellement, avant d'en être absolument séparée par la mort, n'est pas encore entièrement dégagée de tout alliage grossier, ni en conséquence entièrement transparente : ce qui est à la lettre notre corps glorieux. C'est ce qu'il faut soigneusement observer; autrement on verrait ici, au lieu d'une erreur ou d'un paradoxe, une contradiction qui n'y est point. »

cueillir davantage et à se rendre compte de ce qu'il voyait, en regardant autour de lui il observa que son ombre se projetait légèrement à ses côtés, tandis que les autres âmes étaient environnées d'une espèce d'atmosphère lumineuse, et qu'elles étaient d'ailleurs transparentes intérieurement, non pas toutes néanmoins au même degré, car les unes brillaient d'une lumière douce et égale comme une belle pleine lune dans toute sa sérénité; d'autres laissaient apercevoir çà et là quelques taches obscures, semblables à des écailles ou à de légères cicatrices; quelques-unes, tout à fait hideuses, étaient tiquetées de noir comme la peau des vipères; d'autres enfin avaient la face légèrement ulcérée...

» Or ce parent de Thespésius disait que la déesse Adrastée, fille de Jupiter et de la Nécessité, avait dans l'autre monde la plénitude de la puissance pour châtier toute espèce de crimes, et que jamais il n'y eut un seul méchant, grand ou petit, qui, par force ou par adresse, eût pu échapper à la peine qu'il avait méritée. Il ajoutait qu'Adrastée avait sous ses ordres trois exécutrices entre lesquelles était divisée l'intendance des supplices. La première se nomme Pœné. Elle punit d'une manière douce et expéditive ceux qui dès cette vie ont été déjà châtiés matériellement dans leurs corps : elle ferme les yeux même sur plusieurs choses qui auraient besoin d'expiation. Quant à l'homme dont la perversité exige des remèdes plus efficaces, le génie des supplices le remet à la deuxième exécutrice, qui se nomme Dicé, pour être châtié comme il le mérite.

Mais pour ceux qui sont absolument incurables, Dicé les ayant repoussés, Érinnys, qui est la troisième et la plus terrible des assistantes d'Adrastée, court après eux, les poursuit avec fureur, fuyant et errant de tous côtés en grande misère et douleur, les saisit et les précipite sans miséricorde dans un abîme que l'œil humain n'a jamais sondé et que la parole ne peut décrire.

» La première de ces punitions ressemble assez à celle qui est en usage chez les barbares. En Perse, par exemple, lorsqu'on veut punir certaines fautes, on ôte au coupable sa robe et sa tiare, qui sont dépilées et frappées de verges en sa présence, tandis que le malheureux, fondant en larmes, supplie qu'on veuille bien mettre fin à ce châtiment. Il en est de même des punitions divines : celles qui ne tombent que sur le corps ou sur les biens n'ont point cet aiguillon perçant qui atteint le vif et pénètre jusqu'au vice même : de sorte que la peine n'existe proprement que dans l'opinion, et n'est que purement extérieure. Mais lorsqu'un homme quitte le monde sans avoir même souffert ces sortes de peines, de manière qu'il arrive ici n'étant nullement purifié, Dicé le saisit pour ainsi dire nu et mis à découvert jusque dans le fond de son âme, n'ayant aucun moyen de soustraire à la vue ou de pallier sa perversité. Il est visible au contraire à tous, et tout entier et de tous côtés. L'exécutrice montre d'abord le coupable à ses parents, gens de bien (s'il en a qui aient été tels), comme un objet de honte et de mépris, indigne d'avoir reçu d'eux la vie. Que s'ils ont

été méchants comme lui, il assiste à leurs tourments. Et lui, à son tour, souffre sous leurs yeux et pendant très-longtemps, jusqu'à ce que le dernier de ses crimes soit expié, des supplices qui sont aux plus violentes douleurs du corps ce que la réalité est au songe. Les traces et les cicatrices de chaque crime subsistent même encore après le châtiment, plus longtemps chez les uns, et moins chez les autres.

» Or, me dit-il encore, tu dois faire grande attention aux différentes couleurs des âmes; car chacune de ces couleurs est significative. Le noir sale désigne l'avarice et toutes les inclinations basses et serviles. Le rouge ardent annonce l'amère malice et la cruauté. Partout où tu verras du bleu, c'est la marque des crimes impurs, qui sont terribles et difficilement effacés. L'envie et la haine poussent au dehors un certain violet ulcéreux, né de leur propre substance, comme la liqueur noire de la sèche. Pendant la vie de l'homme ce sont les vices qui impriment certaines couleurs sur son corps par les mouvements désordonnés de l'âme; ici, c'est le contraire. Ces couleurs étrangères annoncent un état d'expiation, et par conséquent l'espoir d'un terme mis aux châtiments. Lorsque ces taches ont totalement disparu, alors l'âme devient lumineuse et reprend sa couleur naturelle; mais tandis qu'elles subsistent il y a toujours certains retours de passions, certains élancements qui ressemblent à une fièvre, faibles chez les unes et violents chez les autres. Or, dans cet état, il en est qui, après avoir été châtiées à plusieurs reprises, reprennent enfin leur nature et leurs affec-

tions primitives. Mais il en est aussi qui sont condamnées par une ignorance brutale et par l'empire des voluptés à revenir dans leur ancienne demeure, pour y habiter les corps de différents animaux; car leur entendement faible et paresseux n'ayant pas la force de s'élever jusqu'aux idées contemplatives et intellectuelles, elles sont reportées par de honteux souvenirs vers le plaisir, et comme elles se trouvent encore dominées par le vice, sans en avoir retenu les organes (car il n'y a plus ici qu'un vain songe de volupté, qui ne saurait opérer aucune réalité), elles sont ramenées sur la terre par cette passion toujours vivante, pour y assouvir leurs désirs au moyen des corps qui leur sont rendus.

» Thespésius et son guide s'avancèrent ensuite jusqu'aux lieux où les coupables étaient tourmentés; et d'abord ils furent frappés d'un spectacle bien triste et bien douloureux. Thespésius, qui était loin de s'attendre à ce qu'il allait voir, fut étrangement surpris de trouver dans ce lieu de tourments ses amis, ses compagnons, ses connaissances les plus intimes, livrés à des supplices cruels et se tournant de son côté en poussant des cris lamentables. Enfin il y vit son propre père, sortant d'un gouffre profond, couvert de piqûres et de cicatrices, tendant les mains à son fils, forcé par les bourreaux chargés de le tourmenter à rompre le silence et à confesser malgré lui à haute voix que, pour enlever l'or et l'argent que portaient avec eux certains étrangers qui étaient venus loger chez lui, il les avait indignement assassinés; que ce crime était demeuré absolument

inconnu dans l'autre vie, mais qu'en ayant été convaincu dans le lieu où il se trouvait, il avait déjà subi une partie de sa peine, et qu'il était mené alors dans une région où il devait subir l'autre.

» Thespésius, glacé de crainte et d'horreur, n'osait pas même intercéder et supplier pour son père; mais, sur le point de prendre la fuite et de retourner sur ses pas, il ne vit plus à ses côtés ce guide bienveillant qui l'avait conduit précédemment; à sa place il en vit d'autres d'une figure épouvantable, qui le contraignaient de passer outre, comme s'il avait été nécessaire qu'il vît encore ce qui se faisait ailleurs. Il vit donc les hommes qui avaient été notoirement coupables dans le monde, punis comme tels; ceux-là étaient beaucoup moins douloureusement tourmentés : on avait égard à leur faiblesse et à la violence des passions qui les avaient entraînés. Mais quant à ceux qui avaient vécu dans le vice, et joui, sous le masque d'une fausse vertu, de la gloire que mérite la vraie, ils avaient à leurs côtés des ministres de vengeance qui les obligeaient à tourner en dehors l'intérieur de leurs âmes, comme ce poisson marin nommé scolopendre, dont on raconte qu'il se retourne de la même manière pour se débarrasser de l'hameçon qu'il a avalé. D'autres étaient écorchés et exposés dans cet état par ces mêmes exécuteurs; ils mettaient à découvert et faisaient remarquer le vice hideux qui avait corrompu leurs âmes jusque dans son essence la plus pure et la plus sublime.

» Thespésius racontait qu'il en vit d'autres atta-

chés et entrelacés ensemble deux à deux, trois à trois ou davantage, à la manière des serpents, s'entre-dévorant de rage au souvenir de leurs crimes et des passions venimeuses qu'ils avaient nourries dans leurs cœurs. Non loin de là se trouvaient trois étangs : l'un était plein d'or bouillant, l'autre de plomb plus froid que la glace, et le troisième enfin d'un fer aigre. Certains démons préposés à ces lacs étaient pourvus d'instruments avec lesquels ils saisissaient les coupables et les plongeaient dans ces étangs ou les en retiraient, comme les forgerons traitent le métal. Ils plongeaient, par exemple, dans l'or brûlant les âmes de ceux qui s'étaient abandonnés pendant leur vie à la passion de l'avarice, et qui n'avaient rejeté aucun moyen de s'enrichir; puis, lorsque la violence du feu les avait rendues transparentes, ils couraient les éteindre dans le plomb glacé; et lorsqu'elles avaient pris dans ce bain la consistance d'un glaçon, on les jetait dans le feu, où elles devenaient horriblement noires, acquérant de plus une roideur et une dureté qui permettaient de les briser en morceaux. Elles perdaient ainsi leur première forme, qu'elles venaient bientôt reprendre dans l'or bouillant, souffrant, dans ces divers changements, d'épouvantables douleurs.

» Mais celles qui excitaient le plus de compassion et qui souffraient le plus cruellement étaient celles qui, se croyant relâchées, se voyaient tout à coup reprises et ramenées au supplice; c'est-à-dire celles qui avaient commis des crimes dont la punition était retombée sur leur postérité. Car lorsque l'âme de

l'un de ces descendants arrive là, elle s'attache toute courroucée à celle qui l'a rendue malheureuse; elle pousse des cris de reproche et lui montre la trace des tourments endurés pour elle. Alors la première voudrait s'enfuir et se cacher; mais en vain; les bourreaux se mettent à sa poursuite, la ramènent au supplice, et la malheureuse âme jette des cris désespérés, prévoyant assez tout ce qu'elle va souffrir.

» Thespésius ajoutait qu'il avait vu une foule de ces âmes groupées, à la manière des abeilles ou des chauves-souris, avec celles de leurs enfants, qui ne les abandonnaient plus et ne cessaient de murmurer des paroles de douleur et de colère, au souvenir de tout ce qu'elles avaient souffert pour les crimes de leurs pères.

» Enfin Thespésius eut le spectacle des âmes destinées à revenir sur la terre pour y animer les corps des différents animaux. Certains ouvriers étaient chargés de leur donner par force les figures convenables. Munis des outils nécessaires, on les voyait plier, élaguer ou retrancher même des membres entiers, pour obtenir la forme qu'il fallait à l'instinct et aux mœurs du nouvel animal. Parmi ces âmes il distingua celle de Néron, qui avait déjà souffert mille maux et qui était en ce moment percé de clous enflammés. Les ouvriers se disposaient à lui donner la forme d'une vipère, dont les petits, à ce que dit Pindare, ne viennent au monde qu'en déchirant leur mère. Mais tout à coup il vit paraître une grande lumière, et il en sortit une voix qui disait : Changez-la en une autre espèce d'animal plus doux,

faites-en un oiseau aquatique, qui chante le long des marais et des lacs. Il a déjà subi la peine de ses crimes, et les dieux lui doivent aussi quelques faveurs pour avoir rendu la liberté à la nation grecque. Jusque-là, Thespésius n'avait été que spectateur; mais sur le point de s'en retourner, il éprouva une frayeur terrible; car il aperçut une femme, d'une taille et d'une beauté merveilleuses, qui lui dit : Viens ici, toi, afin que tu te souviennes mieux de tout ce que tu as vu. En même temps elle se disposait à le toucher avec une sorte de petite verge de fer rougie au feu, toute semblable à celle dont se servent les peintres; mais une autre femme l'en empêcha. Dans ce moment Thespésius se sentit poussé par un courant d'air impétueux, comme s'il avait été chassé d'une sarbacane, et, se retrouvant dans son corps, il ouvrit les yeux, pareil à un homme qui se relèverait du tombeau. »

VI. — ALICE DE TÉLIEUX.

> C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. MACCHABÉES, II, ch. XII.

Nous entrons ici dans un autre ordre de faits.

Avant que le monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon, sur le Rhône, fût réformé, ce qui eut lieu en l'an 1513, il y avait en ce couvent, par suite des idées nouvelles qui venaient des Grecs réfugiés en Europe (1), et qui se propageaient avec ar-

(1) La Renaissance.

deur, de très-grands désordres. Chacune des sœurs vivait un peu à son gré; et ni abbé, ni abbesse, ni évêque, ne parvenaient à régler le gouvernement de cette maison. Elles menaient donc douteuse religion, désolée et mal convenante; et, quand arrivèrent là d'autres bonnes religieuses, qui vivaient saintement, et qu'on avait appelées pour redresser les voies, les nonnes déréglées emportèrent ce qu'elles purent et s'en allèrent.

Entre ces dernières on doit en citer une qui se nommait Alice de Télieux. Elle était sacristine de l'abbaye, ayant les clefs des ornements, des reliquaires et des autres choses saintes. Elle sortit du monastère à une heure si malheureuse, que jamais depuis elle n'y rentra vivante. Elle avait emporté des parements d'autel qu'elle engagea pour je ne sais quelle somme; et je ne voudrais, pour rien au monde, raconter la déplorable vie que depuis elle mena. Elle n'y gagna que de grandes maladies, dont son pauvre corps fut si maltraité, qu'il n'y avait plus nulle part en elle qui ne fût ulcères ou douleurs.

C'était assurément un effet de la divine miséricorde. Dans son abandon et ses souffrances, l'infortunée se rappela les jours où elle était si heureuse en servant Notre-Seigneur, et en vivant dans les bonnes grâces de la sainte Vierge Marie. Hélas! qu'il est bon d'avoir servi Dieu et sa sainte Mère! On en trouve la récompense à l'heure où l'on en a le plus besoin. La pauvre sœur Alice soupira et pleura avec abondance de larmes, se relevant par le repentir, implorant humblement la douce Mère

de Dieu, toujours compatissante, et la suppliant d'intercéder pour elle auprès de son cher Fils.

Dans cette grande douleur de ses égarements, ne cessant pas de se réclamer de Notre-Dame, elle rendit l'esprit, non pas en l'abbaye, non pas dans la ville de Lyon, mais dans un petit village, où elle fut enterrée sans funérailles, sans obsèques, sans prières, comme la plus méprisée des créatures; et, pendant l'espace de deux ans, elle demeura ainsi sans que personne se souvînt d'elle.

Mais, en cette abbaye, alors réformée, il y avait une jeune religieuse de dix-huit ans, nommée Antoinette Grollée, fille d'une noble famille du Dauphiné, sage, pieuse et droite. Seule, elle gardait mémoire d'Alice et priait pour elle. Une nuit qu'elle dormait dans sa cellule, il lui sembla qu'une main soulevait le bandeau qui lui couvrait le front et y imprimait le signe de la croix. Elle se réveilla, non pas effrayée, mais étonnée, et cherchant à deviner laquelle de ses sœurs avait pu pénétrer dans sa chambre et faire sur son front le signe du salut. Comme elle ne vit rien et qu'elle n'entendit pas le plus léger bruit, elle crut qu'elle était abusée par un songe et ne parla de ceci à personne.

Un autre jour, elle entendit autour d'elle des sons dont elle ne pouvait se rendre compte. Puis on frappa à ses pieds de petits coups, comme si on eût heurté d'un bâton contre une planche.

Ce bruit la surprit; et, quand elle l'eut entendu plusieurs fois, et qu'elle eut remarqué que ces coups se frappaient sous ses pieds mêmes posés au plancher

de sa cellule, elle se troubla, car les coups qu'on frappait la suivaient partout, même à la chapelle. Elle en parla à la bonne abbesse, qui, la sachant une sainte fille dans la grâce de Dieu, la rassura et lui dit de ne s'effrayer en rien.

Ces coups frappés furent bientôt entendus de toute la maison, qui fut émerveillée lorsque l'on reconnut que l'esprit (car c'en était un) donnait des signes de réjouissances toutes les fois qu'on chantait l'office divin et qu'on parlait de Dieu à l'église ou ailleurs. Mais jamais il ne frappait lorsque Antoinette Grollée n'était pas présente. Bientôt il la suivit jour et nuit, sans jamais se montrer, et dès lors il ne l'abandonna plus, en quelque lieu qu'elle se trouvât.

Après que la bonne abbesse eut reconnu la vérité de ces faits prodigieux, et qu'elle eut pris conseil, car la chose était grave, le bruit de cette merveille se répandit par toute la ville de Lyon, et un très-grand nombre de notables personnages de cette bonne cité vinrent à l'abbaye, curieux d'entendre l'esprit frappeur.

Les pauvres religieuses étant donc tout éperdues, dans l'ignorance de ce que c'était, l'abbesse s'adressa au seigneur abbé Adrien de Montalembert, aumônier du roi François Ier, homme qui jouissait d'une réputation méritée de vertu, de science et de sagesse, et à qui nous devons la relation de l'histoire que nous résumons sommairement ici. Il était en ce moment à Lyon. La bonne mère le pria, comme ayant les pouvoirs de l'Église, d'examiner ce qui se passait dans sa maison.

L'abbé de Montalembert demanda, avant tout, à la sœur Antoinette Grollée, ce qu'elle pensait de cette aventure, et quelle idée elle se formait de l'esprit qui la suivait. Elle répondit qu'elle ne savait que croire de choses si malaisément explicables, et qu'elle ne pouvait imaginer quel esprit ce pouvait être, à moins que ce ne fût l'âme de sœur Alice, la sacristine, d'autant qu'elle l'avait connue étant plus jeune, qu'elle avait pleuré beaucoup sa chute si prompte et sitôt punie, qu'elle avait toujours prié pour elle, qu'elle avait redoublé ses intercessions depuis son trépas, et qu'elle croyait l'avoir vue plusieurs fois pendant son sommeil.

Après avoïr conjuré l'esprit par les formules de la sainte Église romaine, le pieux abbé convint du sens que l'on donnerait à ses réponses, car il ne se montrait pas et ne parlait point. Ainsi, par exemple, il fut admis qu'un coup frappé signifierait oui, que deux coups signifieraient non, et qu'il garderait le silence aux questions qu'il ne pourrait résoudre.

Interrogé alors s'il était en effet l'esprit ou l'âme de sœur Alice de Télieux, l'esprit répondit que oui, et il en donna signe évident, comme dit la relation.

L'âme, interrogée ensuite si, après qu'elle était sortie de son corps, elle avait suivi aussitôt la jeune sœur Antoinette Grollée, répondit que oui véritablement; qu'elle ne l'abandonnerait jamais, et qu'elle espérait la conduire au ciel.

Sur ces premières séances, dont nous devons abréger les détails, l'abbesse envoya relever de terre le corps de la trépassée; et, pendant qu'on le rap-

portait, l'abbé de Montalembert demanda à l'âme si elle désirait que son corps fût enterré à l'abbaye? Elle répondit vivement que oui.

A mesure que le corps approchait, l'âme faisait grand bruit autour de la jeune sœur; et, quand le pauvre corps entra dans l'église de l'abbaye, l'esprit frappait et heurtait plus vivement que jamais sous les pieds d'Antoinette Grollée.

Nous laisserons parler maintenant Adrien de Montalembert :

Le samedi 16 février 1527, l'évêque coadjuteur de Lyon et moi nous partîmes pour l'abbaye. Le peuple nous aperçut, et des groupes nombreux cheminèrent après nous en diligence. Ils étaient bien au nombre de quatre mille personnes, tant hommes que femmes, quand nous fûmes au monastère; et la foule était si grande que nous ne pûmes entrer dans l'église que par une petite porte qui donnait de la sacristie dans le chœur. Nous trouvâmes l'abbesse et ses religieuses, qui se mirent à genoux en grande humilité, et saluèrent le révérend évêque ainsi que sa compagnie. Après le salut rendu par nous, elles nous menèrent en leur chapitre : la jeune sœur Antoinette fut aussitôt présentée à l'évêque, qui lui demanda comment elle se trouvait :

— Bien, monseigneur, Dieu merci! répondit-elle.

Il lui demanda ensuite ce que c'était que l'esprit qui la suivait. Au même instant ledit esprit heurta sous les genoux de la sœur, comme s'il eût voulu dire quelque chose. Il se tint alors maints propos sur la délivrance de cette pauvre âme. Plusieurs di-

saient qu'elle était sans doute en grande peine. Nous avisâmes que premièrement on prierait Dieu pour elle, et l'évêque commença le *De profundis*. Pendant ce psaume, la jeune religieuse demeura à genoux devant lui; l'esprit heurtait incessamment comme s'il eût été sous terre.

Après que le psaume fut achevé, et les oraisons dites, il fut demandé à l'esprit s'il était mieux. Il fit réponse que oui (en frappant un coup). Je fus chargé alors de régler les cérémonies, exorcismes, conjurations et adjurations qu'il convenait d'employer pour savoir la pure vérité de cet esprit, et pour connaître si c'était véritablement l'âme de la défunte, ou bien quelque esprit malin se dissimulant pour abuser les religieuses. Après donc nous être préparés, le vendredi 22 février 1527, fête de la Chaire de saint Pierre, nous rentrâmes au monastère. L'évêque, après qu'il se fut confessé, se revêtit des insignes de sa dignité. Tous ceux de l'assemblée s'étaient mis en bon état par la confession. L'évêque prit une étole, la mit à son cou et fit l'eau bénite; et, quand tous se furent assis, il se leva et commença à jeter de l'eau bénite çà et là, en invoquant tout haut l'aide de la majesté divine. Nous lui répondions; et, après qu'il eut dit l'oraison : *Omnipotens sempiterne Deus*, etc., et que l'on eut répondu *Amen*, il se rassit comme devant.

Incontinent l'abbesse et une religieuse, des anciennes, amenèrent la jeune sœur que l'esprit suivait.

Dès qu'elle fut agenouillée, chacun se prit à écouter attentivement ce qu'on allait dire.

Le seigneur évêque commença par imprimer sur le front d'Antoinette Grollée le signe de la croix, et, mettant les mains sur sa tête, il la bénit en disant :

« Bénédiction sur la tête de la jeune sœur ! Que la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous, ma fille, et y demeure toujours ; que par cette bénédiction soient repoussés loin les efforts et les machinations de l'ennemi. Que la vertu de Dieu le frappe par nos mains, jusqu'à ce qu'il s'enfuie, et vous laisse paix et repos, à vous, servante de Dieu, qui devez bannir toute frayeur : j'adjure l'ennemi, par celui qui viendra juger les vivants et les morts, et le siècle par le feu. *Amen.* »

Après que tous eurent répété *amen*, l'évêque dit aux assistants :

« Mes chers frères, il est notoire que l'ange des ténèbres se change souvent en espèce d'ange de lumière, et qu'alors, par subtils moyens, il déçoit et surprend les simples. De peur que, par aventure, il n'ait occupé la demeure de ces pieuses femmes, nous voulons l'en expulser, s'il y est, afin qu'il ne nous empêche et ne nous trouble en rien. »

L'évêque se leva alors contre le mauvais esprit, lui faisant cette adjuration :

« Ténébreux esprit, si tu as fait un pas entre ces simples femmes religieuses, prince de mensonge, de mauvais jours envieilli, destructeur de vérité, inventeur d'iniquité, écoute quelle sentence nous prononcerons contre tes fraudes. Pourquoi donc, esprit damné, ne seras-tu pas soumis à notre Créateur ? Par la vertu de Celui qui a créé toutes choses, va-t'en

d'ici, fuis, et nous laisse les siéges du paradis pour les remplir; c'est de là que procède ta rage contre nous. Par l'autorité de Dieu, nous te commandons que, si tu as bâti quelque trahison par tes fourberies contre les servantes de Jésus-Christ, tu t'en ailles subitement, et les laisses servir Dieu en paix. Je t'adjure, par Celui qui viendra juger les vivants et les morts et le siècle par le feu. *Amen.* »

Après qu'il eut ainsi conjuré le mauvais esprit, il prononça encore l'excommunication suivante :

« Maudit esprit, tu es de ceux qui jadis furent chassés du paradis de Dieu, où tu étais heureux depuis le temps que tu fus créé jusqu'au jour où le mal a été trouvé en toi. Tu as péché et tu t'es vu précipité de la sainte montagne de Dieu jusqu'aux abîmes ténébreux et aux gouffres infernaux. Tu as perdu ta sagesse et acquis en place les ruses damnables. Maintenant donc, misérable créature, qui que tu sois, ou de quelque infernale hiérarchie que tu puisses être, toi qui, pour affliger les humains, as pris puissance de la permission divine, s'il est vrai que, par ton instinct de fraude, tu as délibéré de te jouer de ces religieuses, nous invoquons le Père tout-puissant, nous supplions le Fils, notre Rédempteur, nous réclamons le Saint-Esprit consolateur contre toi, afin que de sa droite puissante il anéantisse tes efforts coupables, que tu ne suives plus les pas de notre sœur Antoinette, si c'est toi qui les as suivis! Et nous, serviteurs du Dieu tout-puissant, quoique pécheurs et quoique indignes, toutefois nous confiant en sa spéciale miséricorde, nous te condamnons, par

la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à laisser en paix ces pauvres religieuses. Antique serpent, en t'anathématisant, nous t'excommunions; et en te détestant et renonçant à tes œuvres, nous t'exécrons, t'interdisant ce lieu, et ceux et celles qui y demeurent, te maudissant au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que, par ces imprécations, troublé, confus, exterminé, tu t'enfuies hâtivement aux lieux étrangers, déserts et inaccessibles, et que là tu attendes le terrible jour du jugement dernier, en rongeant le frein de ton mortel orgueil. Ainsi, sois anathématisé par ce même Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui viendra juger les vivants et les morts et le siècle par le feu. »

Tous répondirent : *Amen.*

Alors, en signe de malédiction, furent éteintes les chandelles; la cloche, en détestation, fut sonnée, et l'évêque frappa la terre plusieurs fois du talon, en exécrant le diable, et le chassant, s'il était autour de la jeune sœur. Il prit ensuite de l'eau bénite, la répandit et la jeta en l'air, et sur nous et sur la terre, criant à haute voix : *Discedite, omnes qui operamini iniquitatem.*

Quatre porteurs apportèrent les ossements de sœur Alice, renfermés dans un cercueil de bois couvert d'un drap mortuaire, et Monseigneur se prépara à conjurer l'esprit de la défunte. Premièrement, en bénissant le nom de Dieu, il dit tout haut : *Sit nomen Domini benedictum;* puis : *Adjutorium nostrum in nomine Domini.* Et les assistants lui répondaient. Il commença ensuite à conjurer en cette manière :

« O esprit ! quel que tu puisses être, d'adverse partie ou de Dieu, qui de longtemps suis cette jeune religieuse, par Celui qui fut mené devant Caïphe, prince des prêtres juifs, là fut accusé et interrogé, mais rien ne voulut répondre jusqu'à ce qu'il fût conjuré au nom du Dieu vivant, auquel il répondit que véritablement il était Fils de Dieu tout-puissant, à l'invocation duquel terrible nom, au ciel, en terre et en enfer, soit révérence faite, par la vertu de ce même Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ (alors tous s'agenouillèrent); je te conjure et te commande que tu répondes exactement, de la manière que tu pourras, et que par la volonté divine il te sera permis, à tout ce que je te demanderai, sans rien céler, tellement que je puisse entendre clairement tes réponses, et avec moi tous les assistants, et que chacun de nous ait ainsi occasion de louer et célébrer les hauts secrets de Dieu, notre Créateur, qui règne à jamais et dans tous les siècles des siècles. »

Nous répondîmes : *Amen.*

Tous les assistants, désirant entendre les réponses de l'esprit, faisaient grand silence et tenaient leurs yeux fixés sur la sœur Antoinette.

Premièrement, il lui fut demandé en cette manière : — Dis-moi, esprit, si tu es véritablement l'esprit de sœur Alice, depuis longtemps morte ?

— Oui, répondit l'esprit en frappant un coup.

— Dis-moi si ce sont les ossements de ton corps qui ont été ici apportés?

— Oui.

— Dis-moi si, dès que tu sortis de ton corps, tu vins suivre immédiatement cette jeune sœur ?

— Oui.

— Dis-moi s'il y a un ange avec toi ?

— Oui.

— Dis-moi si cet ange est des bienheureux ?

— Oui.

— Dis-moi, ce bon ange te conduit-il partout où il te convient d'aller ?

— Oui.

— Dis-moi, n'est-ce pas le bon ange qui, en ta vie, avait été député à te garder par la Providence divine ?

— Oui.

— Dis-moi quel est le nom de ce bon ange ?

Point de réponse.

— Dis-moi si ton bon ange n'est pas de la première hiérarchie ?

Point de réponse.

— Dis-moi s'il est de la troisième hiérarchie ?

— Oui.

— Dis-moi si ce bon ange fut séparé de toi incontinent quand tu fus morte ?

— Non.

— Dis-moi s'il ne t'a point laissée quelquefois ?

— Non.

— Dis-moi si ton bon ange te console dans tes afflictions et tes peines ?

— Oui.

— Dis-moi si tu peux voir d'autres bons anges que le tien, et si tu en vois ?

— Oui.

— Dis-moi si l'ange de Satan n'est point avec toi? Point de réponse.

— Dis-moi si tu ne vois point le diable?

— Oui.

— Dis-moi, adjuré par les hauts noms de Dieu, s'il y a véritablement un lieu particulier qui soit appelé purgatoire, auquel vont se purifier les âmes?

— Oui.

— Dis-moi, n'as-tu point vu punir quelques âmes en purgatoire?

— Non.

— N'as-tu point vu au purgatoire quelques-uns que tu aies connus en ce monde?

— Oui.

— Dis-moi s'il y a douleur ou affliction en ce monde qui puisse être comparée aux peines du purgatoire? Point de réponse.

— Dis-mois si tu as eu repos le jour du vendredi saint, en révérence de la Passion de Notre-Seigneur?

— Oui.

— Dis-moi si tu fus en repos le jour de Pâques, pour l'honneur de la glorieuse résurrection?

— Oui.

— Dis-moi si ce repos te fut accordé le jour de l'Ascension?

— Oui.

— Dis-moi s'il en fut ainsi le jour de la Pentecôte?

— Oui.

— Dis-moi si le jour de Noël tu t'es reposée?

— Oui.

— Dis-moi si, pour l'honneur de la sainte Vierge Marie, tu as eu repos en ses fêtes ?

— Oui.

— Dis-moi si tu as eu allégement à la Toussaint?

— Oui.

— Dis-moi, connais-tu le temps où tu seras délivrée de ta peine ?

— Non.

— Dis-moi si tu pourrais être délivrée par des jeûnes ?

— Oui.

— Si par des aumônes tu serais délivrée ?

— Oui.

— Si tu le serais par pèlerinages et prières ?

— Oui.

— Dis-moi si le pape a puissance de te délivrer par son autorité pontificale ?

— Oui.

A chaque réponse de oui ou non, l'évêque écrivait ce que l'âme répondait.

Après qu'il eut ainsi interrogé et examiné ladite âme, il lui dit :

— Ma chère sœur, cette pieuse compagnie est assemblée pour prier Dieu qu'il lui plaise de mettre fin aux peines et douleurs que vous souffrez, et qu'il vous veuille recevoir parmi les anges et les saints du paradis.

Comme il disait ces paroles, elle heurtait très-fort. L'évêque, ayant ôté ses ornements, excepté l'aube et l'étole, commença le psaume *Miserere mei, Deus ;* et les religieuses et nous répondions.

Quand ce psaume fut chanté, la sœur Antoinette se tourna vers la Mère de Dieu, en chantant un verset avec une autre religieuse : *O Maria, stella maris!* Puis elle réclama dévotement la glorieuse Madeleine; et, après ces réponses des religieuses, le révérend évêque, en donnant de l'eau bénite au corps, dit : *A porta inferi,* et les oraisons, lesquelles achevées, la jeune sœur s'agenouilla au chef du cercueil. Tous les assistants pareillement se mirent à genoux; et lors commença doucement la sœur : *Creator omnium rerum, Deus* : ce qu'elle acheva avec la compagnie. Ensuite l'évêque dit :

— Mes bonnes dames, mes sœurs et mes filles, notre pauvre sœur Alice ne peut être en repos, si préalablement vous ne lui pardonnez toutes de bon cœur.

Incontinent qu'il eut dit cela, Antoinette Grollée se leva, parlant pour la défunte, et s'en alla aux pieds de l'abbesse lui crier merci, en disant :

— Ma révérende mère, ayez merci de moi, en l'honneur de Celui qui est mort sur la croix pour nous racheter.

La bonne abbesse lui répondit :

— Ma fille, je vous pardonne et consens à votre absolution.

La jeune nonne s'en alla ainsi aux pieds de chaque religieuse pour qu'elles lui voulussent pardonner; et, après qu'elle eut obtenu de toutes le pardon, l'évêque se leva de nouveau, et dit :

« Seigneur notre Dieu, bon Jésus, roi des rois, qui nous avez tant aimés, que vous avez lavé nos

péchés dans votre précieux sang, je vous appelle, au nom de votre pauvre créature. Vous voyez comment la mère abbesse présentement et toutes les religieuses lui ont pardonné. Puis il dit : *Amen, Dominus retribuat pro te, soror charissima.*

La jeune sœur, qui était à genoux, se leva, et, en joignant les mains, chanta hautement : *Deo gratias.* Après quoi, elle dit le *Confiteor;* et, sitôt qu'elle eut achevé, l'évêque reprit :

« Que le Dieu tout-puissant ait merci de vous, très-chère sœur; qu'il vous veuille pardonner tous vos péchés, et en vous délivrant de tout mal, qu'il veuille vous mener à la vie éternelle. »

Et la sœur répondit : *Amen.*

Le seigneur évêque étendit alors sa main droite sur le cercueil en disant :

« Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, par sa sainte et très-pieuse miséricorde, et par le mérite de sa Passion, vous absolve, ma sœur; et moi, par l'autorité apostolique qui m'a été confiée, je vous absous de tous vos crimes et péchés, et de tous autres excès, quoique graves et énormes, vous donnant plénière absolution et générale, vous remettant les peines du purgatoire, vous rendant à votre première innocence baptismale, autant que peuvent s'étendre les clefs de la sainte Église, notre Mère; au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. »

La jeune sœur répondit à haute voix : *Amen;* et tous s'en allèrent en paix.

Adrien de Montalembert raconte ensuite que l'âme délivrée mena grande joie dans le monastère; qu'elle

venait le recevoir avec joie, lorsqu'il y arrivait; qu'elle continua de frapper, non plus sous terre, mais en l'air. Elle révéla, ajoute-t-il, qu'elle n'était plus dans le purgatoire, mais que certaines raisons qu'on ne sait pas l'empêchaient encore pour quelque temps d'être reçue parmi les bienheureux.

Elle apparut derechef à la sœur Antoinette, mais en habit de religieuse, et tenant un cierge à la main; elle lui apprit, dans sa dernière visite, cinq petites invocations que l'auteur croit composées par saint Jean l'Évangéliste, chacune commençant par une des lettres du saint nom de Marie; les voici :

« Médiatrice de Dieu et des hommes, fontaine vive répandant incessamment des ruisseaux de grâce, ô Marie ! »

« Auxiliaire de tous et source de la paix éternelle, ô Marie ! »

« Réparatrice des faibles et médecine puissante de l'âme blessée, ô Marie ! »

« Illuminatrice des pécheurs, flambeau de salut et de grâce, ô Marie ! »

« Allégeance des malheureux opprimés, c'est vous qui finissez tous nos maux, ô Marie ! »

Qui dira chaque jour pieusement ces cinq oraisons, en vivant chrétiennement, ajoute l'esprit, jamais ne tombera en damnation éternelle.

Peu de jours après, l'âme de sœur Alice fit ses adieux et ne fut plus entendue en ce monde (1).

(1) Nous livrons ce qu'on vient de lire aux méditations des hommes de conscience qui se préoccupent des esprits frappeurs; c'est l'extrait

VII. — LE SPECTRE DE BERTHWICH.

La mort a ses mystères.
YOUNG.

C'est l'histoire d'une âme qui a pu revenir de l'autre monde pour un peu de temps.

On n'a pas oublié, dans le midi de l'Écosse, le clan redoutable des Laidlaws, qui avaient leur manoir à Craike, près de Berthwich. Quoique vassaux du laird de Buccleuch, ils allaient aux combats sous leur chef particulier, portant toujours le nom de William. On donnait ce nom aux fils aînés de toutes les familles puissantes du clan. Établis sur les frontières de l'Angleterre et de l'Écosse, les Laidlaws avaient des querelles fréquentes avec leurs voisins; et, dans le moyen âge, les querelles de ce genre se terminaient toujours par la guerre. Dans l'une de ces excursions brutales, le William qui commandait les Laidlaws tua de sa main une femme qui fuyait avec le seul héritier de la famille qu'on venait de massacrer. Quand l'ivresse du combat fut dissipée, le meurtrier, ayant toujours l'image de cette femme devant les yeux, et se rappelant les regards mourants qu'elle avait jetés sur lui, se repentit profondément de

fidèle et le résumé d'un livre très-rare, imprimé à Paris en 1528, petit in-8° gothique, intitulé :

La merveilleuse histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon, laquelle est pleine de grande admiration, comme on pourra voir par la lecture de ce présent livre, par Adrien de Montalembert, aumônier du roi François Ier.

son emportement. Il se décida à l'expier dans la retraite et remit à son fils aîné le commandement du clan.

Peu de temps après, comme cet homme s'en revenait d'une promenade solitaire, il aperçut une femme qui, sortant de son château, s'avançait vers lui; elle avait un enfant dans ses bras. Inquiet à cette vue, il prit un autre chemin; la dame se détourna et le prit aussi. Il se jeta alors dans un sentier qui séparait deux champs de blé; la dame, semblant glisser plutôt que marcher, s'y porta également, se présenta devant lui et fit signe qu'elle voulait lui parler. Son visage était celui d'un spectre; sa poitrine sanglante était ouverte par une profonde blessure; l'enfant qu'elle portait était mort. Le Laidlaw reconnut ses deux victimes. Aussitôt il s'enveloppa la tête de son plaid et tomba sans mouvement. Ses enfants, qui le cherchaient, ne le trouvèrent là qu'à minuit, le reportèrent à son manoir; et ce ne fut qu'aux premières lueurs du jour qu'il revint à la vie.

Il raconta ce qu'il avait vu, et ajouta que sa fin était proche, puisqu'il était poursuivi par les âmes des trépassés. Il fit jurer à ses fils, pour eux et leurs descendants, que jamais ils ne porteraient la main ni sur une femme ni sur un enfant, en quelque cas que ce pût être. Il leur fit promettre aussi de faire dire des messes pour lui, dès qu'il ne serait plus; car l'Écosse alors n'avait pas déserté l'Église catholique.

Comme, dès lors, aussitôt qu'il était seul, il voyait la femme et l'enfant, on ne le quitta plus.

Mais ceux qui restaient auprès de lui virent comme lui le double spectre.

Tous sentaient qu'il fallait prier la femme d'expliquer ce qu'elle voulait; et toutes les langues se glaçaient devant elle. La vieille épouse du Laidlaw eut un jour enfin le courage de demander au spectre le sujet de ses visites obstinées. Il répondit :

— Je vais où l'on m'envoie; je fais ce qu'on me commande.

La vieille dame reprit en tremblant :

— Avez-vous donc quelque chose à nous annoncer ?

— Oui, répondit le fantôme; votre époux croit avoir privé d'héritiers les domaines d'Oxnam et de Kail; mais ils rentreront dans les mains de leurs possesseurs *légitimes*. Quant à vous, sachez que les Laidlaws, à la quatrième génération, seront chassés des terres qu'ils occupent.

— Que la volonté de Dieu soit faite, répliqua la vieille dame. Mais qui l'accomplira ?

— Moi ! dit le spectre d'une voix forte en élevant sa main pâle; et il se retira dans la chambre où couchaient les deux époux, qui n'osèrent plus mettre le pied dans cette chambre, et abandonnèrent bientôt le manoir lui-même (1).

Aucun des Laidlaws n'oublia cette tragique aventure; aucun ne manqua aux promesses qu'ils avaient tous faites; et à la quatrième génération tous les Laidlaws furent chassés de leurs terres, comme le spectre l'avait annoncé.

(1) Nous avons recueilli cette histoire du *Literary Journal* de 1831.

VIII. — LE PURGATOIRE.

Languentibus in purgatorio,
Qui purgantur ardore nimio
Et torquentur gravi supplicio,
Subveniat tua compassio,
O Maria!
Hymn. pro defunctis.

Dieu n'avait fait que le ciel et la terre. Si l'enfer ainsi que la mort a été produit par la révolte des anges superbes, le purgatoire a été fondé par la miséricorde.

Rien d'impur ne peut subsister devant Dieu : il fallait donc que ceux qui n'ont pas centralement offensé la Majesté divine, mais qui ne sont pas assez purs pour le ciel, eussent un refuge d'expiation; et le purgatoire a ouvert ses portes.

Ce dogme est si clair, que les païens eux-mêmes avaient, comme on l'a vu et comme on le verra encore, des peines temporaires pour les fautes que la malice positive n'aggravait pas (1). Chez tous les

(1) On voit que, par le mot enfer (*Adez*), Platon n'entend qu'un lieu de tourments expiatoires, *lugentes campos;* désignant ensuite par ce lieu encore terrible (*Agriôteron*) notre enfer proprement dit, il établit cette distinction des supplices temporaires et éternels, en d'autres endroits de ses Œuvres, et notamment dans sa *République*, liv. X, et dans le *Gorgias*. Il est bien vrai que, quoique la plus haute antiquité ait cru à l'enfer et au purgatoire, ces deux idées n'étaient néanmoins ni générales, ni dogmatiques; elles ne pouvaient être distinguées clairement que par deux mots opposés et exclusifs l'un de l'autre. Quelquefois cependant l'opposition entre le Hadès et le Tartare paraît incontestable. (Plat., *ibid.*) Mais ailleurs Platon les confond, et place dans le Tartare des peines à temps et des peines éternelles. (*In Gorg.*) Ces variations, comme on voit, ne touchent point le fond de la doctrine. Au reste, si Platon menace le

peuples il en a été et il en est toujours ainsi ; et c'est une croyance où la foi est en plein accord avec la raison. Il est donc singulier que Luther, contre l'assentiment universel, ait, dans sa doctrine acéphale, supprimé le purgatoire.

Il a anticipé sur les droits de Dieu, qui, au jugement dernier, dans une immense amnistie, remettra aux âmes du purgatoire le reste de leurs peines, et clora les expiations. Mais on ne conçoit pas l'outrecuidance du moine apostat, qui ne peut avoir eu d'autre motif que le désir d'ôter à ses sectateurs l'embarras, pourtant si doux et si méritoire, de prier pour les morts.

Il est vrai que Luther se mettait d'accord en cela avec lui-même, puisqu'il réduisait à néant les bonnes œuvres.

Les juifs croient que les âmes des justes seront parfaitement heureuses dans le ciel, et celles des méchants tourmentées en enfer ; mais que les âmes qui ne seront pas complétement justes, sans néanmoins avoir abandonné entièrement les voies de Dieu, des-

crime en si beaux termes, il n'est pas moins admirable lorsqu'il console le juste. « Jamais, dit-il, les dieux ne perdent de vue celui qui se livre de toutes ses forces au désir de devenir juste et de se rendre, par la pratique de la vertu, semblable à Dieu, autant que la chose est possible à l'homme. Il est naturel que Dieu s'occupe sans cesse de celui qui lui ressemble. Si donc vous voyez le juste à la pauvreté, à la maladie, ou à quelque autre de ces choses qui nous semblent des maux, tenez pour sûr qu'elles finiront par lui être avantageuses ou pendant sa vie ou après sa mort. » (Plat., *De leg.*, X.) On croit lire saint Augustin ou Bourdaloue. Observons bien cette expression : « Jamais les dieux ne perdent de vue celui qui s'efforce de se rendre *semblable à Dieu.* » Platon s'est-il exprimé ainsi à dessein ? ou bien n'a-t-il fait qu'obéir au mouvement d'une âme naturellement chrétienne ? — Comme on voudra. J. DE MAISTRE.

cendront dans un abîme où elles pleureront douze mois, en montant et descendant sans cesse d'une situation moins pénible à une situation plus rigoureuse. Quelques-uns de leurs théologiens avancent qu'après ces peines les âmes de ces malheureux, qu'ils font sans doute matérielles, seront brûlées et leurs cendres dispersées par le vent, sous les pieds des justes.

Cet anéantissement n'aura lieu toutefois que pour les morts qui, n'ayant pas commis de grands crimes, n'auront pourtant rien fait pour mériter le ciel. Tels sont les indifférents. En raison de ces idées, les rabbins disent que, le premier jour de l'an, Dieu examine l'état de ces âmes.

L'enfer des musulmans, qui sera exposé avec plus de détails dans un autre tableau, n'est un enfer que pour ceux qu'ils appellent les infidèles. Pour les disciples de Mahomet ce n'est qu'un purgatoire. Il est divisé en sept provinces, remplies de torrents de feu et de soufre. Les mahométans n'y demeureront qu'un temps proportionné à leurs fautes et qui n'excédera jamais sept mille ans; après quoi, le prophète obtiendra leur délivrance. Mais les infidèles y resteront jusqu'au jugement dernier; chargés de chaînes de soixante-dix coudées, ils seront plongés et replongés sans relâche par les mauvais anges dans des torrents de feu et de soufre. Les serpents, les crapauds, les corbeaux voraces s'acharneront sur eux, pour aggraver leurs supplices. Quant aux damnés, on ne leur donnera que des fruits amers, ressemblant à des têtes de diables; leur boisson se puisera dans des

sources d'eaux soufrées et brûlantes, qui leur causeront des tranchées douloureuses.

Les Japonais placent leur purgatoire dans le lac de Fakkona, assez près de Jédo. Ce lac est entouré de rochers affreux, qui le rendent peu abordable. On peut soulager les âmes qui souffrent là par des prières. Les bonzes débitent, dans ce but, de petits papiers sur lesquels sont écrites des invocations à la divinité et à ses ministres. On croit alléger les âmes en peine dans ce lac en jetant sur l'eau ces petits papiers.

Il y a là-dessus des croyances variées; mais on verra d'autres détails sur le purgatoire, dans les Légendes qui vont suivre.

IX. — LÉGENDE DE GEOFFROID D'IDEN.

On résiste à la prière; on cède à la menace. HUGUES BLAIR.

Pierre le Vénérable raconte que, dans la première moitié du douzième siècle, le seigneur Humbert, fils de Guichard, comte de Beaujeu, dans le Mâconnais, ayant fait la guerre à d'autres seigneurs de son voisinage, Geoffroid d'Iden, l'un de ses vassaux, reçut dans la mêlée une blessure qui le tua sur-le-champ. Deux mois après sa mort, Geoffroid apparut à Milon d'Ansa, qui le connaissait bien; il le pria de dire à Humbert de Beaujeu, au service duquel il avait perdu la vie, qu'il était en purgatoire, pour l'avoir aidé dans une guerre injuste et n'avoir pas expié ses péchés par la pénitence, avant sa mort im-

prévue; qu'il le suppliait donc instamment d'avoir compassion de lui, et aussi de son propre père Guichard, qui, bien qu'il eût mené la vie religieuse à Cluny dans les derniers temps de sa vie, n'avait pas satisfait entièrement à la justice de Dieu pour ses péchés passés et surtout pour une partie de ses biens qui, comme ses enfants le savaient, était mal acquise; qu'en conséquence il le conjurait de faire offrir pour lui et pour son père le saint sacrifice de la messe, de distribuer des aumônes aux pauvres et de recommander l'un et l'autre des patients aux prières des gens de bien, afin d'abréger leur pénitence. Dites-lui, ajouta l'apparition, que s'il ne vous écoute pas je devrai aller moi-même lui annoncer ce que vous venez d'entendre.

Le seigneur d'Ansa (aujourd'hui Anse) s'acquitta fidèlement de la commission qui lui était imposée. Humbert en fut effrayé; mais il ne fit ni prier, ni réparer et ne distribua point d'aumônes.

Toutefois, craignant que Guichard son père ou Geoffroid d'Iden ne vînt l'inquiéter, il n'osait plus demeurer seul, surtout pendant la nuit; et il avait toujours autour de lui quelques-uns de ses gens qu'il faisait coucher dans sa chambre.

Un matin, comme il était encore au lit, mais éveillé, il vit paraître devant lui Geoffroid d'Iden, armé comme au jour de la bataille. Lui montrant la blessure mortelle qu'il avait reçue et qui paraissait encore toute fraîche, il lui reprocha vivement son peu de pitié pour lui et pour son père, qui gémissait dans les tourments; et il ajouta : Prends garde que

Dieu ne te traite dans sa rigueur et qu'il ne te refuse la miséricorde que tu ne nous accordes pas; et pour toi, abandonne la résolution que tu as prise d'aller à la guerre avec Amédée. Si tu y vas, tu y perdras la vie et les biens.

En ce moment Richard de Marsay, l'écuyer du comte, entra, venant de la messe; le mort disparut, et dès lors Humbert de Beaujeu travailla sérieusement à soulager son père et son vassal, après quoi il fit le voyage de Jérusalem pour expier ses propres péchés.

X. — GUIDO ET SON FRÈRE.

Le frère qui oublie son frère n'est plus un homme; il est un monstre.

S. JEAN CHRYSOSTOME.

Le même Pierre le Vénérable raconte encore l'histoire d'un seigneur de son temps, nommé Guy ou Guido, lequel avait reçu la mort dans un combat; ce qui était fréquent au moyen âge, où les comtes et les barons étaient avant tout de grands batailleurs. Comme celui-là n'avait pas pu faire sa dernière confession, il apparut tout armé à un prêtre, quelque temps après sa mort.

Stéphane, lui dit-il (c'était le nom du prêtre), je vous prie d'aller trouver mon père Anselme; vous lui direz que je le conjure de restituer un bœuf que j'ai pris à un paysan (il le désigna), et aussi de réparer le dommage que j'ai fait à un village qui ne m'appartenait pas, en lui imposant des charges injustes.

Je n'ai pu ni confesser, ni expier ces deux péchés pour lesquels je suis tourmenté durement.

Pour assurance de ce que je vous dis, continua l'apparition, je vous annonce que, quand vous rentrerez dans votre maison, vous trouverez qu'on vous a volé l'argent que vous aviez épargné pour faire le pèlerinage de Saint-Jacques.

Le curé, de retour, reconnut en effet qu'on avait forcé son coffre et enlevé son argent; mais il ne put s'acquitter de sa commission, parce que Anselme était absent.

Peu de jours après, le même Guido apparut une seconde fois pour reprocher à Stéphane sa négligence. Le bon curé s'excusa sur l'impossibilité où il s'était trouvé jusque-là de rencontrer Anselme; mais apprenant qu'il était revenu dans son manoir, il s'y rendit et remplit fidèlement sa commission.

Il fut accueilli très-sèchement. Anselme lui répondit qu'il n'était pas obligé de faire pénitence pour les péchés de son frère; et sur ces paroles il le congédia.

Le mort, qui ne ressentait aucun soulagement, se montra une troisième fois, et en gémissant sur la dureté de son frère, il supplia l'honnête serviteur de Dieu d'avoir lui-même compassion de sa détresse et de le secourir dans son extrémité. Stéphane ému le promit. Il restitua le prix du bœuf volé, fit des aumônes au village maltraité, dit des prières, recommanda le défunt à tous les gens de bien qu'il connaissait, et dès lors Guido ne reparut plus.

XI. — L'AME DU ROI DAGOBERT.

> L'autre qui vient en magnifique arroi,
> *Qui, de maintien, représente un grand roi,*
> C'est Dagobert, fleur de chevalerie.
>
> Ronsart.

Le roi Dagobert, à qui nos pères n'ont pas donné sans raison le nom de Grand, mais que les sceptiques des derniers siècles ont voulu amoindrir beaucoup trop, à cause de sa dévotion, qui est toujours un grief devant les gens du demi-monde, le roi Dagobert étant venu à mourir, une vieille légende conte qu'alors un bon ermite, nommé Jean, qui s'était retiré dans un îlot voisin des côtes de la Sicile, vit passer sur les flots l'âme du roi Dagobert, entraînée dans une barque par quatre démons qui la maltraitaient en la conduisant vers l'Etna, où ils voulaient la précipiter.

L'Etna a toujours été regardé comme l'un des orifices ou des soupiraux de l'enfer.

Cependant l'âme, croyant avoir expié en partie ses fautes, paraissait sentir que la justice de Dieu se contenterait d'un reste de pénitence en purgatoire; et elle invoquait ses protecteurs, saint Denis, saint Maurice et saint Martin, qu'elle avait toujours honorés. Les trois saints, couverts de vêtements lumineux, descendirent sur un nuage brillant, repoussèrent les démons et emportèrent la pauvre âme.

Que cette vision ait été réelle, ou qu'elle ne fût que l'effet d'un songe, elle a été consacrée par un

monument remarquable, sculpté sous le règne de saint Louis. On le voit encore dans la basilique de Saint-Denis. La façade principale du tombeau de Dagobert est divisée en trois bandes. Dans celle d'en bas, on voit quatre démons, dont deux ont des oreilles d'âne, qui emmènent l'âme du roi dans une barque. La bande du milieu représente les trois saints, accompagnés de deux anges chassant les démons. Sur la bande du haut, l'âme, que porte un léger nuage, s'enlève; et une main sort d'un rayon pour l'accueillir.

Les loustics se sont aplatis devant cette légende; et quel inconvénient voyez-vous dans ces riantes traditions, que l'Église n'a jamais imposées, sinon le malheur qu'ont parfois les fleurs, comme les perles, de tomber sous le nez des pourceaux ?

XII. — LA VISION DE TURPIN.

> La raison qui repousse tout ce qui est mystérieux n'a pas toujours raison.
>
> MERCIER.

Moi Turpin, archevêque de Reims, étant à Vienne (en Dauphiné), après avoir célébré la messe dans ma chapelle, comme j'étais resté seul pour dire mes heures, et que j'avais commencé le *Deus, in adjutorium meum,* j'entendis passer sous mes fenêtres une grande troupe qui attira mon attention; elle marchait avec beaucoup de bruit et de clameurs. J'ouvris la verrière pour voir qui faisait ce tumulte; et, avançant la tête, je reconnus que c'était une légion

de démons, mais si nombreuse qu'il n'était pas possible de la compter. Quoiqu'ils allassent à grands pas, je remarquai parmi eux un démon moins haut que les autres, dont néanmoins l'aspect faisait horreur. Il était précédé d'une première bande, et marchait à la tête de la seconde, qui s'élançait à sa suite, à quelques pas de distance. Je le conjurai, au nom du Créateur et par la foi chrétienne, de me déclarer sur-le-champ où il allait avec ces troupes.

— Nous allons, me répondit-il, nous saisir de l'âme de Charlemagne, qui, en ce moment, sort de ce monde. .

— Allez, lui dis-je; et, par le même ordre que je vous ai donné déjà, je vous adjure de repasser ici pour me rapporter ce que vous aurez fait.

Il s'éloigna. Dès qu'il eut disparu avec les siens, je me mis à réciter le premier psaume de tierce. A peine l'avais-je fini que j'entendis tous ces démons qui revenaient. Leur vacarme m'obligea d'aller à la même fenêtre, d'où je les vis tristes, inquiets et abattus. Je demandai à celui qui m'avait parlé de me déclarer ce qu'ils avaient fait et quel avait été le résultat de leur course.

— Très-mauvais, répondit-il. A peine étions-nous arrivés au rendez-vous qu'on nous avait assigné, que l'archange Michel vint à nous avec ses phalanges; nous étions cependant en mesure de nous emparer de l'âme de Charles. Mais deux hommes sans tête, saint Jacques de Galice et saint Denis de France, patrons de l'empire des Francs, s'étaient présentés à l'heure de la mort de Charles. Ils mettaient dans

l'un des plateaux d'une balance toutes les bonnes œuvres du prince qui venait de trépasser. Ils y réunissaient les églises, les abbayes et les autres pieux monuments qu'il avait bâtis, avec les ornements et les divers accessoires du culte dont il les avait dotés. Nous ne pûmes rassembler assez de péchés pour enlever l'autre plateau; et aussitôt les phalanges de Michel, ravies de notre confusion et joyeuses de nous avoir enlevé l'âme du monarque, nous flagellèrent si vivement qu'ils ont aggravé la peine de notre déboire.

Moi, Turpin, je fus assuré ainsi que l'âme du prince mon maître avait été enlevée au ciel par les mains des anges bienheureux, par le poids de ses bonnes œuvres, et par la protection des saints qu'il a révérés et servis durant sa vie. Aussitôt je fis venir mes clercs, j'ordonnai de faire sonner toutes les cloches de la ville; je fis dire des messes; je distribuai des aumônes aux pauvres; enfin, je fis prier pour l'âme de Charles, dans l'espérance fondée d'alléger son purgatoire. En même temps, je témoignai à tous ceux que je voyais que j'étais assuré de la mort de l'Empereur. Dix jours après, je reçus un courrier qui m'en apporta tous les détails, et m'apprit que le saint monarque avait été enseveli dans l'église que lui-même avait fondée à Aix-la-Chapelle (1).

(1) On a contesté ce qu'on vient de lire à l'archevêque Turpin, parce que, dit-on, il ne vivait plus à la mort de Charlemagne; ce qui n'est pas suffisamment constaté. On a dit qu'il était mort en 794, c'est-à-dire vingt ans avant Charlemagne; mais il avait été élevé sur le siége de Reims en 760; et on reconnaît qu'il a gouverné son diocèse plus de quarante ans, ce qui dément le chiffre de sa mort. En second lieu, il peut avoir,

Nous retrouverons tout à l'heure, dans d'autres visions, des détails sur l'âme de Charlemagne.

XIII.

LE VOYAGE DE CHARLES LE CHAUVE

DANS L'AUTRE MONDE.

> **Les âmes dans le purgatoire n'ont que la peine. La coulpe a été effacée par le repentir.**
>
> **STE CATHERINE DE GÊNES.**

Charles le Chauve, petit-fils dégénéré de Charlemagne, pendant trente-sept ans roi des Français, qui l'estimaient peu, empereur d'Occident pendant les deux dernières années de sa vie, était un prince qui mêlait à un grand respect pour la religion et l'Église bien des défauts et même des vices. Nous n'avons pas à le juger ici. Nous ne le citons que pour son voyage aux lieux inférieurs, aventure dont il a lui-même écrit et publié la relation.

« La nuit sainte d'un dimanche, dit-il, au retour des matines, comme j'allais me reposer et me livrer au sommeil, une voix terrible vint tout à coup frapper mes oreilles.

» — Charles, disait cette voix, ton esprit va sortir de ton corps ; tu viendras et tu verras les jugements de Dieu, qui te serviront de préservatif ou de pré-

comme saint Rigobert et d'autres, quitté son archevêché pour se préparer à la mort dans la retraite. Cependant on attribue ce récit à un moine nommé aussi Turpin, qui l'a publié au seizième siècle, et qui peut l'avoir trouvé à Vienne dans les manuscrits laissés par saint Adon, et l'avoir attribué à l'archevêque Turpin. Du reste nous ne le donnons que comme une vision.

sage. Ton esprit néanmoins te sera rendu ensuite.

» A l'instant, je fus ravi en esprit; celui qui venait de me parler parut devant moi; il était vêtu de blanc et tenait à la main une pelote de fil, qui jetait une grande lumière. Il la délia et, m'en présentant le bout, il me dit : — Prends ce fil; attache-le au pouce de ta main droite et suis-moi au séjour des peines.

» Aussitôt, il marcha devant moi avec une extrême vitesse et me conduisit dans des vallées profondes, pleines de feux et de puits ardents où bouillonnaient la poix, la cire, le soufre et le plomb. Là je trouvai plusieurs des gouverneurs et des officiers de mon père et de mes oncles. Je leur demandai avec effroi la cause des tourments cruels qu'ils subissaient; ils me répondirent :

» — Nous avons servi ton père et tes oncles. Mais au lieu de leur recommander la paix et l'union, comme c'était notre devoir, nous avons semé entre eux le trouble et la discorde. C'est pourquoi nous souffrons ici avec les meurtriers et les brigands; et ceux qui autour de toi nous imitent viendront comme nous dans ces feux. »

On voit que, dans ce voyage, Charles le Chauve débute par l'enfer.

« Pendant que j'écoutais en tremblant ces paroles, continue-t-il, de noirs et affreux démons vinrent à moi en hurlant. Ils tenaient dans leurs griffes des crocs de fer avec lesquels ils cherchaient à m'enlever le fil que j'avais à la main; mais l'extrême lumière qu'il jetait les empêchait de le saisir.

» Comme je m'éloignais, précédé de mon guide, je vis avec terreur que ces démons me suivaient et s'efforçaient de m'accrocher par derrière pour me jeter dans un de ces puits de soufre embrasé. Celui qui me conduisait mit obstacle à leurs desseins en m'entourant les épaules du fil lumineux dont il tenait la pelote. Nous montâmes alors sur de grands rochers, d'où sortaient des ruisseaux de feu, qui faisaient fondre et bouillir toutes sortes de métaux. Je rencontrai là une multitude d'âmes en peine, parmi lesquelles beaucoup de serviteurs de mon père et de mes frères étaient plongés dans ces bains ardents, les uns jusqu'au menton, les autres à mi-corps. Ceux-là s'écrièrent en me reconnaissant : — Hélas! quand nous vivions là-haut, nous n'avons pas reculé devant le meurtre et les rapines; nous avons semé la division et le trouble entre votre père, votre frère et vous. Voilà pourquoi nous sommes ici tourmentés.

» Tandis que je gémissais sur eux, j'entendis derrière moi des voix qui criaient : — Aux grands coupables les grands tourments!

» Je vis alors sur les rives du fleuve de feu des serpents et des scorpions monstrueux et de grands dragons acharnés aux damnés; quelques-uns s'écriaient en me regardant : — Hélas! Charles, tu vois quelles tortures punissent ici notre malice, notre orgueil et nos perfidies!

» J'étais ému de compassion; et, dans mon trouble, je ne m'apercevais pas que d'affreux dragons s'élançaient sur moi, ouvrant d'énormes gueules pour me dévorer. Mon guide redoubla trois fois le

cordon lumineux qui me protégeait, et son vif éclat leur fit rebrousser chemin.

» Nous descendîmes de là dans une vallée obscure et ténébreuse (le purgatoire sans doute), à l'extrémité de laquelle j'aperçus une colline tellement lumineuse, splendide et ravissante (sans doute l'avenue du paradis) que je ne saurais en exprimer la beauté délectable.

» En parcourant la vallée ténébreuse, je vis des rois de ma famille qui expiaient, moins durement que ceux que je venais de quitter; je craignis pourtant d'être retenu avec eux par des géants qui présidaient là. Mais on me laissa passer; et les ombres de la vallée se blanchissant peu à peu, je vis deux fontaines, l'une trouble et très-chaude, l'autre tiède et claire, et près de ces fontaines deux cuves. Je m'en approchai, et je vis dans la cuve d'eau chaude mon père Louis le Débonnaire, plongé jusqu'aux cuisses. Quoique triste et souffrant, il me rassura et me dit :

» — Mon fils Charles, ne craignez point; je sais que bientôt votre esprit retournera dans votre corps. Dieu a permis que vous vinssiez ici afin de juger quels péchés on expie en ces lieux, et comment on les expie. Je suis, pour mes fautes, alternativement un jour dans cette cuve d'eau bouillante et un jour dans cette autre qui n'est que de l'eau douce. C'est un soulagement que je dois aux prières de saint Pierre, de saint Denis et de saint Remi, protecteurs de notre maison. Et vous pouvez avec nos fidèles évêques et tout l'ordre ecclésiastique me délivrer de la cuve bouillante, par des prières et des aumônes.

Lothaire et Louis ont été déjà exemptés ainsi du reste de leurs peines; ils jouissent à présent des délices du paradis.

» Charles, ajouta-t-il, regardez à votre gauche. J'obéis, et je vis deux grandes cuves remplies d'eau bouillante. Voilà ce qui vous attend, continua-t-il, si vous ne vous corrigez et ne faites pénitence de vos fautes.

» Je frémissais d'horreur. Mais mon guide me fit partir de là et me conduisit vers le côté lumineux du vallon, où commence la splendeur du paradis. Je n'avais pas marché longtemps quand je vis Lothaire et Louis assis dans la gloire sur des trônes de topaze et couronnés de riches diadèmes. A peine Lothaire m'eut-il aperçu qu'il m'appela et me dit :

» — Charles, qui êtes mon troisième successeur dans l'empire d'Occident (1), approchez. Je sais que vous avez passé par le lieu de supplices et de peines où est votre père; mais la miséricorde de Dieu l'en délivrera bientôt, ainsi que notre frère, par l'intercession des saints patrons de la nation des Francs. Sans eux depuis longtemps déjà notre race aurait cessé de régner. Or, apprenez que la puissance de l'Empire vous sera enlevée avant peu, et que vous mourrez en même temps.

» Louis alors se tournant vers moi (c'est Louis II) me dit : — L'Empire que vous possédez jusqu'ici doit passer incessamment à Louis, fils de ma fille.

(1) A Charlemagne, empereur, succéda Louis le Débonnaire, à Louis le Débonnaire, son fils Lothaire, à Lothaire, Louis II, son fils, à Louis II, Charles le Chauve, fils de Louis le Débonnaire, d'un second lit.

» Alors il me sembla que je voyais ce petit Louis; et Lothaire me dit : — Tel était l'enfant que Notre-Seigneur plaça au milieu de ses disciples, en leur disant : C'est à ceux-là qu'appartient le royaume des cieux. Rends-lui donc la puissance de l'Empire en lui remettant le fil lumineux qui est dans ta main.

» Sur-le-champ, je le dénouai de mon pouce et le donnai à l'enfant, qui devint aussitôt possesseur de tout le peloton, et en même temps éclatant de lumière. A cet aspect, mon esprit retourna dans mon corps, épuisé d'émotions, de lassitudes et d'épouvantes.

» Ainsi, tous, vous devez savoir que l'Empire appartiendra à cet enfant; Dieu le lui a destiné, et quoi qu'on fasse, quand je serai passé à une autre vie, le Seigneur exécutera ce que je vous annonce, lui dont la puissance s'étend dans tous les siècles sur les vivants et les morts. Amen. »

Cette pièce, intitulée *Visio Caroli Calvi de locis pœnarum et felicitate justorum,* et dont Lenglet-Dufresnoy a publié le texte dans son *Traité des apparitions,* n'est pas autre chose qu'une brochure politique, faite sous le nom de Charles le Chauve, dans l'intérêt de ce petit Louis, fils d'Ermangarde, fille de Louis II (deuxième dans la série des empereurs et non dans celle des rois de France), et de Boson, qui fondait le royaume d'Arles. Il prit le nom de Louis III, comme empereur d'Occident; mais son règne ne fut qu'un triste interrègne de trois ou quatre ans.

Nous n'ajoutons ces notes que pour montrer que la

prédiction qui termine le récit de Charles le Chauve a dû être imaginée, puisqu'elle n'a pas eu le moindre accomplissement. Toutefois, la vision de Charles le Chauve nous peint les idées qu'on avait de l'autre monde au neuvième siècle.

XIV. — BERTHOLD AU PURGATOIRE.

Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei. JOB, XIX.

Peu après la mort de Charles le Chauve, on trouve dans Hincmar un récit que Leloyer et dom Calmet n'ont pas trop bien éclairci; c'est le voyage en esprit de Berthold ou Bernold en purgatoire.

Berthold était un bourgeois de Reims, de bonne vie et mœurs, remplissant ses devoirs de chrétien et jouissant de l'estime publique. Il était sujet à des extases ou syncopes qui duraient quelquefois assez longtemps. Alors, soit qu'il eût des visions, soit que son âme se transportât ou fût transportée hors de son corps, effet que produit évidemment de nos jours le magnétisme, il fit dans ses extases plusieurs voyages en purgatoire.

Étant tombé gravement malade, dans un âge déjà avancé, il reçut tous les sacrements qui allégent la conscience; après quoi il resta quatre jours entiers dans une sorte d'extase où il ne prit aucune espèce d'aliment. Au bout du quatrième jour, il était devenu si affaibli qu'à peine lui trouvait-on un peu de respiration. Vers minuit cependant il pria sa femme d'envoyer chercher promptement son confesseur.

Il redevint ensuite immobile. Mais, au bout d'un quart d'heure, il dit à sa femme :

— Mettez un siége ici; car voilà le prêtre qui arrive.

Il entra l'instant d'après, et dit les belles prières de la recommandation de l'âme. Berthold y répondit avec exactitude et lucidité. Après quoi il eut encore un moment d'extase; et, dès qu'il en sortit, il raconta ses divers transports en purgatoire et les commissions dont l'avaient chargé plusieurs âmes souffrantes.

Il était conduit par un esprit, un ange sans doute. Parmi ceux qui se purifiaient, dans les glaces ou dans les feux, il trouva Ebbon, archevêque de Reims; Pardule, évêque de Laon; Énée, évêque de Paris, et quelques autres prélats, vêtus d'habits sales, déchirés, roussis. Ils avaient le visage ridé, hâve et bruni. Ebbon le supplia de demander au clergé et au peuple de Reims des prières pour lui et ses compagnons, qui lui firent les mêmes instances. Il se chargea de ces commissions.

Il trouva plus loin, ou dans un autre voyage, l'âme du roi Charles le Chauve, étendue dans un bourbier plein de vers et très-épuisée. L'ex-roi demanda à Berthold de le recommander à l'archevêque Hincmar et aux princes de sa famille, en lui avouant qu'il était puni principalement pour avoir donné les bénéfices ecclésiastiques à des courtisans et à des laïques mondains, comme avait fait son aïeul Charles-Martel. Berthold promit des démarches.

Plus loin encore, et peut-être aussi dans une autre

occasion, il vit Jessé, évêque d'Orléans, entre les mains de quatre esprits noirs qui le plongeaient alternativement dans un puits de poix bouillante et dans un puits d'eau glacée. Non loin de lui, le comte Othaire était dans d'autres tourments. Les deux patients se recommandèrent comme les autres aux pieuses diligences de Berthold, qui exécuta fidèlement les commissions des âmes en peine. Il s'adressa, pour les évêques à leurs clergés et à leurs peuples; pour le roi Charles le Chauve, à l'archevêque Hincmar. Il écrivit de plus, car il était lettré, aux parents du monarque défunt en leur faisant connaître l'état où il l'avait vu. Il alla presser la femme d'Othaire, ses vassaux et ses amis de faire pour lui des prières et des aumônes; et dans un dernier voyage qui lui avait été accordé encore, il avait appris que le comte Othaire et l'évêque Jessé étaient délivrés; le roi Charles le Chauve était au bout de ses peines; et il vit les évêques Ebbon, Énée et Pardule, qui le remerciaient en sortant du purgatoire, frais et vêtus de robes blanches.

Après cet exposé, auquel Berthold ajouta que son guide lui avait promis encore quelques années de vie, il demanda la sainte communion, la reçut, se sentit guéri, quitta le lit le lendemain; et sa vie se prolongea encore de quatorze ans.

XV. — LA VISION DE VÉTIN

ET CELLE D'UN BON MOINE ANGLAIS.

Une vision peut n'être qu'un songe.
MORÉRI.

Un moine de ce neuvième siècle (il s'appelait Vétin) eut une vision d'un autre genre. Pendant sa dernière maladie, il vit entrer dans sa cellule une multitude de démons qui portaient tout ce qu'il faut pour ensevelir et enterrer un mort. Il comprit par là que sa fin était proche. Mais il fut si effrayé de l'aspect des figures qui paraissaient s'occuper de lui, qu'il s'adressa vivement à Dieu et à ses saints. Alors il aperçut d'autres personnages, vêtus d'habits religieux, lesquels s'avançaient avec gravité. Ils chassèrent les démons.

A la suite de ces nouveaux venus, il vit entrer un ange, entouré de lumière, qui s'approcha de son lit, le prit par la main, le fit lever et le conduisit, par un chemin assez agréable, sur les rives d'un large fleuve où gémissaient en grand nombre des pécheurs livrés à des tourments divers et proportionnés à la grandeur de leurs péchés. Il y trouva plusieurs personnes qu'il avait connues, hommes et femmes; il en vit qui brûlaient attachés à des poteaux. Il vit un moine qui, se laissant aller à l'avarice, avait amassé de l'or. Il devait expier ce crime dans un cercueil de plomb, jusqu'au jugement dernier. Il rencontra avec surprise quelques prélats

qui, dans leurs évêchés, avaient eu trop en vue leurs intérêts terrestres, et parmi eux l'empereur Charlemagne. Ils se purifiaient par le feu et devaient être bientôt délivrés.

L'ange le conduisit ensuite au séjour des bienheureux. Il y vit, dans les parvis éternels, les élus de Dieu, placés et honorés selon leurs mérites. Car Notre-Seigneur a dit en effet *qu'il y a plusieurs demeures* dans le royaume de son Père.

Revenu de sa vision, Vétin la raconta en détail; on l'écrivit. Il annonça ensuite qu'il n'avait plus que deux jours à vivre, ce qui se vérifia; et après s'être recommandé aux prières de tous les bons religieux ses frères, il mourut dans son couvent d'Aiguebelle, le 31 octobre de l'an 824.

Cette vision est rapportée dans celles qu'a recueillies Lenglet-Dufresnoy.

Citons encore ici un bon religieux anglais dont le voyage a été écrit par Pierre le Vénérable, abbé de Cluni, et par Denis le Chartreux. Ce voyageur parle à la première personne :

« J'avais saint Nicolas pour conducteur, *dit-il*; il me fit parcourir un chemin plat jusqu'à un espace immense, horrible, peuplé de défunts qu'on tourmentait de mille manières affreuses. On me dit que ces gens-là n'étaient pas damnés, que leur supplice finirait avec le temps, et que je voyais le purgatoire. Je ne m'attendais pas à le trouver si rude; tous ces malheureux pleuraient à chaudes larmes et poussaient de grands gémissements. Depuis que j'ai vu toutes ces choses, je sais bien que si j'avais quelque

parent dans le purgatoire, je souffrirais mille morts pour l'en tirer.

» Un peu plus loin, j'aperçus une vallée où coulait un épouvantable fleuve de feu, qui s'élevait en tourbillons à une hauteur énorme. Au bord de ce fleuve il faisait un froid si glacial qu'il est impossible de s'en faire une idée. Saint Nicolas m'y conduisit, et me fit remarquer les patients qui s'y trouvaient, en me disant que c'était encore le purgatoire.

» En pénétrant plus avant, nous arrivâmes en enfer. C'était un champ aride couvert d'épaisses ténèbres, coupé de ruisseaux de soufre bouillant; on ne pouvait y faire un pas sans marcher sur des insectes hideux, difformes, extrêmement gros et jetant du feu par les narines. Ils étaient là pour le supplice des pécheurs, qu'ils tourmentaient de concert avec les démons. Ceux-ci, avec des crochets happaient les âmes punies et les jetaient dans des chaudières, où ces âmes se fondaient parmi des matières liquides; après cela on leur rendait leur forme pour de nouvelles tortures. — Ces tortures se faisaient en bon ordre et chacun était tourmenté selon ses crimes. »

XVI. — L'ARCHEVÊQUE GERVAIS.

Avec les saints le diable est quelquefois penaud.

EUSTACHE LENOBLE.

Le récit qui va suivre est d'un autre genre qu'il n'est pas facile de classer. L'un des illustres arche-

vêques de Reims est *certainement* Gervais, qui *fut* transféré en 1055 du siége du Mans au siége de saint Remi. Il fut fait en même temps chancelier de France; quatre ans après, c'est lui qui sacra le roi Philippe Ier; et nous pouvons citer comme assez remarquables deux circonstances de cette cérémonie. La première, c'est que, tenant en main le bâton pastoral de saint Remi, avant de faire au roi les onctions de la sainte ampoule, il fit reconnaître par le roi et par toute l'éclatante assemblée qu'à l'archevêque de Reims seul appartenait le droit de sacrer les souverains de la France, depuis que Clovis l'avait été par saint Remi. La seconde circonstance, c'est qu'après avoir couronné le monarque il le proclama non-seulement roi des Français, mais aussi des Anglais, des Saxons, des Cimbres et des Danois; et tout cela s'appuyait sur des titres, comme ceux du roi de Sardaigne qui se dit aussi roi de Jérusalem. Ce prélat fit de grands biens à l'archevêché de Reims pendant les douze années qu'il le gouverna. Mais comme c'était avec sa piété un homme d'énergie dans les intérêts de l'Église, il paraît que le diable osa concevoir la pensée de le posséder. Voici le fait (1) : Un chevalier normand, allant à Rome, selon le vœu qu'il avait fait de visiter les tombeaux des saints apôtres pour les besoins de son âme, passa par Reims, où il voulait voir Gervais, qu'il avait connu au Mans, et recevoir sa bénédiction. Après s'être donné cette satisfaction, il gagna la ville éter-

(1) Rapporté par Lenglet-Dufresnoy, dans son Recueil de dissertations sur les apparitions.

nelle, où il fit ses dévotions. Comme il se disposait à rentrer en France, il rencontra, près du château Saint-Ange, un ermite qui lui demanda où il allait, qui il était, et s'il connaissait Gervais, l'archevêque de Reims. Le chevalier pèlerin répondit qu'il le connaissait.

— Eh bien! Gervais est mort, lui dit le serviteur de Dieu. Le Normand attristé demanda à l'inconnu comment il savait cette nouvelle. — Cette nuit, répondit l'ermite, pendant que j'étais en prière dans ma cellule, j'ai entendu un grand bruit de gens qui passaient. J'ai ouvert ma fenêtre et je leur ai demandé où ils allaient. L'un d'eux me répondit : — Nous sommes les anges de Satan; nous venons de Reims; nous allions emporter l'âme de Gervais; mais on nous l'a enlevée, ce qui est le sujet de nos plaintes. Le chevalier normand remarqua bien l'heure et le jour où il avait appris si singulièrement cette nouvelle imprévue, et, de retour à Reims, il apprit que l'archevêque Gervais était mort en effet ce même jour.

XVII. — LA VISION DE GAUCHELIN.

> Je pense que personne ne peut nier les relations mutuelles du monde visible et du monde invisible.
>
> J. DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg. 2e entretien.*

Orderic Vital a conservé une histoire singulière dont personne n'a pu douter au douzième siècle, parce qu'elle s'appuie sur des circonstances positives,

et que le narrateur était connu pour un homme sérieux et sincère. Voici les faits. Ce n'est plus un voyage aux enfers; c'est une excursion de l'enfer sur notre globe.

Il y avait dans la petite ville de Bonneval, en Beauce, aujourd'hui département d'Eure-et-Loir, un prêtre nommé Gauchelin (1). En l'an de Notre-Seigneur 1092, un peu avant le mouvement remarquable qui ébranla l'Europe et décida la première croisade, ce prêtre fut appelé de nuit, au commencement de janvier, pour aller administrer un malade dans la campagne. Il s'y rendit promptement; et, après qu'il eut donné au patient les derniers secours et les consolations suprêmes de la religion, il s'en revenait seul.

Lorsqu'il se trouva éloigné de toute habitation, en un lieu isolé et coupé de ravins, comme il y en a tant dans la Beauce, il entendit tout à coup, sans rien voir d'abord, à cause de l'obscurité, un bruit tumultueux comme en produit le passage d'une armée considérable. Voulant se mettre à l'écart, il se retira vers quatre néfliers qu'il apercevait dans un champ à la seule lueur des étoiles. Il n'en était qu'à quelques pas lorsqu'un homme d'énorme stature, surgissant tout à coup, le devança dans sa course, et, levant sa massue au-dessus de sa tête, lui dit d'une voix rauque :

— Arrête et n'avance pas davantage.

Le prêtre s'arrêta aussitôt glacé d'effroi, et, s'appuyant sur le bâton qu'il portait, il resta dans l'im-

(1) Ou Wachelm.

mobilité. L'homme armé de la massue se tenait auprès de lui, semblant attendre le passage des troupes que l'on entendait marcher en se rapprochant.

Bientôt il vit arriver des lignes nombreuses de personnages à pied, portant sur leur cou et sur leurs épaules des moutons, des meubles, des hardes, des ustensiles de toute espèce. Il crut voir là toute une armée de brigands et de pillards. Cependant tous ces gens gémissaient; on les entendait s'encourager à redoubler de vitesse. Le prêtre reconnut parmi eux plusieurs habitants du pays morts depuis peu; ils se plaignaient des supplices cruels imposés à leurs crimes. Il jugea que les fardeaux sous lesquels ils pliaient pouvaient bien être les objets qu'ils avaient volés dans leur vie.

Ensuite parut une troupe d'espèces de croquemorts, auxquels se réunit à l'instant l'homme colosse à la massue. Ils étaient chargés d'environ cinquante cercueils, dont chacun était soutenu par deux porteurs. Ils passaient en silence.

A ceux-ci succédèrent des groupes innombrables de femmes montées sur des chevaux dont les selles étaient garnies de clous rougis au feu et brûlants. De temps en temps le vent soulevait ces malheureuses à la hauteur d'une coudée, et les laissait retomber ensuite sur les clous ardents. Elles vociféraient, parmi leurs lamentations, des imprécations désespérées, en publiant tout haut les péchés pour lesquels elles souffraient; ensuite, voyant Gauchelin, elles s'écriaient : Malheur, malheur sur nous! Monsieur le curé, priez pour nous.

Gauchelin reconnut parmi cette troupe quelques grandes dames qu'il avait vues quand elles vivaient.

Peu après il aperçut une troupe nombreuse de clercs, de moines et d'abbés, vêtus de chapes noires, avec des capuchons de même couleur. Tous gémissaient et se plaignaient. Quelques-uns imploraient aussi Gauchelin par son nom, et, lui rappelant leur ancienne amitié, le conjuraient de prier pour eux. Il vit dans cette troupe plusieurs personnages qui avaient laissé ici-bas une bonne renommée, et que le public croyait déjà placés dans les cieux.

A ceux-là succédèrent encore des groupes qui semblaient former une armée. Tous les personnages vêtus de noir, et dont les visages semblaient lancer des étincelles ardentes et scintillantes, étaient montés sur de grands chevaux et armés de toutes pièces, comme gens qui vont au combat. Ils portaient des bannières noires.

Le spectateur de cette revue lugubre reconnut dans les chevaliers qui la composaient plusieurs seigneurs, entre autres Richard et Baudouin, fils du comte Gislebert, qui étaient morts depuis peu.

Gauchelin se mit alors à réfléchir en lui-même, et se dit : « Ces troupes-là sont sans doute les gens de Herlequin (1). J'ai ouï dire que quelques personnes

(1) Herlequin ou plus exactement Hellequin, dans les anciennes traditions que les Normands ont importées chez nous, est le fils d'Héla, reine des trépassés et déesse de la mort; le gosier d'Héla, toujours ouvert, ne se remplissait jamais, et son fils Hellequin lui amenait toutes les nuits des armées de défunts. Dans les campagnes, on appelle encore arlequins les feux follets qui apparaissent la nuit dans les endroits marécageux, et que les bonnes gens prennent pour des esprits malins.

avaient eu occasion, comme moi, de les voir; mais je ne le croyais pas, et je me moquais de ces récits. Maintenant que j'ai vu de mes yeux le passage des morts, je ne peux plus douter; mais, à mon tour, on ne me croira pas. Il faut donc que je m'empare d'un des chevaux libres qui suivent la troupe; je l'emmènerai chez moi, je le ferai voir à mes voisins, et on ne pourra hériter devant cette preuve. »

Aussitôt il saisit la bride d'un cheval noir, mais l'animal se débarrassa vigoureusement de sa main et s'échappa à la suite des autres. Ce désappointement ne le rebuta pas; il étendit la main vers un autre qui s'arrêta en soufflant par ses naseaux une fumée grande comme un chêne. Gauchelin ne s'en troubla point. Il saisit d'une main la bride, en même temps qu'il mettait le pied gauche dans l'étrier et qu'il posait l'autre main sur la selle pour s'élancer, mais en même temps aussi il sentit sous son pied la chaleur d'un feu ardent, et dans la main qui tenait la bride, un froid si pénétrant qu'il le glaça jusqu'aux entrailles.

Pour surcroît, quatre chevaliers, à l'aspect terrible, s'élancèrent aussitôt vers le pauvre prêtre, en criant : — Pourquoi vous emparez-vous de nos chevaux? Vous allez venir avec nous! Comment! nous ne vous avons fait aucun mal, et vous voulez nous enlever ce qui ne vous appartient pas!...

Gauchelin avait lâché le cheval. Trois chevaliers cependant se disposaient à l'emmener, lorsque le quatrième leur dit :

— Relâchez-le, et laissez-moi m'entretenir avec lui.

Ce chevalier le chargea alors de divers messages pour sa femme et ses enfants. Mais comme Gauchelin refusait de remplir ces commissions, à cause qu'elles l'auraient trop éloigné de sa demeure, ou pour d'autres motifs, le chevalier le prit à la gorge, et il l'eût étranglé si un autre des quatre, le reconnaissant en ce moment pour son frère, ne l'eût tiré des mains qui l'étouffaient, et ne lui eût rappelé, en un long et touchant entretien, leurs affections de la première enfance (1).

Pendant cette causerie, Gauchelin remarqua au talon d'un de ces chevaliers un grumeau de sang gros comme une tête humaine; il lui demanda ce que signifiait cette singularité.

— Ce n'est pas du sang, répondit le chevalier; c'est du feu; et ce poids est si lourd que j'aimerais mieux porter à sa place le mont Saint-Michel. Comme je me servais d'éperons très-fins pour arriver plus vite à répandre le sang, je suis condamné à porter ce poids, qui me rappelle mes crimes.

Après ces mots, les quatre chevaliers s'enfuirent précipitamment. Gauchelin, resté seul, mais accablé, regagna péniblement sa demeure et se remit au lit, où il resta huit jours gravement malade. Il reprit ensuite la santé et vécut encore quinze ans.

C'est de sa propre bouche, ajoute Ordéric Vital, que j'ai appris ce que je viens d'écrire; et j'ai vu sa figure et son cou meurtris par l'horrible chevalier.

(1) Ce frère défunt s'appelait Rodolphe.

XVIII. — UN RÉCIT DE GUIBERT DE NOGENT.

C'est le fait d'un esprit faible de rejeter ce qu'il ne comprend pas, uniquement parce qu'il ne le comprend pas. GEOFFROI.

Guibert de Nogent, ce bon moine de l'ordre de Saint-Benoît qui a écrit l'histoire des premières croisades sous le titre de *Gesta Dei per Francos*, nous a laissé un récit qui le touchait de près et que nous croyons devoir rapporter ici :

« Une certaine nuit d'été, dit-il, après les matines, ma mère, ayant voulu prendre un peu de repos sur un banc très-étroit, se laissa bientôt entraîner à un premier sommeil; et il lui sembla qu'elle sentait son âme s'échapper de son corps. Après avoir été emportée à travers une espèce de galerie peu éclairée, l'âme se trouva au bord d'un puits qui paraissait profond. Elle hésita quelques instants, puis elle osa s'en approcher. Elle vit alors s'élever du fond de ce puits des ombres à figure humaine. Leur visage était hâve, leur chevelure rongée de teigne, et elles se disposaient à la saisir de leurs longues mains pour l'entraîner avec elles dans le gouffre, lorsque à peu de distance de cette pauvre femme, que l'effroi avait rendue toute tremblante, une voix se fit entendre, et cette voix, s'adressant aux ombres, leur cria :

« Gardez-vous de toucher à cette femme! »

Repoussées par la voix, les ombres se replongèrent dans le puits. Un moment après, ma mère en

vit sortir et apparaître mon père, avec la figure qu'il avait aux jours où elle fut mariée avec lui. Elle le reconnut bien, et l'ayant regardé attentivement, elle lui demanda d'une voix suppliante, non pas s'il était son mari, mais si en effet il était bien cet homme regretté qu'on appelait Éverard.

C'était ainsi que mon père se nommait en son vivant.

A cette question de ma mère, poursuivit Guibert, mon père répondit non. Et il n'est pas étonnant, poursuit-il, qu'il ait nié le nom qu'on lui donnait lorsqu'il vivait parmi les hommes, car un esprit ne peut faire à un autre esprit d'autres réponses que celles qui regardent les choses spirituelles. Il faut donc croire que les âmes, à l'état d'esprits, n'ont plus connaissance des noms. S'il en était autrement, dans la vie à venir, nous ne saurions nous adresser qu'à ceux qui ont été des nôtres, et il n'est pas nécessaire que les âmes aient des noms, puisque chez elles toute vision, toute science, tout langage est intérieur.

Celui qui apparaissait à ma mère ayant nié son nom, et ma mère n'en ayant pas moins la conviction que c'était bien l'âme de son défunt époux, elle lui demanda en quel lieu il séjournait. Il lui indiqua un endroit peu éloigné. Elle le pria encore de lui dire comment il s'y trouvait. Lui, alors, découvrant un de ses bras et un de ses flancs, elle les vit tellement meurtris, qu'elle en éprouva un grand saisissement; et peu après, spontanément peut-être, son âme rentra dans son corps, qui se réveilla.

Il résulte de ceci, que le pauvre Éverard était en purgatoire. Son fils et sa veuve prièrent pour lui.

XIX. — LE PURGATOIRE DE DANTE.

Rien de souillé ne peut paraître devant Dieu.
BOURDALOUE, *Pensées.*

Le Purgatoire de Dante est, comme son Enfer et son Paradis, un poëme ou plutôt une partie d'une trilogie poétique, qu'il a intitulée *la Divina Commedia.* Le mot *commedia,* qui veut dire ici une représentation ou un tableau animé, n'avait pas au quatorzième siècle le sens qui s'attache aujourd'hui au mot comédie; et, du reste, le mot de comédie n'est réprouvé que parce qu'il a servi de manteau, depuis deux siècles surtout, à des inconvenances souvent scandaleuses.

Dante divise le purgatoire comme l'enfer, ainsi qu'on le verra plus loin, en neuf cercles ou régions. C'est, dit-il, « le second royaume où l'âme humaine se purifie et devient digne de monter au ciel ». Virgile, qui l'a accompagné en enfer, l'accompagne encore en cette autre contrée. Un ange l'emmène avec son guide dans une barque légère, pendant que d'autres anges chantent le beau psaume *In exitu Israel de Ægypto.*

Au débarquement, Dante voit des âmes qui deviennent pâles d'étonnement en s'apercevant à sa respiration qu'il est vivant. Il reconnaît Casella, un de ses amis, et veut l'embrasser; mais « trois fois au-

tour de cette âme il enlace ses bras, et autant de fois il les ramène vides sur sa poitrine ». Il aperçoit une foule d'âmes qui viennent à lui, mais qui ne semblent pas marcher. Elles s'arrêtent, étonnées aussi de voir un vivant; il trouve là Manfred l'excommunié, et comme il s'en montre surpris, Manfred lui dit : « Quand on perça mon corps de deux coups mortels, je me remis en pleurant à celui qui volontiers pardonne. Mes péchés furent horribles; mais la bonté infinie de Dieu a des bras si grands qu'elle prend tous ceux qui se tournent vers elle. Il est vrai que celui qui, comme moi, meurt contumace envers la sainte Église, bien qu'il se soit repenti à la fin, doit rester en dehors, comme moi, trente fois autant de temps qu'il a persisté dans son obstination, à moins que cet arrêt ne soit abrégé par des prières secourables. »

Manfred prie alors le vivant de le recommander aux prières de sa fille. Partout on fait des demandes pareilles.

Mais ce ne sont encore que les alentours du purgatoire; il y a, selon le poëte, des expiations préparatoires qui se font par certains pécheurs, avant d'être admis dans l'enceinte. Il voit là aussi Pierre Labrosse, l'indigne favori de Philippe le Hardi, qu'il appelle Philippe le Camus. On sait que Labrosse voulut perdre Marie de Brabant (1), et que, son crime

(1) Le fils de Philippe le Hardi était mort empoisonné. Labrosse, qui voulait se débarrasser des influences de la jeune reine, l'accusait de ce crime. On la justifia par le jugement de Dieu. Labrosse abattu avoua et fut pendu. On peut voir cette légende de Marie de Brabant parmi les *Légendes des femmes dans la vie réelle*.

reconnu, il mourut au gibet. Dante l'excuse sur d'absurdes données; mais il est possible que cette âme fût alors aussi en purgatoire, car en ce temps-là on était chrétien et on ne mourait pas impénitent.

Dante voit là aussi Rodolphe de Habsbourg, à qui il ne reproche que de n'avoir pas guéri toutes les plaies de l'Italie ; il rencontre Philippe le Hardi lui-même, qu'il accuse de lâcheté, et beaucoup d'autres princes qu'il traite généralement mal.

Ce n'est qu'au neuvième chant qu'il arrive aux remparts du purgatoire. Dans « le second royaume », au lieu de descendre comme en enfer, on monte toujours. Il voit à la porte trois marches et « un portier tenant à la main une épée nue, qui reflétait si vivement les rayons qu'en vain il essaya plusieurs fois d'y diriger sa vue ». La première marche était d'un marbre blanc, si poli qu'on s'y voyait comme dans un miroir (symbole de la sincère confession); la seconde, d'une couleur plus sombre que le vert, était d'une pierre calcinée, rude, crevassée (symbole de la contrition); la troisième était d'un porphyre rouge comme le sang qui sort de la veine (symbole de la satisfaction).

L'ange de Dieu qui faisait là les fonctions de portier était assis sur le seuil, que Dante jugea être une pierre de diamant. Il demanda humblement que cette porte lui fût ouverte. L'ange, avec la pointe de son épée, lui traça sept P sur le front (symbole des sept péchés capitaux), en lui disant : — Fais en sorte que dans ce saint lieu ces taches disparaissent. Il tira alors de sa robe couleur de cendres deux clefs

qu'il tenait de saint Pierre ; il poussa en dedans la porte sacrée et dit : — Entrez; mais sachez qu'ici celui qui regarde en arrière est condamné à sortir.

Le poëte voit dans le purgatoire, sur de vastes marbres blancs, d'admirables sculptures qui représentent l'Annonciation, aurore du salut, et nos autres grands mystères. Il rencontre des patients chargés de lourdes pierres qu'ils ne peuvent déposer. Tous ceux qu'il nomme sont des Italiens, que l'on ne connaît guère hors de leur pays.

Il monte vaillamment et s'étonne de se trouver si léger. Virgile lui dit : — Quand les P restés sur ton front, mais déjà presque effacés, auront tous, comme l'un d'entre eux, entièrement disparu, tes pieds ne sentiront plus la fatigue.

Plus loin il entend des âmes qui prient et gémissent. Elles étaient couvertes d'un vil cilice et se soutenaient l'une l'autre; leurs paupières étaient cousues, de manière que ces âmes ne voyaient pas. C'était là le centre où s'expie l'envie, par ce châtiment et par les fouets.

Dans plusieurs chants on ne trouve guère que des personnages toscans. Enfin, au chant xxe, Dante voit devant lui Hugues Capet, le chef de cette suite de rois qui ont gouverné la France jusque dans notre siècle. Il en fait le fils d'un boucher de Paris et le place parmi les avares.

Les commentateurs du poëte, dont nous ne défendons pas l'orthodoxie assez douteuse, ont cru à tort découvrir, dans une vague désignation du poëme de l'enfer, qu'il y avait placé le pape Boniface VIII. Mais

nous lisons, au contraire, dans le xxe chant du Purgatoire, où il traite assez mal les princes français : « Je » vois les fleurs de lis entrer dans Agnani, et, dans » la personne de son vicaire, le Christ prisonnier; je » le vois une autre fois livré à la dérision; je vois » renouveler le vinaigre et le fiel, entre deux larrons » vivants; je le vois mourir. »

C'est l'odieuse lutte de Philippe le Bel, que Dante appelle le nouveau Pilate, contre Boniface VIII; les deux larrons entre lesquels le Pape meurt sont Nogaret et Colonna.

Dans le xxiie chant Dante et Virgile, à la grande joie de ce dernier, rencontrent Stace, poëte, qui avait pris l'*Énéide* pour modèle, hélas! sans pouvoir l'égaler. Il se réjouit aussi de voir son maître, et lui apprend qu'il est en purgatoire, parce qu'il a été chrétien, que même avant de faire son poëme de la *Thébaïde*, il avait reçu le baptême, mais que, n'osant pas s'avouer disciple de Jésus-Christ sous des empereurs qui persécutaient la vraie foi, il était depuis longtemps en purgatoire pour expier sa lâcheté.

On voit plus loin les gourmands subissant la faim et la soif; et après avoir plaint d'autres pauvres pécheurs dans les flammes et dans d'autres épurations, les pèlerins entrent dans une gracieuse campagne où se réunissent les âmes qui ont fini leur pénitence. Ils entendaient des voix qui chantaient : Venez les bénis de mon père! Alors parurent vingt-quatre vieillards couronnés de fleurs de lis, marchant deux à deux; puis quatre animaux couronnés de feuilles vertes; ils avaient chacun six ailes garnies de plumes, et les

plumes étaient pleines d'yeux. C'est une réminiscence d'Ezéchiel et de l'Apocalypse. Entre eux s'avançait un char de triomphe, entouré de bienheureux descendus du ciel. Vous croiriez qu'ils viennent là pour emmener avec eux les âmes purifiées. Non, ils amènent Béatrice, une femme qui est le rêve du poëte, qu'il place au paradis, et qui va lui procurer la joie de voir le séjour des bienheureux, comme il a vu les enfers et les lieux d'expiation. — Le reste n'est que de la fantaisie obscure, émaillée pourtant de jets lumineux.

XX. — LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICE.

Je me suis fait tout à tous, pour amener tous les hommes au salut.

S. Paul, *Ire aux Corinth.*, ch. IX, 22.

Ces paroles de saint Paul ont fait dire à Fleury, dans son *Histoire de l'Église,* à propos de plusieurs faits extraordinaires ou singuliers de la vie de saint Patrice, que Dieu sans doute inspira à ce saint et à ses compagnons, pour le besoin de leur siècle, une conduite qui nous étonne. « Ils avaient affaire à une nation si perverse et si rebelle (les Irlandais étaient alors les plus féroces sauvages de l'Europe) qu'il était nécessaire de frapper les esprits par des objets sensibles. C'était au quatrième siècle. Les raisonnements et les exhortations étaient sans effet sur des hommes ignorants et brutaux, accoutumés au sang et au pillage. Ils auraient même compté pour rien des austérités médiocres, eux qui vivaient toujours en guerre. »

Mais ils étaient frappés de la vie de délaissement et de mortification des saints, en même temps que de leurs miracles; et ils se convertissaient. Patrice produisit sur l'Irlande ce prodige, que cette île, où avant lui on ne voyait que des forcenés sans frein, mérita dès le siècle suivant le glorieux titre de l'*île des Saints*, et qu'elle couvrit l'Europe de saints missionnaires.

Un immense faisceau de légendes, gracieuses ou sévères, entoure en Irlande l'auréole de saint Patrice. Ce qui doit nous occuper ici, c'est seulement le récit connu généralement sous le nom de Purgatoire de saint Patrice. On a fait sur ce sujet des volumes, que la plupart des légendaires ont reproduits en abrégé, surtout au moyen âge.

Il y a dans une petite île du lac Dearg, en Ultonie, qui est une province de l'Irlande, une profonde caverne, où saint Patrice se retirait souvent pour se livrer à ses méditations et préparer, dans la prière vive, le salut du peuple qu'il voulait conquérir à Jésus-Christ. C'est dans cette caverne qu'on place le purgatoire de saint Patrice. On ne trouve dans les siècles qui suivirent ce grand saint aucun monument de quelque autorité qui mentionne ce purgatoire; et M. Tachet de Barneval, dans son intéressante *Histoire légendaire de l'Irlande*, a complétement omis cette tradition, ainsi que celle de la rencontre de Judas par saint Brendan.

Cependant au douzième, au treizième, au quatorzième siècle, on trouve cette légende répandue partout. Ceux qui croyaient raisonnaient ainsi : Patrice

prêchait la foi à des hommes abominables, dans un lieu aussi sauvage que ses habitants; il voyait que les promesses du paradis et les menaces de l'enfer ne les ébranlaient pas. Ils lui criaient : Faites-nous voir ce que vous nous annoncez. Il pria : — Mon Dieu ! disait-il, accordez-moi de prouver ce que vous m'avez chargé de dire à ce pauvre peuple; — et plein de confiance en Dieu, il disait à un de ces barbares, le plus rebelle sans doute : Allez au fond de cette caverne; invoquez-y le Dieu que je vous prêche, et qui est le seul Dieu tout-puissant; il vous ouvrira les yeux, et vous croirez. Le sauvage entrait, et il avait vu, et il croyait.

Au commencement du quinzième siècle, un pieux et savant moine de Ruremonde, Denis le Chartreux, de qui le pape Eugène IV disait, comme nous l'avons remarqué ailleurs, que l'Église était heureuse d'avoir un tel fils, Denis le Chartreux donnait place à cette légende dans son *Traité du purgatoire*. Elle était alors généralement admise; et les pèlerins se rendaient en si grand nombre au lac de Dearg, que le saint-siége, instruit de quelques scandales qui se produisaient dans une telle affluence, fit fermer, en 1497, la caverne, qui était le but des pèlerins. Mais on la rouvrit peu d'années après. Elle fut dès lors moins fréquentée; et pourtant le mystère est demeuré une croyance générale en Irlande.

Or, il est probable qu'une croyance si universelle ne peut pas tout à fait manquer de quelque fondement.

Ceux qui font ce pèlerinage doivent, comme par

le passé, se préparer neuf jours à la visite de la grotte, qui est très-profonde et très-longue. Ils passent ces neuf jours dans la retraite et la prière; ils font leur confession générale et reçoivent le neuvième jour la sainte communion.

On a conservé quelques relations de pèlerins. La plus connue est celle de Louis Enius ou Œnus. C'était un gentilhomme, dans la force de l'âge, mais qui avait passé sa jeunesse dans les plus grands désordres. En quittant la France, il était revenu en Irlande, son pays, et des circonstances providentielles l'avaient amené dans le voisinage de la caverne appelée le Purgatoire de saint Patrice. Il en fut frappé, car il était sorti de son pays encore enfant; et ce qu'on lui racontait le faisait peu à peu rentrer en lui-même.

Lorsqu'il eut examiné toutes les plaies de sa conscience, il se décida à tout faire pour expier ici-bas. Il se soumit aux pénitences préparatoires, fit sa confession générale et entra dans la caverne, où il resta vingt-quatre heures. Nous ne reproduirons pas ici le long tableau de tout ce qu'il y vit : des patients dans le feu ou dans la glace, flagellés par des esprits exécuteurs, cloués à terre, attachés à des roues, entourés de reptiles. Nous avons déjà fait passer sous les yeux du lecteur de semblables tableaux. Qu'il nous suffise de dire qu'il sortit de la caverne avec les cheveux devenus blancs, et qu'il acheva ses jours dans la vie monastique.

XXI.

LE PURGATOIRE DE SAINTE CATHERINE DE GÊNES.

Quis ascendet in montem Domini? Innocens manibus et mundo corde. *Psalm.* XXIII.

Sainte Catherine de Gênes a laissé sur le purgatoire un livre si élevé, si sérieux et si sublime, que nous ne pouvons le mêler aux résumés qui font la plus grande partie de cette collection, où se trouvent tant de faits bizarres et peut-être hasardés. Nous ne citerons de l'illustre sainte que quelques lignes. Ceux de nos lecteurs qui sont assez avancés dans le pur amour de Dieu pour comprendre ce beau livre peuvent le lire, avec l'avis de leur confesseur, dans l'excellente traduction qu'en a donnée M. le vicomte de Bussière, à la suite de la Vie de la sainte.

Nous ne produirons donc ici qu'un passage très-court du *Purgatoire de sainte Catherine de Gênes* :

« De la part de Dieu, le paradis n'a point de portes. Quiconque veut y entrer y entre ; car le Seigneur est tout miséricorde; et il se tient vis-à-vis de nous les bras ouverts, pour nous recevoir dans sa gloire.

» Mais cette divine essence est d'une telle pureté (telle que nous ne pouvons l'imaginer) que l'âme qui a en soi le moindre atôme d'imperfection se précipiterait en mille enfers, — plutôt que de demeurer, avec une tache, en la présence de la majesté infinie.

» Trouvant donc le purgatoire disposé pour lui enlever ses souillures, elle s'y élance, et elle sent que c'est par l'effet d'une grande miséricorde qu'elle découvre un lieu où elle peut se délivrer de l'empêchement qu'elle aperçoit en elle.

» Aucune langue ne saurait exprimer, aucun esprit ne saurait se faire une idée de ce qu'est le purgatoire. Quant à la grandeur de la peine, — il égale l'enfer (sauf que les âmes du purgatoire ne sont pas séparées de l'amour et de la volonté de Dieu, et qu'elles ont l'espérance). — Néanmoins, l'âme souillée de la plus petite tache accepte sa peine, ainsi que nous le disions, comme l'effet d'une grande miséricorde, et ne l'estime pas, pour ainsi dire, au prix de ce qui fait obstacle à son amour.

» Il me semble comprendre que la peine qu'éprouvent les âmes du purgatoire, en reconnaissant qu'elles ont en elles des choses qui déplaisent au Seigneur, et en songeant à leurs précédentes offenses envers une si grande bonté ; il me semble comprendre, dis-je, que cette peine surpasse tous les autres tourments qu'elles endurent dans le lieu de la purification. Étant en grâce, elles comprennent la puissance et la gravité de l'empêchement qui leur interdit l'approche de Dieu. »

Elles ne peuvent être soulagées, c'est-à-dire voir alléger la gravité et abréger la durée de leur expiation, que par les prières et les bonnes œuvres des vivants.

XXII. — ASMUND ET ASWEIT.

PREMIÈRE LÉGENDE DES MORTS DEMEURÉS SUR LA TERRE.

> Le peuple ne veut pas laisser mourir entièrement ses héros.
>
> M. X. MARMIER.

Les Norvégiens croyaient, avant qu'ils eussent reçu les lumières de l'Évangile, que, lorsque l'âme d'un éminent personnage abandonnait son corps, elle était quelquefois remplacée par un démon, qui saisissait l'occasion d'occuper un corps humain en pleine possession.

L'un de leurs chroniqueurs (1) raconte la singulière histoire de deux princes norses (2), qui se nommaient l'un Asmund, l'autre Asweit; ils avaient formé entre eux ce qu'ils appelaient une fraternité d'âmes, et s'étaient engagés à se porter secours dans toutes les occasions, quel que fût le danger. De plus, ils s'étaient promis, par un serment solennel, qu'à la mort de l'un d'eux le survivant descendrait dans la tombe de son frère d'âme et s'y ferait enfermer avec lui.

Quelque temps après, Asweit fut tué dans une bataille. Comme c'était un prince, sa tombe fut creusée dans un tertre complétement exposé aux regards des passants. On construisit une voûte solide, où l'on descendit les armes et les chevaux des deux frères.

(1) Saxo le grammairien, *Histoire des anciens peuples du Danemark et du Nord*, liv. V.

(2) Les Norses (*Norissi*) étaient des Scythes qui sont venus habiter le Danemark et la Norvége.

On y plaça sur une pierre le défunt; et Asmund, dans son équipage guerrier, s'assit à côté de lui, sans montrer la moindre hésitation. Alors, les témoins de cet enterrement d'un vivant avec un mort posèrent une large pierre sur l'ouverture de la tombe; ils la couronnèrent d'un tertre de verdure et se dispersèrent.

Un siècle avait passé sur ces funérailles, lorsqu'un seigneur suédois, engagé dans une guerre périlleuse, traversa, suivi d'une troupe vaillante, la vallée à qui la tombe des deux frères d'armes a donné son nom. En passant près du tertre, il entendit raconter l'histoire des deux héros. Il s'arrêta et fit ouvrir la tombe, dans le dessein principalement de s'emparer des armes de ces braves.

Quand les soldats eurent fait une ouverture, les plus intrépides reculèrent en désordre. Dans cette tombe où devait régner le silence de la mort, ils étaient frappés de cris de fureur et d'un cliquetis d'armes qui sortaient de ce tombeau, où certainement deux enragés se battaient.

Un jeune guerrier, qui, probablement, n'avait peur de rien, voulut bien se laisser lier par les reins avec une corde, et se faire descendre dans la tombe, pour éclaircir cette énigme. Mais à peine y eut-il posé le pied qu'une figure étrange le délia et prit sa place, de sorte qu'en retirant la corde, les soldats, au lieu de leur camarade, remontèrent Asmund, qui était là depuis un siècle.

Il tenait à la main son épée nue; son armure était en pièces, et le côté gauche de son visage déchiré,

comme par les griffes d'une bête féroce. Aussitôt il raconta, avec un enthousiasme effaré, l'histoire de sa lutte centenaire. On y apprit qu'après que la tombe avait été fermée, Asweit, le frère mort, s'était relevé, animé par un démon de l'espèce des goules (1); qu'il s'était jeté sur les chevaux des deux guerriers et les avait dévorés; qu'après cet horrible festin, il s'élançait sur Asmund pour le manger à son tour. Mais le vaillant prince norse avait saisi ses armes et s'était défendu contre le démon, dans un combat surnaturel qui venait seulement de finir. Il venait seulement de se voir complétement vainqueur, et, ayant abattu son féroce ennemi, il lui avait enfoncé un pieu dans la poitrine, seul moyen de le réduire à l'immobilité qui convient aux morts, seul moyen aussi d'en déloger le démon.

Ce même procédé s'employait contre les vampires, qui ont partagé avec les philosophes l'assez triste honneur d'occuper l'attention publique du dix-neuvième siècle.

Après avoir fini son récit, Asmund tomba mort, et on l'enterra. Mais on retira ensuite le soldat dont il avait pris la place; le corps d'Asweit fut brûlé, et on en jeta les cendres au vent.

Cette légende ne répond pas précisément au titre qui l'amène; sinon par ce fait qu'Asmund passe pour avoir survécu cent ans à sa mise au tombeau. Il y a d'autres personnages dont la vie d'outre-tombe n'est pas attribuée aux démons. La *Quarterly Review* a pu-

(1) Ce sont, dans les traditions orientales, des démons qui mangent les morts et prennent ensuite quelquefois leur apparence.

blié sur ce sujet, il y a une vingtaine d'années, de curieuses recherches que nous allons d'abord citer rapidement.

Dans les siècles de la chevalerie, dit l'écrivain anglais, une immortalité romanesque fut souvent décernée par l'admiration des masses aux hommes extraordinaires. Ceux qui avaient vu leur chef ou leur souverain dans sa gloire, après une bataille où sa bravoure l'avait distingué plus encore que sa couronne, ne pouvaient se faire à l'idée de le voir mourir comme le dernier de ses soldats. S'il tombait au loin dans les filets de la mort, il se trouvait bientôt une tête poétique qui prolongeait ses jours au delà du trépas; et assez vite l'enthousiasme devenait une sorte de culte. Achille avait reçu des Grecs cette apothéose. Les premiers enfants de l'Angleterre attendirent longtemps le réveil de leur roi Arthus, assoupi, disaient-ils, et non pas mort. Les Portugais se sont flattés pendant près d'un siècle de l'espoir que leur roi dom Sébastien, mort au Maroc, dans une bataille héroïque, en 1574, sans qu'on eût retrouvé son corps, reviendrait réclamer son trône usurpé; — et de notre temps la mort de Napoléon Ier n'a été un fait réel pour beaucoup de nos campagnes que lorsqu'on a vu son cercueil revenir à Paris.

XXIII. — LES TROIS TELL.

DEUXIÈME LÉGENDE DES MORTS DEMEURÉS SUR LA TERRE.

> L'admiration devient quelquefois poésie dans le peuple. HOFFMAN.

La Grèce était plus riche encore que nous ne le sommes en légendes et en traditions merveilleuses, dont quelques-unes se sont, avec quelques variantès, naturalisées chez nous. Alcon, l'habile Crétois, compagnon d'Hercule, voyant son petit enfant enlacé dans les replis d'un serpent, tendit son arc; la flèche vole sur la tête de l'enfant, l'effleure sans la toucher et tue le serpent. Sarpédon, le Lycien, fit un pareil trait d'adresse. Les Danois ont dans leur histoire une action toute semblable à celle de Guillaume Tell; et, en 1760, une brochure fut publiée, qui accusait les Suisses d'avoir pillé un trait de leurs annales.

L'action de Tell qui avec une flèche enlève une pomme posée sur la tête de son fils eut lieu en 1307. Elle n'a été écrite qu'en 1480; et il est possible qu'on l'ait un peu décorée. Ce qui n'empêche pas que Tell ait été sérieusement l'un des trois libérateurs de la Suisse.

Ce qui est assez singulier, c'est que, dans une des sauvages montagnes qui avoisinent ce lac des Waldstelles, autour duquel sont les quatre premiers cantons affranchis, il y a une grotte où les habitants disent que les trois sauveurs de la Suisse sont endormis; et ils les appellent les trois Tell. Selon les traditions populaires, leurs vêtements ne se sont jamais

usés. Ils dorment; mais ils reviendront une seconde fois au secours de leur pays, lorsqu'il sera en danger.

Cependant ils ne se sont pas éveillés en 1798, lorsque la République française envahissait l'Helvétie.

On dit aussi qu'il est très-difficile de découvrir l'entrée de la grotte où les trois Tell reposent. Un berger, cherchant un jour à travers les rochers une chèvre qu'il avait perdue, descendit par hasard dans cette grotte. Il y vit endormis les trois héros. Au bruit qu'il fit, l'un d'eux se leva tout à coup et lui demanda : — A quelle époque en êtes-vous dans le monde? Le berger, tout effrayé, répondit, sans songer à ce qu'il disait : — Il est midi. — En ce cas, s'écria le Tell, il n'est pas temps encore que nous reparaissions.

Et il se rendormit.

Plus tard, quand la Suisse se trouva engagée dans une guerre sérieuse avec la République française, le fils de ce vieux berger voulut, sur les indications de son père, aller réveiller les trois Tell. Mais il lui fut impossible de retrouver la grotte.

XXIV. — OGIER LE DANOIS.

TROISIÈME LÉGENDE DES MORTS DEMEURÉS SUR LA TERRE.

Le bon vieux temps, seul toujours poétique...
BAOUR-LORMIAN, *Ballades*.

Outre la légende de la pomme, le Danemark a aussi, comme la Suisse, la légende de l'héroïsme endormi. La légende danoise a, comme l'autre, la priorité.

On sait qu'Ogier le Danois, neveu de Charlemagne, eut le malheur d'offenser l'illustre empereur; qu'il se réfugia d'abord en Lombardie, et, quoique son histoire soit assez obscure, il paraît qu'il s'en alla finir ses jours, riches d'exploits guerriers, dans le Danemark, où il était né. Quelques-uns disent que les récits qu'il fit du beau pays de France furent la cause des invasions normandes qui ont désolé nos pères au neuvième siècle.

Quoi qu'il en soit, on conte en Danemark qu'il n'est pas mort, mais seulement endormi sous les voûtes sépulcrales du château royal de Cronenbourg. On ajoute qu'un seigneur curieux ayant promis une grande somme à un paysan s'il voulait descendre dans le caveau et y rendre visite au héros assoupi, le paysan se laissa tenter.

Se munissant, en cas de danger, d'une solide barre de fer, il pénétra sous les voûtes redoutées. Au bruit de ses pas, Ogier se souleva à demi, et, sans ouvrir les yeux, il dit au visiteur :

— Donne-moi ta main.

Le paysan présenta sa barre de fer. Ogier la saisit et y laissa l'empreinte de ses doigts, en disant :

— C'est bien; il y a encore des hommes en Danemark.

Aussitôt il retomba dans son sommeil, croyant avoir serré la main du curieux et reconnu sa vigueur.

XXV. — FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.

QUATRIÈME LÉGENDE DES MORTS DEMEURÉS SUR LA TERRE.

Il y a des illustrations qu'un cœur honnête ne doit pas envier. MERVILLE.

Frédéric Barberousse a obetnu dans l'opinion populaire des Allemands la même gloire d'immortalité. Il la subit pour avoir usurpé la couronne ; et ce sont les Allemands qui donnent cette raison. Depuis bien des siècles déjà il habite la montagne de Kiffhauser, dans la haute Autriche; mais à la fin du monde il sortira avec sa cour, et ira conquérir le saint Sépulcre.

La source de cette légende est, comme dans les autres, fondée sur les doutes d'un trépas mystérieux. Lorsque cet empereur fut mort dans la Cilicie, pour s'être baigné dans le Cydnus, comme Alexandre, l'Allemagne se montra si incrédule à la nouvelle d'une fin si peu héroïque, que cinq imposteurs, qui prirent successivement le nom de l'empereur défunt, virent accourir sous leurs bannières toutes les masses qui n'étaient pas charmées de ses successeurs. Les faux Barberousses furent, l'un après l'autre, démasqués et punis. Cependant le peuple s'obstinait à croire que Frédéric vivait, et s'il s'était retiré du monde, c'était pour de grands motifs, disaient les bonnes gens : — C'est un sage; il sait lire dans les astres; il a prévu nos dissensions; et il voyage dans les pays lointains, avec ses astrologues et ses fidèles

compagnons, pour reparaître plus grand et plus fort que jamais dès que les temps seront favorables.

On citait à l'appui de cet espoir des prophéties obscures que Frédéric lui-même avait fait courir, et qui annonçaient qu'il devait réunir l'Orient à l'Occident. Il l'avait tenté, en effet, par ses adhésions à l'islamisme et par son indifférence religieuse. Ces prophéties déclaraient que, dans une bataille sanglante qui se livrerait auprès de Cologne, les Turcs et les païens seraient défaits par lui, qu'il deviendrait leur maître et que la terre sainte, dès lors, serait soumise à son sceptre. On ajoutait que, jusqu'au jour fixé par le destin pour ces merveilles, le grand empereur, retiré dans la montagne de Kiffhauser, vivait de la vie des patriarches dans les limbes. Il dormait sur son trône et sa barbe rousse avait poussé jusqu'à faire le tour de la table de marbre sur laquelle il reposait son bras droit.

Mais cette glorieuse légende de Frédéric Barberousse n'est adoptée que par les Allemands. L'Italie, qu'il a saccagée, n'a jamais vu en lui qu'un tyran, dont elle maudit la mémoire; et quelques-uns, confondant le second Frédéric Barberousse avec le premier, dont il était fils, et dont il égala les déportements, attribuent à cet autre ennemi de l'Église cette immortalité dans une caverne, comme un châtiment.

Or, dans les idées allemandes, Frédéric aime toujours la musique, et il l'écoute volontiers. Une troupe de musiciens ambulants s'avisa un jour de lui donner une sérénade. Ils se placèrent sur son rocher tumulaire et se mirent à exécuter un air de chasse,

au moment où la cloche d'un monastère voisin annonçait minuit, en sonnant les matines. A la seconde aubade, on vit autour du rocher des lumières qui étincelaient à travers les taillis; et un moment après la fille de l'Empereur s'avança vers les musiciens, et leur fit signe de la suivre.

La roche s'ouvrit : les artistes traversèrent une grande galerie, en continuant leur concert; ils furent reçus dignement dans la chambre impériale, où ils jouèrent jusqu'au matin. Frédéric leur adressa, sans s'éveiller, un sourire de remercîment; sa fille leur offrit à chacun un rameau vert.

Ce présent si simple, qui eût flatté les anciens aux jeux Olympiques, charma peu les artistes allemands. Toutefois, leur respect pour Sa Majesté Sépulcrale les empêcha de le refuser. Mais, aussitôt qu'ils se retrouvèrent en plein air, tous, excepté un seul, jetèrent dédaigneusement les rameaux qui leur avaient été donnés par la fille de l'Empereur. Le seul qui conserva le sien ne l'emportait chez lui que comme un souvenir de sa mystérieuse aventure.

Lorsqu'il fut en vue de sa maison, il lui sembla que sa branche devenait lourde; il regarde et voit chaque feuille briller d'un éclat métallique. Chaque feuille, en effet, était devenue un grand ducat d'or, et d'or de bon aloi. Ses compagnons retournèrent bien vite aux rochers où ils avaient jeté leurs rameaux; ils ne les trouvèrent plus, et s'en revinrent honteux d'avoir méconnu la munificence impériale.

Il y a autour du Kiffhauser un grand nombre de légendes semblables. Nous citerons encore celle-ci,

que M Leroux de Lincy a admise dans le paragraphe V de son Introduction au *Livre des Légendes*:

« Un mineur montait le Kiffhauser, par un jour d'été. Il rencontra un moine ayant une barbe blanche qui lui tombait jusqu'aux genoux. Quand le moine vit le mineur, il ferma le gros livre dans lequel il lisait, et lui dit avec douceur : — Viens avec moi auprès de l'empereur Frédéric, qui nous attend depuis longues années. Le nain m'a indiqué la route.

» Le pauvre mineur trembla de tous ses membres à cette proposition. Mais le vieux moine lui parla si doucement qu'il consentit à l'accompagner.

» Ils avancèrent dans une prairie qui était environnée d'un mur. Le moine traça sur la terre un cercle mystérieux; puis, ouvrant son gros livre, il en récita à haute voix de longs passages, auxquels le mineur ne comprit pas un mot. Enfin, il frappa la terre avec sa baguette en criant trois fois : Ouvre!

» La terre s'ouvrit; le mineur et le moine, qui lui tenait la main, descendirent et se trouvèrent dans un vaste souterrain. Ils parvinrent auprès d'une lampe, à laquelle ayant allumé une torche, ils se dirigèrent vers la porte de fer d'une église qui s'élevait devant eux. Cette porte s'étant ouverte avec fracas, à la voix du moine, ils se trouvèrent dans une chapelle, dont le parquet, brillant comme une glace, était aussi glissant. Les murs et la voûte, qui étaient de cristal, de diamant et d'or, étincelaient et répétaient partout la lumière des torches. A l'un des côtés de la chapelle, on voyait un autel d'or avec des colonnes d'argent.

» Le moine fit signe à son compagnon de se tenir au milieu, avec une torche dans chacune de ses mains; il frappa trois fois à une porte d'argent qui s'ouvrit, et alors ils virent l'empereur Frédéric, tel qu'il fut sur la terre, la couronne d'or sur la tête. Il s'inclina doucement et fronça ses épais sourcils. A ce signe, le mineur perdit connaissance et ne vit plus rien.

» En se réveillant, il se retrouva auprès du moine, à la place d'où ils étaient partis. Il reçut de son compagnon un fragment d'un métal inconnu, que ses arrière-petits-enfants conservent toujours, dit-on, en témoignage de cette aventure. »

On raconte encore qu'un berger égaré autour de la montagne fut conduit aussi par un nain dans la demeure souterraine habitée par le vieil Empereur.

— Les corbeaux volent-ils au-dessus de la montagne? lui dit Frédéric.

— Oui, répondit le berger.

— C'est bien. J'ai encore cent ans à dormir.

On ajoute qu'avant que Frédéric Barberousse puisse reparaître, il faut que sa barbe rouge fasse trois fois le tour de la table de marbre devant laquelle il est assis. Lorsqu'il se remontrera, il suspendra son bouclier à un arbre desséché, qui reverdira aussitôt. Ce sera le signe d'une nouvelle ère de vertu et de félicité....

XXVI.

CHARLEMAGNE ET QUELQUES AUTRES.

CINQUIÈME LÉGENDE DES MORTS DEMEURÉS SUR LA TERRE.

Les masses croient ce qu'elles désirent.
AUG. LAFONTAINE.

L'histoire nous déclare que Charlemagne, après avoir été embaumé, fut enterré dans un caveau de l'église d'Aix-la-Chapelle qu'il avait fait bâtir, et qu'on l'y déposa assis sur un trône de marbre, avec sa couronne, son sceptre et son épée. Plus tard, on le lit aussi, c'est avec le diadème de Charlemagne que l'on couronnait les empereurs d'Occident.

Cependant, les fils des Germains, qui réclament vaniteusement ce grand homme, quoiqu'il soit né Franc et sur le sol des Francs, prétendent qu'il dort dans le Wunderberg, comme dort dans le Kiffhauser Frédéric Barberousse, à qui ils le comparent injurieusement. Il est là, disent-ils, la couronne en tête, le sceptre à la main; sa longue barbe couvre toute sa poitrine, et tous ses preux sont venus des divers points de l'Occident se ranger autour de lui. Il attend; et si vous demandez ce qu'il attend, on vous répondra que c'est le secret de Dieu (1).

Cette réponse est une plaisanterie. Nous savons qu'il est dans le ciel et que l'Église a mis son image sur nos autels.

Mais sans parler de Louis XVII, que l'on a cru jus-

(1) Voyez ci-devant sur Charlemagne la vision de Turpin.

qu'à nos jours échappé aux bêtes féroces et vivant sous des noms d'emprunt, Baudouin de Constantinople, tué obscurément chez les Bulgares, a paru devoir vivre encore au point qu'un ermite en se donnant pour lui, vingt ans après sa mort, s'est fait accueillir avec succès. Le roman que M. le vicomte d'Arlincourt a intitulé *le Solitaire* était une tradition pareille sur Charles le Téméraire, tué à la bataille de Nancy, mais dont le corps n'avait pas été complétement reconnu parmi les morts. Rodrigue, le dernier roi des Goths, en Espagne, a donné lieu à une semblable tradition. Le dernier duc d'Aquitaine, Guillaume IX, selon les uns, Guillaume X, suivant d'autres calculs, passe aussi pour s'être survécu.

« Le peuple, dit M. Marmier, est comme les individus attachés au souvenir d'un être qu'ils ont aimé. Il ne veut pas laisser mourir entièrement ses héros. Il les endort non loin de lui, il les berce au bruit de leurs louanges. Il espère qu'un jour, quand il les appellera, ils reviendront. »

XXVII.

LA PÉNITENCE DE ROBERT LE DIABLE.

PREMIÈRE LÉGENDE DES GRANDS COUPABLES QUI EXPIENT SUR LA TERRE.

Angustia superveniente requirent pacem, et non erit. EZECHIEL, cap. VII.

En Normandie, de sinistres souvenirs restent encore attachés au nom de Robert le Diable. Le peuple, qui altère les détails historiques, mais qui en

conserve la moralité, croit que Robert termine sa pénitence ici-bas, sur le théâtre de ses crimes, et que, depuis mille ans, il est condamné à la faire encore. MM. Taylor et Charles Nodier ont mentionné cette tradition dans leur *Voyage pittoresque de l'ancienne France.*

« Sur la rive gauche de la Seine, disent-ils, non loin de Moulineaux, on aperçoit des ruines colossales, que l'on prétend être les restes du château ou de la forteresse de Robert le Diable. Des souvenirs vagues, une ballade, des récits de bergers, voilà toutes les chroniques de ces débris imposants. Toutefois, le bruit des déportements de Robert le Diable retentit encore dans la contrée qu'il habita. Son nom même éveille toujours ce sentiment de crainte qui ne résulte ordinairement que d'impressions récentes.

» Aux environs du château de Robert le Diable, tout le monde connaît ses exploits désordonnés, ses violentes victoires et les rigueurs de sa pénitence. Les cris de ses victimes résonnent encore dans les souterrains et viennent l'épouvanter lui-même dans ses promenades nocturnes, car Robert est condamné à visiter les ruines et les tombes de son château.

» Vers la fin de l'automne, au souffle des brises qui murmurent dans les feuilles desséchées, aux cris des arbres morts qui se rompent, un loup paraît sur le coteau, dans un sentier qui n'est pratiqué que par lui; il s'avance lentement, s'arrête, regarde l'antique forteresse, et remplit l'air d'affreux hurlements. Ce loup, c'est Robert, qui se souvient de sa gloire et de ses conquêtes. Il se montre sans peur. Jamais pour-

tant les chasseurs ne l'ont surpris, malgré toutes leurs embûches. Il doit subir sa longue pénitence. On le reconnaît à son poil blanchi par l'âge, à l'attention douloureuse avec laquelle il regarde ses anciens domaines, à sa voix plaintive qui ressemble à une voix d'homme.

» Quelquefois, s'il faut en croire les plus anciens de la contrée, on a vu Robert, encore vêtu de la tunique flottante d'un ermite, comme le jour où il fut enseveli, parcourir les environs de son château et visiter, les pieds nus, la tête échevelée, le petit coin de la plaine où devait être placé le cimetière. Quelquefois un pâtre, égaré dans le taillis voisin à la recherche de ses troupeaux dispersés par un orage du soir, a été frappé de l'aspect redoutable du fantôme, qui errait, à la lueur des éclairs, au milieu de ces fosses. Il l'a entendu, dans les intervalles de la tempête, implorer la pitié de leurs muets habitants; et le lendemain il s'est détourné de ce lieu avec horreur, parce que la terre, nouvellement remuée, s'y est ouverte de toutes parts, pour effrayer les regards de l'assassin par d'épouvantables débris. »

Mais il y a une autre tradition que nous ne pouvons omettre. Elle a été publiée dans un recueil périodique (1), et nous la résumerons ici :

Un groupe de ces hommes du Nord qui, sous le règne embarrassé de Charles III, qu'on a, sans motifs suffisants, appelé Charles le Simple, avait envahi cette partie de la Neustrie où Robert le Diable était né; un groupe de farouches guerriers se chauf-

(1) Le *Moniteur des villes et des campagnes.* Livraison de mai 1837.

fait un soir autour d'un feu de ramilles; et, joyeux dans un pays moins âpre que le leur, ils chantaient, sur une mélodie sauvage, les grands faits d'armes de leurs princes, lorsqu'ils virent, appuyé à un tronc d'arbre, un vieillard pauvrement vêtu, à l'aspect triste, mais résigné. Ils l'appelèrent. Ceci se passait devant la forteresse, alors seulement à demi ruinée, de Robert le Diable.

— Bonhomme, lui dirent-ils, chante nous quelque chanson de ce pays.

« Le vieillard, s'approchant lentement, entonna, d'une voix humble et mâle cependant, la belle prose de saint Étienne. Il dit comment le premier des martyrs rendit jusqu'à la fin hommage à Jésus-Christ, Notre-Seigneur; et comment, en expirant sous les coups, *il suppliait le ciel* de pardonner à ses bourreaux. »

Mais ce chant déplut à la bande grossière, qui repoussa brutalement le vieillard. Le pauvre homme tomba sur un genou et ne fit pas entendre une plainte.

En ce moment parut un jeune homme, devant lequel tous les soldats se levèrent. A sa démarche et à son ton d'autorité, on reconnaissait le fils d'un seigneur puissant.

— Toi qui insultes un vieillard sans défense, dit-il au soldat qui avait maltraité l'inconnu, ta conduite est *d'un méchant et d'un lâche. « Va-t'en*; ceux qui insultent les vieillards et les femmes ne méritent pas de marcher parmi les braves. Et vous, bon vieillard, venez à ma table. C'est au chef à réparer les torts de ceux qu'il commande. »

— Jeune homme, dit le vieillard, ce que vous venez de faire plaît à Dieu, qui aime la justice; mais ce n'est rien par rapport à moi, qui ne puis avoir nulle rancune contre personne.

Alors il se nomma; il raconta l'histoire odieuse de ses crimes, puis sa conversion due aux prières de sa mère, et sa pénitence, qui devait durer encore longtemps (1). Il exposa comment la grâce de la foi et du repentir était entrée dans son cœur.

« Épuisé d'émotions, dit-il, je m'étais assis sur des pierres ruinées; je m'y endormis. Oh! béni soit mon bon ange de m'avoir envoyé ce sommeil! A peine avais-je clos la paupière, que j'eus une vision. Il me semblait que la montagne sur laquelle s'élève le château des Moulinets s'élançait jusqu'au ciel et formait un *escalier*. Sur les degrés montaient lentement une foule d'images en qui, hélas! je reconnus mes crimes. C'étaient des femmes, de jeunes filles mortes par ma faute, de laborieux vassaux déshonorés, des vieillards chassés de leurs chaumières, demandant le pain de l'aumône. Je vis monter ainsi non-seulement des hommes, mais des choses, des maisons brûlées, des moissons détruites, des troupeaux, espérance et soins de toute une vie de travail, sacrifiés à un instant d'orgie.... Et je vis un ange qui s'élevait rapidement. Alors, mes membres devinrent pareils à la feuille du tremble. Je dis à cet ange qui montait :

» — Où allez-vous ? — Il répondit :

(1) On peut voir la légende de Robert le Diable dans les *Légendes infernales*.

» — Je conduis tous tes crimes devant le Seigneur, afin qu'ils rendent témoignage sur toi.

» Et tous mes membres devinrent comme des herbes embrasées. — O bon ange! m'écriai-je, ne pourrais-je pas au moins effacer quelques-unes de ces images? — Il me répondit : — Toutes, si tu le veux. — Et comment? mon Dieu! — Confesse-les; le souffle de tes aveux les dissipera. Pleure-les dans la pénitence, et tes larmes en laveront même la trace. »

Le vieillard raconta alors sa confession et la pénitence qu'il fit, errant, déguenillé et n'ayant d'autre nourriture que les aliments qu'il ravissait aux chiens. « — J'avais connu, ajouta-t-il, tous les plaisirs de la terre, et j'y avais trouvé quelques joies. Mais j'en ai trouvé plus encore dans les misères, les fatigues mortelles, les dures humiliations de la pénitence, parce qu'elles expiaient mes fautes. Ainsi donc, ô étrangers, à quelque fortune que le ciel vous destine (si vous désirez le bonheur), trouvez Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pratiquez sa justice.

» Le vieillard se tut; les barbares demeuraient immobiles. Lui cependant, prenant par la main le jeune chef, le mena sur la plate-forme du château, et lui montrant toute cette vaste contrée que la Seine arrose : — Jeune homme, lui dit-il, parce que vous avez protégé un pauvre vieillard, Dieu récompensera en vous le noble cœur. Vous voyez ces terres si riches; elles ont été à moi; et maintenant encore, après Dieu, elles n'ont pas d'autre possesseur légitime que moi. Je vous les donne; faites-y régner la foi et l'équité. Je me réjouirai de votre règne.

» Or, ce chef, à qui Robert le Diable pénitent léguait ainsi sa foi et son héritage, c'était Rollon, premier duc des Normands. »

XXVIII. — LE CHASSEUR DE LA FORÊT-NOIRE.

DEUXIÈME LÉGENDE DES GRANDS COUPABLES QUI EXPIENT SUR LA TERRE.

Et mon péché est toujours devant moi.
Psaume L.

On a cru autrefois que le grand veneur de la forêt de Fontainebleau, qui apparaît dans l'histoire de Henri IV, était l'ombre d'un vieux chasseur forcené qui expiait ses excès. On a dit la même chose en quelques lieux du fantôme qui arrêta Charles VI dans la forêt du Mans. Les Allemands ont une légende plus précise qui a exercé plusieurs de leurs écrivains. Elle est mentionnée dans les *Traditions du bord du Rhin*, publiées par Schreiber. M. Alfred Michiels l'a admise, mieux exposée, et colorée avec plus de vérité, dans ses *Contes des montagnes*. Nous la reproduirons ici d'après les diverses relations, qui s'accordent toutes dans le résultat. C'est la nécessité de l'expiation.

On voit encore dans une contrée sauvage du Schwarzvald, portion déserte de la Forêt-Noire, les ruines d'un château (burg) dont le nom même n'est plus connu. Mais l'histoire du vieux chasseur s'y rattache.

Le dernier seigneur qui l'habita était un opulent burgrave, qui passait sa vie à la chasse. Il condam-

nait à d'horribles peines tout pauvre paysan qui touchait à son gibier, et, dans ses courses de tous les jours, il dévastait les moissons de ses sujets ou serfs, de manière que plusieurs mouraient de faim.

« Or, la veille d'une grande fête de l'Église, dit M. Alfred Michiels, il lui arriva de pourchasser un daim, après le coucher du soleil, lorsque la majesté du crépuscule invitait au repos tous les hommes. La rapidité de sa course et les ombres croissantes ne permirent pas à ses piqueurs de le suivre. Il fut bientôt hors de leur vue.

» Cependant les ténèbres descendaient; le burgrave isolé ne voyait plus l'animal qui l'avait entraîné. Il dut s'arrêter enfin, et il se trouva dans un lieu qui ne lui offrait plus de sentiers. Il s'était enfoncé dans les bois. Bientôt il sentit qu'il n'avait plus qu'à grand'peine la force de se retirer des buissons et des ronces qui couvraient la terre. Son cheval harassé poussait des hennissements d'effroi et de douleur. A minuit, il put s'arrêter enfin dans une clairière qu'il n'avait jamais vue. Il se jeta à terre pour reprendre haleine.

» Au même instant il entendit un mouvement dans les feuillages; et il se mit en défense. Mais ceux de ses chiens qui avaient pu le suivre poussaient des gémissements douloureux. Effrayé tout à coup, il se retira dans des broussailles. Tout intrépide qu'il était, il se sentit trembler, en voyant passer un homme de haute taille, l'arc en main et le cor à la ceinture, haletant dans sa course effrénée, car il était poursuivi. La troupe qui lui donnait la chasse

accourait du fond des bois. C'était une armée de squelettes, tous à cheval sur de vieux cerfs dix cors. L'inconnu cherchait à leur échapper. Mais de quelque côté qu'il tournât sa course, il était assailli par ses redoutables poursuivants. La lune, qui s'était levée, rendait plus effrayant encore ce spectacle sinistre. Il durait depuis une heure, lorsque le burgrave, éperdu, revenant un peu à lui-même, fit, pour commencer à prier, le signe de la croix; et il s'écria, en s'adressant aux spectres montés sur des cerfs :

» — Au nom du Sauveur, ayez pitié de ce malheureux.

» Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles, les légions de fantômes disparurent; et il se trouva seul en face de l'inconnu, qu'ils avaient traqué et qui venait à lui :

» — Je suis ton arrière-grand-père, lui dit-il. Que ma rencontre te profite. Comme toi, je me suis abandonné sans frein au brutal plaisir de la chasse; comme toi j'ai tyrannisé mes pauvres paysans. Pour de légers délits, j'ai fait lier plus de cent de ces malheureux sur des cerfs; je les ai fait poursuivre par mes chiens, jusqu'à ce qu'ils tombassent dans quelque fondrière, où l'animal et l'homme expiraient déchirés par mes meutes avides. Et maintenant, tu vois quel châtiment je subis chaque nuit. Il durera jusqu'au jugement dernier. Rentre dans ton manoir, et que mon exemple soit pour toi une sérieuse leçon.

» Le vieux chasseur disparut après ces mots; et le burgrave épouvanté eut pourtant le bonheur de reconnaître que le ciel lui accordait, en l'éclairant,

une grâce immense. Il resta prosterné jusqu'au matin. Ses gens, qui l'avaient cherché toute la nuit, le retrouvèrent là, si pâle et si défait, qu'ils ne le reconnaissaient pas. Ils voulaient le ramener à son château. Mais il leur déclara la résolution ferme où il était de se faire, en ce même lieu, une cabane, et d'y finir ses jours. Il fit distribuer son argent et ses meubles aux pauvres gens qu'il avait tourmentés. Il fit arracher ses armoiries des murs de son château, murer les fenêtres et les portes, et détruire les avenues, afin que personne désormais n'en pût approcher; il acheva ses jours dans une austère pénitence; et si on n'oublia pas sa terrible aventure, on laissa périr peu à peu son nom et celui de son manoir. »

XXIX. — UNE EXPIATION PLUS DOUCE.

TROISIÈME LÉGENDE DES COUPABLES QUI EXPIENT SUR LA TERRE.

Rogabit pro eo sacerdos et pro peccato ejus, et dimittetur ei. *Lévitique,* ch. IV, ℣ 10.

Saint Grégoire le Grand rapporte (1) un curieux exemple de pénitence faite ici-bas. Quand les péchés, dit-il, ne sont pas assez légers pour être entièrement pardonnés après la mort, l'oblation du saint sacrifice de la messe peut les effacer, si bien que plusieurs fois les âmes des morts sont venues demander sur la terre ce soulagement.

Un prêtre italien allait de temps en temps aux bains publics. Un jour il se trouva servi par un

(1) Dans ses dialogues.

homme qu'il ne connaissait point, et qui s'empressa de faire pour lui, du mieux qu'il put, tout ce qu'on pouvait souhaiter d'un bon serviteur. Comme le service de cet inconnu se renouvela souvent, le prêtre pensa un jour qu'il devait reconnaître de si bons soins.

La première fois donc qu'il s'en alla aux bains, il emporta avec lui deux petits pains qu'on lui avait donnés en offrande, et il les présenta à cet homme, en le priant de vouloir bien les accepter. L'inconnu se mit à pleurer :

—Père, dit-il, ces pains sont bénits, et je ne puis les manger. Sachez que, moi que vous voyez, j'ai été seigneur de ce lieu. J'ai été envoyé ici pour achever l'expiation de mes péchés. Si donc vous voulez me soulager, offrez ces pains à Dieu au saint sacrifice, et priez le Seigneur de me pardonner mes fautes. Si votre prière est exaucée, vous le saurez bien, car lorsque vous reviendrez ici, vous ne me retrouverez plus. En disant ces mots, le serviteur s'évanouit.

Le prêtre fit ce qui lui était demandé, et il ne revit plus ce serviteur.

XXX. — LA COMMÉMORATION DES MORTS.

Aux autels du Fils de Marie
Le chrétien fidèle, à genoux,
En notre faveur veille et prie.
Trépassés, réjouissons-nous.. ..

C'était la nuit des morts, cette nuit solennelle
Où de nos bons aïeux la foule paternelle
Revient, une fois l'an, visiter son manoir.
D'un pas silencieux ils traversent les salles,
Et, n'osant découvrir leurs formes sépulcrales,
Se cachent à nos yeux sous un long voile noir.

BAOUR-LORMIAN, *Ballade de la nuit des morts*.

Nos pères n'envisageaient pas la mort aussi sèchement que nous. Ils ne croyaient pas que toute âme séparée de son corps perdait entièrement la liberté de communiquer encore avec ceux qu'elle aimait. Les revenants, dont la philosophie du dernier siècle a fait tant de gorges chaudes, quoiqu'elle en eût peur, ont été la croyance de tous les peuples; et il est impossible que, de tous les faits innombrables qu'on en raconte, quelques-uns n'aient pas été vrais. Nous devons appuyer sur cette question plus loin, puisqu'elle tient aux choses de l'autre monde. Chateaubriand n'était certainement pas un faible esprit; et il croyait que la clémence divine pouvait bien permettre à quelques âmes du purgatoire d'aller solliciter l'aumône de la prière, qui adoucit les peines et qui souvent aussi les remet.

L'âme immortelle épouvante les impies. Ils s'appuient sur quelques faits grotesques, pour nier les

faits sérieux qui prouvent aux esprits hésitants cette grande vérité de la foi.

On ne se rend pas compte, nous le répétons, du motif qui a décidé Luther à supprimer les prières pour les morts, à moins qu'on ne croie qu'il devançait le matérialisme des derniers temps.

« La mort, si poétique, parce qu'elle touche aux choses immortelles, si mystérieuse, à cause de son silence, devait avoir, dit Chateaubriand, mille manières de s'énoncer pour le peuple. Tantôt un trépas se faisait prévoir par le tintement d'une cloche qui sonnait d'elle-même; tantôt l'homme qui devait mourir entendait frapper trois coups sur le plancher de sa chambre. Une religieuse de Saint-Benoît, près de quitter la terre, trouvait une couronne d'épines blanches (1) sur le seuil de sa cellule. Une mère perdait-elle son fils dans un pays lointain, elle en était instruite à l'instant par ses songes. Ceux qui nient le pressentiment ne connaîtront jamais les routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment communiquent d'un bout du monde à l'autre. Souvent le mort chéri, sortant du tombeau, se présentait à son ami et lui recommandait de dire des prières pour le racheter des flammes (du purgatoire) et le conduire à la félicité des élus. »

Nous intercalons ici la parenthèse du purgatoire, parce que les âmes damnées ne peuvent plus sortir de leur triste prison, excepté peut-être en quelques cas très-rares, où il s'agit de fortifier une âme chère à Dieu, comme dans la légende qui suit :

(1) L'épine blanche ou aubépine est un emblème de la mort pure.

Il y avait en une cité d'Italie une noble dame qui, pour sa vie extérieure, était réputée sainte. Elle était charitable, fréquentait les églises, remplissait tous ses devoirs, élevait sa famille dans la crainte de Dieu. Avec une bonne renommée, elle mourut laissant une fille très-pieuse.

Cette bonne fille faisait tous les jours quelque prière spéciale pour sa mère.

Au bout de quelques semaines, un jour qu'elle priait seule dans sa chambre, elle se sentit tout subitement saisie d'un tremblement extraordinaire, et jetant les yeux à la porte de sa chambre, où il lui semblait avoir entendu quelque bruit, elle y vit un monstre horrible, qui ressemblait à un porc écorché et jetait feu et puanteur de toutes parts. Elle se leva épouvantée et courut à la fenêtre pour s'échapper. Mais entendant derrière elle une voix qui lui disait : — Demeure, ma fille, — elle s'arrêta, et le monstre lui dit d'une voix humaine : — Sachez, ma fille, que votre malheureuse mère, nonobstant la vie irrépréhensible qu'elle a semblé mener publiquement, néanmoins, pour des péchés infâmes qu'elle a commis en secret et dont elle ne s'est jamais confessée, est à présent condamnée à l'enfer. Ainsi, ne priez plus pour moi.

Extrêmement troublée de ces paroles, la pauvre fille demanda à sa mère quelles peines elle endurait. Il lui fut répondu : — La plus grande est qu'après avoir vu Dieu un instant, car toute âme paraît devant lui pour être jugée, on sent qu'on ne le reverra plus jamais. La seconde est de se sentir réduite à

blasphémer comme les démons et à maudire éternellement la justice divine.

Après avoir dit ces mots, le monstre disparut, laissant imprimées sur le plancher les marques de ses pas, qui brûlaient comme un feu ardent. La jeune fille, très-affligée, s'en alla à l'église, et fit appeler le prédicateur de carême, qui était un père Damien, de Crémone; elle lui raconta cet horrible fait. Le père vint à la chambre où l'apparition avait eu lieu, et y vit avec épouvante les pas du monstre.

« Ce fait redoutable, dit le père Antoine d'Averoult, dans ses *Fleurs des exemples*, me fut premièrement raconté par le révérend père Alexandre, à Sainte-Marie la Neuve de Florence, l'an 1560 de notre salut. J'étais là étudiant en théologie. Il le tenait du père Damien de Crémone, prédicateur célèbre. Je l'ai lu depuis dans un *Traité de la résurrection* du père Séraphin de Bologne, chanoine régulier. »

La communion des saints que nous professons en récitant le symbole renferme, disent nos maîtres en théologie, une communication de biens et un commerce mutuel entre les membres de Jésus-Christ. Nous l'avons, ce commerce, avec les saints du ciel, quand nous remercions Dieu de leurs triomphes, quand nous implorons leur intercession et que nous en ressentons les effets. Nous l'avons avec les âmes qui expient dans le purgatoire, quand nous implorons pour elles la miséricorde divine.

La prière pour les morts a toujours eu lieu; et partout nous en trouvons des exemples. Or, en l'année

998, un religieux de Cluny, monastère qui priait assidûment pour les morts, revenant du saint pèlerinage de Jérusalem, montait un navire qui passa près des côtes de Sicile, en vue du mont Etna. Là il entendit des cris et des hurlements si étranges qu'ils n'avaient rien d'humain. Les Siciliens qui étaient avec lui et qui allaient débarquer dans leur île lui dirent que ces cris étaient ceux des démons qui vociféraient des injures contre un certain moine Odilon, lequel, par ses prières, ses jeûnes, ses aumônes et par le saint sacrifice qu'il offrait en faveur des trépassés, arrachait tous les jours des âmes aux tortionnaires du purgatoire.

Le moine en rentrant à Cluny s'empressa de raconter à saint Odilon, qui était son abbé, ce qu'il venait d'apprendre. Aussitôt, le saint abbé établit que, comme on célébrait dans toute l'Église la fête de tous les saints le premier jour de novembre, tous ses monastères, le lendemain, célébreraient désormais la commémoration des fidèles trépassés. Ce qui eut lieu; et peu après, l'Église romaine ordonna cette fête dans toutes les paroisses.

Les principaux moyens de délivrance pour les âmes du purgatoire sont à notre disposition, savoir: la prière, l'aumône et surtout le saint sacrifice de la messe.

La commémoration des morts existait dans l'Église dès les temps apostoliques. « Ce n'est pas en vain, dit saint Jean Chrysostome, que les apôtres ont ordonné la commémoration des morts dans les saints et redoutables mystères. Ils savaient quels

avantages résulteraient de cette pratique. Quand l'assemblée étend les mains avec les prêtres en présence de la victime sainte, quelle force n'ont pas nos prières pour apaiser le Seigneur en faveur de ceux qui sont morts dans la foi ! »

XXXI. — LÉGENDES DE L'ENFER.

In stagnum ignis, hæc est mors secunda.
Dans l'étang de feu, c'est la seconde mort.
Apocalypse, XX.

On entend par ce mot formidable, — l'Enfer, — les lieux où les démons et les réprouvés subissent des supplices éternels (1). On entend aussi par ce mot les lieux inférieurs, appelés plus généralement les limbes, où étaient les âmes des justes avant la rédemption, et où Notre-Seigneur Jésus-Christ descendit lui-même (2).

C'est la doctrine de l'Église que les réprouvés seront punis dans les enfers de deux sortes de peines : l'une, que les théologiens nomment la peine du dam (3), consiste dans la douleur immense d'être privé à jamais de la vue de Dieu, vue dont le damné a pu apprécier un instant les inénarrables félicités ; car toute âme qui sort de ce monde s'échappe de sa prison devant Dieu, présent partout, et les yeux de cette âme sont ouverts alors.

(1) Mortuus est autem dives, et sepultus est in inferno. (S. Luc, cap. XVI.) — Discedite, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus. (S. Matth., cap. XXV.)

(2) Descendit ad inferos, dans le symbole.

(3) Ce vieux mot veut dire dommage, perte et ruine.

L'autre peine est appelée la peine du sens. Elle consiste dans les souffrances réelles que les réprouvés endurent sans relâche, et qui leur sont plus ou moins intenses, en proportion de l'énormité des crimes dont ils sont restés chargés (1).

Ces peines seront éternelles, dans un feu qui ne s'éteindra jamais (2). Le remords, qui s'attachera à l'âme damnée, ne s'endormira plus; c'est ce ver qui ne meurt point, comme l'a dit Notre-Seigneur (3).

Selon la doctrine la plus conforme à l'Écriture et aux saints Pères, les feux de l'enfer sont des feux matériels. Mais, quels qu'ils soient, ils seront toujours un châtiment terrible, par leur rigueur et par leur durée éternelle.

Plusieurs théologiens donnent trois degrés aux peines de l'enfer : le premier est la séparation éternelle de la béatitude; le second la rigueur incessante de l'éternelle douleur; enfin l'éternel désespoir où l'on est de reconquérir jamais son pardon.

On y joint aussi l'horreur du lieu et l'abominable société où l'on est enfermé.

Ceux qui ont osé nier les peines et les récompenses qui attendent l'âme échappée à ses liens terrestres ont nié par là même l'existence de Dieu. Or, Dieu existe évidemment; et cette vérité suprême n'a pas besoin d'être démontrée. Or, étant tout-puissant, il est juste; car l'injustice est une faiblesse et une

(1) Apocalyse, ch. XVIII, ℣ 7 : Crucior in hac flamma, dit le mauvais riche. (S. Luc, ch. XVI.)

(2) In ignem inextinguibilem. (S. Marc, cap. IX.)

(3) Ubi vermis eorum non moritur. (S. Marc, ibid.)

lâcheté. Peut-il donc être indifférent au crime et à la vertu?

Il est vrai que les négateurs dont nous parlons ne tardent pas à tomber dans un autre renversement. Malgré toutes les preuves, ils descendent à la brute et nient l'âme. Dans ce sens encore, Dieu, nous ayant donné la raison, qui distingue le juste de l'injuste, ne serait pas ce qu'il est s'il n'avait fait en nous que la matière. L'homme sans âme et sans la conscience qui l'habite serait le plus effroyable des êtres.

Mais nous devons répéter que Dieu n'a pas fait l'enfer. Il est, comme la mort, le fruit de la révolte et du péché. Vondel, dans son *Épopée dramatique de Lucifer,* a peint la chute des anges, après la bataille qui se livra dans les cieux :

« Cependant Lucifer brandit sa hache pour abattre la bannière divine qui s'élève au-dessus de lui et d'où le nom de Dieu jette sur son visage enflammé une lumière qui l'éblouit. Il frappe de tous côtés jusqu'au moment où Michel se présente à ses yeux dans sa brillante armure : — Arrêtez, ô Lucifer, et cédez à Dieu. Déposez vos armes et votre étendard; cédez, cédez à Dieu. Ramenez au devoir vos troupes sacriléges, ou tremblez pour vous-même. — Telles furent les paroles que d'en haut prononça Michel. L'ennemi rebelle de Dieu devient plus fier encore à ce discours. Trois fois il tente follement de fendre avec sa hache le bouclier de diamants sur lequel est gravé le nom de Dieu. Mais sa hache résonne et se brise sur le diamant sacré. Michel lève alors sa main droite;

il lance sur l'audacieux la foudre qui brise son casque et le renverse avec son char; le lion et le dragon le suivent dans sa chute..... Sa beauté aussitôt se change en une difformité horrible. Cette bouche si pure devient un affreux museau; ses dents sont celles d'un animal, aiguisées pour ronger le fer; ses pieds et ses mains prennent la forme de griffes de quatre espèces différentes; sa peau devient noire et velue; de son dos s'élèvent des ailes de dragon. Ses membres sont ceux de sept animaux différents; on y reconnaît le lion plein d'orgueil, le pourceau vorace, l'âne peureux, le singe impur, le loup et le dragon. Cette créature, dont on célébrait la beauté, n'est plus qu'un monstre, en horreur à Dieu, aux esprits et aux hommes. Il frémit en jetant les yeux sur lui-même; il cache ses traits affreux dans un épais nuage de vapeur.... »

Ajoutons que, séparé de Dieu pour jamais, il tomba; et Milton dit qu'il tomba neuf jours, loin de Dieu, loin de la lumière, entouré des feux que sa révolte avait allumés et que sa rage et sa haine des hommes alimentaient pour l'éternité. L'enfer était son domaine et sa prison.

Les anciens ont toujours placé les enfers au centre de la terre; et c'est encore l'opinion la plus commune et la plus probable. La croûte qui les enferme et sur laquelle nous marchons insouciants n'est pas très-épaisse; or, un intérieur de trois mille lieues de diamètre peut contenir bien des milliards de damnés. On a cru aussi que le Vésuve, l'Etna et d'autres

volcans sont les soupiraux des enfers, et on a raisonné diversement là-dessus (1).

(1) Voyez la légende de l'âme du roi Dagobert; et dans beaucoup d'autres récits, ce que nous disons là est appuyé.

A propos des tremblements de terre qui, depuis le milieu de décembre 1858, agitent le sol et les habitants du royaume de Naples, un savant, que nous croyons être le spirituel M. Jobard, a publié dans le *Progrès international* de Bruxelles, les notes suivantes, qui présentent, sous le titre de *Préservatif contre les tremblements de terre,* une théorie assez curieuse :

« Le royaume de Naples, dit-il, est le dessus d'un grand tonneau dont le Vésuve est la bonde; mais quand elle s'engoue, quand le tampon de laves refroidies résiste à la pression, les douves de la Calabre et de la Basilicate sont forcées de se soulever pour donner issue aux gaz formés par la décomposition de l'eau sur les minerais incandescents, ou par la réduction des éponges métalliques de Chenot, ou par toute autre querelle de Neptune et de Vulcain dans le domaine de Pluton, comme auraient dit les anciens.

» Quoi qu'il en soit, il est impossible de nier que tout tremblement de terre n'ait pour cause l'explosion du feu grisou, ou la pression des vapeurs que l'on voit s'échapper par toutes les fissures, comme on voit la fumée sortir des débris après l'explosion d'une mine souterraine.

» On aperçoit même des jets de flamme briller à côté de jets d'eau, de boue et de poussière, selon la nature du sol traversé par ces grisous en révolte.

» Cela compris, il n'est pas difficile de voir qu'il suffirait de percer, dans la plaine de Portici, par exemple, un trou assez profond pour atteindre les entrailles du volcan, et lui couper la parole en donnant une issue artificielle aux gaz, quels qu'ils soient, analysés par M. Sainte-Claire Deville, à mesure de leur formation, ce qui les empêcherait de s'accumuler et d'acquérir cette énorme pression, qui doit sans doute s'élever à beaucoup d'atmosphères, pour soulever ainsi un royaume tout entier.

» Il est vrai que l'aire du piston est d'assez belle dimension pour travailler à basse pression.

» Nous n'estimons pas à plus d'une lieue l'épaisseur de la croûte qui recouvre le volcan; car, si elle était aussi considérable que le prétend M. Cordier, le volcan n'aurait pas la force de vomir ses entrailles avec un gosier de vingt-trois lieues, comme il a cherché à l'établir, d'après un calcul dont M. Valferdin a déjà démontré la fausseté, en prouvant

Mais il y a d'autres opinions, qui ne sont que des suppositions individuelles. Le docteur Jérémie Swinden, théologien anglican, dans ses *Recherches sur le feu de l'enfer,* place l'enfer dans le soleil, « parce que le soleil est le feu perpétuel ». Il a débité sur ce sujet des singularités capricieuses, qui ont été réfutées par le père Patuzzi; dans un savant livre imprimé à Venise en 1763, ce savant a démontré qu'il fallait s'en tenir, sur la situation de l'enfer, à l'opinion de l'Église, qui croit ce lieu d'expiation au centre de la terre. Cependant d'autres chercheurs ont avancé aussi que le soleil était l'enfer, que les damnés entretenaient ses feux dans une activité continuelle, que les taches qui paraissent quelquefois dans le disque du soleil sont produites par le trop-plein qu'on y envoie aux époques des impiétés épidémiques, etc.

Toutes les nations ont placé généralement les enfers dans les lieux inférieurs, et toutes ont regardé le feu comme le supplice des damnés, excepté les Japonais, qui prétendent que la seule peine des méchants est de passer dans le corps d'un renard.

qu'à huit cent soixante-dix-huit mètres l'accroissement de température tait d'un degré par vingt-trois mètres, et non plus par trente-deux, d'après la moyenne du savant académicien.

» Il va de soi que, plus on se rapprochera du feu central, plus l'intervalle des degrés se raccourcira, de sorte qu'avec un percement de deux ou trois kilomètres au plus, on se trouvera en communication avec les gaz cherchés, lesquels pénètrent certainement à travers les terrains devenus plus ou moins perméables par les fractures des roches primitives, produites par les soulèvements antérieurs. Ces gaz arrivent même à la surface du sol dans certaines contrées. »

Qui nous prouvera que ces feux souterrains n'ont pas une autre mission que celle qui leur est attribuée par ceux que nous appelons les savants?

Les Guèbres disent que les méchants sont les victimes d'un feu dévorant qui les brûle sans les consumer. Un des tourments de leur enfer est l'odeur infecte qu'exhalent les âmes scélérates ; les unes habitent d'affreux cachots où elles sont étouffées par une fumée épaisse et dévorées par les morsures d'un nombre prodigieux d'insectes et de reptiles venimeux; les autres sont plongées jusqu'au cou dans les flots noirs et glacés d'un fleuve; celles-ci sont environnées de diables furieux qui les déchirent à coups de dents; celles-là sont suspendues par les pieds, et dans cet état on les perce dans tous les endroits du corps avec des poignards.

Les Talapoins du pays de Lao enseignent que l'enfer des femmes criminelles sera d'être mariées avec des diables ou bien avec quelques vieillards hideux et dégoûtants.

On croit dans l'île Formose que les hommes, après leur mort, passent sur un pont étroit de bambous, sous lequel il y a une fosse profonde pleine d'ordures. Le pont s'écroule sous les pas de ceux qui ont mal vécu, et ils sont précipités dans cette horrible fosse.

Les Cafres admettent treize enfers et vingt-sept paradis, où chacun trouve la place qu'il a mérité d'occuper, suivant ses bonnes ou mauvaises actions.

Les sauvages du Mississipi croient que les coupables iront dans un pays malheureux, où il n'y a point de chasse. Les Virginiens placent l'enfer à l'Occident, et précisément à l'un des bouts du monde. Les Floridiens sont persuadés que les âmes crimi-

nelles sont transportées au milieu des montagnes du Nord; qu'elles restent exposées à la voracité des ours et à la rigueur des neiges et des frimas.

Les Kalmouks ont un enfer pour les bêtes de somme; et celles qui ne s'acquittent pas bien de leurs devoirs ici-bas sont condamnées, selon eux, à porter sans relâche dans l'autre monde les fardeaux les plus pesants. Nous n'en finirions pas avec la réunion de toutes les opinions sur l'enfer. Qu'il nous suffise de remarquer qu'il a été et qu'il est un dogme pour tous les peuples.

XXXII. — LÉGENDE DE LUDWIG BRAS DE FER,

LANDGRAVE DE THURINGE.

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus.
S. MATTH., cap. XXV, ℣ 41.

M. Magnin, dans le tome V du *Journal général de l'instruction publique*, a mis au jour la curieuse légende du farouche landgrave Ludwig Bras de fer. Elle se trouvait déjà dans les *Histoires prodigieuses* du bon moine Césaire d'Heisterbach, sauf un détail préliminaire où nous aidera le travail précieux de M. Magnin.

Le landgrave Ludwig ou Louis, surnommé Bras de fer, se trouvant gravement malade, appela auprès de lui ses vassaux, qui le redoutaient grandement, et leur dit: — Voici que je vais mourir; je vous ordonne, sous peine du gibet, dès que mon âme aura quitté mon corps, de porter sur vos

épaules, avec respect, ma dépouille mortelle jusqu'au lieu de ma sépulture (qui était à plus de cinq lieues du château où il allait s'éteindre). Les vassaux le promirent; et, comme ils craignaient que le farouche landgrave ne fît là une épreuve, et ne fût pas mort réellement, ils le portèrent, malgré l'extrême fatigue. Mais en arrivant au lieu où il devait être inhumé, ils reconnurent avec joie qu'il était réellement mort et assistèrent sans regret à ses funérailles.

Le mort laissait deux fils, Louis ou Ludwig et Herman. Louis, qui était le plus religieux (puisqu'il est mort dans la première croisade), s'inquiétait du sort de son père, dont il avait vu les excès. Cependant, il priait pour lui, et même, après qu'il eut assisté à ses funérailles, il fit annoncer publiquement que si quelqu'un de ses domaines pouvait lui apporter des nouvelles certaines de l'état où se trouvait l'âme du farouche landgrave, il donnerait une bonne ferme à ce serviteur.

Un pauvre soldat, ayant entendu cette promesse, alla trouver son frère, qui passait pour un clerc distingué, et qui pourtant avait exercé pendant quelque temps la nécromancie, ce qui permet de croire que sa distinction n'était pas très-édifiante; il chercha à le séduire par l'espoir de la ferme, qu'ils partageraient fraternellement.

— J'ai quelquefois évoqué le diable, répondit le clerc, et j'en ai tiré ce que j'ai voulu; mais le métier de nécromancien est trop dangereux, il y a là grand risque de perdre son âme, et je n'ai pas envie de le reprendre.

Cependant l'espoir de devenir riche, fomenté par les suggestions de son frère, surmonta un peu ses scrupules, et il évoqua le diable, qui parût aussitôt demandant ce qu'on lui voulait.

— Je suis honteux de t'avoir abandonné si longtemps, répondit adroitement le nécromancien; mais je reviens à toi. Indique-moi, je te prie, d'une manière certaine, le lieu où est l'âme du landgrave mon ancien maître?

— Si tu veux venir avec moi, dit le diable, je te le montrerai.

—J'irais volontiers là-bas, répondit le clerc; mais je crains trop de n'en pas revenir.

— Je te jure par le Très-Haut et par ses décrets formidables, dit le démon, que si tu te fies à moi, je te conduirai sans méchef auprès du landgrave, et que je te ramènerai ici (1).

Le nécromancien n'ignorait pas que le diable joue quelquefois l'honnête personnage. Mais rassuré par un serment aussi solennel, il monta sur les épaules du démon, qui prit son vol et le conduisit à l'entrée de l'enfer.

Le clerc eut le courage de considérer à la porte ce qui s'y passait. Mais il déclara qu'il n'aurait pas la force d'aller bien loin dans ces effroyables régions où il n'apercevait qu'un pays horrible, et des damnés tourmentés de mille manières. Il remarquait surtout un grand démon, d'un aspect effroyable, assis sur la margelle d'un puits fermé d'un large couver-

(1) Juro tibi, per Altissimum et per tremendum ejus judicium, quia, si fidei meæ te commiseris, etc.

cle, et ce spectacle le fit trembler. Ce fut bien pis quand ce démon cria à celui qui portait le clerc :

— Qui tiens-tu là sur tes épaules? Viens que je te décharge.

Le clerc frissonna à ces mots.

— Non, répondit le démon porteur; celui que tu vois est un de nos amis; je lui ai juré que je le ramènerais chez lui. Je lui ai aussi promis que vous auriez la bonté de lui faire voir l'âme du landgrave son ancien maître, afin qu'à son retour dans le monde il publie partout votre puissance.

Le grand démon, se soulevant, ouvrit alors son puits, et sonna de son cornet avec tant de vigueur (1) que la foudre et les tremblements de terre ne seraient qu'une musique douce en comparaison. Aussitôt le puits vomit des torrents de soufre enflammé, et, au bout d'un quart d'heure, l'âme du landgrave, qui remontait du gouffre au milieu des tourbillons étincelants, allongea sa tête au-dessus du puits, et dit au clerc :

— Tu vois devant toi ce malheureux prince qui fut ton maître, et qui voudrait maintenant n'avoir jamais régné....

Le clerc répondit : — Seigneur, votre fils désire vivement savoir ce que vous faites ici, et il m'a chargé de vous demander s'il peut vous aider en quelque chose?

— Hélas! dit alors le landgrave, tu vois où j'en suis. Je commençais à désespérer. Cependant, si mes fils veulent restituer les possessions que je vais te

(1) Buccinavit tam valide....

nommer et qui m'appartenaient injustement, c'est-à-dire par rapines, ils me soulageront peut-être.

Il sentait qu'il ne pouvait plus être délivré.

Après qu'il eut désigné exactement les restitutions qu'il prescrivait, le clerc répondit :

— Seigneur, vos fils ne me croiront pas.

— Je vais te dire un secret, répliqua le landgrave, un secret qui n'est connu que de moi et de mes fils.

En même temps il donna le secret qui devait prouver la véracité du clerc.

Après cela, l'âme du landgrave rentra tristement dans son gouffre; le puits se referma et le nécromancien revint dans la Thuringe, porté sur son démon.

Mais, à son retour, il était si défait et si pâle qu'on avait peine à le reconnaître. Il raconta aux deux princes ce qu'il avait vu et entendu; et il leur dit le secret. Cependant, Herman, qui, sans doute, ne valait guère mieux que son père, ne voulut pas consentir à restituer les possessions que Ludwig Bras de fer le priait de rendre. Seul le landgrave Louis déclara qu'il abandonnait tous ses biens et s'en allait à la croisade. Mais auparavant il dit au clerc :

— Je reconnais que tu as vu mon père, et que tu ne me trompes point; aussi te vais-je donner la récompense que j'ai promise.

— Gardez votre ferme, répondit le clerc; pour moi, après ce qu'il m'a été donné de voir, je ne dois plus songer qu'à mon salut.

Et il se fit moine de Cìteaux, avec son frère. Et le prince Louis prit la croix.

XXXIII. — L'ENFER DE DANTE.

C'est par moi que l'on va dans la cité des pleurs.
Où la race damnée hurle dans la souffrance,
Où le crime a son lot d'éternelles douleurs.
Toi qui franchis mon seuil, laisse toute espérance.
Inscription de la porte des enfers.

Dante Alighieri, appelé communément le Dante, à la manière italienne, a écrit son poëme au commencement du quatorzième siècle. On y voit qu'il descendit aux enfers le vendredi saint, 8 avril 1300, année du jubilé, et qu'il parcourut entièrement le séjour infernal en vingt-quatre heures. Dans ce voyage, il a pour guide le poëte Virgile. Comme peut-être quelques païens qui ont eu des vertus morales, Virgile n'est ni sauvé, ni damné.

Il lit sur la porte des enfers une formidable inscription que nous avons essayé de traduire dans l'épigraphe appliquée à ce résumé; et il en trouve les paroles *bien dures*.

Il voit l'enfer, immense et horrible, divisé en neuf cercles concentriques, qui descendent en se rétrécissant toujours, mais avec des supplices aggravés successivement jusqu'au plus bas, qui est le cercle de Caïn et de Judas.

Dans le premier cercle, et c'est le moins rigoureux, il aperçoit gémissantes, dans un tourbillon obscur, les âmes qui ont vécu sur la terre sans mériter ni châtiments ni récompenses. Elles sont là avec ceux des anges exilés qui ne furent ni pour Dieu ni contre Dieu. Il voit ensuite, courant en rondes dés-

ordonnées après un étendard qui ne se laisse jamais atteindre, les misérables, en nombres incalculables, que leurs lâchetés ont rendus déplaisants à Dieu.

Il arrive aux bords de l'Achéron. Là se trouve un vieillard blanc, aux joues laineuses, aux yeux enfoncés dans une rondelle de feu. C'est Caron. Sur un ordre d'en haut, il passe dans sa barque Dante et son guide.

L'abîme devient plus effrayant; Dante jette au fond un regard; il ne voit qu'obscurité, n'entend que cris de rage, ne respire qu'odeurs empoisonnées. Les soupirs, dans le premier cercle, font trembler l'air éternel. Là sont les enfants morts sans baptême, et les païens qui ont été vertueux. Virgile habite le cercle; et c'est par la permission de celui qui peut tout qu'il en est sorti un instant pour guider Dante en ces sombres parages. La seule peine de ces infortunés est de vivre en désirant, sans espérer. J'étais ici, lui dit le poëte latin, lorsque les portes de l'enfer s'ouvrirent devant l'Être puissant qui en tira les patriarches et les fidèles de l'ancienne loi. Là sont aussi les hommes illustres des siècles écoulés, Homère, Ovide, Horace, Lucain, Aristote, Sénèque, Hippocrate et une foule d'autres, parmi lesquels nous ne citons plus que Saladin....

Dans le second cercle, il voit à l'entrée Minos, devenu un affreux démon. Il continue ses fonctions de juge; il indique, par les mouvements de sa queue, le cercle et les supplices du damné qu'on lui présente. La profonde obscurité mugit là comme une mer furieuse; les damnés sont ballottés par des

trombes. Là sont Sémiramis, Didon, Cléopâtre, Hélène, Pâris et des bandes diverses.

Le troisième cercle est rempli d'une neige noire et fétide, où sont plongés les gourmands, après lesquels l'affreux Cerbère aboie sans cesse de ses trois gueules.

Au quatrième cercle, les avares, devenus hideux et méconnaissables, sont chargés de fardeaux qu'on leur enlève violemment, et se disputent des trésors qui leur échappent toujours.

Les pèlerins de l'autre monde traversent le Styx, dont le batelier Phlégias, démon de la fureur, les passe avec la rapidité d'une flèche. Ils arrivent aux lieux où, dans la fange bouillante qui leur traverse à chaque instant les entrailles, pataugent ceux dont les crimes ont été produits par la colère.

Au sortir de ce marais, qui exhale la grande puanteur, se trouvent Mégère, Alecto et Tisiphone, les furies ou Érynnies; elles ont la peau jaspée de sang; des hydres verdâtres sont leur ceinture et leurs cheveux de petits serpents.

Comme Dante à leur aspect frémissait d'horreur, il voit venir quelqu'un qui traversait le Styx à pied, sans enfoncer dans la boue immonde, et qui ne s'occupait que de repousser de devant sa bouche l'air épais et empesté. C'était un envoyé d'en haut, chargé d'ouvrir aux visiteurs une porte que les démons leur refusaient. Il la toucha de sa baguette : elle disparut aussitôt; et Dante, avec son guide, pénétra dans l'enceinte de Pluton. Elle est peuplée des hérésiarques et de tous ceux qui se sont levés contre l'Église.

Dante y voit Farinata, l'un des chefs des Gibelins, Frédéric II Barberousse et d'autres ennemis du saint siége, « bien plus nombreux qu'on ne peut croire ». Ils brûlent dans des flammes plus ardentes que le fer chauffé à blanc. Là sont aussi, dans d'horribles tombeaux, Épicure et ceux qui, comme lui, font mourir l'âme avec le corps.

Dans les cercles plus bas, hérissés de démons, sont les hommes violents qui ont résisté à Dieu, ceux qui ont tué, et ceux qui se sont eux-mêmes retranchés du monde des vivants. Dante voit là le Minotaure, qui s'enfuit honteux, entouré des centaures et d'autres monstres. Il reconnaît dans une mare sanglante des tyrans, dont beaucoup d'Italiens, parmi lesquels des seigneurs qui se sont faits brigands sur les grands chemins. Leurs noms n'intéressent que leur pays.

Le poëte passe de là dans un bois dont les feuilles sont noires, et qui n'a sur ses branches pleines de nœuds que des épines empoisonnées. Il rompt une branche, et le tronc crie; car ces arbres sont des damnés; et il sort de toute fracture qu'on leur fait du sang et des paroles.

L'arbre animé que Dante avait touché était Pierre Desvignes, le favori impie de Barberousse.

Dans ce bois lugubre habitent les harpies brutales, qui ont le corps, les ailes et les serres d'un oiseau de proie, avec un visage humain; elles se nourrissent des feuilles noires de ces arbres, qui souffrent de là comme d'autant de blessures.

Plus loin, le voyageur aperçoit de grandes chiennes

noires; elles s'acharnent à poursuivre et à déchirer éternellement des âmes damnées.

Il voit des âmes nues sur lesquelles pleuvent des flocons de feu, comme la neige pleut sur les Alpes. Là sont l'impie Capanée et plusieurs Italiens qu'il a connus, entre autres son maître Brunetto Latini. Plus bas souffrent les usuriers, présidés par le démon de la fraude, qui, avec un corps de serpent, porte la face d'un homme juste.

Pour descendre plus bas encore, Dante emprunte les larges épaules de Gérion, monstre infernal, qui déploie ses vastes ailes de chauve-souris, et le dépose, ainsi que son guide, dans le gouffre appelé les fosses maudites. Elles sont divisées en dix vallées. Il voit des damnés que les démons font courir en files, à grands coups de fouet, en leur reprochant leurs crimes avec de grossières injures et d'affreux ricanements. Là sont, avec Jason, le ravisseur de la toison d'or, qui trompa la jeune Hypsipyle, d'autres séducteurs, des comédiennes et des histrions. Là sont aussi Calchas, Tyrésias, Simon le Magicien, Michel Scot et beaucoup d'imposteurs, qui bouillent dans la poix, tourmentés par les démons Graffiacane, Rubicante, Ciriatto, Barbariccia, Libicocco, Cagnazzo, etc., lesquels partagent à tout instant leurs tortures.

Ces démons impurs poursuivirent les deux visiteurs. Mais Virgile prit Dante sur son sein et se laissa glisser, par une pente rapide, au fond d'un abîme. Il savait que les démons tortionnaires ne peuvent quitter leurs districts.

Dans cet autre quartier des enfers, Dante vit des âmes chargées de chapes dorées, mais au-dessous de la dorure « toutes de plomb et si lourdes que celles de Frédéric II, en comparaison, auraient semblé de paille (1) ». O manteau fatigant pour l'éternité! s'écrie le poëte. Ces gens étaient les hypocrites et les traîtres.

Les voyageurs rencontrèrent dans ces parages sinistres Caïphe nu, étendu en croix sur le sol, fixé là par trois pals; son beau-père, Annas, subit le même supplice avec ses assesseurs; ils sont alignés en travers du chemin, afin qu'ils sentent combien pèse chacun de ceux qui passent.

Dans la fosse suivante, Dante recula devant une masse si effroyable de serpents et de reptiles de tant d'espèces différentes, que le souvenir lui en glaçait encore le sang longtemps après. Là était un voleur sacrilége, qui s'avisa devant les visiteurs d'insulter Dieu; aussitôt un serpent hideux se tortillant autour de son visage lui coupa la parole. Là des reptiles s'élançaient sur les damnés, leur mordaient les joues, puis se fondaient avec eux comme se fondraient au feu deux morceaux de cire; et ces damnés, devenus une bête sans nom, s'enfuyaient en sifflant.

Plus bas encore, il vit dans les flammes Diomède, Ulysse, Sinon et les perfides qui, au moyen du cheval de bois, avaient surpris les Troyens, ancêtres du peuple latin.

(1) L'empereur Frédéric II enfermait ceux qu'il jugeait coupables de lèse-majesté dans des chapes de plomb, et les faisait jeter ainsi vêtus sur un brasier ardent. (Note de la traduction de la *Divine Comédie*, par M. Bizeux, sur le chant XXIII de l'enfer.)

« Il se perd moins de vin d'une tonne défoncée, dit le poëte narrateur, que je ne vis de sang couler d'un esprit fendu depuis le menton jusqu'au ventre. » C'était Mahomet. Près de lui, Aly avait la figure coupée en deux. Bertrand de Born, le fougueux troubadour, portait sa tête dans sa main et s'en servait comme d'une lanterne. La criminelle épouse de Putiphar souffrait dans une vapeur fétide.

Plus bas, des damnés géants apparurent; l'un d'eux était Nemrod, l'autre Ephialte et d'autres Titans avec lui. Non loin d'eux on voyait Antée et Judas Iscarioth; et à peu de distance Caïn.

Enfin Dante rencontre Ugolino de la Gherardesca, et cette tragique aventure est connue. En son vivant, Ugolino, qui gouvernait Pise, vaincu par son rival, avait été enfermé avec ses quatre fils en une tour (1) dont les clefs furent jetées dans l'Arno. Le père et ses quatre enfants y moururent de faim; et dans les enfers, Dante voit Ugolino, ayant son ennemi entre ses genoux, occupé à lui manger la tête.

Nous ne pouvons reproduire ici l'horrible récit du damné, qui occupe la moitié du chant XXXIII. Il nous suffit d'en avoir résumé les faits.

Le chant XXXIVe termine le voyage aux enfers. Dante s'effraye d'un grand bruit et d'un colosse qu'il voit au loin. Son guide l'avertit de ce qui se prépare : c'est le monarque de l'enfer qui va passer. Nous devons extraire sa description; car on ne peut dire son portrait.

Laissons parler le texte :

(1) Appelée depuis la tour de la Faim.

« Voici Lucifer, me dit mon guide. Ici il faut t'armer de courage. Je ne puis écrire à quel point je devins alors faible et glacé. Je ne me sentais plus, ne sachant si j'étais vivant ou mort. Les plus hauts géants n'ont pas eu la longueur de ses bras. Oh! qu'il me parut une étonnante merveille, quand je vis à sa tête trois visages; celui du devant était vermeil; des deux autres qui s'élevaient sur chaque épaule, celui de droite paraissait jaune et blanc, celui de gauche avait la couleur de ceux qui habitent les contrées où s'engouffre le Nil. Au-dessous de chaque tête s'élevaient deux ailes, semblables à celles de la chauve-souris, mais plus grandes que des voiles de navire. Tout le Cocyte était gelé autour de lui. De ses six yeux il pleurait, et sur ses trois mentons coulaient les larmes, mêlées à une bave sanglante. De chaque bouche il brisait avec ses dents un pécheur, comme ces machines qui broient le lin. Cette âme, qui là-haut souffre la plus grande douleur, dit le maître, c'est Judas Iscarioth, qui agite sa tête au dedans de la bouche de Lucifer, et ses jambes au dehors. Des deux autres qui ont la tête en bas, celui qui pend de la bouche noire est Brutus; et l'autre, Cassius...

» Mais maintenant, ajouta Virgile, il est temps de partir; car nous avons tout vu. Selon son désir, je m'attachai à son cou; il prit l'instant favorable, et quand les ailes du démon furent ouvertes, il s'accrocha aux côtes velues de Lucifer, et, de poil en poil, il descendit entre la toison et les glaçons. Quand nous fûmes arrivés à la hanche, mon guide sè re-

tourna et s'accrocha de nouveau aux poils, comme un homme qui monte, si bien que je crus que nous retournions aux lieux que nous venions de quitter. Mais il me fit sortir avec lui par la fente d'un rocher. Je tournai en ce moment les yeux vers Lucifer, croyant le revoir comme je l'avais laissé; mais je le vis les jambes en l'air. »

Le guide de Dante lui fait observer qu'en dernier lieu il a vu Lucifer dans sa vraie position, qui est celle que lui donna sa chute du ciel, la tête en bas.

XXXIV. — JUDAS AUX ENFERS.

Malheur à celui par qui le fils de l'homme sera trahi.
Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût jamais né.
S. MATTHIEU, ch. XXVI, ℣ 24.

On lit dans les voyages de saint Brendan, l'un des civilisateurs de l'Irlande, un passage qui tient aux choses de l'enfer, et que nous reproduisons ici (1); c'est la légende de Judas, dans une position différente de celle où Dante a pu le voir.

Le bon saint Brendan s'était embarqué avec plusieurs de ses moines. Quand ils eurent navigué sept jours vers le midi, ils aperçurent au loin quelque objet qui ressemblait à un homme assis sur une pierre, et devant lequel pendait une toile soutenue par deux fourches de fer. On le voyait ballotté par

(1) M. Achille Jubinal a publié, chez Techner, la légende latine de saint Brendan ou Brandaines, avec d'anciennes traductions, en prose et en vers romans. Vol. in-8°.

les vagues, comme un débris de navire agité; les uns disaient : — C'est un vaisseau englouti; les autres croyaient voir un monstrueux oiseau de proie.

— Mes frères, dit l'homme de Dieu, cessez vos contentions et dirigeons le navire vers ce qui nous occupe.

Dès qu'ils s'en furent approchés, ils durent s'arrêter devant un rocher sur lequel, au milieu des flots, se trouvait l'homme qui les inquiétait. Il était assis sur une pierre pleine d'aspérités; et les lames, qui de tous côtés se dirigeaient sur lui, le frappaient jusqu'à la tête. Quand elles se retiraient, on voyait un moment l'homme châtié là, sur la pierre nue; et le drap battu par le vent lui fouettait la figure.

Suivant d'autres légendes accessoires, répandues en Irlande, la sainte face de Notre-Seigneur, sanglante et couronnée d'épines, était empreinte sur cette toile, que le condamné avait sans cesse devant les yeux.

Brendan s'approcha, ému de compassion, et demanda à cet homme qui il était, et pour quelles fautes il se trouvait soumis à une telle pénitence. L'infortuné lui répondit :

— Je suis le très-malheureux Judas, le misérable et le traître. Je ne suis pas ici pour expier mes péchés. Je dois l'adoucissement que vous voyez à la miséricorde de Jésus. Mais le répit qui m'est donné ainsi ne m'est pas compté à pénitence. J'ai ce rafraîchissement tous les dimanches, du matin jusqu'au soir, en l'honneur de la résurrection de Notre-Seigneur; je l'ai aussi dans les jours qui s'écoulent de la Nativité de Notre-

Seigneur jusqu'à l'Épiphanie, de Pâques à la Pentecôte, et aux fêtes de la Purification et de l'Assomption de Notre-Dame. Il me semble, quand il m'est accordé de m'asseoir ici, que je suis dans un paradis de délices; car là-bas je brûle jour et nuit comme le plomb dans le creuset; et le diable qui m'attend est avec ses agents dans la montagne que vous voyez d'ici. Hérode, Anne, Caïphe et d'autres souffrent là avec moi. Je vous prie donc, homme de Dieu, de prier pour moi Notre-Seigneur Jésus-Christ. Obtenez de lui qu'il me laisse ici jusqu'à demain matin; et que l'ennemi ne me tourmente pas en votre venue.

— Que la volonté de Notre-Seigneur soit faite, répondit saint Brendan. Vous ne serez pas livré au diable cette nuit. Mais dites-moi : que veut dire cette toile qui est devant vous?

— C'est, répondit Judas, un drap que j'ai donné à un lépreux, et qui n'était pas à moi. Les fourches qui le soutiennent, je les ai fournies aux prêtres dans un mauvais dessein (1); la pierre où je siége, je l'avais mise dans un chemin public, pour achoppement, avant d'être disciple de Notre-Seigneur.

Quand la nuit commença, une grande bande de démons s'avança jusqu'au navire où était le saint. Ils poussaient des hurlements et s'écriaient : — Toi, homme de Dieu, éloigne-toi de nous; car, à cause de ta présence, nous ne pouvons approcher de notre compagnon. Nous n'oserons reparaître devant notre prince sans lui rendre son ami que tu vois là.

(1) Suivant quelques traditions, ces fourches avaient été données pour soutenir les lanternes de l'affreuse cohue qui alla s'emparer de Notre-Seigneur au jardin des Olives.

— Notre-Seigneur lui accorde de rester ici cette nuit, répondit le saint.

— Comment prononces-tu le nom de Notre-Seigneur pour cet homme qui l'a trahi? dirent les démons.

Le saint se contenta de répliquer : Au nom de Notre-Seigneur, je vous ordonne de laisser là cet homme jusqu'à demain matin.

Les démons durent se retirer. Mais le lendemain matin ils arrivèrent en plus grand nombre. Leur multitude semblait couvrir la mer. Ils s'écrièrent : — O toi, homme de Dieu, tu es cause que notre prince nous a cruellement traités cette nuit, parce que nous ne lui avons pas présenté ce chétif maudit. Maudite soit ta venue et maudit ton départ!

— Cette malédiction sera sur vous et non sur nous, répondit Brendan; car tout ce que vous maudissez est béni et tout ce que vous bénissez est maudit.

— Misérable Judas! reprirent les démons, tu souffriras double peine en ces six jours, à cause que cet homme t'a gardé cette nuit.

— Vous n'aurez pas cette puissance, ni votre prince non plus, dit Brendan, et je vous défends, au nom de Notre-Seigneur et du vôtre, d'augmenter en rien ses tourments ordinaires.

— Es-tu donc aussi Notre-Seigneur, pour que nous t'obéissions? ripostèrent les bandes.

— Je sers Celui sans qui rien ne se fait, répondit Brendan; je ne parle qu'en son nom, et j'ai sur vous la puissance qu'il m'a donnée.

Après ces paroles, le navire du saint déploya ses

voiles et s'éloigna, pendant que les démons chassaient devant eux la malheureuse âme dolente, avec de sinistres hurlements.

XXXV. — L'ENFER PAIEN.

> Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci
> Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ.....
>
> VIRGILII *Eneid*.

Ceux des descendants de Noé qui s'établirent aux lieux que dès lors on appela l'Égypte, et que Moïse nomme la terre de Mizraïm (fils de Cham), effacèrent de leur souvenir l'unité de Dieu; mais la révélation, qui leur avait ouvert l'intelligence, ne leur permit pas d'oublier qu'ils étaient dépendants, et qu'avec un corps soumis à la mort ils avaient une âme qui devait lui survivre. Ils divisèrent la Divinité en puissances suprêmes bonnes et rémunératrices, et en puissances suprêmes sévères et vengeresses.

De ce point de départ sortit la mythologie; et tout fut dieu, comme dit Bossuet, excepté Dieu lui-même.

On dit que le devin Mélampus, Cadmus et Cécrops amenèrent de l'Égypte et de la Syrie les fêtes de Bacchus, la fable des Titans, légende altérée de la tour de Babel, et les mystères des cabires ou dieux infernaux, dans le Péloponnèse, pendant que Inachus, Musée, Dédale, tous ces hommes antérieurs à la guerre de Troyes, rapportaient les rites égyptiens dans d'autres parties de la Grèce, et que le plus cé-

lèbre de ces coureurs, Orphée, enseignait dans la Thessalie les constitutions des enfers.

Chez les Grecs, cet empire des morts était divisé en quatre parties, que l'on comprenait cependant sous le nom général de Tartare et de Champs-Élysées.

Les Grecs, qui ne connaissaient que notre hémisphère, qui bornaient le monde aux rochers de l'Atlas et aux plaines de l'Espagne, s'imaginaient que le ciel ne couvrait que cette portion de la terre, qu'ils croyaient plate, et qu'une nuit éternelle et affreuse régnait au delà. Ces ténèbres absolues, disaient-ils, avaient précédé toutes choses et conduisaient aux enfers, qui s'étendaient au-dessous de nous.

La première et la plus voisine de la terre, parmi les *quatre divisions de l'enfer, était* l'Érèbe. On y voyait le palais de la nuit, celui du sommeil et des songes. C'était le séjour de Cerbère, des furies et de la mort. C'est là qu'erraient pendant cent ans les ombres infortunées dont les corps n'avaient pas reçu les honneurs de la sépulture; et lorsque Ulysse évoqua les morts, ceux qui lui apparurent ne sortirent que de l'Érèbe (1).

On voit dans Eschyle que la seconde division de ces contrées lamentables était le séjour des méchants. C'est là que chaque crime était puni, que le remords dévorait ses victimes et que se faisaient entendre les cris aigus de la douleur. Les âmes de tous ceux dont la vie avait été funeste aux hommes, après avoir été plongées dans les lacs infects et glacés, res-

(1) *Odyssée*, liv. II.

sentaient tout à coup l'ardeur des flammes vengeresses et subissaient tour à tour les tortures que peuvent causer l'excès du froid et l'excès de la chaleur (1). Car, dans toutes les traditions, le feu est le principal châtiment de l'enfer.

Le Tartare proprement dit venait ensuite. Il faut en lire la description dans Hésiode. « Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant il y a d'espace entre la terre et le fond du Tartare. Une enclume, tombée du ciel, descendrait neuf jours et neuf nuits avant de toucher la terre; et il lui faudrait le même temps pour tomber de la terre au fond du Tartare. Un mur de fer l'environne de toutes parts; des ténèbres, trois fois plus épaisses que la nuit, remplissent son enceinte. Au-dessus sont les fondements qui soutiennent la terre et les mers. » Le Tartare était la prison des dieux. C'est là qu'étaient renfermés, pour ne jamais revoir le jour, les dieux anciens chassés de l'Olympe. Uranus y précipita ses enfants, les géants et les cyclopes; Saturne, vainqueur d'Uranus, l'y jeta à son tour; et Jupiter, parvenu au trône, y plongea Saturne et les Titans. Mais il en retira les cyclopes, qui, par reconnaissance, lui donnèrent la foudre et les éclairs.

« Les Champs-Élysées sont la quatrième partie des enfers. C'est l'heureux séjour des ombres vertueuses. Il fallait traverser l'Érèbe pour y parvenir. Là régnait un printemps éternel. L'haleine des vents ne s'y faisait sentir que pour répandre le parfum des fleurs. Un autre soleil et d'autres astres que les nô-

(1) Delandine, *L'enfer des peuples anciens.*

tres y brillaient sans être jamais voilés de nuages. Des bocages embaumés, des bois de rosiers et de myrthes couvraient de leurs ombrages frais les ombres fortunées. Le fleuve Léthé y coulait sans bruit et faisait oublier le passé. Une terre toujours riante y renouvelait ses productions de fleurs ou de fruits trois fois l'année. Nuls mets n'y possédaient de qualités malfaisantes; nulle épine n'y rendait la rose cruelle; nul serpent ne s'y cachait sous la verdure. Plus de douleurs, plus de vieillesse; on y conservait éternellement l'âge où l'on avait été le plus heureux (1). »

Le bonheur des justes, dans les Champs-Élysées, était éternel. Mais le supplice des damnés dans les enfers n'était éternel que pour les grands crimes. Les *tourments* des moins coupables cessaient après un temps, limité par les juges infernaux. — C'était le purgatoire.

Les païens donnaient au roi des enfers le nom de Pluton. On le disait assis sur un trône de soufre. Il avait pour femme Proserpine; pour garde, l'affreux Cerbère, chien à trois têtes. Ses pourvoyeuses étaient les Parques, actives à trancher le fil de la vie des humains; ses vengeances étaient confiées à Némésis; Mercure présentait les morts à leurs juges, aussitôt que Charon, le nautonier des enfers, les lui avait livrés. Ils recevaient leur sentence de la bouche de Minos, Eaque et Rhadamante; et s'ils étaient condamnés comme grands coupables, ils étaient remis

(1) Delandine, ouvrage cité, t. Ier, p. 20.

aux Furies. Tous ces personnages ont leurs légendes plus ou moins singulières, mais qui ne peuvent avoir place ici.

La description de l'enfer chez les Romains ressemble beaucoup à celle des Grecs, excepté qu'à Rome on divisait l'autre monde en sept provinces. Dans la première étaient les enfants morts en naissant, qu'il serait injuste de châtier, et qui n'ont rien fait pour mériter des récompenses. La seconde province était destinée aux innocents condamnés à mort injustement. Ils s'y ennuyaient. La troisième recevait les suicides, qui regrettaient là les corps dont ils s'étaient séparés. La quatrième logeait les parjures, qui erraient misérablement, seul à seul. La cinquième était habitée par les guerriers dont la *cruauté* avait souillé la gloire. Ils y étaient assez mal. La sixième était le Tartare, lieu des supplices éternels pour les grands coupables. La septième était les champs Élysées des Grecs, ce paradis païen que personne n'enviait.

XXXVI. — L'AUTRE MONDE DANS HOMÈRE.

> Par quelle étrange aventure, Ulysse, vous trouvez-vous en cette redoutable demeure ?
>
> HOMÈRE, *Odyssée*, liv. XI.

Cette exclamation d'Achille est pourtant celle d'un héros qu'on avait reçu avec honneur dans les champs Élysées. A l'ennui de leur paradis, on oppose leur enfer, que nos pères trouvaient poétique.

Ulysse veut visiter les morts. Il a besoin de revoir sa mère et aussi le devin Tirésias, qui lui annoncera son avenir. Il va chercher l'autre monde dans le pays des Cimmériens. Ce ne sont pas les Cimmériens de la géographie antique. Ceux qui l'attirent vivaient dans des cavernes, au nord du pays de Naples. Cependant Homère, qui n'était jamais allé par là, les décrit comme des peuples situés aux extrémités de la mer et ne voyant jamais le soleil.

Ulysse trouve le bois que Circé lui a décrit comme propre à l'évocation des morts, car il était voisin de leur séjour. Les sacrificateurs étaient prêts; il fallait opérer par des sacrifices.

« J'avais mon épée à la main, dit Ulysse; je creusai une fosse large d'une coudée et profonde d'autant (*un demi-mètre*); j'y fis des aspersions de miel, de vin et d'eau, y mêlant la plus pure farine de froment, accompagnant ces préliminaires de prières et promettant aux ombres de grands sacrifices lorsque je serais rentré dans Ithaque. On immola ensuite les animaux, dont le sang coulait dans cette fosse mystérieuse. Les ombres des morts y accoururent aussitôt, comme on voit les oiseaux s'empresser dans un bois qui leur plaît. Toutes ces ombres semblaient avoir regret d'être sorties de la vie. Les capitaines qui avaient péri dans les combats tournaient autour de ma fosse, impatients de boire le sang dont elle était pleine. Je les éloignais à coups d'épée, réservant les prémices de ce sang à Tirésias.

» Mais je reconnus dans cette foule Elpenor, que nous avions perdu dans l'île de Cireé. La précipita-

tion de notre départ ne nous avait pas permis de lui rendre les devoirs de la sépulture. Je lui promis de réparer cette omission; et je distinguai alors parmi les ombres Anticlée, ma mère, qui voltigeait autour de moi, mais sans me reconnaître. Enfin Tirésias arriva. Il avait un sceptre à la main; il me dit, après m'avoir deviné : — Que vous êtes à plaindre d'être obligé de venir en ces tristes lieux!... puis il reprit, en voyant ma fosse que je gardais : — Retirez-vous un peu et remettez votre épée dans le fourreau. Après que j'aurai bu le sang de vos victimes, vous entendrez ce que j'ai à vous prédire. Il but donc de ce sang consacré par nos cérémonies, comme on boit une liqueur agréable lorsqu'on est pressé par une soif ardente. »

Après s'être ainsi satisfait, il annonça à Ulysse qu'il devait longtemps encore errer sur les mers, et qu'il arriverait seul à Ithaque, dans un vaisseau qui ne serait pas à lui.

« Si les dieux, répond Ulysse, ont ordonné les événements que je viens d'entendre, je sais que personne ne peut leur résister. Mais je vois ici l'ombre de ma mère. Elle ne daigne ni me regarder, ni me parler. Comment puis-je me faire reconnaître d'elle? »

Tirésias l'assura que les ombres le reconnaîtraient aussitôt qu'elles auraient bu du sang des victimes. Il en laissa donc approcher sa mère. Aussitôt qu'elle eut bu à son aise, elle reconnut Ulysse. « Quoi! mon fils, lui dit-elle du ton le plus triste du monde, comment vous êtes-vous hasardé à descendre dans ce pays de désolation et de deuil?

Avez-vous revu Pénélope? Avez-vous revu Télémaque? »

Ulysse lui raconta ses revers; puis il étendit les bras pour l'embrasser; mais il ne rencontra en elle qu'une vapeur.... Il vit plusieurs autres femmes et tous les héros ses amis, Agamemnon, Ajax, etc., tous désolés.

En retrouvant là Achille, Ulysse lui dit : « Que votre sort est heureux! Aucun héros ne sera jamais plus honoré que vous. Vous avez été le plus illustre de nos capitaines et vous paraissez commander ici à tous ces glorieux morts qui vous environnent. Votre gloire chez les vivants est immortelle et vous êtes au royaume de Pluton ce que vous étiez dans la Grèce.

— Vous ne savez pas, répondit Achille, ce que c'est que la mort. Croyez-moi, j'aimerais mieux être le dernier de tous les hommes que d'être ici la plus élevée de toutes les ombres.... »

Au sortir de ce paradis, Ulysse voit l'Érèbe ou l'enfer. Minos, qui juge à la porte, est là, le sceptre en main. Il voit Orion, cherchant les âmes des bêtes fauves qu'il avait tuées à la chasse; l'immense Titye, dont le corps étendu couvre neuf arpents, dévoré sans relâche par un vautour; Tantale, mourant de faim et de soif, à demi plongé dans un fleuve où il ne peut boire, ombragé par des arbres dont les fruits excellents fuient sa main; Sisyphe, condamné à porter sans relâche au sommet d'un rocher une pierre qui en retombe toujours; et, après des entretiens avec plusieurs ombres, il prend peur et regagne la terre.

XXXVII. — UNE SCÈNE DES ENFERS DANS OVIDE.

> Est via declivis funesta nubila taxo :
> Ducit ad infernas per mixta silentia sedes.
> *Metamorph.*, lib. IV.

Junon, furieuse contre Athamas, l'un des petits rois de la Béotie, et contre Ino, sa femme, qui avait été l'une des nourrices de Bacchus, indignée surtout de leur prospérité et du manque de révérence qu'ils lui avaient témoignée, résolut de se venger; et, en déesse païenne, elle se rendit pour cela aux enfers.

« Il y a, dit le poëte des *Métamorphoses*, une pente sombre, couverte de nuées obscures, et qui n'a pour ombrages que des ifs funèbres; c'est le chemin silencieux qui conduit aux enfers. Le Styx, immobile, exhale jusque-là ses épaisses vapeurs. C'est par là qu'après avoir reçu les tristes honneurs du tombeau, descendent les ombres nouvellement sorties de la vie. La pâleur, la crainte et le froid habitent ces lieux incultes. En arrivant dans ces régions obscures, les mânes s'égarent et ne savent comment trouver la voie qui conduit à la cité infernale, où le noir Pluton tient sa cour.

» Cette cité pourtant a mille avenues spacieuses et des portes sans nombre, toujours ouvertes. Pareil à l'Océan, qui reçoit tous les fleuves de la terre, l'enfer recueille toutes les âmes de l'univers. Jamais il ne se trouve trop étroit; et jamais il ne se plaint

d'être encombré. Séparées de leur corps, de leur sang, de leurs os, les ombres sont là errantes. Celles qui ont appartenu au barreau, celles qui ont suivi la cour, celles qui ont cultivé les arts, cherchent encore à faire là ce qui les occupait sur la terre. Mais celles qui ont mérité des châtiments les subissent.

» Junon, quittant son trône, se décide à descendre aux enfers, oubliant sa dignité, dans sa haineuse colère. Le sol maudit gémit bientôt sous les pas sacrés de la déesse. Cerbère, en la voyant, aboie à la fois de ses trois gueules. Elle appelle les trois sœurs implacables qui sont filles de la nuit. Elles étaient assises devant les portes de diamant qui ferment les cachots; elles séparaient sur leurs têtes les affreux serpents mêlés à leur chevelure; car leur demeure est la partie de l'enfer où souffrent les grands coupables.

» Dès que, malgré l'obscurité, elles ont reconnu la déesse, elles se lèvent aussitôt. Junon voyait dans ces lieux le géant Titye, dont le corps étendu sur la terre occupait neuf arpents du sol (1). Il était livré à un vautour qui lui déchirait les entrailles. Elle voyait Tantale, ne pouvant boire au milieu des eaux, ni saisir un fruit suspendu devant ses yeux et qui se retirait dès qu'il en approchait sa main; Sisyphe, roulant péniblement et sans relâche un rocher qui retombait sans cesse; Ixion, attaché sur une roue en mouvement, où il se suivait et se fuyait éternellement; les Danaïdes, rapportant sans pouvoir se re-

(1) On dirait aujourd'hui trois hectares.

poser, dans leur tonne sans fond, des eaux qui s'écoulaient toujours.

» Junon regarde ces coupables d'un œil irrité, surtout Ixion et plus encore Sisyphe (1) : — Pourquoi, dit-elle, ce dernier, seul de tous ses frères, souffre-t-il des tourments qui ne finiront jamais, pendant qu'Athamas vit dans la splendeur et les richesses, lui qui, avec sa femme, m'a toujours méprisée?

» Elle expose alors le sujet de la haine qui l'amène et ce qu'elle désire. Elle veut que la maison de Cadmus s'éteigne, et que les Furies perdent Athamas en l'entraînant dans le crime. Elle exprime sa volonté par des ordres, des promesses, des prières, et sollicite une réponse.

» Dès qu'elle a parlé, Tisiphone, agitée, secoue ses cheveux blancs, repousse de son visage les couleuvres qui s'y mêlent, et répond vivement :

» — Les longs discours sont inutiles avec moi. Regardez comme fait tout ce que vous prescrivez; quittez cet odieux royaume; et retournez dans l'air pur du ciel où vous régnez.

» La déesse, satisfaite, s'éloigne et se purifie, en remontant dans le ciel, à la rosée céleste que lui verse Iris, tandis que Tisiphone, impatiente, saisit une torche qu'elle trempe dans le sang; elle y trempe également sa robe, noue à ses reins le serpent qui lui sert de ceinture et part aussitôt. Le deuil, l'épouvante, la terreur et la rage au visage égaré l'accompagnent. Elle s'arrête à la porte d'Athamas.

(1) Frère d'Athamas.

» On dit qu'alors les colonnes de l'entrée en tremblèrent, que les portes d'érable se ternirent, que le soleil recula devant la Furie. Athamas et son épouse, saisis d'effroi, s'élançaient pour fuir leur demeure. L'impitoyable Tisiphone se précipita au-devant d'eux et leur ferma le passage, en étendant ses bras entourés de vipères et secouant les couleuvres de sa tête qui jetaient d'horribles sifflements, vomissaient leur venin et agitaient leurs langues armées de dards.

» Du milieu de sa chevelure, elle arrache deux serpents et les lance sur Athamas et sur Ino. Ils errent sur leur sein et leur inspirent leur rage. Mais leurs blessures ne s'attaquent pas à leurs corps, c'est à leurs âmes qu'elles s'adressent pour les déchirer.

» La Furie avait apporté avec elle d'autres poisons plus formidables. Ils se composaient de l'écume de Cerbère et du venin de l'hydre; la démence furieuse, la rage, le désespoir, la manie du meurtre y étaient mêlés, pétris dans du sang fraîchement versé. Elle avait fait bouillir cet odieux mélange dans un vase d'airain, et y avait mêlé de la ciguë.

» Tandis que les époux frémissent, Tisiphone répand ces poisons dans leur âme, agite plusieurs fois autour d'eux son flambeau allumé; puis, fière et sûre d'avoir vengé Junon, elle s'en retourne aux enfers. »

Ici nous quittons le poëte, qui ne s'occupe plus de notre sujet. Athamas, devenu furieux, tue son fils Léarque, prend sa femme pour une bête féroce et la poursuit. Elle s'enfuit hors d'elle-même, emportant Mélicerte, son autre fils, et se jette avec lui dans la

mer. Athamas, quand sa rage est passée, s'exile... Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin dans ces faits mythologiques.

XXXVIII. — L'AUTRE MONDE DANS VIRGILE.

Discite justitiam moniti et non temnere divos!

VIRGILII *Eneid.*, lib. VI.

Au sixième livre de l'*Énéide,* Énée, désirant voir son père aux champs Élysées, consulte la sibylle de Cumes. Après lui avoir fait observer combien il est difficile aux vivants de visiter sans danger l'empire des morts, la sibylle offre pour lui un sacrifice, écoute son oracle, lui procure un rameau d'or végétal qui doit être sa sauvegarde, et le conduit elle-même à l'Averne, grotte effroyable qui est un des chemins des enfers. Elle veut bien l'accompagner dans ce sombre pèlerinage; et nous croyons offrir un peu de variété au lecteur en employant pour cette description la traduction de Jacques Delille :

Tous les deux, s'avançant dans ces tristes royaumes,
Habités par le vide et peuplés de fantômes,
Marchaient à la lueur du crépuscule obscur.
Tel, lorsqu'un voile épais du ciel cache l'azur,
Au jour pâle et douteux qu'épargne un ciel avare,
Dans le fond des forêts le voyageur s'égare.

Devant le vestibule, aux portes des enfers,
Habitent les soucis et les regrets amers,
Et des remords rongeurs l'escorte vengeresse,
La pâle maladie et la triste vieillesse,
L'indigence en lambeaux, l'inflexible trépas,
Et le sommeil, son frère, et le dieu des combats,

Le travail qui gémit, la terreur qui frissonne,
Et la faim qui frémit des conseils qu'elle donne,
Et l'ivresse du crime, et les filles d'enfer
Reposant leur fureur sur des couches de fer,
Et la discorde enfin, qui, soufflant la tempête,
Tresse en festons sanglants les serpents de sa tête.

Au centre est un vieil orme où les fils du sommeil (1),
Amoureux de la nuit, ennemis du réveil,
Sans cesse variant leurs formes passagères,
Sont les hôtes légers de ses feuilles légères.
Là sont tous les fléaux, tous les monstres divers
Qui vont épouvanter l'air, la terre et les mers :
Géryon, de trois corps formant un corps énorme,
Le quadrupède humain, fier de sa double forme;
L'hydre, qui fait siffler cent aiguillons affreux;
La chimère, lançant des tourbillons de feux;
Briarée aux cent bras, levant sa tête impie;
Et l'horrible Gorgone, et l'avide Harpie....

De là vers le Tartare un noir chemin conduit;
Là, l'Achéron bouillonne, et, roulant à grand bruit,
Dans le Cocyte affreux vomit sa fange immonde.
L'effroyable Charon est nocher de cette onde.
D'un poil déjà blanchi mélangeant sa noirceur,
Sa barbe étale aux yeux son inculte épaisseur.
Un nœud lie à son cou sa grossière parure.
Sa barque, qu'en roulant noircit la vague impure,
Va, transportant les morts sur l'avide Achéron.
Sans cesse il tend la voile ou plonge l'aviron.
Son air est rebutant, et de profondes rides
Ont creusé son vieux front de leurs sillons arides.
Mais à sa verte audace, à son œil plein de feu,
On reconnaît d'abord la vieillesse d'un dieu.

D'innombrables essaims bordaient les rives sombres,
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Les vierges que l'hymen attendait aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Plus pressés, plus nombreux que les pâles feuillages
Sur qui l'hiver naissant prélude à ses ravages,

(1) Les songes.

Ou que ce peuple ailé, qu'en de plus doux climats
Exile par milliers le retour des frimas,
Ou qui vers le printemps aux rives maternelles
Revole et bat les airs de ses bruyantes ailes.
Tels vers l'affreux nocher ils étendent les mains,
Implorant l'autre bord. Lui, dans ses fiers dédains,
Les admet à son gré dans la fatale barque,
Reçoit le pâtre obscur, repousse le monarque.

A cet aspect touchant, au tableau douloureux
Du concours empressé de tant de malheureux,
Le héros s'attendrit : — Prêtresse vénérable !
Pourquoi, vers l'Achéron cette troupe innombrable ?
Pourquoi, de ces mortels sur la rive entassés,
Les uns sont-ils reçus, les autres repoussés ?
Quel destin les soumet à ces lois inégales ?

— O prince, devant vous sont les ondes fatales :
Le Cocyte terrible et le Styx odieux,
Par qui jamais en vain n'osent jurer les dieux.
Ce vieillard, c'est Charon, leur nautonier horrible,
Qui sur les flots grondants de cette onde terrible
Conduit son noir esquif. De ceux que vous voyez,
Les uns y sont admis, les autres renvoyés :
Les premiers ont reçu les funèbres hommages ;
Les autres sans cercueil ont vu les noirs rivages.
Tant qu'ils n'ont pas reçu les honneurs dus aux morts,
Durant cent ans entiers ils errent sur ces bords ;
Enfin leur exil cesse, et leur troupe éplorée
Atteint, au jour prescrit, la rive désirée....

Cependant à grands pas s'avance le héros.
Le nocher, qui du Styx fendait alors les flots,
De loin le voit marcher vers la rive odieuse
Et traverser du bois l'ombre silencieuse.
A l'aspect du guerrier, de son casque brillant,
Ce terrible nocher, de colère bouillant,
Gourmande le héros et de loin le menace :
— Qui que tu sois, dit-il, que veux-tu ? quelle audace
Te présente à mes yeux contre l'ordre du sort ?
Arrête ! c'est ici l'empire de la mort....

La prêtresse répond : — Bannissez vos alarmes,
Et voyez sans effroi le guerrier et ses armes...

Fameux par ses vertus, fameux par ses exploits,
Énée est devant vous ; et, respectant vos droits,
A son père, habitant des fortunés bocages,
De l'amour filial il porte les hommages.
Si tant de piété ne peut vous émouvoir,
Voyez ce rameau d'or, et sachez son pouvoir.

Il voit, il reconnaît ce précieux feuillage,
Que, depuis si longtemps, n'a vu le noir rivage.
Il s'apaise en grondant, s'avance au bord des flots,
En écarte la foule et reçoit le héros.
Trop faible pour le poids, la nacelle fatale;
Gémit, chancelle et s'ouvre à la vague infernale.
Enfin sur l'autre rive, au bord fangeux des eaux,
Tous deux posent le pied parmi de noirs roseaux.

Là, ce monstre à trois voix, l'effroyable Cerbère,
Sans cesse veille au fond de son affreux repaire :
Il les voit, il s'élève, et, déjà courroucés,
Tous ses hideux serpents sur son cou sont dressés.
La prêtresse, apaisant sa fureur rugissante,
Lui jette d'un gâteau l'amorce assoupissante.
Le monstre, tressaillant d'un avide transport,
Ouvre un triple gosier, le dévore et s'endort;
Et dans son antre affreux sa masse répandue
Le remplit tout entier de sa vaste étendue,
Le héros part, le laisse en son hideux séjour,
Et s'éloigne des eaux qu'on passe sans retour.

Tout à coup il entend mille voix gémissantes;
C'étaient d'un peuple enfant les ombres innocentes :
Malheureux qui, flétris dans leur première fleur,
A peine de la vie ont goûté la douceur,
Et, ravis en naissant aux baisers de leurs mères,
N'ont qu'entrevu le jour et fermé leurs paupières (1)....

(1) Comment Virgile place-t-il les enfants, qui n'ont pu offenser, dans un lieu de peine? N'est-ce pas là une opinion qui tient au dogme de la chute originelle? On dit que saint Paul visita le tombeau de Virgile et qu'en admiration il s'écria : — Pourquoi ne vous ai-je pas trouvé vivant, ô le plus grand des poëtes! Combien j'eusse été heureux de faire de vous un chrétien! Une hymne que l'on chante encore dans les églises du royaume de Naples éternise le souvenir de la visite de saint Paul au

Non loin sont ces mortels qui, purs de tous les crimes,
De leurs propres fureurs ont été les victimes,
Et, détournant les yeux du céleste flambeau,
D'une vie importune ont jeté le fardeau.
Qu'ils voudraient bien revivre et revoir la lumière
Recommencer cent fois leur pénible carrière !
Vains regrets ! par le Styx neuf fois environnés,
L'onde affreuse à jamais les tient emprisonnés.

Ailleurs, dans sa profonde et lugubre étendue,
Le triste champ des pleurs se présente à leur vue....

A gauche, il (1) aperçoit le séjour odieux
Que d'un triple rempart enfermèrent les dieux.
Autour, le Phlégéton, aux ondes turbulentes,
Roule d'affreux rochers dans ses vagues brûlantes.
La porte inébranlable est digne de ses murs;
Vulcain la composa des métaux les plus durs.
Le diamant massif en colonnes s'élance;
Une tour jusqu'au cieux lève son front immense;
Les mortels conjurés, les dieux et Jupiter
Attaqueraient en vain ses murailles de fer.
Devant le seuil fatal, terrible, menaçante
Et retroussant les plis de sa robe sanglante,
Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux.
Jour et nuit elle veille aux vengeances des dieux.

De là partent des cris, des accents lamentables,
Le bruit affreux des fers traînés par les coupables,
Le sifflement des fouets, dont l'air au loin gémit.

Le fils des dieux s'arrête; il écoute, il frémit :
— O prêtresse, dit-il, quelles sont ces victimes ?
Qui prononça leur peine ? et quels furent leurs crimes ?
Parlez, instruisez-moi. — Prince religieux,
Répond-elle, gardez d'approcher de ces lieux....

Elle parlait. Soudain, avec un bruit terrible,
Sur ses gonds mugissants tourne la porte horrible.
Elle s'ouvre : — Tu vois dans ce séjour de deuil
Quel monstre épouvantable en assiége le seuil.

tombeau de Virgile. (Madame Mathilde Bourdon, dans le *Dimanche des familles*, 2e semestre.)

(1) Énée.

Plus loin, s'enflant, dressant ses têtes menaçantes,
Une hydre ouvre à la fois ses cent gueules béantes.
L'œil n'ose envisager ces antres écumants.
Enfin l'affreux Tartare et ses noirs fondements
Plongent plus bas encor que de leur nuit profonde
Il ne s'étend d'espace à la voûte du monde.

Là, de leur chute horrible encore épouvantés,
Roulent ces fiers géants par la terre enfantés.
Là des fils d'Aloüs gisent les corps énormes;
Ceux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes,
Osèrent attenter aux demeures des dieux,
Et du trône éternel chasser le roi des cieux....

Rappellerai-je ici le superbe Ixion,
Le fier Pirithoüs, et leur punition?
Sur eux pend à jamais, pour punir leur audace,
D'*un roc prêt à tomber l'éternelle menace*;
Tantôt, pour irriter leur goût voluptueux,
S'offrent des mets exquis et des lits somptueux :
Vain espoir! Des trois sœurs la plus impitoyable
Est là, levant sa tête; et sa voix effroyable
Leur défend de toucher à ces perfides mets,
Qui les tentent toujours sans les nourrir jamais.
Là sont ceux dont le cœur a pu haïr un frère,
Ceux dont la main impie ose outrager un père,
Ceux qui de leurs clients ont abusé la foi,
Celui qui, possédant, accumulant pour soi,
Aux besoins d'un parent ferme son cœur barbare,
Et seul couve des yeux son opulence avare....
Chacun d'eux, dans les fers, attend son châtiment,
Et cette attente horrible est leur premier tourment..

Ne me demandez pas les peines innombrables
Que partage le ciel à tous ces misérables :
A rouler un rocher l'un consume ses jours,
L'autre, toujours montant et retombant toujours,
Voyage avec sa roue. Un destin tout contraire
De Thésée a puni l'audace téméraire :
De ses longues erreurs revenu désormais,
Sur sa pierre immobile il s'assied pour jamais.
C'est là son dernier trône. Exemple épouvantable,
Là sans cesse il redit d'une voix lamentable :

— Par le destin cruel que j'éprouve en ces lieux,
Apprenez, ô mortels, à respecter les dieux.

Mais c'est trop discourir, ranime ton courage;
Suis-moi : je vois d'ici ce magnifique ouvrage,
Ce palais de Pluton, noble rival des cieux,
Et du dieu de Lemnos chef-d'œuvre audacieux.
Voici bientôt la porte où la branche divine
Doit par sa riche offrande apaiser Proserpine.

Elle dit, et tous deux, par des sentiers obscurs,
Ils poursuivent leur route, et marchent vers ces murs.
Le héros, le premier, touche au bout de sa course,
Se baigne en des flots purs, tout récents de leur source,
Et suspend son hommage au palais de Pluton.
Ils avancent : au lieu de l'ardent Phlégéthon
Et des rocs que roulait son onde impétueuse,
Des vergers odorants l'ombre voluptueuse,
Les prés délicieux et les bocages frais,
Tout dit : Voici les lieux de l'éternelle paix!

Ces beaux lieux ont leur ciel, leur soleil, leurs étoiles;
Là de plus douces nuits éclaircissent leurs voiles;
Là, pour favoriser ces douces régions,
Vous diriez que le ciel a choisi ses rayons.
Tantôt ce peuple heureux sur les herbes naissantes
Exerce, en se jouant, des luttes innocentes;
Tantôt leurs pieds légers sur de riants gazons
Bondissent en cadence au doux bruit des chansons....

Là règnent les vertus; là sont ces cœurs sublimes,
Héros de la patrie ou ses nobles victimes,
Les prêtres qui n'ont point profané les autels,
Ceux dont les chants divins instruisaient les mortels,
Ceux dont l'humanité n'a point pleuré la gloire,
Ceux qui, par des bienfaits, vivent dans la mémoire,
Et ceux qui, de nos arts utiles inventeurs,
Ont défriché la vie et cultivé les mœurs.
De festons d'un blanc pur leurs têtes se couronnent;
Avec eux est Musée; en cercle ils l'environnent.
Il les domine tous d'un front majestueux.
La Sibylle l'aborde : — O chantre vertueux,
Qui charmez les humains, la terre et l'Elysée!

De grâce apprenez-moi, vénérable Musée,
Où d'Anchise est fixé le paisible séjour ;
C'est pour lui qu'exilés de l'empire du jour,
Nous avons des enfers franchi les rives sombres.

— Nul espace marqué n'enferme ici les ombres,
Dit le vieillard ; le sort abandonne à leur choix
Ces coteaux enchantés, ces ruisseaux et ces bois.
Mais suivez-moi, venez ; sur ce coteau tranquille
Je conduirai vos pas ; le chemin est facile.

Après avoir de loin contemplé ces beaux lieux,
Dont Anchise foulait les prés délicieux,
Ils descendent : Anchise, au fond de ces bocages,
De ses neveux futurs contemplait les images ;
D'un regard paternel il fixait tour à tour
Ce peuple de héros qui doivent naître un jour ;
Il remarquait déjà les mœurs, les caractères,
Les vertus, les exploits des enfants et des pères.
Son fils sur les gazons vers lui marche à grands pas ;
Anchise, plein de joie, accourt, lui tend les bras ;
Et l'œil baigné de pleurs, d'une voix défaillante :
— Te voilà donc, dit-il ; ta tendresse constante
A donc tout surmonté ! je puis donc, ô mon fils,
Ouïr ta douce voix, fixer tes traits chéris !
Hélas ! en t'espérant, dans ces belles demeures,
Mon amour mesurait et les jours et les heures ;
Il ne m'a point trompé. Mais que de maux divers,
O mon fils, t'ont suivi sur la terre et les mers !
Combien j'ai craint surtout le séjour de Carthage !
— O mon père ! c'est vous, c'est votre triste image
Qui, de tous les devoirs m'imposant le plus doux,
Du séjour des vivants m'a conduit près de vous.
Pour moi, pour mes vaisseaux, bannissez vos alarmes,
Donnez-moi cette main ; que je goutte les charmes
D'un entretien si doux. Ah ! ne m'en privez pas :
Laissez-moi vous tenir, vous serrer dans mes bras !
De ce dernier adieu ne m'ôtez point les charmes.

Il dit, et de ses yeux laisse tomber des larmes,
Trois fois, pour le saisir, fait de tendres efforts ;
Trois fois l'ombre divine échappe à ses transports.
Tel fuit le vent léger, tel s'évapore un songe....

Après que le vieil Anchise a fait voir à Énée toute sa descendance et tous les grands faits de son peuple jusqu'à Auguste, Énée doit quitter l'Élysée; il est conduit par son père aux deux portes qui lui sont ouvertes : l'une est de corne, l'autre est d'ivoire. Ce sont les portes des songes. Énée sort par la porte d'ivoire et rejoint ses vaisseaux.

XXXIX. — L'ENFER DE MILTON.

> Stridor ibi et gemitus pœnarum,
> Atroque tumultu fervet ager.
> STACE, *Thébaïde,* liv. II.

Dans Milton (mais ici c'est encore de la poésie), l'enfer est un globe énorme entouré d'une triple voûte de feux dévorants. Il est placé dans le sein de l'antique chaos et de la nuit informe. On y voit cinq fleuves : le Styx, source exécrable consacrée à la haine; l'Achéron, fleuve noir et profond qu'habite la douleur; le Cocyte, ainsi nommé des sanglots perçants qui retentissent sur ses funèbres rivages; le fougueux Phlégéton, dont les flots, précipités en torrents de feu, portent la rage dans les cœurs, et le tranquille Léthé, qui roule dans un lit tortueux ses eaux silencieuses.

Au delà de ce fleuve s'étend une zone déserte, obscure et glacée, perpétuellement battue des tempêtes et d'un déluge de grêle énorme qui, loin de se fondre en tombant, s'élève en monceaux, semblable aux ruines d'une antique pyramide. Tout autour

sont des gouffres horribles, des abîmes de neige et de glace. Le froid y produit les effets du feu, et l'air gelé brûle et déchire.

C'est là qu'à certains temps fixés tous les réprouvés sont traînés par les Furies aux ailes de harpie. Ils ressentent tour à tour les horribles tourments des deux extrémités dans la température, tourments que leur succession rapide rend encore plus affreux. Arrachés de leur lit de feu dévorant, ils sont plongés dans des monceaux de glace. Immobiles, presque éteints, ils languissent, ils frissonnent et sont de nouveau rejetés au milieu du brasier infernal.

Ils vont et reviennent ainsi de l'un à l'autre supplice; et, pour le combler, ils franchissent chaque fois le Léthé; ils s'efforcent, en le traversant, d'atteindre l'onde enchanteresse; ils n'en désireraient qu'une seule goutte; elle suffirait pour leur faire perdre, dans un doux oubli, le sentiment de leurs maux. Hélas! ils en sont si proches! Mais leur destin ne le leur permet pas. Méduse, aux regards terribles, à la tête hérissée de serpents, s'oppose à leurs efforts; et, semblable à l'eau que poursuivait si vainement Tantale, l'onde fugitive se dérobe aux lèvres qui l'aspirent.

On voit que Milton a employé dans ses tableaux les traditions païennes. En cela il n'a fait que suivre le Dante. Mais voici d'autres personnages.

A la porte de l'enfer, dit Milton, sont deux figures effroyables; l'une qui représente une femme jusqu'à la ceinture, mais dont le reste du corps est une énorme queue de serpent, recourbée en replis écail-

leux et armée d'un aiguillon mortel à son extrémité. Ses reins sont ceints d'une meuté de chiens féroces qui, sans cesse ouvrant leurs larges gueules de Cerbère, frappent perpétuellement les airs des plus odieux hurlements. Ce monstre est le Péché, fille sans mère, sortie du cerveau de Satan. Il tient les clefs de l'enfer.

L'autre figure, si l'on peut appeler ainsi un spectre informe, un fantôme dépourvu de substance et de membres distincts, l'autre figure, noire comme la nuit, féroce comme les Furies, terrible comme l'enfer, agite un dard redoutable; et ce qui semble être sur sa tête porte l'apparence d'une couronne royale. Ce monstre est la Mort, fille de Satan et du Péché.

Après que le premier homme fut devenu coupable, la Mort et le Péché construisirent un solide et large chemin sur l'abîme. Le gouffre enflammé reçut patiemment un pont dont l'étonnante longueur s'étend du bord des enfers au point le plus reculé de ce monde fragile. C'est à l'aide de cette facile communication que les esprits pervers passent et repassent sur la terre, pour corrompre ou punir les hommes.

Mais si l'enfer est hideux, ses hôtes ne le sont pas moins. Quand, d'un son rauque et lugubre, la trompette infernale appelle les habitants des ombres éternelles, le Tartare s'ébranle dans ses gouffres noirs et profonds; l'air ténébreux répond par de longs gémissements; soudain les puissances de l'abîme accourent à pas précipités. Spectres étranges, horribles, épouvantables! la terreur et la mort habi-

tent dans leurs yeux; quelques-uns, avec une figure humaine, ont des pieds de bête farouche; leurs cheveux sont entrelacés de serpents; leur croupe immense et fourchue se recourbe en replis tortueux. On voit d'immondes harpies, des centaures, des sphinx, des gorgones, des scylles qui aboient et dévorent; des hydres, des pythons, des chimères qui vomissent des torrents de flamme et de fumée; des Polyphèmes, des Gérions, mille monstres plus bizarres que jamais n'en rêva l'imagination, mêlés et confondus ensemble. Ils se placent les uns à gauche, les autres à droite de leur sombre monarque. Assis au milieu d'eux, il tient d'une main un sceptre rude et pesant; son front superbe, armé de cornes, surpasse en hauteur le roc le plus élevé, l'écueil le plus sourcilleux : Calpé, l'immense Atlas lui-même ne sont auprès de lui que de simples collines.

Une horrible majesté, empreinte sur son farouche aspect, accroît la terreur et redouble son orgueil. Son regard, tel qu'une funeste comète, brille du feu des poisons dont ses yeux sont abreuvés. Une barbe longue, épaisse, hideuse, enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velue; sa bouche, dégouttante d'un sang impur, s'ouvre comme un vaste abîme. De cette bouche empestée s'exhalent, avec un souffle empoisonné, des torrents de flamme et de fumée. Ainsi l'Etna, de ses flancs embrasés, vomit avec un bruit affreux de noirs torrents de soufre et de bitume. Au son de sa voix terrible, l'abîme tremble, Cerbère se tait épouvanté, l'hydre est muette, le Cocyte s'arrête immobile.

XL. — UNE VISION DE SAINTE TÉRÈSE.

Horrendo modo fit miseris mors sine morte, finis sine fine, defectus sine defectu.
S. Gregorii *Moral.* IX.

« Étant un jour en oraison, il me sembla, dit sainte Térèse dans sa Vie, que je me trouvais en un moment dans l'enfer, sans savoir de quelle manière j'y avais été portée. Je compris seulement que Dieu voulait que je visse le lieu que mes péchés méritaient. Cela dura très-peu; mais quand je vivrais encore plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre un moment le souvenir.

» L'entrée m'en parut comme une petite ruelle longue, étroite et caverneuse, fermée par un bout, et plutôt comme un four fort bas, fort serré et fort obscur. Le terrain me semblait composé d'une boue extrêmement sale, d'une odeur insupportable, et grouillante d'une multitude énorme de reptiles venimeux.

» Au bout de cette affreuse ruelle était un creux fait dans la muraille en forme de niche; je m'y vis loger très à l'étroit; et quoique tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvait passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris quand je fus dans cette espèce de niche.

» Ce tourment était si terrible que tout ce qu'on en peut dire ne saurait en représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible

feu qu'il me serait impossible de le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir.

» J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables que l'on puisse endurer en cette vie, de l'aveu des médecins; mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors, joint à l'horreur que j'avais de voir que ces peines étaient éternelles; et cela même est encore peu si on le compare à l'agonie où se trouve l'âme. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle, et son affliction et son désespoir vont à un tel excès que j'entreprendrais en vain de les dépeindre.

» C'est peu de dire qu'il lui semble qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait ainsi une force étrangère à elle-même qui se l'arracherait et la mettrait en pièces.

» Quant au feu intérieur et au désespoir, qui sont comme le comble de tant d'horribles tortures, j'avoue pouvoir encore moins les représenter. Je ne savais qui me les faisait endurer; mais je me sentais brûler et comme hacher en mille pièces, et chaque tourment me semblait être la plus terrible de toutes les peines.

» Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher; j'y étais comme dans un tronc fait dans la muraille, et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent et pressent ce qu'elles enferment. Ce ne sont qu'épaisses ténèbres, sans aucun mélange de lumière; et je ne comprends

pas comment il se peut faire que, quoiqu'il n'y ait pas de clarté, on y voie tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

» Notre-Seigneur ne voulut pas me donner alors une plus grande connaissance de l'enfer. Mais il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtiments encore plus épouvantables pour certains péchés. Comme je ne souffrais pas la peine, ils ne me pénétrèrent pas d'une crainte aussi grande que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle Notre-Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourments, aussi réellement et véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvais rien comprendre à la manière dont cela se passait; mais je comprenais bien que c'était une grande grâce que Dieu me faisait de vouloir que je visse ainsi de quel abîme son infinie miséricorde m'avait tirée; car tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginé des différentes peines des damnés, n'est pas moins différent de la vérité qu'une copie ne l'est de son original; et brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

» Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter s'est passé, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace d'effroi dans mes veines. Depuis cette vision, tout ce qu'on peut endurer ici-bas me paraît méprisable, et il me semble que c'est sans sujet que nous nous plaignons. Il n'y a pas de maux, quelque grands qu'ils soient, qui ne me paraissent faciles à supporter en comparaison d'un seul moment

de ce que je souffrais alors, et je ne puis assez m'étonner qu'ayant lu auparavant tant de livres qui traitaient des peines de l'enfer, je n'en fusse pas fort effrayée, ne me les imaginant pas du tout telles qu'elles sont.

» Cette même vision m'a causé l'incroyable peine que je souffre de voir tant d'âmes infidèles, que le baptême avait rendues membres de l'Église, se perdre malheureusement; et ma passion pour leur salut est si violente, que je crois certainement que si j'avais plusieurs vies, je les donnerais toutes de très-bon cœur pour délivrer une de ces âmes de tant d'horribles tourments.

» Que si nous ne pouvons voir souffrir une personne que nous aimons sans être touchés de compassion, et sans ressentir vivement sa douleur lorsqu'elle est grande, de quelle affliction ne devons-nous pas être pénétrés en voyant une âme se précipiter pour jamais dans les plus effroyables de toutes les peines, puisqu'il n'y a pas de proportion entre celles qui finissent avec la vie et celles qu'endureront à jamais ceux que le démon entraîne chaque jour avec lui dans cet épouvantable gouffre!

» Je ne saurais donc trop désirer, puisque cela est si important, qu'il n'y ait rien que nous ne fassions pour nous efforcer de plaire à Dieu et pour obtenir qu'il nous aide de sa grâce. Et j'avoue ne pouvoir considérer sans frayeur que, quoique j'eusse quelque soin (toute pécheresse que je suis) de servir le Seigneur, et de ne point tomber dans certaines fautes que l'on compte pour rien dans le monde; quoi-

que Dieu me fît la grâce de souffrir avec patience de fort grandes maladies; que je ne fusse sujette, ce me semble, ni au murmure, ni à la médisance, ni à la haine, ni à l'envie, ni aux autres péchés où l'on peut offenser Dieu grièvement; enfin, quoique j'eusse presque toujours sa crainte devant les yeux, je frémis en songeant qu'il m'a fait voir néanmoins ce lieu que les démons m'avaient préparé pour la punition de mes péchés, et m'a fait connaître que, quelque terribles que fussent ces tourments, je méritais d'en souffrir de plus grands encore.

» Ai-je donc tort de dire que l'on ne peut, sans un danger extrême, se tenir en assurance, et qu'une personne qui tombe à tout moment dans le péché mortel ne peut manquer de se perdre, si elle ne se résout, pour l'amour de Dieu, à fuir les occasions qui l'engagent à l'offenser, afin d'attirer par ce moyen sa miséricorde, et de le porter à l'assister comme il m'a assistée?

» Je le prie de tout mon cœur de continuer à me soutenir de sa main toute-puissante, pour m'empêcher de retomber et de recevoir la terrible punition dont il m'a fait voir que j'étais digne. Je vous conjure, mon Sauveur, de m'en délivrer par votre bonté infinie. Ainsi soit-il. »

XLI. — LA VISION D'ALBÉRIC.

Ne cherchons pas à savoir où est l'enfer.
Mais cherchons à l'éviter.

S. JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie* XXXI *aux Romains.*

Nous ignorons quel était cet Albéric auquel on doit la vision célèbre que nous allons résumer ici. Il y a plusieurs Albéric, l'un, gardien de l'église d'Aix (1), a écrit la chronique de Jérusalem pendant la première croisade; un autre, moine de Cluny, fut cardinal et légat du saint-siége au douzième siècle; un autre fut l'un des fondateurs de l'ordre de Cîteaux à la même époque; un autre, né à Bergame, s'occupa de jurisprudence civile et canonique au seizième siècle. Des chevaliers et des princes portèrent le même nom au moyen âge. Quoi qu'il en soit, la vision d'Albéric est une autre excursion hors du monde où nous sommes, qui a dû être connue du Dante. Elle est écrite en latin et n'a été publiée que de notre temps. Le P. Constanzi en avait donné vers 1801 des extraits, en signalant cette œuvre comme antérieure à la *Divine Comédie*. M. Artaud en parle dans sa Vie du Dante (2); et, dans sa grande édition du même poëte (3), le P. Lombardi a inséré

(1) On ne sait s'il s'agit d'Aix-la-Chapelle, ou d'Aix en Provence, ou d'Aix en Savoie.

(2) En tête de sa traduction du *Paradis*, 1811.

(3) Quatre volumes in-4°. Rome, 1815-1817; au dernier volume.

cette pièce, en nous apprenant qu'Albéric était moine au Mont-Cassin lorsqu'il écrivit sa vision.

Nous l'exposerons sommairement :

« Je dois raconter, dit Albéric, alors parvenu à un âge avancé, une vision que j'ai eue dans mes jeunes années, et dont les souvenirs n'ont jamais cessé de m'être présents.

» A l'âge de dix ans, je restai neuf jours et neuf nuits tellement privé de sentiment que tout le monde me croyait mort. Si on ne me mit pas en terre, c'est qu'on était surpris de voir qu'aucune marque de dissolution n'apparaissait en mon corps. Pendant qu'on ne s'expliquait pas que je restasse inanimé si longtemps, il se passait dans mon âme des choses merveilleuses.

» *Aussitôt que l'évanouissement eut arrêté tout* mouvement de mon corps, je vis un oiseau blanc, de la forme d'une colombe, descendre légèrement sur moi. Il mit son bec dans ma bouche, et au même instant je sentis qu'il m'enlevait dans les airs. Un moment après, je vis saint Pierre, accompagné de deux anges auxquels il fit signe de m'emporter dans l'espace, et il me dit :

» — Enfant, vous allez voir premièrement les lieux où les tourments qui expient les péchés n'ont pas la rigueur des châtiments éternels.

» Et je fus conduit dans une région remplie de charbons et de vapeurs bouil*lantes. Il me fut dit* que là se purifiaient les penchants coupables inhérents à la nature humaine dans les âmes des enfants. Les âmes qui ne comptaient qu'une année de vie ici-bas

restaient là sept jours; celles qui comptaient deux années s'épuraient quatorze jours; et les autres plus âgées dans la même proportion.

» De ce lieu, je passai dans une vallée où je vis une immense multitude d'âmes plongées dans la glace; elles gémissaient de ce supplice, qui les brûlait comme eût fait la flamme. C'étaient les âmes de ceux, hommes et femmes, qui avaient dans leur vie offensé la sainte vertu de pureté.

» Dans une autre vallée plus redoutable, les âmes qui avaient vécu sans compassion pour les orphelins, et les malheureux étaient entourés d'épines et de serpents. Celles qui avaient trahi la foi conjugale étaient suspendues au-dessus de feux ardents.

» Je vis encore une échelle de fer rougie au feu, haute de plus de quatre cents pieds; des criminels étaient contraints à en monter les échelons brûlants et à les redescendre, pour reprendre sans cesse ce pénible exercice.

» On me conduisit ensuite à l'enfer, dont l'entrée est un gouffre qui exhale la plus repoussante odeur, et dont la puanteur, produite sans doute par l'effroyable fondrière de crimes et d'abominations qui fermentent dans ce lieu sans se consumer, ne peut se décrire en aucune langue. Cette entrée semblait gardée par un énorme serpent, retenu là au moyen de chaînes puissantes. Les âmes s'avançaient en foule vers la gueule immense de ce monstre, qui les avalait comme des mouches, semblait les digérer ou les triturer un instant et, au bout du peu de temps qu'exige une aspiration, les rejetait derrière lui

comme de bruyantes étincelles. C'est ainsi qu'elles étaient lancées dans l'enfer. Judas reparaissait souvent, avec quelques autres, pour subir ce triste supplice.

» Les peines de tous les criminels, apostats, simoniaques, homicides, larrons, faux témoins et autres étaient en enfer des supplices dont l'énumération trop longue ferait horreur. Je vis les homicides dans un lac de feu qui avait tout à fait l'odeur et la couleur du sang. »

Il paraît qu'Albéric, en sortant de l'enfer, repassa par le purgatoire; car il dit qu'on ne peut se retirer du lieu d'expiation qu'en traversant un fleuve, sur un pont qui s'élargit pour les âmes dont l'épuration est finie, mais qui se rétrécit de manière à faire reculer celles qui ont gardé quelque souillure.

« Après avoir passé ce fleuve, dit-il, je me trouvai dans une plaine immense, couverte de ronces et d'épines, et qu'on ne pouvait guère franchir qu'en soixante-douze heures. Les âmes qui, délivrées du poids de leurs péchés, les traversaient au plus vite, étaient poursuivies par des démons armés de fourches dont les dents étaient des couleuvres; ces démons hurlaient de rage en voyant que ces âmes n'étaient pas pour eux.

» Au sortir de cette plaine de la dernière épreuve, elles arrivaient dans une contrée admirable, où il n'y avait plus que bonheur et délices, où les bienheureux jouissaient éternellement de la vue et des splendeurs de Dieu.

» Je vis là une âme que son ange gardien amenait

devant son juge suprême. À côté de lui était l'ange de la miséricorde, qui avait apporté une larme de repentir de cette pauvre âme, et cette larme effaçait toute une page de péchés.

» Saint Pierre me fit parcourir alors les sept cieux, où je vis les saints, les glorieux martyrs, les vierges dévouées et toutes les âmes sauvées en différents degrés de gloire, mais en égal degré de bonheur.

» Arrivé au dernier ciel, mes guides me montrèrent de plus grandes merveilles dont j'étais séparé par une balustrade; mais ils me défendirent de les révéler; et ils me ramenèrent à mon corps (1). »

Alors Albéric sortit de son long évanouissement, mais si frappé de tout ce qu'il lui avait été donné de voir, que, pendant plusieurs jours, sa mère, ses parents, ses amis, venus pour le féliciter, ne purent se faire reconnaître de lui.

(1) On trouve dans les testaments des douze patriarches quelques visions du ciel. Lévi parcourt les sept cieux, qui lui sont ouverts. Il dit que le premier, c'est-à-dire le plus rapproché de nous, est aussi le moins agréable, parce qu'il est voisin des iniquités des hommes; que le second contient les neiges, les feux et tous les fléaux, qui sont là en réserve pour châtier la terre; que les armées célestes, chargées de lutter contre les mauvais anges, occupent le troisième ciel. Les saints habitent le quatrième. Il voit dans le cinquième les anges qui intercèdent pour nous. Dans le sixième sont les messagers et les ministres de Dieu. C'est dans le septième que Dieu réside, entouré des Trônes, des Vertus et des Puissances. Les visions des autres patriarches sont des prophéties. Voyez les *Légendes de l'Ancien Testament*. Ces écrits des douze patriarches sont apocryphes, c'est-à-dire au moins incertains. On croit qu'ils ont été écrits au premier siècle de l'Église par un Juif converti. Grabe, qui les croit antérieurs à la venue de Notre-Seigneur, les a placés dans le tome Ier de son *Spicilegium Patrum*.

XLII. — LA VISION DU PRISONNIER.

Comment se fit ce prodige,
C'est ce que je ne sais pas.
ÉMILE COTTENET, *Chansons*.

Alessandro Alessandri raconte, dans son livre qui a eu une certaine célébrité (1), une singulière aventure; elle a eu lieu en une ville d'Italie qu'il ne nomme pas, de peur d'offenser la famille du personnage dont il va être question.

Le souverain ou gouverneur de cette ville était, dit-il, un tyran cruel. Il arriva qu'un pauvre homme du pays lui tua, par hasard et sans le vouloir, un lévrier à qui il tenait plus qu'à aucun de ses serviteurs. C'est une dégradation de la charité qui se voit encore quelquefois. Furieux outre mesure, à cette nouvelle, le tyran fit prendre le pauvre homme, qu'on enferma, chargé de chaînes, dans un cachot sombre et solide, dont les portes de fer étaient fermées de plusieurs clefs.

Ne voulant pas que l'infortuné échappât au châtiment qu'il se réservait d'étudier, en attendant qu'il eût trouvé un genre de peine qui satisfît sa grande colère, il fit mettre encore à la porte du cachot une bonne et sûre garde. Mais deux ou trois jours après, celui qui portait à manger au prisonnier, ayant ouvert toutes les serrures et trouvant tout en bon état, s'avança comme de coutume au siége de pierre où le malheureux restait assis; il ne s'y trouvait plus.

(1) Alessandri ab Alessandro *Genialium dierum libri VI*, cap. XXI.

Comme il avait solidement refermé les portes derrière lui, qu'il en tenait les clefs à la main, il promena sa lanterne dans tous les coins et ne vit rien nulle part. Il visita les fers et les trouva entiers. Comment cet homme avait-il pu retirer son cou, ses mains et ses pieds des chaînes et carcans dont rien n'était rompu ? et comment avait-il pu s'échapper à travers les épaisses murailles qui n'avaient aucune ouverture, et où rien ne laissait la moindre trace?

Il prit à témoin les gardes qui étaient à la porte, et qui, ainsi que lui, virent dans ce fait quelque chose comme un miracle. Il alla en instruire le tyran.

Celui-ci, ayant tout vérifié lui-même, ne put douter de l'évasion. Mais quoiqu'elle fût inexplicable, il tenait à son criminel; il fit donc fouiller la ville de maison en maison; on ne trouva rien, et toute la ville cria au prodige.

Trois jours après cette évasion inexpliquée, les portes du cachot étaient rigoureusement closes, comme quand le prisonnier l'habitait, lorsqu'il en sortit des cris lamentables. On appela le geôlier, qui vint avec ses clefs, ne sachant qui pouvait crier là. A sa grande stupéfaction, il vit sur le siége de pierre l'involontaire meurtrier du chien, assis et demandant à manger, car il se mourait de faim, n'ayant rien pris depuis trois jours; il était rétabli dans ses fers comme au premier moment. On voulut savoir qui l'avait emmené, qui l'avait ramené, et par quel moyen occulte il avait pu rentrer dans son cachot et reprendre seul ses fers qui étaient rivés.

Il était pâle comme un mort; ses yeux effarés lui

donnaient un aspect étrange, et il ne répondait rien. D'où venait-il? C'est ce que lui demandaient au moins le geôlier et les gardes, troublés, comme on peut croire. Il répondit enfin qu'il ne voulait rien dire que devant son seigneur, à qui il avait d'importants secrets à révéler.

Le tyran, frappé de ce qu'on lui rapportait, ordonna qu'on fît manger ce pauvre homme et qu'on le lui amenât. Il l'attendait, entouré de quelques-uns de ses amis, qui se montrèrent aussi curieux que lui d'entendre ce que le prisonnier raconterait.

— Monseigneur, dit-il quand il entra, vous saurez que, pour le malheur que j'ai eu, me trouvant enchaîné dans un cachot si obscur et m'attendant à pis encore, je tombai dans un tel désespoir que j'appelai le diable à mon secours, lui promettant de faire ce qu'il voudrait, pourvu qu'il me tirât de là et m'emmenât hors de cette misérable prison. Le diable vint presque aussitôt, et dès que j'eus fait mes conventions avec lui, je me sentis emporté, sans comprendre comment, et entraîné dans des régions ténébreuses où plusieurs personnages étaient tourmentés par le feu et d'autres peines. Un nombre infini de démons circulaient autour d'eux. Je compris en frémissant que j'étais en enfer. Je reculai aussitôt sur mon imprudence, et je demandai humblement pardon à Dieu. Alors je vis là des rois, des princes et même des prélats, qui avaient profané ici-bas leur dignité et leurs vœux. Sans ouvrir les lèvres, je me recommandais aussi à la sainte Vierge. Plusieurs personnes que vous avez connues, monseigneur, entre

autres un de vos grands amis (il le nomma), étaient dans les tourments. Votre ami, bien curieux d'avoir de vos nouvelles, me demanda si vous étiez toujours aussi cruel que lorsqu'il était votre compagnon. Je lui répondis que vous n'aviez rien changé dans vos habitudes. Sur quoi il me dit qu'il me priait, quand je vous reverrais, parce qu'il reconnaissait que je n'étais pas mort, de vous engager à réformer votre vie, attendu qu'il savait qu'on vous préparait en enfer une place où vous seriez aussi grandement tourmenté, si ne vous amendiez pas.

Or, afin que vous ne doutiez pas de mes paroles, votre ami m'a donné un signe qui n'est connu que de vous et de lui, et qui vous servait de mot de guet lorsque vous étiez à guerroyer ensemble.

Le prisonnier prononça ce mot de guet, et le tyran, sachant bien que ce mot n'était connu que de Dieu, de son ami et de lui, s'épouvanta extrêmement.

Quand il se fut un peu remis, il demanda encore au pauvre homme comment son ami était vêtu en enfer. — De satin cramoisi, répondit le prisonnier, du moins il me sembla tel; mais en réalité c'était du feu qui avait cette semblance, car ayant voulu toucher ce vêtement, je m'y suis brûlé la main, comme vous voyez.

Et il montra sa main fraîchement brûlée.

A cet autre témoignage, le tyran demeura plus frappé encore. Il était devenu pâle et si décomposé qu'à peine sa femme et ses parents le pouvaient reconnaître. Il rendit la liberté au bonhomme, changea

totalement de vie et ne s'occupa, dans la pénitence et l'effroi, que de son salut. Mais le narrateur ne dit pas s'il persévéra et s'il y a lieu de croire qu'il fut sauvé; il dit seulement qu'il vécut peu de temps après cette aventure.

Il n'exprime pas non plus comment il a pu se faire que le diable ramenât dans sa prison l'homme qui, dans son égarement, s'était donné à lui. On présume que ce fut une intervention de la sainte Vierge, qui eut pitié du pauvre homme et qui voulait arrêter les excès du tyran.

XLIII.

UN PETIT RÉCIT DE SAINT PRUDENCE.

> Nous jugeons impossible ce que nous ne pouvons pas, et souvent même ce que nous ne comprenons pas. FRÉRON.

Le saint évêque de Troyes Prudence raconte, dans les *Annales de Saint-Bertin*, ou du moins dans la partie de ces annales qui lui est attribuée, un récit que M. Labitte a relevé et que nous reproduisons d'après lui (1).

« Un prêtre anglais, dont le nom est resté inconnu, fut, une certaine nuit, tiré de son sommeil par un personnage qui lui ordonnait de le suivre. Le prêtre se hâta d'obéir, et il fut conduit dans une contrée où s'élevaient de nombreux édifices. Les deux voyageurs entrèrent dans l'un de ces monuments, qui

(1) *Revue des Deux-Mondes*. Septembre 1842.

était une magnifique cathédrale. Là était une troupe innombrable d'enfants. Ayant remarqué que chacun d'eux lisait dans un volume où se croisaient alternativement des lignes noires et des lignes sanglantes, le prêtre anglais interrogea son guide. — Les lettres de sang, répondit le personnage, sont les crimes des hommes; les enfants sont les âmes des saints, qui invoquent la clémence de Dieu.

» Peu après le prêtre se retrouva dans son lit. »

XLIV. — LES DOUTES DE THÉOPHANE.

Una fides.

S. Paul.

Jean Moschus raconte, dans son célèbre ouvrage intitulé *Leïman (pré spirituel)*, qu'un saint personnage nommé Cyriaque, menant la vie solitaire dans la laure de Calamon (1), près du Jourdain, reçut un jour un pèlerin, engagé aussi dans la vie monastique et qui se nommait Théophane. Il arrivait de Dora, dans la partie de la terre de Chanaan qui avoisinait Tyr. Ce moine venait soumettre au pieux solitaire des hésitations qui le troublaient à propos du vœu de chasteté. Le bon vieillard se mit à l'exhorter, à relever son courage et à le raffermir par les saintes et douces espérances du bonheur éternel qui récompense la vie de sacrifices.

(1) L'Église grecque a donné le nom de laures aux réunions d'un certain nombre de maisons ou de cellules habitées par les solitaires de la Thébaïde ou de la Judée. Il signifiait ce qu'on appelle du nom de paroisses dans les campagnes.

Théophane fut si touché des consolations que lui donnait Cyriaque qu'il s'écria :

— En vérité, mon père, si je n'étais en communion avec les nestoriens qui habitent la région où je me suis consacré à Dieu, je serais heureux de demeurer près de vous.

En entendant cet aveu, le vénérable Cyriaque se sentit profondément contristé. Il voyait ce pèlerin, en qui il reconnaissait la bonne volonté que Dieu recherche, perdu par l'hérésie.

— Vous êtes, mon frère, lui dit-il, dans une voie pernicieuse; votre âme ne se sauvera que si vous rentrez dans la sainte Église catholique, apostolique et romaine, qui est le seul bercail de Notre-Seigneur Jésus-Christ; vous ne parviendrez au port de la bienheureuse éternité que si vous croyez, comme nous qui sommes dans la vérité, que la toute sainte et glorieuse Vierge Marie est la mère de Dieu.

— Hélas! répondit le pèlerin, toutes les sectes et toutes les hérésies disent comme vous, mon père : Si vous n'êtes pas en communion avec nous, vous ne pouvez être sauvé. Pauvre malheureux que je suis, que dois-je faire dans mes cruelles incertitudes et dans les doutes qui me troublent? Priez pour moi, mon père, demandez-lui, vous dont le cœur ne tremble pas, de me faire connaître, embrasser et suivre la vraie foi.

Le saint homme recueillit avec joie ces paroles du moine pèlerin, et il lui dit : — Reposez-vous ici, mon frère; je ferai ce que vous souhaitez. Mettez pleinement votre confiance en Dieu; il vous éclairera,

il vous révélera même, s'il le faut, ce que vous devez connaître, et vous donnera la grâce d'y conformer votre vie.

Ayant donc laissé Théophane en sa cellule, le vieillard s'en alla aux bords de la mer Morte et pria jusqu'à la nuit pour son hôte.

Dieu a permis plusieurs fois des visions et divers prodiges pour ramener à lui les cœurs droits (1). Le lendemain matin, Théophane, en méditant et priant, s'était écarté quelque peu dans la solitude, lorsqu'il vit subitement devant lui un homme debout, au regard sauvage, qui lui dit :

— Viens avec moi, et tes yeux verront la vérité.

Cet homme le prit par la main et l'emmena, d'un ton impérieux, en un lieu où dominaient les ténèbres. Il en jaillissait des flammes et d'insupportables odeurs. Théophane y entra avec effroi; il vit, dans les feux ardents, Nestorius, Arius, Eutychès, Dioscore, Manès et bien d'autres.

— Voilà, lui dit son guide, la région des hérétiques et de ceux qui les suivent. Si le lieu te convient, demeure en ta doctrine; et ta place sera prête quand ton âme quittera sa dépouille mortelle. Si tu n'es pas curieux de subir ces supplices, écoute le vieillard Cyriaque; deviens enfant soumis de l'Église qui est une, et pratique les vertus qu'elle recommande.

Le moine pèlerin, ramené au bercail, s'en retourna

(1) On peut le voir dans les *Légendes des vertus théologales et cardinales :* Vertu et Foi; et dans les *Légendes des sacrements,* aux Légendes de la pénitence, à celles de l'eucharistie et à celle de l'extrême onction.

à la cellule du solitaire, rentra aussitôt dans le sein de l'Église catholique et mena dès lors une vie pénitente et pure, que couronna une heureuse mort.

XLV. — LA VISION DU MOINE D'ÉVESHAM.

> Unusquisque, quantum exigit culpa, tantam illic sentiet pœnam.
>
> S. Gregorii *Dial.*, lib. IV.

Ce fut, dit-on, pendant une léthargie qu'un moine d'Évesham, en l'an 1196, eut la vision qu'on va lire et qu'il raconta avec détails à ses frères. Guidé par saint Nicolas, il fut emporté vers l'orient, et il entra bientôt dans une plaine marécageuse où il vit une si grande multitude d'âmes que leur nombre dépassait tout ce qu'il pouvait imaginer. C'étaient des pécheurs soumis à divers tourments en rapport avec leurs fautes et la situation où ils les avaient commises pendant qu'ils étaient du nombre des vivants.

« La variété des supplices dont j'ai été le témoin, dit-il, était infinie : ceux-ci étaient rôtis au feu, ceux-là étaient dans des poêles, comme des poissons qu'on fait frire; d'autres avaient la chair labourée par des ongles de fer, qui mettaient à découvert leur charpente osseuse; d'autres étaient plongés dans des bains de poix et de soufre, qui exhalaient une odeur affreuse, et où se trouvaient mêlés de l'airain, du plomb et d'autres métaux fondus; quelques-uns étaient rongés par les dents vénimeuses de reptiles monstrueux; quelques autres étaient lancés sur des

pieux surmontés de pointes de fer rouge. Les tourmenteurs les déchiraient avec des ongles de fer, les meurtrissaient à grands coups de fouet, leur enlevaient la chair à force de tortures.

» Je retrouvai parmi ces malheureux des gens que j'avais connus et avec qui j'avais été lié dans cette vie; leur sort n'était pas à tous le même : parmi eux se trouvaient des personnages élevés en dignité.

» Après avoir traversé ce premier théâtre des douleurs, le moine et son guide, saint Nicolas, passèrent dans une vallée profonde et ténébreuse, entourée de montagnes escarpées. Au fond coulait un large fleuve aux ondes noires et fétides. D'un côté, des flammes ardentes s'élevaient jusqu'aux cieux, de l'autre, la grêle, les vents sévissaient à l'envi. Cette vallée était remplie d'une multitude immense d'âmes.

» Les pécheurs étaient plongés d'abord dans le fleuve fétide; à leur sortie, ils devenaient la proie des flammes allumées sur le bord; ces flammes, en se succédant, les emportaient en l'air comme des étincelles échappées d'une fournaise, et ils retombaient dans les profondeurs de l'autre rive où ils étaient entraînés par le vent, morfondus par les neiges, frappés par la grêle; puis leur supplice recommençait : de nouveau précipités par la violence de l'ouragan dans les flots fétides du fleuve, ils étaient exposés de nouveau aux flammes dévorantes. Les uns étaient tourmentés par la chaleur ou par le froid, plus longtemps que les autres; ceux-là faisaient un plus long séjour dans les eaux fétides du fleuve; d'autres, enfin, ce qui est horrible à dire, étaient

écrasés dans les flammes comme des olives sous le pressoir, et je voyais leur angoisse interminable.

» Nous quittâmes, mon guide et moi, cette vallée de larmes, et nous atteignîmes une plaine immense, située dans les profondeurs de la terre, et dont l'accès semblait fermé à tout autre qu'aux démons qui torturent, et qu'aux âmes qui sont torturées. Sur cette plaine régnait un chaos épouvantable : c'était un mélange et comme un tournoiement d'une fumée de soufre, d'une vapeur intolérable et puante, d'un noir tourbillon de poix enflammée; et ce mélange, s'élevant comme une vaste nuée, remplissait ce vide horrible.

» La plaine était couverte d'une multitude de reptiles, aussi nombreux que les tuyaux de paille dont on jonche les cours des maisons. Ces bêtes hideuses, monstrueuses, et dont l'imagination ne peut se figurer les formes étranges, étaient plus effrayantes encore par le feu qui sortait de leurs naseaux et de leur gueule horriblement distendue. Leur insatiable voracité s'acharnait sur ces malheureux.

» De tous côtés arrivaient des démons courant çà et là comme des furieux, et aggravant partout les supplices. Tantôt ils coupaient les damnés par morceaux avec des instruments rougis au feu; tantôt ils leur enlevaient la chair jusqu'aux os; ou bien ils les jetaient dans un brasier et les faisaient fondre comme on fait fondre l'étain; ou encore ils les rendaient rouges comme la flamme elle-même. En un instant, ces malheureux subissaient cent supplices différents. Je les voyais anéantis, puis reparaissant, perdant de

nouveau toute forme humaine, puis reprenant une figure. Tel était le sort de ceux qu'une vie criminelle avait amenés en ce lieu.

» Leurs transformations étaient sans fin ; nul terme, nulle borne au renouvellement de leur supplice.

» Il me reste à vous dire qu'il y a un supplice abominable, honteux et horrible plus que les autres, auquel sont condamnés ceux qui, dans leur vie mortelle, se sont rendus coupables de ce crime qu'un chrétien ne peut nommer, dont les païens mêmes et les gentils avaient horreur. Ces misérables étaient assaillis par des monstres énormes, qui paraissaient de feu, dont les formes hideuses et épouvantables dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir. Malgré leur résistance et leurs vains efforts, ils étaient contraints de souffrir leurs abominables attouchements. Au milieu de ces hideux rapprochements, la douleur arrachait à ces infortunés palpitants des lamentations rugissantes. Bientôt ils tombaient privés de sentiment et comme morts; mais il leur fallait revenir à la vie et renaître de nouveau pour subir de nouveau le même supplice.

» O douleur! la foule de ces infâmes était aussi nombreuse que leur supplice était épouvantable.

» Dans cet horrible lieu, je ne reconnus ni ne cherchais à reconnaître personne; tant l'horreur du crime et du supplice, et la puanteur qui s'exhalait, m'inspiraient un insurmontable dégoût.... »

Après qu'ils eurent quitté ces lieux de tortures, saint Nicolas et son compagnon furent emportés au paradis, où, dans de radieuses campagnes, embau-

mées de parfums délicieux, sous des voûtes de cristal, les saints, vêtus de robes blanches, jouissaient d'un bonheur ineffable en la présence de Dieu, assis sur le trône de sa gloire, et de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui conservait son aspect humain, si noble et si doux. Ils s'enivraient, parmi de célestes harmonies, de béatitudes que la langue est impuissante à exprimer.

XLVI.

LA DESCENTE DE SAINT PAUL AUX ENFERS.

Il y aura là des pleurs et des grincements de dents. S. MATTHIEU, ch. VIII.

Un savant, dont les recherches nous ont secondé plus d'une fois (1), a publié, dans un fragment du douzième siècle, de singuliers faits des lieux infernaux. Nous en citerons ici le récit rapide de la descente de saint Paul aux enfers. On lit dans le chapitre XII de sa deuxième épître aux Corinthiens l'historique très-sobre de son ravissement au troisième ciel. Ce fait incontestable a pu donner l'idée aux légendaires, à moins qu'ils n'aient eu pour appui quelques traditions que nous ne connaissons pas, d'écrire les détails de la descente du saint apôtre aux enfers. Ce thème, dont on a découvert plusieurs textes en diverses langues, a fourni au trouvère

(1) M. le comte de Douhet, dans son *Dictionnaire des légendes du christianisme,* ouvrage plein de recherches précieuses dans les traditions latines, patoises et autres en vieille prose et en vers de tout idiome antique, qu'il a cependant le tort de ne pas traduire toujours. Il est vrai qu'il travaille pour les savants.

Adam de Ros le sujet d'un poëme que, suivant une remarque d'un habile critique (1), Dante a certainement connu.

Saint Paul raconte, au chapitre xi de l'épître que nous venons de citer, qu'il resta dans ses courses apostoliques, *nocte et die*, au fond de la mer. Ce passage a été saisi par le légendaire Copte, auteur du fragment que M. Dulaurier a publié et qui va nous guider en grande partie. On y lit que saint André, qui naviguait sur la même mer, apprenant que saint Paul y était englouti, pria son pilote de le conduire au lieu où le saint envoyé de Jésus-Christ avait disparu. Le pilote se dirigea aussitôt selon l'intention du saint, et, quand le navire s'arrêta, l'apôtre André remplit d'eau douce un grand vase et le bénit en disant :

« O Jésus, mon Seigneur, vous qui avez séparé la lumière des ténèbres, qui avez fait surgir la terre du milieu des eaux, c'est en votre nom que je verse ce vase d'eau douce dans les ondes amères. Faites qu'il en traverse la profondeur, jusqu'à ce que le fond se montre à nos regards, et que la terre se séparant de cet abîme ouvre un passage à mon frère Paul. »

Il versa alors le vase d'eau douce en disant encore : « Ondes amères, en présence de l'eau douce retirez-vous. » Aussitôt le fond de la mer apparut, l'abîme s'entr'ouvrit, Paul s'élança au-dessus des

(1) M. Ch. Labitte. Il rappelle que Dante dit à Virgile, au deuxième chant de l'enfer : « Pourquoi venir ici? Je ne suis pas Énée; je ne suis pas saint Paul. » C'est déjà un témoignage. Puis il cite plusieurs détails inspirés par la Légende du voyage de saint Paul aux enfers.

flots, tenant à la main un morceau de bois. Il serra André dans ses bras, et André lui dit :

« — D'où venez-vous, mon frère, et quels lieux avez-vous pu visiter ?

» — O mon frère, répondit Paul, j'ai parcouru les régions inférieures où Notre-Seigneur est descendu avant moi. J'ai vu les ténébreuses vallées de l'Amentès (1). Un grand espace de ces vallées présentait cependant à la vue d'agréables aspects; mais cet espace était entièrement désert. On m'en expliqua la raison : c'était là que les patriarches et les prophètes, avec Abraham, Isaac et Jacob, avaient attendu l'arrivée du Seigneur qui devait les délivrer. Personne ne les habitait plus, et les portes de ces limbes brisées étaient là en morceaux. Ce fragment de bois que j'en rapporte faisait partie du seuil détruit.

» Hors de ces lieux, j'entendis les gémissements et les cris d'une multitude de coupables que je ne pus voir. Mais on me dit que le Seigneur n'avait pas pénétré dans ce séjour de pleurs et de grincements de dents, où sont les meurtriers, les empoisonneurs, les infanticides et d'autres ennemis de Dieu. »

Après avoir vu encore la prison infecte des incrédules et des impies, qui est une fosse où les condamnés, nus et rongés par une odieuse vermine, se roulent les uns sur les autres (2), saint Paul raconte qu'il a rencontré Judas.

(1) L'Amentès est le nom que l'Égypte et la Syrie donnaient au séjour infernal et aussi au roi de l'enfer.

(2) Ce qui a inspiré au Dante le cloaque des faussaires à la peau gangrenée. (Remarque de M. Ch. Labitte.)

« J'ai vu, dit-il, Judas l'apôtre, qui, après avoir été le compagnon de Notre-Seigneur, souffrait là de grands tourments. Je lui ai demandé pourquoi le Seigneur ne l'avait pas délivré avec les autres âmes? Il me répondit : Malheur à moi! deux fois malheur! J'ai commis un crime envers lui quand je l'ai livré aux Juifs pour une somme d'argent périssable. Mais peu après, reconnaissant qu'il était véritablement le maître du monde, je suis allé reporter au grand prêtre l'argent que j'avais reçu; puis j'ai supplié Notre-Seigneur de me pardonner : — Rappelez-vous, lui dis-je, ô mon Sauveur, qu'un jour où Pierre vous demandait s'il devait pardonner à son frère jusqu'à sept fois, vous lui répondîtes : Non pas seulement jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. J'ai péché une fois envers vous, j'ai commis le crime de vous trahir; mais si vous ne me sauvez pas, c'est fait de moi, ô mon Seigneur.

» Jésus me commanda alors de me retirer dans le désert, et il me dit : — Ne crains rien, mais crains Dieu. Si le démon vient à toi, sois sans peur et ne t'abandonne à aucune frayeur, sinon celle d'offenser Dieu.

» Je m'en allai sur la montagne pour expier par le jeûne et obtenir mon pardon. Là, le chef des mauvais esprits se présenta à moi, ouvrant une large gueule prête à me dévorer. Saisi d'effroi, je me prosternai devant lui et le reconnus pour mon seigneur. Aussitôt il se retira, et moi, honteux d'avoir rompu ma pénitence, je m'en retournai vers mon Sauveur que je voulais implorer de nouveau; mais il était

devant Pilate. Ne pouvant l'aborder, je me dis alors à part moi : — Je vais m'étrangler; je serai ainsi avant lui dans l'Amentès, d'où il doit retirer les âmes.

» Le Seigneur y est descendu; il en a emmené toutes les âmes, mais il y a laissé la mienne.

» Après son départ, continua Judas, les anges de ténèbres se récrièrent contre le diable : — Tu te glorifiais d'être roi, s'écriaient-ils; tu nous disais : C'est moi seul qui le suis. Tu nous trompais. Celui qui est venu t'enlever toutes les âmes que tu croyais garder à jamais, celui-là est le vrai roi. — Ne pensez pas qu'un autre l'emporte sur nous, répliqua le diable, parce qu'il a pu descendre dans ces lieux. Ne nous reste-t-il pas une âme qu'il n'a pas eu pouvoir de délivrer? Il me désignait par ces paroles. Jésus, qui l'entendit, appela Michel et lui dit : — Retire l'âme de Judas, afin que Satan ne se croie pas au-dessus de nous. Michel obéit et m'enleva en s'écriant : — Que la confusion soit sur toi, misérable ennemi! Le Seigneur ajouta : Conduis cette âme dans le tartare de l'Amentès.

» — Seigneur, lui dis-je, vous me condamnez donc? Mais je ne me suis détruit que parce que je savais que votre arrivée dans l'Amentès allait en retirer les âmes captives, et que je voulais avoir part à cette délivrance.

» — Ne t'es-tu pas rendu coupable encore en te prosternant devant le diable? répliqua Jésus.

» — Seigneur, répondis-je, il est venu à moi la gueule béante, et, dans ma terreur, je l'ai adoré.

» — Pourquoi, en le voyant, ne t'es-tu pas écrié : Jésus, secourez-moi ? Mais à ce crime tu as ajouté un autre forfait que Dieu abhorre surtout, tu t'es donné la mort. Ton châtiment sera de demeurer dans le Tartare jusqu'au jugement de Dieu. »

Nous ne voyons pas que saint Paul ait osé, dans ce récit, comme fit plus tard saint Brendan, intercéder pour Judas. Mais le fragment du douzième siècle rapporté par M. le comte de Douhet peut se rapporter, dans ce sens, à Judas et à d'autres patients.

« Plusieurs pécheurs qui étaient en enfer, ou dans le voyage que nous venons de raconter, ou dans un autre temps, virent saint Paul qui passait au-dessus d'eux avec saint Michel, son guide ; ils s'écrièrent : Ayez compassion de nous, saint Michel, ange de Dieu, et vous, saint Paul, aimé du Seigneur, priez pour nous.

» L'ange leur répondit : Nous allons pleurer avec vous, et peut-être que Dieu, dans sa miséricorde, vous donnera un peu de repos.

» Les pécheurs crièrent donc en pleurant, et des millions d'anges supplièrent avec eux, en disant : Miséricorde ! miséricorde ! ô Seigneur Jésus-Christ (1) !

» Alors, saint Paul vit tout à coup le ciel s'ouvrir et le Fils de Dieu en descendre, pendant que les habitants de l'enfer répétaient leurs cris : Fils du Très-Haut, miséricorde !

(1) On croit cependant qu'on ne peut pas prier en enfer.

» On entendit aussitôt la voix de Dieu, qui en passant sur l'enfer en fit oublier toutes les peines. Cette voix disait : — Comment pouvez-vous me demander relâche, à moi qui pour vous ai été cloué à la croix, abreuvé de fiel, percé d'une lance? Je me livrais à la mort pour vous attirer à moi; mais vous, superbes, avares, ambitieux, médisants et menteurs, vous n'avez fait ni le bien, ni les aumônes, ni la pénitence que je vous avais prescrits.

» A ces mots, saint Michel et saint Paul, et avec eux tous les anges, se prosternèrent devant le Fils de Dieu, en implorant pour ces pécheurs souffrants quelque relâche au moins le dimanche. Et le Fils de Dieu, à cause de cette prière et de sa bonté, accorda aux patients relâche de peines depuis l'heure de none du samedi jusqu'à l'heure de prime du lundi.

» Et tous les tourmentés s'écrièrent : Soyez béni, Fils du Très-Haut, qui nous accordez repos d'un jour et de deux nuits, repos plus doux pour nous que tout ce que nous en avons eu dans le monde. »

XLVII.

LE VOYAGE DE TONDAL AUX ENFERS.

> Comme il y a dans la maison du Père céleste plusieurs demeures pour les mérites différents, il y a dans les enfers diversité de supplices pour les crimes divers.
>
> S. Grégoire le Grand, *Moral.* ix.

Nous aurions pu donner cet extrait avant d'entrer dans l'enfer du Dante, parce que la vision de Tondal

a été publiée un siècle avant le poëme toscan, qu'elle a été très-répandue, et que plusieurs savants critiques y ont vu le germe de la *Divine Comédie.*

Le vénérable Denys le Chartreux, qui vivait à Ruremonde au quinzième siècle, et de qui le pape Eugène IV disait que l'Église était heureuse d'avoir un tel fils, a placé dans son livre du Purgatoire un abrégé du récit connu avant lui sous le titre de *la Vision de Tondal* (Visio Tondalis). Nous nous aiderons de son travail, et aussi de la traduction de l'original publiée par M. Octave Delpierre, à qui on doit beaucoup de travaux précieux sur le moyen âge.

Ce Tondal était un homme de guerre, chrétien animé de bons désirs, mais un peu léger dans ses actes. Un jour (était-il éveillé? était-il endormi ou emporté par une extase? c'est ce que nous ne saurions préciser), il fut abordé par un ange qui le conduisit aux enfers. Comme il glissait un peu sur le chemin qui y conduit, l'ange, qui pouvait être son gardien, voulut qu'il sût, par une expérience privilégiée, ce qui attend les prévaricateurs.

Dirigé par son guide, il entra dans une immense région plongée partout dans les ténèbres, quoique le sol fût sablé partout de charbons ardents, mais ardents d'une lueur morne et qui n'éclairait pas assez pour permettre de voir à deux pas. Il sut, probablement parce qu'on le lui apprit, que le ciel ou plutôt le comble de cette région démesurée était une plaque de fer brûlant épaisse de neuf pieds.

Les premiers supplices auxquels il se heurta

étaient des vases d'airain bouillant où des âmes fondaient, pour se condenser ensuite et se reconstituer; car rien, dans ce pays de désespoir, ne peut espérer le néant. Ce qu'il vit là, c'était la punition des parricides, des fratricides, des homicides et de leurs complices. Après cette torture, lui dit l'ange, on leur en fait encore souffrir de plus terribles.

« Ensuite ils arrivèrent ensemble au pied d'une montagne d'une grandeur extraordinaire, où régnaient une profonde horreur et une grande solitude; pour y parvenir il n'y avait qu'un chemin bien étroit. Tondal voyait à sa droite des monceaux de neige et de glaçons; à sa gauche, des étangs de soufre en fusion, dont les cascades, semblables aux éruptions du Vésuve, le firent frémir jusqu'aux entrailles. Les âmes qui souffraient là passaient alternativement des immersions glacées aux immersions incandescentes et sortaient de la neige pour tomber dans les cuves enflammées. Les démons de ces montagnes se lançaient les damnés avec des tridents de fer rougis au feu.

— C'est ici, dit l'ange, la peine des fourbes et des perfides. »

Si ces horreurs paraissent effroyables, n'oublions pas que Dieu et le ciel sont étrangers à ce qui se passe en ces lieux maudits. L'homme qui s'est volontairement séparé de Dieu s'est par là livré aux démons, qui assouvissent leur vieille rancune sur les hommes. Ils en font ce que peut faire Satan de ce qui s'est donné à lui.

« L'âme, frappée de terreur, continuait à suivre

doucement son guide, qui parvint à une autre vallée putride, si profonde qu'on ne pouvait en apercevoir le fond. On entendait les mugissements d'un fleuve de soufre et les hurlements des damnés. Il s'en élevait une fumée cadavéreuse bien plus insupportable que ce que Tondal avait éprouvé jusque-là. Il vit alors le prince des ténèbres et les profondeurs de l'enfer. Avec cent têtes et dans chaque tête cent langues, il serait impossible de raconter combien de tourments inouïs se subissent en ce lieu. Le prince des démons surpassait en grandeur tous les monstres que Tondal avait vus jusqu'alors. Il ne savait comparer à rien la partie du corps qu'il pouvait apercevoir, tant elle était hideuse. C'était un monstre aussi noir que l'aile d'un corbeau; il avait à peu près la forme du corps humain, excepté qu'il était armé de plusieurs bras et d'une énorme queue. Il avait bien cent coudées de hauteur et au moins dix d'épaisseur. Chacune de ses mille mains avait vingt doigts, et chaque doigt cent palmes de longueur et dix de largeur. Ses ongles de fer étaient plus longs et plus forts que des lances. Ses pieds ressemblaient à ses mains. Son bec était énorme, sa queue garnie de pointes aiguës. Cette horrible bête était assise sur un brasier, au-dessous duquel sont des charbons ardents qu'animent de leur souffle une quantité innombrable de démons; une foule d'autres l'environne, ainsi qu'un tel nombre d'âmes qu'on ne peut croire qu'il en ait été créé autant depuis l'origine du monde. Ce vieil ennemi du genre humain est lié par des chaînes de fer à chacune de

ses jointures et par des liens d'airain rougi. Ainsi posé sur des charbons et brûlé de tous côtés, la fureur le saisit, il se tourne et se retourne, et ses mille mains s'étendent sur cette multitude de damnés, qu'il presse comme un moissonneur desséché par la soif presse des raisins pour en extraire quelques gouttes de jus. Par cette compression il n'en est pas un seul qui ne soit privé de sa tête, de ses pieds et de ses mains. Alors Lucifer les pousse d'un souffle puissant et éparpille ces âmes dans diverses parties de l'enfer. Aussitôt le puits vomit ses flammes fétides, et lorsque le monstre retire son haleine, toutes ces âmes qu'il avait dispersées sont de nouveau attirées vers lui et retombent dans sa gueule, au milieu de tourbillons de soufre et de fumée, pour être dévorées. Celles qui s'échappent de ses mains, il les bat de sa queue à pointes aiguës. Ainsi ce chef des démons, au milieu de ses tourments, torture lui-même constamment les âmes (1).

On entendait alors dans son ventre, qui paraissait grand comme une halle, des cris et des hurlements d'hommes et de femmes. Tondal, pâle de terreur, se retourna pour se rapprocher de son ange. Mais sans doute l'esprit qui le guidait devait lui donner une leçon; car le pauvre homme de guerre se vit seul; l'ange avait disparu.

En ce moment une meute de démons, qui étaient les pourvoyeurs du monstre, se précipita avidement sur le délaissé, le saisit et le jeta dans la gueule de

(1) Passage traduit par M. Octave Delpierre.

la grosse bête, qui l'avala comme on avale une pilule. Le patient n'a jamais pu, et nous ne pouvons pas plus que lui, exprimer ce qu'il souffrit dans ce gouffre qu'il appelait un ventre. Il se vit enfoui pêle-mêle avec des âmes humaines, des ours, des reptiles et des animaux inconnus, qui harcelaient les âmes et ne l'épargnèrent pas. Il reçut là des coups de dents, des coups de trique, des horions de toute sorte; il subit à la fois les rigueurs d'un vent glacé et les vapeurs puantes du soufre.

Son ange revint enfin et le retira de cette bauge abominable, en lui disant : — Tu viens d'expier là tes péchés d'habitude. Mais tu as, dans ton passé, volé une vache à un bon villageois, et tu n'as pas réparé ce tort. La voilà, cette vache; tu vas payer la peine de ton *larcin* en la conduisant de l'autre côté du lac qui est devant nous. Ceux qui là-haut veulent ton salut désirent que tu sortes d'ici épuré.

Tondal vit alors cette vache, à quelques pas de lui. Elle paraissait sauvage et indomptée. Peut-être n'était-ce qu'un mauvais démon qui avait pris la forme de cet objet de rapine. Vingt pas plus loin on apercevait, parmi les ténèbres, un étang bourbeux, qui agitait ses flots fumants avec fracas. On ne pouvait le traverser que sur un pont si étroit qu'un homme en occupait toute la largeur avec ses deux pieds.

— Hélas! dit en pleurant l'infortuné, comment pourrai-je franchir avec une vache ce pont où je n'oserais me hasarder seul?

— Il le faut, répliqua l'ange. »

Le malheureux, après des luttes pénibles, parvint à saisir la vache par les cornes, et avec efforts il la conduisit au pont. Il ne put vaincre sa résistance qu'en la traînant, et il dut s'avancer sur le pont à reculons. Au premier pas la vache s'abattit; quand il l'eut relevée, il tomba à son tour, cruel manége qui se renouvela vingt fois. Ce ne fut qu'en tombant et en se relevant ainsi tour à tour l'un et l'autre, que l'homme et la vache arrivèrent au milieu du pont. Là Tondal se trouva arrêté par un autre homme, qui passait le pont comme lui, dans le sens inverse. Celui-là avait sur son dos une grande charge de gerbes, qu'il avait volées aussi en son vivant, et qu'il était condamné à porter de l'autre côté du lac. Écrasé par son fardeau, il pria l'homme de guerre de ne pas l'empêcher de finir une pénitence qui lui avait déjà coûté de longues peines. Si le texte dit une pénitence, il faut entendre un châtiment; car pénitence suppose repentir, et les damnés ne peuvent plus pratiquer cette vertu; à moins que le porteur de gerbes ne fût un vivant, favorisé comme Tondal. Mais personne ne voulut reculer; et après que les deux malheureux passagers se furent disputés assez longtemps, ils s'aperçurent tous deux qu'ils étaient parvenus au bout de leur course périlleuse sans s'en douter.

L'ange de Tondal lui dit alors : « Celui que tu as vu et qui t'a avalé était jadis le prince des anges et jouissait de tous les délices du paradis. Si on le relâchait, le ciel et la terre en seraient troublés jusqu'en leurs fondements. Ceux qui se trouvent avec lui sont

en partie des anges de ténèbres et en partie des fils d'Adam. Ils ont déjà subi leur jugement. Beaucoup d'autres sont attendus, qui ont ou renié le Christ, ou appuyé ceux qui le reniaient. D'abord, avant d'être amenés en ce lieu, ils passent par les supplices que tu as déjà vus, puis une fois entré ici on n'en sort plus. Vois ici ces mauvais princes dont il est écrit : *Potentes potenter tormenta patientur* (*Sap.*, VI, 7), et qui ont mal usé de la puissance que Dieu leur accordait.

— Pourquoi, dit Tondal à l'ange, la puissance n'est-elle pas donnée toujours aux bons, afin qu'ils en fassent un saint usage? » Celui-ci répondit : « Il n'en est pas ainsi pour deux raisons, et parce que les péchés des gouvernés exigent qu'ils aient de mauvais princes, et parce que Dieu veut éloigner les bons du pouvoir, afin qu'ils puissent prendre plus de soin du salut de leurs âmes. Ce monstre est appelé le prince des ténèbres, non à cause de la puissance qu'il possède, mais à cause de la première place qui lui revient dans les ténèbres; car toutes les autres peines, quelque terribles qu'elles soient, ne sont comptées pour rien en comparaison de celle-ci.

— Ce que vous dites est bien vrai, dit Tondal, puisque la vue seule de ces lieux m'accable et que je ne puis supporter l'odeur infecte qui s'en exhale. Je préfère tout ce que j'ai souffert à l'horreur de rester ici. Je vous supplie donc, si cela est possible, de m'emmener, et de ne pas me soumettre à une plus longue torture. J'aperçois plusieurs de mes parents et de mes compagnons que je me réjouissais d'avoir pour amis sur la terre, et dont

j'abhorre ici la compagnie. Je suis assuré qu'à moins que la grâce divine ne vienne à mon secours, mes péchés m'obligeront aussi à supporter ces tourments. L'ange répondit : « Viens, âme fortunée, la paix te sera accordée, car le Seigneur t'a pardonné. Tu n'es plus destinée à souffrir, et je vais t'éloigner de ce triste spectacle. Jusqu'à présent tu as vu la peine des ennemis de Dieu; maintenant tu vas voir la gloire de ceux qui l'aiment... »

Nous passons à cet autre tableau, qui jettera sur ces sombres récits un heureux contraste.

XLVIII. — TONDAL AU PARADIS.

Heureux qui, de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours!
La mort n'a rien qui l'étonne;
Et, dès que son Dieu l'ordonne,
Son âme, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

J. Racine.

Tondal et son guide, sortis des lieux où règne la douleur, poursuivirent leur route par de plus doux sentiers, et ils arrivèrent au séjour des bienheureux. Ils virent bientôt un édifice très-élevé, entièrement construit d'argent pur, mais où l'on n'apercevait aucune porte. Tondal, cherchant les moyens d'y entrer, se vit entouré par les chœurs des saints qui exprimaient leur joie dans les chants : *Gloire à vous, Père*

tout-puissant! disaient-ils, *gloire à vous, Fils de Dieu! gloire à vous, Esprit-Saint!*

Ces bienheureux étaient des hommes et des femmes vêtus de robes blanches d'étoffe précieuse; tout en eux respirait le bonheur. Ils chantaient les louanges de la Trinité sainte. La blancheur de leurs vêtements étincelait, pareille à la neige récemment tombée du ciel, et frappée par les rayons du soleil. L'accord parfait de leurs voix produisait une divine mélodie; leur joie, leur beauté, leur bonheur, leur sainteté, leur union, leurs vertus, leur éclat, leur charité étaient éternelles et toujours invariables. Les fraîches campagnes où ils erraient exhalaient une odeur suave, bien supérieure à celles de nos parfums les plus exquis.

L'ange dit à Tondal : « C'est ici que sont à jamais les époux qui n'ont jamais enfreint la foi jurée, qui ont élevé leurs enfants dans les lois de la justice et dans la crainte de Dieu, qui ont partagé leurs biens avec les pauvres. Leur bonheur sera éternel. Ils ont mérité du Père céleste ces paroles : « Venez les élus de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. »

Tondal, ravi, fit d'instantes prières pour qu'il lui fût permis de demeurer en ce lieu; mais il ne put obtenir ce bonheur.

Ils partirent donc, mais alors d'une marche si légère qu'elle ne leur causait pas la moindre fatigue. Partout sur leur passage ils rencontraient des âmes dont la vue annonçait la plus grande joie et la plus complète félicité. Ces âmes les saluaient en les appelant

par leurs noms. Elles chantaient le Seigneur dans de mélodieux cantiques : « Soyez loué, ô Dieu, notre Dieu, qui êtes environné d'une gloire sans mesure! Soyez loué, ô Christ adorable, qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se repente et qu'il vive! soyez loué, Esprit consolateur, qui avez daigné, dans votre miséricorde, arracher cette âme aux tourments de l'enfer et l'associer au bonheur de vos saints! »

Après qu'ils eurent traversé les nombreux palais des bienheureux, un autre édifice apparut à leurs yeux; il était d'or éclatant et d'un aspect si beau que Tondal en fut plus émerveillé que de tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Ils entrèrent comme dans les précédents, traversant les murailles sans s'en apercevoir, et virent un grand nombre de siéges d'or incrustés de diamants et de pierres précieuses, couverts des ornements les plus variés. Des hommes et des femmes, vêtus de robes de soie blanche si admirablement brodées que Tondal n'avait jamais rien vu de semblable et n'aurait pu se les imaginer, étaient assis sur ces siéges. Leurs figures resplendissaient comme le soleil en plein midi, leur chevelure gracieuse était ornée d'une couronne de pierreries; devant eux se trouvaient des pupitres d'or, qui servaient d'appui à des livres écrits en caractères étincelants.

Tous chantaient l'*Alleluia* éternel d'un nouveau cantique, avec une harmonie si douce et si pénétrante que celui qui l'avait une fois entendue oubliait toute musique antérieure.

L'ange dit alors à Tondal : « Ceux-ci sont les saints martyrs qui ont livré leurs corps en garantie et té-

moignage de la vérité; ils ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau sans tache. Avec eux sont aussi ceux qui ont su contenir leurs passions durant ce passage de la vie terrestre à la vie éternelle, qui ont mortifié leur chair et qui ont vécu sans sortir des voies de la modération, de la pureté et du saint amour. »

Lorsqu'ils eurent quitté ces beaux lieux, ils aperçurent un autre édifice d'une grandeur, d'une beauté et d'un éclat supérieurs encore. Il était construit de mille sortes de pierres précieuses, entremêlées de métaux de couleurs variées qui faisaient leur ciment. Ces pierres étaient des diamants, des chrysolithes, des béryls, des hyacinthes, des émeraudes, des saphirs, des onyx, des topazes, des améthystes, des turquoises. Tondal et l'ange s'élevèrent au-dessus de cet édifice *et virent ce que, sans doute, l'œil de l'homme ne vit jamais*, ils entendirent ce que jamais oreille n'entendit et comprirent ce qui ne peut entrer dans le cœur humain. Ils virent là toute l'auguste hiérarchie des anges, mêlés aux phalanges des esprits bienheureux; ils entendirent des paroles ineffables; et l'ange conducteur dit à l'âme de Tondal : « Écoute, ma fille, regarde, humilie-toi, oublie ta nation et ta demeure paternelle, et le roi sera frappé de ta beauté. »

Du lieu où ils se trouvaient, non-seulement ils voyaient toutes les joies du paradis, dont nous avons décrit quelques districts, mais ils apercevaient aussi le globe de la terre comme si un seul soleil eût tout éclairé. La terre semblait bien loin d'eux, mais ne peut plus borner la vue de celui à qui il est donné d'entrer dans le royaume du Créateur.

Si tout d'abord ils s'étaient trouvés en ce lieu, il eût été inutile à Tondal de rien demander; le passé et l'avenir, le présent et le lointain, les enfers mêmes s'y dévoilaient dans leur immense étendue et dans leurs aspects désolés; on comprenait aussi les sciences sans bornes; et Tondal avait en ce moment une parfaite et claire intelligence de tout ce qu'il voulait savoir; il jouissait de toutes ces merveilles, quand tout à coup l'ange qui l'avait conduit jusqu'alors lui dit d'une voix douce :

« Tu as tout vu.

— J'ai vu, seigneur, répondit-il; mais je vous en conjure, permettez-moi de demeurer ici.

— C'est impossible, répondit l'ange; tu dois retourner dans ton corps; et, pour éclairer le monde, bien retenir les spectacles qui ont passé sous tes yeux. »

A ces paroles, l'âme attristée répondit en pleurant :

« Quel si grand péché ai-je commis, seigneur, pour que je sois obligé d'abandonner tant de gloire, et de retourner vers mon corps, dont j'ai expié les lâchetés?

— Les âmes qui ont combattu tout leur combat peuvent seules jouir de cette gloire, répondit l'ange. Les cœurs purs sont demeurés purs de toute affection illicite; ils n'ont eu d'amour que pour la gloire céleste; ils ont méprisé les honteuses joies du monde. Tu n'en es pas là encore; et tu ne peux rester ici. Rentre donc dans ton corps et achève de mériter. Mes conseils et mon appui ne te feront pas défaut. »

A peine l'ange avait-il prononcé ces mots, que l'âme de Tondal se sentit aussitôt chargée de nouveau

du poids d'un corps. Il lui fut impossible de s'apercevoir que ce retour eût occupé le plus rapide moment. Il lui sembla que dans le même instant où elle parlait à l'ange dans le ciel elle revêtait son corps sur la terre.

Dès lors on vit Tondal ouvrir faiblement les yeux, et sans prononcer une parole il reçut le corps de Notre-Seigneur au milieu des fidèles qui l'entouraient.

Aussitôt il se leva, donna aux pauvres tout ce qu'il possédait, ordonna que le signe de la croix fût attaché sur ses habits, et il nous raconta tout ce qu'il avait vu ou du moins tout ce qu'il avait pu en retenir.

Il nous conseilla de mener une vie pieuse, et nous prêcha la parole de Dieu avec beaucoup de dévotion, d'humilité et de science, quoique auparavant il n'en connût rien.

Il mena ensuite jusqu'à sa mort la vie la plus sainte, et on croit qu'il mérita de revoir, cette fois pour ne plus s'en séparer, les joies immenses du paradis. Il nous est permis de souhaiter à ceux qui liront ces pages le même bonheur!

XLIX. — LA VISION DE SAINT SAUVE.

> Qui nous expliquera les mystères du sommeil?
>
> GROTIUS.

Saint Sauve, le bon religieux, avant d'être élevé au siége épiscopal d'Alby (sixième siècle), tomba un jour inanimé dans le monastère dont il était abbé.

Ses moines le crurent mort; et ils se disposaient à célébrer ses funérailles, lorsqu'il s'agita dans son cercueil. On l'ouvrit : il parla au bout de quelques instants comme un homme qui s'éveille à demi, avec une sorte d'effroi. Mais il ne dit que quelques mots vagues, et quoique revenu à la vie, il resta trois jours sans boire ni manger. Le troisième jour enfin, voyant les moines autour de lui, il leur raconta ce qui suit :

« Lorsque, il y a peu de jours, vous m'avez vu mort dans ma cellule, mon âme fut portée et enlevée au ciel par des anges, de sorte qu'il me semblait que j'avais sous les pieds non-seulement cette terre fangeuse, mais aussi le soleil et la lune, les nuages et les astres.

» On m'introduisit ensuite, par une porte plus brillante que la lumière, dans une demeure remplie d'un éclat ineffable; le pavé était resplendissant d'or et d'argent; on y voyait circuler une si grande multitude de bienheureux que, ni en longueur, ni en largeur, les regards ne pouvaient embrasser toute cette glorieuse foule.

» Quand les anges qui nous précédaient nous eurent frayé un chemin parmi les rangs serrés, nous arrivâmes à un lieu que nous avions aperçu de loin et sur lequel était suspendu un nuage plus lumineux que toute lumière. De là on ne pouvait plus distinguer ni le soleil, ni la lune, ni aucune étoile. Le lieu brillait de sa propre clarté beaucoup plus que tous les astres; de la nue resplendissante sortait une voix semblable à la voix des grandes eaux.

» M'étant placé dans l'endroit qu'on m'indiquait,

je me sentis inondé d'un parfum d'une douceur exquise, qui me nourrit tellement que je n'ai encore ni faim ni soif. J'entendis une voix qui disait :

» — Qu'il retourne sur la terre, car il est nécessaire à nos églises.

» J'entendais cette voix, mais je ne pouvais voir celui qui parlait.

» Ayant donc laissé mes compagnons, je redescendis en pleurant, et sortis par où j'étais entré.... »

A ce récit, tous les moines restèrent stupéfaits; et « en l'écrivant, ajoute Grégoire de Tours, je crains que quelque lecteur ne le trouve incroyable. J'atteste donc le Dieu tout-puissant que j'ai entendu raconter de la propre bouche de saint Sauve ce que je raconte ici ».

L. — LE PARADIS DE DANTE.

Paradisus.... id est visio Dei.
S. THOMAS, I, Quæst. CII, art. 2.

Le poëte avait donné à son enfer la forme d'un immense entonnoir où il faut toujours descendre, à son purgatoire la forme d'une montagne où l'on gravit toujours pour se rapprocher du ciel. Il place maintenant le paradis dans les sphères célestes; et il est, sans s'en apercevoir, transporté premièrement dans la lune, après avoir invoqué Apollon; ce qui est assez singulier.

Il est conduit par Béatrice, en qui les commentateurs veulent voir la théologie.

La renaissance a fort respecté Dante, parce qu'il est plein de la mythologie grecque, qui lui fournit la plupart de ses images. Pourtant il est chrétien; mais quelquefois, hélas! hostile au saint-siége.

Il trouve dans la lune (c'est la sphère la plus humble des bienheureux) une troupe d'âmes qui jouissent de la félicité : ce sont des religieuses; elles ne sont pas en lieu plus élevé, parce qu'elles ont un peu négligé leurs vœux, sans pourtant jamais les enfreindre. Il voit là aussi l'impératrice Constance, femme de Henri VI.

Il passe dans la seconde sphère (la planète de Mercure). Il y rencontre l'empereur Justinien, qui tient un long discours sur les hauts faits de l'empire romain et chante ensuite les louanges de Dieu.

Il voit dans la planète de Vénus l'âme d'un prince de Hongrie, qui garde, dans l'autre monde, un peu de vanité, en disant que s'il était resté plus longtemps sur la terre, des maux qui vont arriver n'auraient pas eu lieu. C'est original chez un élu, qui s'appelle, comme le héros des Francs, Charles Martel.

Dante est enlevé dans le soleil, qu'il appelle la quatrième sphère. Il y trouve saint Thomas d'Aquin, et son maître le bienheureux Albert le Grand; puis le canoniste Gratien (*Gratianus*), auteur de la *Concorde des canons discordants*, « lequel, par ses écrits, fut si utile à l'un et l'autre droit, qu'il mérita d'être agréé dans le paradis ». Saint Thomas d'Aquin lui montre ensuite Pierre Lombard, Salomon, saint Denis l'Aréopagite, Paul Orose, Boëce, Richard de

Saint-Victor. Tous ces élus ont la forme de flambeaux ou d'étoiles.

Saint François d'Assise et saint Dominique, ces deux brillantes lumières, sont indiqués ensuite au poëte par saint Thomas d'Aquin.

Dante honore très-haut ces deux saints patriarches, dont les enfants ont fait l'éducation de l'Europe chrétienne et l'ont sauvée de tant d'abîmes. Il y a un admirable éloge de saint François d'Assise, de son union tendre avec la pauvreté; et ce beau passage est un chef-d'œuvre.

« Ainsi, dit le révérend père Cahour, dans les préambules de son beau livre de *Baudouin*(1), ainsi, au treizième siècle et au quatorzième, le mendiant d'Assise et ses fils, enfants du peuple par choix, frères des pauvres par dévouement, excitèrent autant d'admiration et d'enthousiasme qu'ils ont rencontré plus tard d'amères dérisions.

» Aux temps de Philippe-Auguste et de Louis IX, ces deux gloires, ces deux admirations de Dante et de saint Thomas, ces deux rois de la pensée, c'était une race de géants; au siècle de Voltaire, ce furent des capucins. C'est que le philosophe de Ferney et son école firent comme les enfants, qui oublient ce qu'il y a de grand pour chercher ce qu'il y a de propre au ridicule. Ces hommes-là auraient été de force à se boucher les oreilles quand Cicéron haranguait, pour se moquer de son pois chiche. Le poëte philosophe et catholique de Florence regarda les francis-

(1) *Baudouin de Constantinople, chronique de France et de Belgique en* 1225. *Un vol. in*-12. Paris 1850.

cains au front, et il leur trouva une taille surhumaine. Le peintre de Candide les regarda de côté et ne vit que le capuchon, qui le fit rire, lui et ses disciples (1). »

C'est grand honneur à l'Italie d'avoir produit au moyen âge ces géants, toujours révérés : saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, saint François d'Assise, Dante et quelques autres, pendant que l'Espagne donnait au monde saint Dominique, et que la vieille terre des Gaules, qui avait fait l'éducation des puissances intellectuelles que nous venons de nommer, donnait aussi au monde Pierre Lombard, Comestor, Albert le Grand, saint Bernard.

Mais retournons avec Dante, qui voit ensuite l'admirable saint Bonaventure, le docteur séraphique. Bonaventure fait, à son tour, l'éloge animé de saint Dominique et de ses épousailles mystérieuses avec la foi, dont il fut le généreux champion. Le poëte voit encore là saint Jean Chrysostome, saint Donat, Raban-Maur, Hugues de Saint-Victor et d'autres grands saints.

De la sphère du soleil, Dante monte dans un ciel plus haut et plus rapproché de Dieu. La forme de ce ciel est une croix lumineuse, qui s'étend dans l'espace. Il y entend de nouvelles harmonies qui le transportent au point qu'il se croit arrivé à la suprême félicité. Il voit là son aïeul, qui lui fait grand éloge du temps où il vivait, temps où les mœurs étaient plus simples et plus pures, et les hommes

(1) On trouvera dans l'appendice le passage de Dante qui nous a arrêté ici.

plus vertueux; il a été tué par les Sarasins en les combattant pour la défense de la foi; et « de ce martyre il est arrivé à la paix ».

Il résulte de cette rencontre que Dante était noble; mais qu'il ne s'en enorgueillit pas, car il s'écrie: « O chétive noblesse du sang! tu es, certes, un manteau qui raccourcit vite, car si de jour en jour on n'y ajoute un morceau, le temps rôde à l'entour avec ses ciseaux... » Cependant ensuite il fait exposer par son aïeul toute sa généalogie, à quoi il ajoute tout ce qui doit arriver à Dante dans les jours qu'il passera ensuite sur la terre.

Il se trouve dans la planète de Mars. Là il voit passer sur la croix Josué, Judas Machabée, Charlemagne, Roland, Godefroid de Bouillon, Robert Guiscard et d'autres héros, et il est enlevé dans la planète de Jupiter, où sont les justes : David, Trajan, le roi Ézéchias, Constantin le Grand, Guillaume le Bon, roi de Sicile, etc. Il passe de là à la septième splendeur : c'est la planète de Saturne.

Il voit là, comme dans les stations précédentes, les saints, sous des figures d'étoiles, de clartés ou d'étincelles, figures qu'ils conserveront jusqu'à la résurrection. La première qui paraît devant lui est saint Pierre Damien; puis, parmi un grand nombre d'autres, saint Benoît, saint Machaire, saint Romuald et divers religieux, qui ensuite montent plus haut par une échelle de lumière. Béatrice ou la théologie engage Dante à suivre ces âmes saintes; « et jamais ici bas il n'y eut vol plus prompt que celui-là. »

Il arrive aux étoiles fixes. De là il regarde la terre, qui lui paraît un atome. En relevant la tête, « il voit, par-dessus des milliers de lueurs, un soleil qui les allumait toutes; et à travers sa vive lumière, la brillante substance paraissait si éclatante à ses regards qu'ils ne la supportaient pas.

Là, lui dit Béatrice, là est la rose dans laquelle le Verbe se fit chair (la sainte Vierge, *Rosa mystica*); et là sont les lis (les apôtres) dont le parfum indique la bonne voie.

Il vit au-dessus de ce neuvième ciel le Christ, l'archange Gabriel, des lueurs angéliques qui chantaient : *Regina cœli, lætare; alleluia!* et, avec les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, saint Pierre, qui tient les clefs révérées.

Saint Pierre alors interrogea Dante sur sa foi, et la trouva exacte et bien assise. Après quoi saint Jacques (le Majeur) l'examina sur son espérance; il répond par la belle définition de Pierre Lombard : « L'espérance est l'attente certaine de la béatitude à venir; elle est produite par la grâce de Dieu et les mérites antérieurs (1). » Après qu'il a aussi satisfait saint Jacques sur cette vertu, saint Jean l'Évangéliste lui donne l'occasion d'exposer comment il entend la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, et en même temps l'amour parfait du prochain.

(1) *Est spes expectatio futuræ beatitudinis, veniens ex Dei gratia et meritis præcedentibus.* Il avait répondu sur la foi par la définition de saint Paul : « *Est fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* »

Ayant bien parlé encore, il sent sa vue s'agrandir, et il voit « la première âme que la suprême vertu ait créée occupée à contempler avec amour son créateur. » Tout ému, il s'écrie : « O fruit qui seul fus produit mûr, ô antique père, à qui chaque épouse est fille et bru, aussi humblement que je le peux, je vous supplie de me parler. »

Adam lui dit : — « O mon fils, ce n'est pas l'acte d'avoir goûté de l'arbre qui cause ton long exil, c'est d'avoir transgressé l'ordre. Aux lieux d'où ta dame a fait sortir Virgile, j'ai désiré le séjour où tu me vois pendant quatre mille trois cent deux révolutions du soleil, après l'avoir vu revenir de sa route neuf cent trente fois pendant que je fus sur la terre. »

« Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, » entonna alors *tout le paradis*, avec une telle douceur que Dante en était enivré.

En sortant de ce ciel, il aperçoit une lumière plus vive mille fois autour de laquelle circule la cour immense des neuf chœurs des anges. Béatrice lui dit : — Tout dépend de ce point. C'était Dieu.

Il entend avec un suprême bonheur les chants de l'hosannah éternel. Denis l'Aréopagite, lui dit Béatrice, contempla avec tant d'amour ces ordres, qu'il les nomma et les distingua tous comme ils sont ; et si un mortel a révélé à la terre une vérité si secrète, je ne veux pas que tu t'en étonnes ; car celui qui l'a vue ici (saint Paul) la lui a découverte.

Enfin Dante n'a pu peindre Dieu après avoir dit de Béatrice : « Sa beauté dépasse non-seulement nos » idées, mais je crois fermement que son créateur

» seul peut la comprendre entièrement. » Il se contente de dire : « Et je vis une lumière (Dieu); c'était un fleuve *éclatant d'éclat*, entre deux rives ornées de primevères admirables ; de ce fleuve jaillissaient des étincelles vives qui, de tous côtés, tombaient entre les fleurs comme des rubis entourés d'or. Puis, enivrées de ces odeurs, elles se replongeaient dans le gouffre merveilleux, et si une entrait, une autre en sortait. Mais comme il ne comprenait pas ce qu'il voyait, il lui fut permis de boire de l'eau du grand fleuve. Aussitôt qu'il y eut mouillé le bord de ses paupières, le fleuve lui parut de long devenu rond. C'était une lumière circulaire si immense que sa circonférence serait pour le soleil une trop large ceinture.

Dante enfin admire la multitude innombrable des astres que peuplent les âmes heureuses. Il promet, on ne sait pour quelles grandes vertus, un siége royal dans le ciel à l'empereur Henri VII. Il voit ensuite toute la sainte milice du Christ, couronnée de fleurs, vêtue de blanc, avec des ailes d'or. Après cela, Béatrice, ou la Théologie, le quitte en disparaissant et retourne à son siége parmi les Trônes de la hiérarchie céleste. A sa place, saint Bernard, son fidèle, vient répondre aux questions du vivant.

Il lui montre bien haut le siége de la Reine du ciel et lui fait admirer les splendeurs de Marie, qui préside tous les chœurs des esprits célestes et des bienheureux. Ève, notre première mère, est aux pieds de la Vierge immaculée. Elle est pleine de beauté, comme aux jours où elle sortit des mains du

Créateur. Sara, Rebecca, Rachel, Ruth, Judith, sont un peu plus bas. Saint Jean-Baptiste, saint Augustin, saint Ephrem et d'autres saints dévoués à Marie sont d'un autre côté, aux lieux que saint Bernard a quittés un moment pour venir éclairer Dante.

Enfin, il voit Dieu encore, mais il *ne trouve ni* forces, ni figures, ni termes qui puissent exprimer cette unité triple, dont la splendeur l'a accablé, et de qui débordent tout pur amour et tout bonheur parfait.

LI.

LÉGENDE DE L'AUTRE VIE CHEZ LES MUSULMANS.

LE JUGEMENT DERNIER ET LA RÉSURRECTION.

> Hors de la vérité, les excentricités vont jusque bien loin au delà de l'absurde.
>
> ANCILLON.

Mahomet, dans sa doctrine, n'a pas expliqué les caractères qui distinguent l'âme du corps; et son silence en un si grave sujet a produit des conflits d'opinions sur la résurrection du dernier jour. Les uns, parmi ses docteurs, prétendent que l'âme seule *ressuscitera;* ce qui supposerait qu'elle peut mourir. Quelques-uns l'énoncent assez, en disant qu'elle recevra une nouvelle vie. Mais d'autres, qui ne peuvent se faire une idée de la spiritualité, et qui ne comprennent pas comment les âmes pourraient manger les mets délicieux et prendre part aux plaisirs sensuels que Mahomet leur a promis, sont persuadés

de la vraie doctrine, selon laquelle l'âme à la résurrection se verra réunie au corps qu'elle a habité sur la terre.

Dès que l'homme rend le dernier soupir, s'il est pur, l'ange de la mort détache doucement son âme et la remet à deux anges qui la conduisent aux demeures célestes. S'il est coupable, au contraire, l'âme est arrachée violemment et jetée dans un lieu d'expiation.

Les âmes ne sont pas traitées toutes de la même manière. Les âmes des prophètes sont immédiatement reçues dans le ciel. Les âmes des martyrs musulmans vont se reposer, en attendant le jugement dernier, dans le jabot de certains oiseaux du paradis, qui ne se nourrissent que de fruits délicieux. Mahomet n'admet l'éternité des peines que pour les infidèles; les prévaricateurs musulmans vont en une sorte de purgatoire où leurs souffrances ont un terme.

Les hommes ne sont pas les seuls êtres à qui la résurrection soit promise par Mahomet. Les animaux, également rappelés à la vie, seront cités aussi au tribunal du souverain juge; les animaux timides et sans défense y demanderont satisfaction des outrages qu'ils auront reçus des bêtes voraces; l'innocent agneau sera vengé du lion et du loup; le faucon et l'épervier seront punis de leur rapacité. Leur degré de peine sera proportionné à la somme de maux qu'ils auront faits; et quand ils auront réparé leurs offenses, ils seront tous réduits en poussière et retomberont dans le néant.

Le lieu de la terre où se passera la scène terrible

du jugement dernier n'a pas été indiqué par le prophète; mais les interprètes ont suppléé à son silence: ils prétendent que ce sera dans un désert de la Syrie, dont le sol n'aura jamais été foulé par les créatures. C'est, disent-ils, une plaine assez vaste pour contenir cette immense assemblée. D'autres disent qu'une terre nouvelle sera créée pour cette grande séance, et que cette terre sera toute d'argent.

Le temps de la résurrection est un secret que l'Éternel s'est réservé; mais les interprètes prétendent qu'il sera précédé par des signes éclatants. Avant de les voir briller, la foi tombera dans la langueur; des hommes flétris par leurs vices présideront aux destinées de la terre; l'esclave usurpera l'empire sur son maître; la raison sera asservie à la tyrannie des sens. Les provinces rebelles prendront les armes pour s'affranchir des tributs qu'elles auront consenti à payer; et le fléau des guerres dévastera le globe.

La nature sera bouleversée; le soleil se lèvera à l'occident. Un monstre, vomi des entrailles de la terre, et haut de soixante coudées (30 mètres), s'introduira dans le sanctuaire de la Mecque, et, de son souffle impur, infectera le territoire sacré. Ce monstre exercera les plus cruels ravages pendant trois jours.

L'Antechrist viendra, monté sur un âne, et suivi de soixante-dix mille Juifs. Il portera le fer et le flamme dans toutes les contrées du monde. Médine et la Mecque, défendues par les anges, seront seules préservées de ses ravages. A la fin il périra sous les coups de Jésus; et son mauvais destin n'empêchera

point dix-neuf nouveaux faux prophètes de paraître, après lui, pour renouveler les mêmes scandales et les mêmes ravages.

Jésus-Christ professera l'islamisme; sous son règne paisible, on verra renaître le calme et l'abondance; les lions, les tigres et les bêtes sauvages, se dépouillant de leur férocité, s'engraisseront dans les mêmes pâturages, confondus avec l'innocent agneau et le lièvre timide. Ce monarque universel et bienfaisant contractera un mariage, d'où naîtra une nombreuse postérité, à laquelle il laissera par sa mort l'héritage de la terre.

Une guerre sanglante s'allumera entre les musulmans et les Juifs. Mahomet descendra du ciel, et son bras exterminateur fera un horrible carnage des ennemis de l'islamisme. Deux énormes géants, Gog et Magog, passeront le lac de Tibériade, dont ils épuiseront les eaux pour étancher leur soif brûlante; ils livreront de sanglants combats à Jésus; mais Dieu les réduira en poussière.

On verra l'Euphrate prendre un nouveau cours. Son ancien lit sera couvert de lames d'or et d'argent, un déluge d'Éthiopiens inondera le territoire sacré. Le temple de la Mecque sera enseveli sous les ruines. Les animaux, les arbres, les pierres auront le don de la parole. Trois éclipses de lune couvriront la terre de ténèbres. Des volcans de fumée et de feu embraseront les provinces de l'Arabie. Les anciennes idoles seront rétablies sur les débris du vrai culte, et la nuit de l'ignorance succédera à la lumière du Koran, qui sera emporté dans le ciel par un vent dont l'haleine parfumera la terre et les airs.

Avant ce jour terrible, on verra paraître un descendant de Kothan, qui, armé d'un bâton, chassera devant lui les hommes effrayés. Le sceptre de la nation sera remis dans les mains d'un monarque de la famille du prophète; il fera asseoir la justice et la vertu sur son trône. Ce bienfaiteur des hommes est depuis plusieurs siècles sur la terre, où il vit ignoré, sans participer à la contagion du vice. C'est une tradition du Talmud.

Le moment de la résurrection sera précédé par un déluge qui couvrira le globe jusqu'à la hauteur de douze coudées; et, après que les eaux seront écoulées, on verra des hommes sortir de terre comme on voit sortir au printemps les plantes, les herbes et les fleurs.

Quand tous ces signes auront éclaté, on entendra le bruit de la trómpette, dont le premier son, appelé le son de la consternation, ébranlera la terre dans ses fondements; tous les vivants seront glacés d'effroi, excepté les favoris de Dieu. Tout édifice ne sera plus qu'un amas de ruines; les montagnes seront aplanies, les eaux de la mer deviendront brûlantes, parce que les étoiles seront précipitées dans son sein. Les animaux féroces ou timides se réuniront dans un même lieu, où, déposant leurs inclinations, ils n'éprouveront d'autre sentiment que celui de la terreur. Le second son, plus terrible que le premier, est le son de l'anéantissement. Tous les êtres créés au ciel et sur la terre seront anéantis. Dieu seul existera; l'ange même de la mort sera enveloppé dans la ruine générale.

Au troisième son, qui est celui de la résurrection, Gabriel et Michel seront les premiers qui se relèveront du néant pour revenir à l'être. Israfil, placé sur le sommet de la montagne de Sion, réunira, au son éclatant de sa voix, toutes les parties qui composent le corps humain, ensuite embouchant la trompette, il appellera les âmes qui, comme un essaim d'abeilles, iront se loger dans les corps qui leur auront servi de demeure, et qui seront sortis comme elles des entrailles de la terre, sans avoir perdu un seul de leurs cheveux. Cette prodigieuse fécondité sera favorisée par une pluie qui tombera pendant quarante jours.

La durée du jour du jugement sera, selon Mahomet, de cinquante mille ans (1).

Les ressuscités qui auraient trop longtemps à attendre le jugement seront plongés dans un sommeil dont ils ne sortiront qu'au dernier son de la trompette. Alors ceux qui seront destinés à jouir de la félicité éternelle ressusciteront resplendissants de gloire. Une joie pure brillera dans leurs yeux; leur contenance sera le présage du bonheur qui les attend, et en sortant de leur tombe, ils trouveront des chameaux destinés à leur servir de monture. Au con-

(1) Les Persans prétendent qu'il y aura au dernier jour une balance, dont les bassins seront plus grands et plus larges que la superficie des cieux, et dans laquelle Dieu pèsera les œuvres des hommes. Un des bassins de cette balance s'appellera le bassin de lumière, l'autre le bassin des ténèbres. Le livre des bonnes œuvres sera jeté dans le bassin de lumière, plus brillant que les étoiles; et le livre des mauvaises dans le bassin des ténèbres, plus horrible qu'une nuit d'orage. Le fléau fera connaître qui l'emportera, et à quel degré. C'est après cet examen que les corps passeront le pont étendu sur le feu éternel.

traire, les méchants, honteux et confus, ressusciteront couverts de plaies et d'ulcères (1). La laideur de leur visage manifestera la corruption de leurs cœurs; la crainte et les remords seront leur premier supplice. Les infidèles seront confondus avec eux.

Les exacteurs, engraissés des misères publiques, auront la figure d'un pourceau. Les hétérodoxes ressembleront à des singes. Les juges iniques auront des yeux louches et chassieux. Les coquettes et leurs adorateurs exhaleront et respireront une odeur cadavéreuse. Les ravisseurs du bien d'autrui n'auront ni pieds ni mains. Les faux docteurs et les faux savants rongeront leur langue, qui, sortie de leur bouche, flottera sur leur poitrine. Tous seront dans une entière nudité qui n'offensera point la pudeur, parce qu'on sera *occupé* d'objets trop sérieux.

Chacun prendra la place que les anges lui auront assignée, et tous y resteront exposés aux rayons brûlants du soleil; une sueur abondante découlera de leur corps. La soif et la faim dévorantes seront le prélude des supplices qui les attendent.

(1) Les Juifs s'occupent beaucoup de la résurrection. Quelques-uns d'eux consultèrent un jour le rabbin Meïr sur cette question si les morts ressusciteront nus ou habillés. Meïr décida nettement qu'ils seraient vêtus. Il se servait de la comparaison du blé qu'on sème tout nu, et qui reparaît enveloppé de deux ou trois écorces. Cet avis a passé chez leurs docteurs pour une vérité si certaine qu'ils enseignaient qu'on reprendrait les mêmes habits qu'on avait portés dans le sépulcre, parce qu'il n'est pas plus difficile à Dieu de retrouver les mêmes habits usés et pourris que les corps, dont les parties ont été séparées. — Cette idée causa d'abord une dépense pleine de luxe; car les mourants voulaient ressusciter avec des habits magnifiques. Mais un de leurs docteurs remédia à ce désordre, en ordonnant qu'on l'ensevelît avec deux linceuls blancs; et tous les Juifs ont suivi cet exemple.

Avant d'être cités au tribunal de leur Juge incorruptible, Adam, Noé, Jésus, seront invités à leur servir d'intercesseurs; et, sur leur refus, Mahomet se chargera de cet officieux ministère. Dieu alors se manifestera sur un nuage rayonnant de gloire et environné de toute la milice céleste. Il tiendra dans sa main un livre où toutes les actions des hommes sont écrites. Il s'élèvera une grande dispute entre l'âme et le corps. Être suprême, dira l'âme, c'est par votre ordre que j'ai été enfermée dans la prison de ce corps; avant d'y entrer, je n'avais ni les pieds, ni les mains, ni les yeux; ainsi, toutes les iniquités commises par ces organes doivent être imputées au corps, qui est le seul coupable.

Le corps ne restera pas sans réplique; ingénieux dans son apologie, il chargera l'âme de tous ses égarements. Quand vous m'avez créé, dira-t-il à l'Éternel, j'étais insensible et sans mouvement; j'avais des pieds et ne pouvais marcher; j'avais des mains et ne pouvais toucher; j'avais des oreilles et ne pouvais entendre; j'avais des yeux et ne pouvais discerner les objets. Mais aussitôt que l'âme s'est insérée dans mon corps, elle s'est érigée en souveraine; ma langue s'est déliée, des rayons de lumière ont dessillé mes yeux : esclave involontaire, je n'ai été que l'aveugle instrument de ses crimes; c'est donc elle qu'on doit punir des prévarications dont on m'accuse.

Dieu, pour leur démontrer leur complicité, leur récitera cet apologue : « Le possesseur d'un jardin rempli de fruits parvenus à leur maturité en confia la garde à un aveugle et à un impotent, qu'il croyait

dans l'impuissance de toucher à ses fruits; mais l'estropié étant monté sur les épaules de l'aveugle, ils firent une copieuse récolte; le propriétaire fit appeler les coupables pour les punir. L'un d'eux allégua que, privé de ses pieds, il n'avait pu monter sur l'arbre; l'autre exposa qu'étant aveugle il n'avait pu distinguer l'endroit où étaient les fruits. Ces excuses ne furent pas écoutées, et tous deux furent punis. Ce sera la règle du jugement pour l'âme et le corps.

Les actions vertueuses et criminelles seront mises dans les deux côtés d'une balance; si le bassin chargé des bonnes actions l'emporte sur l'autre, l'arrêt favorable sera prononcé. Quand tout aura été scrupuleusement pesé, les créatures recevront la récompense ou le châtiment des offenses. Les génies malfaisants grinceront des dents, pousseront d'affreux hurlements et seront condamnés à être dévorés par les flammes dans l'éternité.

Quelques docteurs ont décidé que les musulmans qui auront eu le don de la foi, sans le mérite des bonnes œuvres, auront la destinée de la brute et seront anéantis comme elle.

Aussitôt que chacun aura entendu prononcer son arrêt, les justes se sépareront des méchants. Les bienheureux prendront la droite, et les réprouvés la gauche. Lorsque les uns et les autres arriveront au pont de Sirat, qui est aussi étroit qu'un cheveu, et partout environné de ronces et d'épines, ils ne sauront comment s'y prendre pour le franchir. Mais Mahomet, qui précède cette multitude, aplanira tous

les obstacles devant les bienheureux qu'il conduira; et aussitôt qu'ils auront passé, la lumière dont il sera environné s'éteindra, et les réprouvés, restés sans guide, chancelleront et seront précipités la tête la première dans les feux de l'abîme.

Les musulmans représentent l'enfer comme un monstre d'une grandeur effrayante, que soixante-dix mille anges traînent devant le trône de Dieu par le moyen de dix mille cordes. Ce monstre, blanchissant d'écume, pousse des mugissements qui semblent ébranler la voûte des cieux. Les chaînes dont il est surchargé s'opposent au mal qu'il voudrait faire, et son impuissance à nuire est le plus cruel de ses supplices.

La demeure infernale est divisée en sept départements, dont chacun est habité par une différente classe de damnés. Des anges inexorables veillent à la police de ces lieux, dont les malheureux habitants prient sans cesse d'intercéder pour eux auprès de l'Éternel, afin qu'il daigne adoucir ses vengeances ou les faire rentrer dans le néant. Les juifs, les chrétiens, les sabéens et les idolâtres ont chacun un département distinct ; les châtiments qu'on y subit sont proportionnés au degré de leurs crimes.

Des flammes dévorantes, des froids douloureux, sont le supplice ordinaire des coupables. Leurs souliers sont de feu, dont l'ardeur pénétrante leur fait bouillir la tête : le plus grand de leurs maux est dans la certitude de toujours souffrir. Mais cette éternité de peines n'effarouche pas les musulmans, qui, sur la foi de leur prophète, croient que, plus favorisés

pour avoir reconnu l'unité de Dieu, ils seront délivrés de leurs tourments lorsque la flamme expiatoire et vengeresse aura détaché de leur corps la peau, qui ne sera plus que cendre et poussière. Le temps de leur séjour dans l'abîme est fixé depuis neuf cents ans jusqu'à sept mille; et lorsqu'ils se seront purifiés dans une source d'eau pure et vive, ils iront jouir de la félicité éternelle dans le ciel, où il sera défendu de leur rappeler leur séjour aux enfers.

Quelques interprètes assurent que Dieu, indulgent pour les musulmans, même pendant leur séjour en enfer, les plongera dans un sommeil qui les rendra insensibles aux tourments, et qu'il ne les réveillera que pour les appeler à lui. Les talmudistes enseignent aussi que le froid excessif et la chaleur brûlante seront les supplices des coupables; mais qu'ils en seront délivrés par Abraham et les prophètes, qui sont leurs intercesseurs auprès du trône de l'Éternel. Les mages, pleins de vénération pour le feu, ne le font point servir au tourment des damnés. Ils les font mordre et déchirer par des serpents, des bêtes féroces et des démons.

Mahomet, après la peinture des supplices, offre aux âmes vertueuses le tableau séduisant du bonheur qui sera leur récompense. Le lieu qui sépare l'enfer du paradis est une espèce de purgatoire destiné à ceux qui sont tombés dans des fautes trop légères pour mériter les peines infernales, mais assez graves pour devoir être expiées par quelques sensations désagréables avant d'entrer dans le ciel.

Les opinions des musulmans sont partagées sur le paradis : les uns disent qu'il est déjà créé, les autres assurent qu'il n'existera qu'après le jugement général.

Cette demeure fortunée est placée au-dessus des sept cieux, et c'est de là que les yeux satisfaits contemplent tous les ouvrages du Créateur. La terre que l'on foule est de la plus pure farine, ou de musc, ou de safran. On n'y voit point d'autres pierres que des perles, des diamants et des jacinthes. C'est avec de l'or et de l'argent que les murailles sont construites. C'est de ce précieux métal que sont formés les troncs des arbres, dont chaque rameau porte différents fruits; l'arbre du bonheur, appelé *tuba*, est planté dans l'habitation du prophète; mais, quoiqu'il en ait la jouissance, il n'en est pas le possesseur exclusif. Chaque branche s'étend dans la maison de chaque fidèle, qui y trouve une nourriture délicieuse et bien préférable à celles qui flattent la délicatesse des habitants de la terre.

Cet arbre merveilleux ne borne pas sa magnificence à donner des fruits, il fournit la soie la plus fine pour les somptueux habits. Il en sort des chevaux superbement harnachés; son tronc et ses rameaux s'étendent si loin que le coursier le plus vigoureux emploirait cent ans à sortir de son ombre.

Telles sont les joies qui flattent les yeux et le palais; mais il en est d'autres : ce sont des eaux pures et jaillissantes, qui vivifient et embellissent toutes les productions de la nature; ce sont des fontaines de miel et de lait, qui toutes ont leur source

dans l'arbre du bonheur. Ces fontaines offrent une liqueur délicieuse, où l'on puise moins par besoin que par plaisir. Le fond de ces fontaines est d'émeraudes et de rubis.

Les houris, que les musulmans appellent filles du ciel, parce que, disent-ils, elles y sont nées, sont un des ornements de ce paradis d'hommes sensuels.

Nous ne ferons que les nommer, car si les sens de nos corps existaient en paradis, le paradis ne serait plus le ciel.

Les bienheureux, avant de prendre la place qui leur est destinée, boivent dans une fontaine dont l'eau a la vertu d'effacer toutes les souillures. Lorsqu'ils entrent dans les demeures divines, deux anges leur apportent de riches présents; on les revêt des ornements convenables à leur dignité; deux adolescents d'origine céleste se présentent à eux pour exécuter leurs volontés. Les prophètes auront la prééminence du rang, et les pauvres précéderont les riches.

Le festin préparé est composé de mets inconnus sur nos tables les plus délicates. Dieu tient dans sa main la terre, réduite en un pain, dont le goût est plus exquis que celui des plus friands gâteaux. On sert sur la table des élus la chair du bœuf Balam, et un poisson monstrueux, dont le foie suffit pour rassasier soixante-dix mille hommes. Après ce repas, on les conduit dans leur demeure, où chacun trouve de nombreux domestiques vigilants et empressés.

Chaque table sera servie par trois cents serviteurs, dans trois cents plats d'or pour chaque service;

des liqueurs enchanteresses seront versées dans des coupes d'or ou de diamant ; on n'éprouvera que l'aiguillon de l'appétit et jamais le tourment de la faim : une nourriture si abondante n'assujettira point à d'ignobles besoins. Une transpiration qui aura l'odeur du musc dissipera toutes les superfluités de la digestion.

Mahomet, dit encore Turpin, qui nous guide, n'ignorait pas combien le goût de la parure est dominant chez ces hommes qui tirent tout leur mérite d'un éclat emprunté ; ainsi il n'oublie pas de faire la description des ornements promis aux habitants du ciel ; c'est un tissu de soie fine et brillante, c'est de la pourpre et du brocart qui forment leurs robes étincelantes d'or et de rubis. Leurs lits sont d'un duvet précieux.

La musique, qui affecte si délicieusement les oreilles délicates, est encore une des voluptés du paradis ; l'ange Israfil chante et ravit tous les cœurs par les charmes de sa voix ; les habitants du ciel forment avec lui le plus mélodieux concert. Les arbres mêmes rendent des sons plus agréables que la mélodie la plus parfaite des habitants de la terre : le plus beau des concerts célestes sera formé par des cloches suspendues à des arbres agités par le vent. Les feuilles et les fruits, qui sont de pierres précieuses, en se choquant, rendront des sons qui tiendront les esprits dans une éternelle ivresse de plaisir.

Ces images, ces plaisirs matériels qu'on goûte dans le lieu céleste peuvent nous scandaliser ; mais, dans le siècle de Mahomet, la plupart des nations,

excepté les chrétiens, avaient assez grossières les idées de la félicité éternelle. Les mages des Perses, qui étaient les philosophes les plus respectés de l'Orient, arrangeaient leur ciel comme Mahomet, qui a copié des rabbins la description du jardin d'Éden, où coulaient des ruisseaux de vin, de lait et de miel. Le prophète, convaincu que les mêmes objets ne frappent pas également tous les hommes, fit des promesses propres à tous les caractères. Il promet des plaisirs dégagés de la matière aux âmes privilégiées qui triomphent de la séduction des sens, et qui regardent les voluptés comme le partage de la brute, des oiseaux et des poissons. Il est une autre volupté qu'il promet à ceux qui, par la supériorité de leurs vertus, auront obtenu le suprême degré de la béatitude, ce sera de contempler la face de l'Éternel, bonheur qui fait dédaigner tous les autres. C'est une erreur de croire que Mahomet exclut les femmes du paradis. Il ne les distingue pas des hommes dans la distribution des peines et des récompenses, comme il est facile de s'en convaincre par plusieurs passages du Koran. L'opinion la plus générale est qu'elles seront séparées des hommes, mais elles auront des demeures délicieuses qui leur seront assignées.

Les fidèles qui auront obéi à mes commandements, dit Mahomet dans le Koran, entreront dans le paradis. Vous et vos femmes vous vous y réjouirez. Vous y trouverez tout ce que vous désirerez, et tout ce qui peut contenter l'âme et réjouir les yeux, et vous demeurerez éternellement dans la suprême félicité...

LII. — LE VOYAGE DE MAHOMET EN PARADIS.

L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.
LA FONTAINE.

Nous avons vu Mahomet fendu en deux, ainsi que ses aides, dans l'enfer du Dante. Nous allons le voir ici mieux traité. Lui-même s'est fait sa gloire. Un jour qu'on doutait de lui, il eut l'audace de raconter sa radieuse et prodigieuse émigration dans les cieux; et nous allons donner cette relation, qui fait le bonheur des peuples que les docteurs musulmans appellent les fidèles croyants.

Un jour, dit Turpin, dans son Histoire de Mahomet, le prophète était couché entre les montagnes de Sapha et de Merva, sans autre lit que la mousse et le gazon, sans autre dais que le ciel. Les vents enchaînés suspendaient leurs haleines, l'air n'était obscurci par aucun nuage, on n'entendait ni chiens aboyer ni coqs chanter. La nature par son silence semblait respecter le sommeil de l'envoyé de Dieu. C'est le titre que prenait Mahomet. Au milieu de ce calme, il raconte qu'il est réveillé par l'ange Gabriel. L'ange lui apparaît sous la forme qu'il avait lorsqu'il sortit des mains du Créateur. Son teint effaçait la blancheur de la neige, relevée par le coloris de la rose, dont il exhalait le parfum; ses cheveux blonds et tressés flottaient avec grâce sur ses épaules; son front majestueux était calme et serein; ses dents brillaient comme la nacre; il avait les jambes d'un

jaune de saphir; ses vêtements étaient tissus de perles et de fils d'or le plus pur; il portait à sa ceinture soixante-dix bourses remplies de musc et de safran; cinq cent mille paires d'ailes déployées le suspendaient dans les airs. Il y avait d'une aile à l'autre cinq cents années de chemin.

Nous suivons fidèlement le récit.

L'ange en l'abordant lui amenait Borak, jument qui a beaucoup exercé l'éloquence des docteurs musulmans; ils assurent qu'elle avait servi de monture aux premiers prophètes toutes les fois qu'ils avaient été chargés des ordres de l'Éternel. Plus grande qu'un âne et plus petite qu'un mulet, elle était blanche et avait la figure d'un homme. Ses yeux étincelants ressemblaient à deux astres et lançaient plus de feux que le soleil.

Ce merveilleux quadrupède avait les ailes et la célérité d'un oiseau. Ses ailes, parsemées de perles, étaient semblables à celles d'un aigle. Ses flancs exhalaient une odeur de musc et de safran. Elle avait la faculté de penser, sans avoir le don de la parole, qui l'aurait distraite de ses devoirs; mais Dieu, dans certains cas, lui accordait ce privilége. Elle en fit usage dans cette occasion.

Dès que Mahomet eut mis la main sur son dos, Borak fit tant de ruades que le prophète crut toucher au dernier moment de sa vie. Gabriel scandalisé lui dit aussitôt : — Apprends, ô Borak, que tu n'as jamais porté un fardeau plus cher à la divinité.

— Vous oubliez, répondit-elle, que je ne suis pas une jument vulgaire. Ce fut sur mon dos que se plaça

Abraham lorsqu'il alla rendre visite à Ismaël. Si celui-ci est plus grand, il faut que ce soit l'apôtre de la nouvelle religion dont le premier article est de *reconnaître un Dieu unique qui exige un culte exclusif.*

— Arrête, reprit Gabriel, et écoute : c'est Mahomet lui-même que tu vas porter, c'est le fils d'Abdala ; sa tribu est respectée dans toute l'Arabie ; c'est le prince des enfants d'Adam, c'est le premier d'entre les prophètes et les apôtres. Il a la surintendance des demeures divines ; c'est par sa médiation qu'on peut y pénétrer. Les cieux sont à sa droite et l'abîme infernal est à sa gauche ; quiconque confessera la vérité qu'il annonce se nourrira du fruit de l'immortalité ; quiconque sera rebelle à sa voix sera dévoré dans les fournaises ardentes de l'éternité.

Borak, jument ambitieuse, fut dès lors sensible à la gloire de porter un si noble fardeau ; elle regarda cet honneur comme un titre qui lui donnait des droits. Elle pria l'ange d'intercéder pour elle et de lui obtenir l'avantage de ressusciter, lui représentant qu'il était juste que ceux qui avaient été humbles sur la terre fussent grands dans le ciel. Le prophète, touché de sa prière, lui accorda sa demande. Alors la jument reconnaissante se courbe, le reçoit sur son dos et d'un seul élan le transporte à Jérusalem.

Le prophète fut reçu dans le temple sacré par Abraham, Moïse, Jésus et les autres patriarches. Leurs voix confondues chantaient un hymne à la louange du Créateur. Mahomet n'affecta là aucune supériorité. Gabriel le conduisit à la pierre sur la-

quelle était bâti le temple de Salomon; cette pierre avait servi de chevet à Jacob. A la droite de cette pierre on voyait un vieillard d'une figure respectable, dont le temps n'avait pas altéré la beauté et dont le corps exhalait les odeurs les plus délicieuses. Ce vieillard était l'islamisme; il s'avance et embrasse affectueusement Mahomet. L'ange montre à l'un et à l'autre une échelle pour monter au premier ciel; tous les échelons ne sont que d'or, d'argent, de perles, de jacinthes, les unes vertes, les autres rouges. L'ange se saisit du prophète, le serre sur sa poitrine, le couvre de ses ailes et l'enlève dans le ciel, dont les portes s'ouvrent au seul bruit de son nom.

Ce premier ciel est de l'argent le plus pur. Les étoiles y sont suspendues à des chaînes aussi grosses que les plus hautes montagnes. C'est là que sont postées les sentinelles qui veillent pour en défendre l'entrée au démon banni pour jamais. Le premier personnage qui s'offrit aux yeux de Mahomet était Adam, vieillard vénérable qui le pria d'intercéder pour lui auprès de l'Éternel. Il vit aussi là une multitude d'anges de différentes formes et de différentes couleurs. Parmi ces anges était un coq plus blanc que la neige, dont la tête s'élevait jusqu'au second ciel, éloigné du premier de cinq cents années de chemin; ses ailes étaient parsemées d'escarboucles et de perles. Il les étendait à une distance proportionnée à sa hauteur (1). Tous ces anges avaient la forme des

(1) Les talmudistes admettent aussi cet ange des coqs. Ils disent que, lorsqu'il a ses pieds sur la terre et sa tête dans les cieux, s'il étend ses ailes, il couvre tout le globe de ténèbres.

créatures dont ils étaient les intercesseurs. Ceux qui avaient la forme humaine intercédaient pour les hommes, ceux qui avaient la forme d'un lion ou d'un tigre intercédaient pour ces animaux.

Le grand coq avait la prééminence sur tous les anges de ce premier ciel. Les musulmans, d'après Mahomet, assurent que tous les matins il s'approche du trône de l'Éternel pour y chanter un hymne dont l'auteur n'est pas connu. Sa voix est si perçante qu'elle se fait également entendre des habitants du ciel et de la terre, excepté des hommes et des fées (1), qui sont exclus du privilége d'entendre cette grande mélodie. Et les docteurs musulmans déclarent qu'il y a trois voix que le Seigneur ne se lasse jamais d'entendre : la voix de celui qui lit continuellement le Koran, la voix de celui qui prie tous les matins pour obtenir la rémission de ses péchés, et la voix du grand coq, qui est la plus sonore et la plus mélodieuse de toute la création.

La nature de ce premier ciel a beaucoup exercé la sagacité des commentateurs du Koran; la plupart, fondés sur une tradition fabuleuse, soutiennent qu'il est formé d'une fumée ou vapeur qu'on appelle firmament, et que la vaste étendue occupée par cette vapeur est remplie d'intelligences qui toutes rendirent hommage au prophète en se prosternant pour l'adorer. Michel et Azraël furent les plus empressés à reconnaître sa supériorité. Le premier lui dit : Je m'appelle Michel, parce que j'ai l'intendance des pla-

(1) On trouve quelques légendes des fées dans les *Légendes des esprits et des démons*.

nètes et de la pluie; je la pèse au poids de la balance, j'en forme les nues qui arrosent et fertilisent la terre. Pour Azraël, il est ainsi nommé parce qu'il est le plus vigoureux de la milice céleste et qu'il a plus d'ailes et de têtes que tous les autres anges. Gabriel tire son nom des vengeances sévères qu'il exerce sur les nations criminelles; c'est lui qui forme les tempêtes, bouleverse les empires, allume les volcans et cause les tremblements de terre.

Après un entretien avec les anges, Mahomet, avant de monter au second ciel, éloigné du premier de cinq cents années de chemin, fit sa prière et partit comblé des politesses d'Azraël, surveillant de ce séjour divin. En entrant dans le second ciel, il vit Noé, Jean, fils de Zacharie, et Jésus, qui, transportés de joie, le félicitèrent sur son heureuse arrivée. Ce ciel surpasse le premier en beauté; il est peuplé d'une multitude d'anges qui forment de mélodieux concerts. Un, entre autres, fixa l'attention du voyageur; il avait la tête du grand coq, ses pieds ont pour appui la voûte du premier ciel, sa tête touche à celle du second, mais il n'est pas comparable à celui qui se voit dans le troisième. On peut juger de l'énormité de ses membres par l'abîme de sa bouche, lorsqu'il l'ouvre pour respirer. Un voyageur emploierait soixante et dix mille jours à parcourir l'espace qui sépare ces différents cieux, dont un seul a plus d'étendue que le globe que nous habitons.

Mahomet s'élance dans le troisième, où il trouve un ange qui avait sous ses ordres cent mille intelligences. L'Éternel n'a point à se défier de cette milice

redoutable ni de son chef, qui s'appelle le fidèle de Dieu. Sa fonction est d'effacer sur une table proportionnée à sa grandeur tous les traits qui y sont imprimés. Cet infatigable secrétaire marque scrupuleusement le nom des hommes à l'instant de leur naissance, afin que le souverain juge ne laisse aucun crime sans châtiment, aucune vertu sans récompense. Lorsque le terme où ils touchent à leur fin est arrivé, il raye leur nom du livre de vie. C'est dans ce ciel que David, Salomon et Joseph, époux de Marie, jouissent de la félicité éternelle. Mahomet les aborde, et tous se félicitent mutuellement d'une si heureuse rencontre; le prophète et son conducteur font avec les citoyens du ciel leurs exercices de religion, selon les rites institués par Abraham.

Énoch, Joseph, fils de Jacob, font leur séjour dans le quatrième ciel. L'ange qui en est le gardien est le plus tendre et le plus compatissant de toute la hiérarchie céleste. Les crimes des hommes et les châtiments mérités par leurs prévarications lui font verser un torrent de larmes. C'est là qu'Aaron, heureux d'avoir expié ses fautes, reçoit le salut de l'apôtre, qui le félicite sur le bonheur dont il jouit dans les demeures divines.

C'est dans le cinquième ciel que sont allumées les flammes vengeresses qui doivent dévorer un jour les transgresseurs de la loi, et surtout les Arabes qui auront été sourds à la voix du prophète. L'ange qui veille à la garde de ce feu dévorant est d'une grandeur si prodigieuse que les imaginations les plus calmes en sont épouvantées. Les sept cieux et les

sept terres pourraient aisément tourner dans sa bouche ; il répète sans cesse ces mots à ceux qui ont été rebelles à la voix du Seigneur : *Tu marches dans les ténèbres*. Cet ange habite dans la Gêne, séjour ténébreux qui sans cesse retentit de la voix terrible et menaçante d'un Dieu vengeur et courroucé ; la flamme en remplit l'espace, l'ardeur qu'elle exhale est le supplice anticipé de tous ceux qui la respirent ; la fumée est épaisse et suffocante. L'ange est assis sur un trône de feu, où, inaccessible à la pitié et ingénieux dans la recherche des tourments, il n'est occupé que du soin d'exercer les vengeances divines, dont il est le ministre et l'exécuteur inexorable. Il lance sans cesse sur la tête des prévaricateurs des foudres allumées. Ses yeux étincelants sont autant de fournaises ardentes. Devant lui sont des chaînes de feu dont il accable les coupables. S'il descendait parmi les hommes, la terre embrasée ne serait plus qu'un bûcher, le sol desséché ne serait plus qu'une poussière aride, et les montagnes dévorées ne domineraient plus sur la surface du globe.

Le prophète s'approche en tremblant de cet ange terrible, dont il ne reçoit qu'un salut dédaigneux. Il sent que ses pieds chancellent, son cœur palpite, sa force et sa raison l'abandonnent, il s'écrie : O mon cher Gabriel ! je ne suis plus moi-même. L'ange conducteur le rassure et lui apprend que c'est dans ce ciel que sont condamnées à souffrir les femmes impudiques, les coquettes qui, sans se rendre criminelles, sont uniquement occupées du soin de plaire et de séduire, celles enfin qui ont oublié ou trahi les saintes lois de la chasteté.

Mahomet découvre dans le sixième ciel un ange moitié neige et moitié feu; ce composé bizarre était le surintendant des sept cieux et des sept terres. C'est là qu'il rencontra Moïse, tout couvert de poils et fondant en larmes. Interrogé sur la cause de son affliction, il répondit en sanglotant : Je ne puis voir sans amertume que Dieu ait envoyé sur la terre un nouveau prophète, qui fait entrer dans le ciel plus d'Arabes qu'on n'y voit entrer de juifs et de chrétiens.

C'est là une idée bien excentrique.

Enfin, le prophète est transporté dans le septième ciel, où l'ange qui préside a soixante-dix mille faces dont chacune a soixante-dix mille bouches et chaque bouche soixante-dix mille langues qui chantent les louanges du Créateur, dans soixante-dix mille idiomes différents.

Mahomet lie conversation avec un vieillard vénérable, qui reposait sur un trône adossé à une maison appelée Alma-Mamur que soixante-dix mille anges viennent chaque jour visiter. Elle est bâtie de jacinthes rouges. Des cierges y brûlent sans cesse pour l'éclairer. C'est là que les habitants du ciel allaient en pèlerinage mille ans déjà avant la création d'Adam. Les rites qu'ils observent sont les mêmes que ceux que les musulmans pratiquent dans leurs cérémonies religieuses. Ils en font sept fois le tour. C'est sur son modèle qu'est bâti le temple de la Mecque, et si elle tombait du ciel elle tomberait perpendiculairement sur ce sanctuaire.

Tandis que Mahomet unit ses prières à celles des habitants du ciel, il entend la voix de celui qui sou-

tient le trône de l'Éternel. Cette voix sublime lui répète sans cesse ces mots : *Dieu est grand, son nom est grand.* Ces paroles sont la formule dont use le crieur public de la mosquée pour appeler le peuple à la prière publique. « Dieu lui-même fit entendre » ces paroles : Je suis grand par-dessus toutes choses. » Il n'y a d'autre Dieu que moi. Mahomet est mon » prophète; je l'ai choisi moi-même; quiconque lui » sera obéissant est assuré du pardon de ses fautes : » je l'ai envoyé sur la terre pour appeler les hommes » à l'observation de ma loi. »

Lorsque Mahomet eut pratiqué toutes les cérémonies du pèlerinage, Gabriel, prenant un essor sublime, l'enleva jusqu'à l'*Alium* ou septième ciel, d'où il le transporta au cédrat, qui est le terme que les anges ne peuvent franchir. Narrateur scrupuleux, le prophète donne une description détaillée de cet arbre merveilleux : son fruit, plus doux que le lait et le miel, fait oublier à ceux qui en goûtent les charmes de la patrie; et il est si gros que, quand toutes les créatures se réuniraient pour en manger, un seul de ces fruits suffirait pour les rassasier.

Gabriel, par un privilége dont aucun autre ange ne jouit, et qui lui fut accordé en considération du prophète, franchit les limites du cédrat, s'arrêta auprès d'une mer de lumière et confia son précieux dépôt au gardien de ce vaste élément. Après avoir traversé plusieurs mers, Mahomet contemple la hiérarchie céleste, les anges adorateurs, les anges prosternés, les chérubins, les séraphins.

Enfin il se trouve auprès d'Asrafil, ange colosse,

qui soutient le trône de l'Éternel sur ses innombrables épaules. Cet ange a un million de têtes, un million de faces; chaque face, un million de bouches; chaque bouche, un million de langues; chaque langue parle un million d'idiomes différents.

Il tient dans une de ses bouches un vaste carnet, qui contient le dénombrement de toutes les créatures de l'univers; il a devant lui une table qui s'étend depuis l'orient jusqu'à l'occident. Mais les regards étonnés du prophète étaient sans cesse attirés vers le trône de Dieu. Il entend une voix qui lui dit de s'approcher; alors il se voit environné d'une clarté éblouissante; ces énormes géants, ces mers de lumières et de ténèbres, qui avaient étonné son génie, ne lui paraissaient plus que des atomes. Il voit son nom gravé en caractères arabes sur le trône resplendissant, et par une faveur nouvelle, l'Éternel lui met une main sur les épaules et l'autre sur la poitrine. Il sent alors un froid qui le glace, il reste immobile; mais tout à coup une douceur ineffable se répand dans son âme, et il éprouve la sensation la plus délicieuse. Le détail du brillant spectacle dont il est frappé nous mènerait trop loin. Quatre fleuves descendent du trône et roulent leurs eaux sur une terre de musc qui répand l'odeur la plus agréable. Dieu promet au prophète la possession d'un de ces fleuves, le fleuve Cautar, pour le dédommager de ne point laisser de postérité. Ce fleuve est d'une immense étendue, son sable est de l'or le plus pur. Les cailloux qu'il roule sont des diamants, des perles et des rubis. Son eau est plus douce et plus blanche

que le lait, son écume plus brillante que les étoiles; quiconque boit une seule fois de cette eau n'est plus jamais altéré.

Dès que le voile qui cache aux mortels l'unité divine fut écarté, il aperçut les anges adorateurs, qui resteront prosternés dans une suprême extase jusqu'au jour du jugement. Un héraut céleste lui dit alors d'écouter : après lui avoir donné des règles de perfection, Dieu lui demanda quels biens il désirait pour lui et ses fidèles. Il demanda d'excellents mets, des liqueurs délicates et un sommeil tranquille; il en reçut aussitôt la promesse; mais Dieu lui prescrivit en même temps de prier cinquante fois par jour.

Après avoir joui de la présence de l'Être infini, il se préparait à descendre parmi ses disciples lorsqu'il fut arrêté par Moïse, qui lui représenta que l'obligation de prier cinquante fois en vingt-quatre heures était trop étendue pour ne pas multiplier les prévaricateurs. Il sentit l'importance et la sagesse de ce conseil; il retourna sur ses pas pour prier l'Éternel de réformer un commandement que la fragilité humaine ne pouvait exécuter, et, sur ses représentations, l'obligation fut réduite à cinq fois. Après avoir obtenu tout ce qu'il désirait, il descendit sur la terre, toujours accompagné de l'ange Gabriel; et il fut reporté par Borak sur le territoire sacré.

LIII.

LES ENFERS ET LE PARADIS DE MARCEL PALINGÈNE.

Le genre humain est parvenu à un point de délire qu'à peine croit-il au ciel et à l'enfer.

PALINGÈNE. *Zodiacus vitæ*, chant XII.

I.

Pierre-Ange Manzolli, né à Stellada, dans le Ferrarais, au commencement du seizième siècle, latinisa son nom et ses prénoms, puis, en transposant les lettres que ce nom vrai contenait, il en fit le pseudonyme Marcellus Palingenius. Sous ce pseudonyme, il publia son zodiaque de la vie : *Zodiacus vitæ*, poëme latin en douze chants, qu'il dédia à Hercule d'Este, deuxième du nom, duc de Ferrare. On croit qu'il était son médecin.

Mais il était aussi luthérien, dit-on; et ses attaques contre quelques faits de l'Église romaine ont fait condamner son livre à Rome. Quoique chrétien, quelquefois rebelle, il a eu pourtant assez de lumière pour comprendre que l'enfer était une nécessité qu'on ne pouvait nier. Seulement il le décrit assez singulièrement, et il le divise en plusieurs royaumes. Nous croyons qu'il est utile d'exposer ses idées, ne fût-ce pour remarquer que s'il était luthérien, il n'en a pas moins reconnu le purgatoire.

« Je cherche à décrire, dit-il, ces rois aériens et leurs peuplades mauvaises qui se jouent des mortels

et sont les propagateurs des crimes. Ils tourmentent constamment les hommes, et par de détestables artifices précipitent les âmes humaines dans le Tartare. Je vis à l'orient, dans l'absence de la lumière, un roi d'une grandeur immense, assis sur un énorme trône. Il portait sur sa tête un diadème enflammé. Sa poitrine et son visage étaient gonflés, ses narines larges, ses yeux ardents, son aspect terrible, ses cornes très-grandes, sa peau entièrement noire. Les démons qui lui sont soumis ont tous de hideuses figures. Deux défenses leur sortent de la bouche. Des ailes de chauve-souris s'agitent à leurs épaules. Ils ont des pieds de canard et une peau de lion. Leur roi est comme eux. Leur peau noire est couverte de poils rudes.

» Ce monarque est entouré d'une armée plus nombreuse que celle de Xerxès. Chacun des démons qui la composent tient un croc et un soufflet. C'est avec ce dernier instrument qu'ils insinuent dans la tête des mortels l'orgueil, l'ambition, les cupidités et tous les germes des crimes. Quand ils les ont souillés ainsi, ils les entraînent avec leurs crocs dans les étangs fumeux du Tartare, où ils sont livrés aux crapauds, aux serpents et à d'autres monstres affreux que la terre ne connaît pas. Le roi de cette contrée s'appelle Typhurgon.

» Je fus transporté ensuite au couchant; et je vis un autre royaume d'esprits pervers; il me semble qu'on ne pourrait calculer leur nombre. Leur roi, aussi effrayant que le premier, se nomme Apleston. Tous les démons qui lui obéissent portent d'une

main un petit serpent très-dangereux, et de l'autre un crochet. Du dard de leur petit serpent, ils empoisonnent les cœurs des mortels, qui perdent le jugement jusqu'à mépriser les choses célestes et ne songer qu'à jouir et posséder. Ils oublient qu'ils ont une âme, cessent de penser à la mort, n'élèvent plus leurs cœurs vers le ciel; et lorsqu'ils se sont perdus eux-mêmes, leurs démons les entraînent avec leurs crochets dans les étangs épineux, où ils sont livrés à mille monstres et à mille supplices, auxquels les plus longs siècles ne peuvent jamais apporter de soulagements.

» De cette contrée épouvantable je fus conduit au nord, où un troisième roi, qui s'appelle Philocrée, se glorifie du titre de prince de la luxure et de la gourmandise. Les innombrables démons qui le servent portent tous des hameçons. Ceux-là, me dit mon guide, ne le cèdent en rien aux autres en perfidie. Ils cachent, sous les apparences d'une agréable nourriture, leurs appâts dangereux et funestes. Les insensés ne soupçonnent pas ces poisons occultes, qui les conduisent à la luxure et à ses détestables emportements.

» Les victimes des piéges de Philocrée, pris enfin aux hameçons de ses agents, tombent en mourant dans les étangs noirs et boueux. Changés en brutes voraces, en pourceaux, en loups, en renards, en ces divers animaux qui représentent chez les artistes la bestialité immonde et la repoussante gourmandise, ils sont livrés aux frelons, aux guêpes, aux scorpions et à mille insectes irrités qui couvrent ces lacs puants.

» Au midi, je découvris le quatrième royaume. Des nuées de démons aux ailes noires volaient dans un fluide sans limites apparentes. Leur roi, au milieu d'eux, ne s'en distinguait que par sa couronne et son énorme grandeur. Son regard affreux errait de toutes parts; ses dents grinçaient sans relâche; de sa gueule sortait une langue à trois pointes de vipère; de ses lèvres coulait sans cesse une bave de sang et de poison. Le visage de ses sujets était livide, leurs dents noires, leurs lèvres couvertes d'écume. Ils tenaient tous à la main une canne où se cachait un poignard. Mon guide m'apprit que leur roi s'appelait Miastor; que ses agents étaient chargés d'insinuer dans les cœurs des hommes les vapeurs et les écumes du Tartare, qui fermentaient, produisaient l'envie et disposaient ceux qui ne repoussaient pas ce poison à ne pouvoir plus supporter la prospérité du prochain.

» Quand l'odieuse envie les avait desséchés, le démon qui les obsédait leur plongeait son poignard dans le dos et emportait leurs âmes.

» Mais regardez au centre, me dit mon guide, voyez Sarcothée; c'est le roi suprême (Satan). Il commande aux autres rois, qui le craignent et l'adorent. Il est plus fort et plus méchant qu'eux, si c'est possible. Je vis avec horreur cet horrible archimonarque. Il était assis sur un trône superbe et tenait un sceptre souillé de crimes; il avait sur la tête sept cornes et sept crêtes sanglantes; ses sept crêtes portaient chacune une tour; des flammes sortaient de ses yeux, de ses oreilles, de ses narines et de sa bouche comme d'un fourneau à sept cheminées. Le

tumulte de ses nombreuses phalanges produisait un effroyable bourdonnement, auquel la terre ne peut rien comparer. Mon conducteur me dit :

» — Ce tyran suprême, que le feu dévore éternellement, a été autrefois la plus belle de toutes les créatures angéliques. C'est lui qui a voulu s'égaler à Dieu et s'asseoir sur son trône. L'archange Michel, fidèle à Dieu, l'a précipité à travers les nues dans ces sombres contrées. Quelquefois le souvenir de sa splendeur ancienne lui repasse par le cœur ; alors il ose encore essayer de remonter au ciel et de s'attaquer à Dieu. Mais aussitôt les tonnerres, les éclairs et la foudre, qui effrayent tout ce qui est animé sur la terre, le repoussent et lui font sentir que ses fureurs sont impuissantes. Ce monstre, qu'on surnomme encore Lucifer, nom qu'il portait, dit-on, parmi les anges, a pris depuis sa chute l'essence même des ténèbres d'où il ne peut plus sortir ; et ses regards ne peuvent rencontrer que des damnés comme lui. »

II.

L'auteur du poëme où nous prenons ces extraits, selon l'opinion commune et probablement la seule vraie, quant à présent, place les enfers dans le centre de la terre. On le voit dans le même neuvième chant, où le poëte est enlevé plus haut. C'est dans la lune qu'il trouve le paradis.

Après qu'il eut humblement prié Dieu de lui faire voir le séjour des bienheureux :

« Je me sentis à l'instant, dit-il, rempli d'un esprit

nouveau. Une nouvelle lumière éclaira mes yeux, dont les avides regards n'étaient plus bornés. Je fus enlevé avec une délicieuse douceur et emporté jusqu'aux routes éternelles d'un ciel plus transparent que le cristal. En approchant de la sphère de la lune, j'aperçus les portes du céleste palais, où brillaient l'or étincelant et l'éclatante blancheur de l'argent, qui en sont la matière. Je fus reçu par un jeune homme parfaitement beau, et beau surtout par l'auguste vertu qui signalait tous ses traits. Il me fit entrer dans une ville plus grande que les plus vastes cités de l'univers. Les murailles étaient construites de diamants, les tours d'escarboucles, et je ne pus compter les palais sans nombre qui s'offrirent à mes yeux; je ne saurais non plus décrire leur magnificence. Les rues étaient pavées d'or, d'argent et de pierres précieuses; et je vis des merveilles dont il ne m'est pas possible de donner une idée, Dieu ne voulant sans doute pas que ses plus grands éblouissements soient défigurés par des paroles impuissantes.

» Je vis dans cette demeure de l'éternité un peuple immense qui respirait le bonheur comme nous respirons l'air. Ils étaient vêtus de robes blanches, couronnés de fleurs et chantaient les louanges de Dieu, qui sont leur inépuisable allégresse.

» Mon guide me conduisit devant un très-grand palais, où il me dit qu'aucun vivant ne pouvait entrer. Nous nous arrêtâmes à la porte, où s'élevait un tribunal. Je vis arriver de toutes parts des âmes qui se présentaient pour être jugées. Les trois juges,

assis sur des estrades, pesaient dans une juste balance les fautes et les crimes d'une part, de l'autre les bonnes œuvres et les vertus. Un très-petit nombre d'âmes, après avoir subi leur jugement, s'élevaient parmi les élus; une foule bien plus grande restait dans la plaine qui s'étend devant le tribunal; mais une multitude énorme redescendait vers la terre.

» Étonné, je m'adressai à l'ange qui me guidait :

» — Dites-moi, je vous prie, si les enfers sont réellement dans les entrailles de la terre, et si c'est ici que les âmes doivent être jugées?

» — Sachez, me dit l'ange, que tout ce qui est au-dessus de la lune est bon et que rien de fâcheux n'approche des choses célestes; tandis que tout ce qui est au-dessous de nous est mauvais et dangereux. Le milieu du globe de la lune sépare le monde terrestre des confins du ciel. La partie du globe lunaire qui regarde la terre participe de la terre; l'autre partie, que la terre ne voit pas, participe du ciel. Toutes les âmes, après avoir quitté leurs corps terrestres, viennent ici pour être jugées. Plus les âmes sont appesanties et chargées du résidu des vices, plus elles descendent vite et s'enfoncent dans les lieux obscurs du centre de la terre; plus d'autres âmes, au contraire, sont épurées et pieuses, plus elles s'élèvent dans le ciel, séjour de l'heureuse éternité. Quand aux âmes auxquelles il reste des taches que n'ont pas effacées suffisamment leurs bonnes œuvres, elles restent dans des royaumes lunaires jusqu'à ce qu'elles soient purifiées. » C'est le purgatoire.

III.

Ajoutons ici, à l'adresse de nos frères séparés, quelques mots de Joseph de Maistre sur le purgatoire :

« Vous avez entendu (dans les pays séparés de l'Église romaine) les *docteurs de la loi* nier tout à la fois l'enfer et le purgatoire. Vous pourriez fort bien avoir pris la dénégation d'un mot pour celle d'une chose. C'est une énorme puissance que celle des mots ! Tel ministre que celui de purgatoire mettrait en colère nous accordera sans peine un *lieu d'expiation* ou un *état intermédiaire*, ou peut-être même des *stations*, qui sait?... sans se croire le moins du monde ridicule. Un des grands motifs de la brouillerie du seizième siècle fut précisément le *purgatoire*. Les insurgés ne voulaient rien rabattre de l'enfer pur et simple. Cependant, lorsqu'ils sont devenus philosophes, ils se sont mis à nier l'éternité des peines, laissant néanmoins subsister un *enfer à temps*, uniquement pour la bonne police et de peur de faire monter au ciel tout d'un trait, Néron et Messaline à côté de saint Louis et de sainte Térèse. Mais un enfer temporaire n'est autre chose que ce purgatoire; en sorte qu'après s'être brouillés avec nous parce qu'ils ne voulaient point de purgatoire, ils se brouillent de nouveau parce qu'ils ne veulent que le purgatoire. »

LIV. — LE WALHALLA ET LE NIFFLHEIM.

PARADIS ET ENFER DES SCANDINAVES.

Des monts du Paradis le sommet se colore.
L'aube argente le front des bois.
Sur le frêne Idrazil, éveillé par l'aurore,
Le coq rouge chante trois fois....
Odin, le roi du glaive, Odin le conquérant
Fait un signe, et Balder aux vaillantes cohortes
Du palais ouvre les cent portes
Qui sur leurs gonds d'airain roulent en murmurant.

BAOUR-LORMIAN, *Hulda*.

Le chef des dieux scandinaves, Odin, que les savants disent être le soleil, avait pour épouse Frigga ou Freya, que les mêmes savants disent être la terre. C'est possible; car ses adorateurs, tout en l'appelant Oden ou Woden, c'est-à-dire le Tout-Puissant, et *Allfader*, c'est-à-dire le Père de tout, reconnaissaient pourtant qu'il était soumis à une puissance supérieure, jusqu'à ne pouvoir déplacer une barque ou écraser une fleur, si cette puissance supérieure ne le voulait pas. C'est la tradition du maître unique, que les Grecs appelaient le Destin.

Mais les savants peuvent voir dans Odin le soleil; les peuples de la Scandinavie ne le comprenaient pas ainsi. Ils ne voyaient dans leur dieu qu'un vaillant guerrier qui avait su un jour se faire place, créer la terre et ce qu'elle présente, la gouverner, punir les méchants et récompenser les braves. Car la valeur militaire était pour eux la suprême vertu.

Ils voyaient donc dans Odin le roi du ciel et de la

terre. On lit dans l'Edda, qui est le livre sacré des Scandinaves, que leur dieu Odin et ses frères Vilé et Vé étaient fils de Bor, fils de Boure, fils d'un rocher de glace qu'une vache avait fécondé en le léchant. Leur mère était Belsta, fille du géant Bergthor. Ils avaient pour oncle le géant Ymer, né comme Boure d'un rocher de glace, que la vache Audumla léchait.

Ce géant Ymer était un colosse qui dépassait tous les calculs. De ses sueurs naquirent bientôt des familles d'hommes monstrueux. Odin et ses frères, effrayés de cette génération, tuèrent le colosse pendant qu'il dormait. Tous ses enfants furent noyés dans son sang, qui formait une vaste mer; et il n'y eut de sauvée qu'une famille qui monta dans une barque. C'est la tradition du déluge.

Odin alors, aidé de Vilé et de Vé, fit la terre avec la chair du géant, les fleuves avec son sang, les mers avec son bassin, les montagnes avec ses os, les rochers avec ses dents, la voûte du ciel avec son crâne, qu'ils obligèrent quatre nains monstrueux de supporter. Vilé, appelé encore Vali, était si vaillant à 'arc qu'il fut en quelque sorte le dieu de la guerre. Vé, sans doute plus calme, s'effaça noblement, laissant à Odin le gouvernement du monde créé.

Odin alors fixa sa demeure dans le gimle (le ciel) formé par le crâne du géant Ymer, dont les cheveux et les aspérités ou protubérances formèrent de belles forêts et d'élégantes montagnes, où se produisirent des sangliers et d'autres bêtes de venaison. Le dieu parvenu bâtit au milieu son palais. C'est le

Walhalla, le paradis des Scandinaves. Or, dans tout ce tumulte, d'autres hommes étaient nés, des rochers de glace sans doute, comme la souche de leurs dieux. Odin prépara donc des places pour les braves dans sa demeure. Le Walhalla eut cinq cent quarante portes, par lesquelles arrivaient, avec des distinctions variées, les guerriers morts en combattant, et sans doute quelques autres humains qui s'étaient distingués par un autre genre de mérite.

« Les habitants du Walhalla passaient leur vie à la chasse et aux luttes armées, dans des combats de tous les jours; ceux qui dans ces bagarres étaient blessés jusqu'à être fendus en deux étaient aussitôt rétablis dans leur état normal. Ils dînaient tous les soirs et mangeaient le sanglier Sehrimnir, qu'on dépeçait tous les jours et qui renaissait tous les matins. Les Walkiries, sous-déesses de la guerre, leur versaient à flots le lait de la chèvre Heidrun, qui ne s'épuisait jamais et qui avait le goût de l'hydromel. »

Nous n'avons trouvé nulle part les dimensions de ces deux bêtes immenses. Mais voilà le paradis scandinave.

Apparemment que le dieu Odin n'aime pas à se déplacer, quoiqu'il fasse quelques tournées sur les nuages. Car il juge les morts sous le frêne Idrazil. Deux corbeaux le renseignent sur tout ce qui se passe; et il sait qui mérite l'enfer. Ce grand frêne est si énorme que quatre cerfs peuvent courir de front sur ses plus petites branches. Il a une telle hauteur qu'en même temps que ses rameaux ombragent le ciel, il a une racine dans les enfers, où nous

allons le suivre. Le grand serpent Yormoungandour, l'auteur du mal, est renfermé dans le plus profond des lieux infernaux. Cet enfer s'appelle le Nifflheim. Le grand serpent, surveillé par Thor, fils d'Odin, profite de tous les moments où Thor s'absente pour aller voir sa famille dans le Walhalla; et il ronge du mieux qu'il peut la racine du grand frêne, parce qu'il sait que la ruine de cet arbre amènera la fin du monde, en heurtant la terre au Nifflheim et le Nifflheim au ciel, et qu'alors il sera délivré.

Mais les Nornes, qui sont les Parques de la Scandinavie, arrosent continuellement cette racine, parce qu'elles savent de leur côté qu'elles doivent périr avec Thor, leur ami, dans la déconfiture du monde. De plus, un écureuil, pendant les voyages de Thor, monte à tout instant le long de l'arbre géant, et il avertit l'aigle qui est au sommet, et qui espionne pour Thor et son père, de tout ce que fait le serpent Yormoungandour.

Le Nifflheim ou enfer scandinave reçoit surtout les hommes morts de maladie. L'âme qui est condamnée à y descendre traverse le fleuve Giall ou Giaull sur un pont d'or; elle arrive au Nifflheim, le plus bas des neuf mondes. Elle y est reçue par Héla, déesse de la mort, fille de Loke le Mauvais, sœur du grand serpent et du loup Fenris, qui doit dévorer Odin à la fin du monde.

Tout ce que nous pouvons découvrir de l'état des âmes dans le Nifflheim, c'est qu'on y est très-mal, dans des fontaines empoisonnées, dans des mers de glaces et sur des montagnes de feu. Le plus constant

supplice est une faim dévorante, que rien ne satisfait jamais. Les femmes qui ne sont pas héroïques y sont reléguées en grand nombre, avec les hommes timides et les coquins scandaleux.

Mais cet enfer n'est pas éternel. Il doit périr un jour, dans la grande lutte, où l'arbre Idrazil s'abattant, le ciel se brisera sur la terre, qui écrasera le Nifflheim et rompra les chaînes du loup Fenris et du grand serpent.

LV. — LA LÉGENDE DE L'ÉTERNITÉ.

In æterno nihil præteritum est neque venturum.
PHILO, *Jud. de mundo.*

Avant les désastres sans nombre que la réforme a semés si largement sur l'Europe, on voyait en Allemagne des maisons religieuses sur toutes les collines (1). Vastes édifices au paisible aspect, elles s'annonçaient de loin par un clocher effilé qui s'élevait du milieu des bois; et l'on savait que là vivaient des hommes qui n'occupaient leur esprit que des choses du ciel, et qui ne mettaient leurs soins et leur ambition qu'à secourir leur prochain.

On citait surtout dans la contrée le monastère d'Olmutz, peuplé de bons religieux, pieux et instruits. Parmi eux se distinguait un homme simple, comme tous ceux qui savent beaucoup; car la science ressemble à la mer : plus on s'y avance,

(1) Cette légende est traduite de Schubert.

plus l'horizon devient large, plus on se sent petit. C'était le frère Alfus. Après avoir plissé son front et blanchi sa belle tête dans la recherche de démonstrations où notre raison est impuissante, il avait appelé à son aide la foi des petits enfants; puis, confiant sa vie à la prière, comme à une ancre de miséricorde, il l'avait laissée se balancer doucement sur les ailes de l'amour divin et des célestes espérances.

Cependant de dangereuses pensées l'agitaient encore quelquefois, les tentations de l'intelligence, qui veut toujours briser ses entraves, revenaient obséder son esprit; et sa raison interrogeait la foi avec une sorte de fierté, fille de l'orgueil. Alors il s'affaissait dans la tristesse, et des vapeurs interceptaient les élans de son âme, où les glaces de la philosophie cherchaient à s'insinuer. Il devenait inquiet; et alors il s'en allait errant par les campagnes; il s'asseyait sur la mousse des rochers, s'arrêtait devant l'écume des ruisseaux, écoutait les murmures de la forêt. Toute la nature célébrait son Créateur. Mais quand sa curiosité l'interrogeait, à toutes ses demandes elle ne lui répondait qu'un seul mot : — Dieu!

Alfus était sorti victorieux de beaucoup de ces crises, chaque fois il s'était affermi; car si la tentation brise l'âme qui l'accueille, elle augmente les forces de la conscience qui la dompte. Mais après bien des luttes, une angoisse nouvelle s'empara de lui. Il avait remarqué bien souvent que ce qui est beau perd son charme peu à peu dans l'usage ou la possession. Il voyait que l'œil se rassasie du plus

merveilleux spectacle; que l'oreille se blase de la plus douce voix; il s'était demandé comment l'homme pourrait trouver, même dans les cieux, cet aliment promis d'une joie éternelle.

Que deviendra, se demandait-il, la mobilité de notre âme, au milieu de magnificences sans terme? L'éternité!... quel mot pour une créature qui change à chaque seconde, qui ne connaît d'autre vie que la diversité, et pour qui l'immobilité semble la mort! Plus de passé, point d'avenir, tous les souvenirs présents ainsi que les espérances!... L'éternité!... l'éternité!... Quel mot! s'il nous trouble sur la terre, que peut-il signifier dans le ciel?

Ainsi se tourmentait le frère Alfus; et ses incertitudes devenaient un supplice.

Comme son cœur était droit, Dieu eut pitié de ses inquiétudes, quoiqu'elles fussent téméraires. Un matin il sortit du monastère, avant le lever des frères. C'était aux plus beaux jours du printemps. Il descendit dans la vallée. La campagne, encore toute moite de rosée, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube. Le moine, priant avec amour, suivait lentement les sentiers ombreux de la colline; les oiseaux se jouaient dans les aubépines, en saluant de leurs chants heureux le lever du soleil; quelques papillons encore à demi-endormis voltigeaient nonchalemment pour sécher leurs ailes humides. Alfus s'arrêta à contempler ces fraîches campagnes qui s'étendaient sous ses yeux; il se rappela combien elles lui avaient semblé belles la première fois qu'il les avait vues, et avec quelle ivresse il avait ac-

cueilli l'espoir d'y finir ses jours. Pour lui, pauvre enfant des villes, accoutumé aux ruelles sombres et aux tristes murailles des citadelles, ces fleurs, ces arbres, cet air, étaient alors des nouveautés enivrantes. Aussi l'année de son noviciat avait été bien douce. Que de découvertes charmantes! Ruisseaux chantant parmi les glaïeuls, clairières habitées par le rossignol, églantines-roses, fraisières des bois, oh! quel bonheur de vous trouver une première fois! Quelle joie de marcher par des sentiers inconnus, de rencontrer à chaque pas une source où l'on n'a point encore bu, une mousse que l'on n'a point encore foulée!

Mais ces plaisirs eux-mêmes durent peu; bientôt on a parcouru toutes les routes de la forêt, on a entendu tous les oiseaux qui l'animent; on a cueilli de toutes ses fleurs; et l'habitude alors descend comme un voile entre la création et l'homme...

Le pauvre moine en était là. Semblable à ces insensés qui, après avoir abusé des liqueurs enivrantes, n'en sentent plus la force; il était presque indifférent à ces harmonies qui l'avaient comblé de tant de ravissements. Quelles beautés célestes pourraient donc occuper éternellement cette âme que les splendeurs de Dieu sur la terre n'avaient charmé que quelques instants?

En se proposant à lui-même cette question, Alfus, préoccupé, s'était enfoncé dans la vallée. La tête penchée sur la poitrine, l'esprit absorbé dans le vague, il allait toujours, ne voyant plus rien, ne s'arrêtant à rien, franchissant les ruisseaux, les bois, les

collines. Le clocher du monastère avait disparu depuis longtemps, Olmutz s'était enfoncé avec ses fortifications et ses tours derrière les montagnes; le moine entra dans une grande forêt qui se déroulait sur un espace sans limites apparentes, comme un océan de verdure. Mille rumeurs charmantes bourdonnaient à l'entour; une brise odorante soupirait dans les feuilles. Alfus s'arrêta; et après avoir plongé son regard étonné dans la molle obscurité des bois, il s'y avança en hésitant, comme s'il eût craint de faire quelque chose de défendu (1). Mais à mesure qu'il marchait, la forêt devenait plus imposante; de beaux arbres chargés de fleurs exhalaient un parfum inconnu. Ce parfum n'avait rien d'enivrant comme ceux de la terre: on eût dit une émanation mystérieuse qui embaumait l'âme; une harmonie, dont rien ne peut exprimer le charme, remplissait la forêt. Le moine s'avança encore, et il aperçut une clairière toute éblouissante d'une lumière merveilleuse. Ce qui le frappa surtout, c'est que le parfum, la mélodie et la lumière ne semblaient former qu'une même chose! tant le ravissement se communiquait à lui par une seule perception, comme s'il eût cessé d'avoir des sens distincts, et comme s'il ne lui fût resté qu'une âme.

Il s'assit pour jouir de ces charmes. En ce moment une voix se fit entendre, une voix dont la ravissante douceur n'a rien d'égal ici-bas. Ni la brise riant dans les saules, ni le souffle d'un enfant qui dort n'en pourraient donner une idée. Tout ce que

(1) En donnant cette légende, traduite de Schubert, nous nous aidons souvent de la belle version qu'en a publiée M. E. Souvestre.

les murmures les plus enchanteurs et les plus purs chants humains ont de séductions, était surpassé par cette voix. Ce n'était pas un chant, malgré ses flots de mélodie; ce n'était pas un langage, quoique la voix parlât; mais tout était en elle. Son souffle céleste enlevait l'âme dans une région ignorée. En l'écoutant, on savait tout, on sentait tout; et, comme le monde, qu'elle embrassait tout entier, la voix, toujours unique, était toujours si variée, qu'on eût pu l'entendre des siècles sans sortir de l'extase. Plus Alfus l'écoutait, plus il sentait grandir sa joie intérieure. Il semblait qu'il y découvrît sans cesse de nouveaux mystères ineffables.

Mais enfin la splendeur s'éloigna, la voix se tut, et un long murmure se glissa dans les rameaux.

Alfus demeura quelques instants immobile, comme un homme qui s'éveille d'un sommeil enchanté. Il regarda autour de lui avec une sorte de stupeur; puis il voulut se lever pour reprendre sa route; mais ses pieds étaient engourdis, ses membres avaient perdu leur agilité. Il sortit avec peine de la forêt, chercha le chemin du monastère, et, croyant le reconnaître, il se hâta, car la nuit allait venir.

Mais sa surprise augmentait à chaque pas; on eût dit que tout avait changé dans la campagne depuis sa sortie du couvent. Les arbres, que le matin il avait vus naissants, étaient devenus des chênes séculaires. Après avoir cheminé assez longuement, il arriva à une petite rivière qui le rapprochait de sa maison. Il chercha un petit pont de bois tapissé de ronces, qu'il avait bien souvent traversé. Il n'exis-

tait plus; on l'avait remplacé par une solide arche en pierre.

Comme il côtoyait un étang, des femmes, vêtues d'un costume qu'il n'avait pas vu encore, et qui retiraient leur lessive étendue sur des sureaux en fleurs, s'arrêtaient pour le regarder et se disaient entre elles :

— Voilà un vieillard qui porte la robe des moines d'Olmutz; nous les connaissons tous, et celui-là nous ne l'avons jamais vu.

Alfus passa, commençant à s'inquiéter. Le clocher de son couvent se montra enfin dans les feuilles. Il pressa le pas, gravit le petit sentier et s'élança vers le seuil. Mais la porte avait changé de place; le monastère ne présentait plus le même aspect; l'enceinte était plus grande, les bâtiments plus étendus; un platane qu'il avait planté lui-même quelques jours auparavant, couvrait maintenant l'asile saint de ses rameaux immenses.

Le moine, hors de lui, se dirigea vers la nouvelle entrée et sonna doucement : ce n'était plus la même cloche argentine dont il connaissait le son. Un jeune frère gardien vint ouvrir.

— Que s'est-il donc passé? demanda Alfus. Antoine n'est-il plus portier du couvent?

— Je ne connais pas Antoine, répondit le frère.

Alfus porta les mains à son front avec effroi.

— Suis-je devenu fou? dit-il; et n'est-ce pas ici le monastère d'Olmutz, d'où je suis parti ce matin?

Le portier le regarda.

— Voilà cinq ans que je suis portier, répondit-il, et je ne vous connais pas.

Alfus promena autour de lui des yeux effarés. Plusieurs moines parcouraient les cloîtres : il les appela; nul ne répondit aux noms qu'il prononçait. Il courut à eux pour voir de près leurs visages; il les voyait pour la première fois.

— Y a-t-il donc ici quelque grand miracle de Dieu? s'écria-t-il. Au nom du Ciel, mes frères, regardez-moi. N'y a-t-il personne ici qui connaisse le frère Alfus?

Tous l'entourèrent avec étonnement.

— Alfus! dit enfin le plus vieux : Oui, il y eut autrefois à Olmutz un moine de ce nom; je l'ai entendu dire à mes anciens. C'était un homme savant et rêveur, qui aimait la solitude. Un jour il descendit dans la vallée; on le vit se perdre au loin derrière les bois, puis on l'attendit vainement; on n'a jamais su ce qu'il était devenu. Depuis ce temps il s'est écoulé un siècle entier.

A ces mots, le moine jeta un grand cri : il comprenait tout enfin. Il se laissa tomber à genoux sur la terre, et joignant les mains avec ferveur :

— O mon Dieu, dit-il vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé en comparant les joies de la terre à celles du ciel. Un siècle s'est écoulé pour moi comme un seul jour à entendre votre voix; je conçois maintenant le paradis et ses joies éternelles. Soyez béni, ô mon Dieu, et pardonnez à votre indigne serviteur.

Après avoir parlé ainsi, frère Alfus étendit les bras et baisa la terre : il avait rendu son âme à Dieu.

LVI. — L'ÉTERNITÉ.

Dans les temps infinis (pour parler à notre manière) l'éternité était. Aucun calcul des temps ne pourrait la mesurer, et notre intelligence ne comprendra jamais sa durée infinie. N'êtes-vous pas frappés de ce fait qu'il y eût certainement des temps infinis lorsque le temps qui passe devant nous n'était pas?

CICERON, *De la nature des dieux.*

L'éternité, dit Boèce, au livre V de ses *Consolations*, est la possession totale et parfaite d'une vie interminable, c'est-à-dire qui n'ait pas eu de commencement et qui ne puisse avoir de fin. Pour nous qui avons commencé et qui ne devons pas finir, le même philosophe, réservant à Dieu seul l'éternité absolue, appelle la nôtre *perpétuité*.

Descartes disait: Je pense, donc je suis. Nous sommes en effet, parce que nous pensons; et nous pensons, parce que nous avons une âme. Les bêtes ne pensent pas; si elles pensaient, elles pourraient comparer, marcher comme nous dans le progrès et prévoir l'avenir. Un chien, un perroquet, un singe, un éléphant, dressés péniblement par l'homme à quelques mouvements qui nous étonnent, ne les enseigneront pas à leurs petits. Leurs races resteront ce qu'elles étaient aux premiers jours, des automates vivants.

Nous qui prévoyons, qui nous occupons si vivement de l'avenir, qui comprenons l'importance de notre âme, qui ressentons ses désirs infinis, qui la savons immortelle, pourrions-nous concevoir que

Dieu, qui a si admirablement fait toutes choses, qui gouverne tout avec une si haute sagesse, nous ait donné une âme vivante et avide de vie, mais destinée à s'éteindre? Jamais un esprit sensé n'admettra une telle proposition. Si les réalistes et les rationalistes de nos jours ont intérêt à voir ainsi, ils s'insurgent contre toutes les intelligences de tous les temps.

Si la foi universelle à une autre vie avait besoin de preuves, outre que nous les trouverions en nous-mêmes, le culte seul des tombeaux chez tous les peuples démontrerait aux matérialistes qu'ils ne font que lutter, dans leurs déplorables efforts, contre le sens commun et l'opinion universelle.

Mais de nos jours, pour confondre les sophistes du dernier siècle et leur livrée, comme disait madame du Deffant, le *magnétisme*, le somnambulisme et les tables tournantes ont suffisamment établi que les espaces où nous vivons ne sont pas occupés par les seuls être matériels et que nous sommes circonvenus de toutes parts et à tout instant par un monde spirituel.

La foi à l'éternité ne se perd que lorsqu'on a perdu les mœurs. L'éternité, ou pour nous la perpétuité de l'âme, aura nécessairement les conséquences du noviciat ou du temps d'épreuves que nous passons ici-bas.

Le bien ne peut pas être traité comme le mal, qui est son contraire; et Dieu ne peut pas accueillir l'âme qui l'a repoussé ou méconnu, ni l'âme qui l'a outragé par l'offense. Or, le bonheur, qui n'est ici-bas qu'un rêve, qui n'a quelque vie que dans l'espérance quand il ne s'égare pas dans les illusions, le bonheur,

au sortir de notre exil, ne peut être qu'avec Dieu et en Dieu. Ceux donc à qui Dieu dira : Je ne vous connais pas, seront rejetés dans les ténèbres extérieures que nous annonce l'Évangile; et ils y seront pour l'éternité.

Ce mot vous épouvante. Comment, direz-vous, pour quelques années de péchés, pour un seul péché mortel non expié, Dieu, qui est si bon, livrera ces malheureux coupables au supplice éternel ? Dieu ne les livre pas. En ne les accueillant point, il les laisse à l'esprit qui les a possédés. Dieu n'a pas livré les démons à leur enfer; ils l'ont trouvé en se séparant de Dieu.

Quant à cette éternité, Saint-Thomas vous démontrera qu'elle est logique. Une faute mortelle dans les lois humaines entraîne la mort. Quand vous condamnez un assassin à laisser sa tête sur l'échafaud, il périt sans retour. Eh bien, il en est de même de l'âme, qui, repoussée de Dieu, ne vit plus, mais souffre et subit son expiation.

Ces quelques lignes de philosophie chrétienne nous séparent un instant des légendes de l'autre monde. Celles qu'on a lues jusqu'ici sont pour la plupart des légendes proprement dites dans le sens actuel, car aucune autorité catholique n'en a constaté la vérité complète. Mais ces visions et ces songes prouvent au moins aux matérialistes l'immatérialité de l'âme.

Saint Augustin rapporte à ce sujet un petit fait de son temps. Il connaissait un certain Génirade, médecin habile, mais matérialiste. Cet homme croyait que tout en nous est matière, et il n'admettait pas un autre monde que celui-ci. Or, une nuit, pendant qu'il dor-

mait, il vit en songe un jeune homme qui l'engageait à le suivre. Il le suivit, et il se trouva bientôt dans une ville où il entendit d'admirables mélodies, qui charmaient encore ses oreilles après qu'il se fut éveillé. Ce songe le frappa. Mais il n'y vit qu'une illusion des sens. Quelques jours après, dans son sommeil encore, le même jeune homme lui apparut de nouveau et lui dit :

— Me connaissez-vous?

— Fort bien, répondit Génirade.

— Et d'où me connaissez-vous?

— De cette nuit où vous m'avez conduit dans la ville aux harmonies.

— Est-ce en songe ou éveillé que vous m'avez vu et que vous avez entendu les concerts de cette ville?

— C'est en songe.

L'apparition reprit :

— Où est à présent votre corps?

— Dans mon lit.

— Savez-vous bien que vous ne voyez rien à présent des yeux du corps?

— Je le sais.

— Quels sont donc les yeux par lesquels vous voyez?...

Comme le médecin hésitait et ne savait que répondre, le jeune homme lui dit encore :

— De même que vous me voyez et m'entendez, à présent que vos yeux sont fermés et vos sens engourdis, de même, après votre mort, vous vivrez, vous entendrez et vous verrez, des yeux de l'âme spirituelle; ne doutez donc plus.

Génirade conclut que, si l'âme pouvait voyager ainsi dans le sommeil du corps, elle était donc distincte de la matière; et il se convertit.

Le somnambulisme magnétique a donné mille preuves de ce genre. Mais il est des hommes qui ont des yeux et ne veulent pas voir, et qui ferment les portes de leur intelligence à la lumière. Cependant ces hommes, qui ne croient ni aux mystères révélés, ni aux mystères évidents, croient malgré eux au monde spirituel. Nous en exposerons quelques traits; et il est bon peut-être de montrer rapidement ici quelles ont été la vie et la mort des incrédules. Quoique ces phénomènes soient infiniment moins nombreux que ceux qu'on appelle les saints, nous en pourrions ranger beaucoup ici. Mais il faut se borner. Nous laisserons donc Voltaire et les autres déserteurs de l'Église dont l'étude ferait des volumes, et, à l'exception de Guymond de la Touche, nous n'étudierons que des philosophes qui nous sont presque contemporains.

LVII. — LA FOI DES INCRÉDULES.

GUYMOND DE LA TOUCHE.

> Le philosophe qui ne croit pas ce qui est vrai est toujours prêt à croire ce qui est absurde.
>
> GOLDSMITH.

Le règne de Voltaire, en 1757, brillait de tout son fracas démolisseur. Des souverains, philosophes ou indifférents, l'encourageaient sans prévoir peut-être

ce qui sortirait de ces doctrines, car Dieu retire la lumière à ceux qui le désertent. La haute société, tombée dans un grand relâchement de mœurs, applaudissait à des systèmes qui mettaient les consciences à l'aise. Une morale facile, vague, arbitraire, toujours pliée aux passions humaines, remplaçait les grands enseignements de la religion. On écartait toute pensée de l'autre monde, on n'allait plus guère au sermon; mais il y avait des prêches au théâtre. Voltaire avait mis à la mode les tirades philosophiques à travers ses drames; et dans toutes les tragédies si froides de ce temps-là, on était sûr de rencontrer, parmi les personnages, un prédicant au moins qui débitait ses axiomes à brûle-pourpoint; les femmes mêmes péroraient. N'en citons qu'un exemple :

> Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
> Notre crédulité fait toute leur science.

Et ces vers, si plats et si niais, appliqués aux prêtres de la Grèce païenne, étaient applaudis avec frénésie, comme allusion stupide aux prêtres chrétiens, si éclairés, si dévoués et si vrais.

Tous les jeunes poëtes fourvoyés avaient donç soin de moraliser ainsi, quelquefois de la manière la plus grotesque.

On représenta en 1757, le 4 juin, une tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, imitation des anciens. Ceux qui connaissent la littérature dramatique savent que, dans cette pièce, Iphigénie, devenue vieille, rompue au métier de bourrelle, comme prêtresse de Diane, immolait de sa main, dans d'horribles sacri-

fices, tous les étrangers que la mer jetait sur son affreux rivage. Eh bien, l'auteur lui faisait faire, à cette femme, un discours moral, le couperet sanglant au poing. Et quel était le thème de ce hors-d'œuvre si singulièrement placé? l'éloge de la loi naturelle, qu'elle violait tous les jours. C'est, disait-elle,

C'est la première loi, c'est la seule peut-être...
C'est la seule du moins qui se fasse connaître,
Qui soit de tous les temps, qui soit de tous les lieux,
Et qui règle à la fois les hommes et les dieux...

et malgré la critique de Gilbert, qui s'écriait indigné :

La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglants professe la morale...

malgré la spirituelle parodie de Favart et Voisenon (les *Rêveries renouvelées des Grecs*), qui est une si bonne critique, malgré le sens commun, le public d'alors applaudissait; et de nos jours, car il n'y a pas longtemps qu'on jouait encore cette pièce, ceux qui vont au théâtre ont vu de tels vers accueillis dans une telle bouche et dans une telle situation.

L'auteur de cette tragédie était Guymond de la Touche, poëte de trente-huit ans, né à Châteauroux en 1719. Comme il n'a fait que cette pièce, et que le jour de la représentation un avocat au parlement de Paris, nommé Vaubertrand, fit vendre tout imprimée une tragédie de lui, intitulée pareillement *Iphigénie en Tauride*, laquelle n'a pas été jouée, on a voulu contester à Guymond l'invention de sa fable. Mais il n'y avait invention pour personne, puisque c'était, comme nous l'avons dit, une imitation. Les sorties philoso-

phiques seules étaient nouvelles et sont bien de Guymond de la Touche. Cet homme qui, d'abord plein d'un zèle ardent et peut-être mal réglé, était entré dans une maison religieuse, voulant se faire missionnaire, avait ensuite rencontré dans le monde des philosophes dont il avait trouvé la condition plus douce; et il s'était laissé entraîner dans leur tourbillon. Il leur avait donné un de ces gages qu'ils demandent souvent à ceux de qui ils s'emparent; il avait publié une mauvaise épître intitulée *les Soupirs du cloître*, épître où les biographes sensés n'ont vu que le fruit d'une colère aveugle et injuste. Lié avec les incrédules, il y avait quinze ans qu'il s'était rayé lui-même de la liste des chrétiens. Il n'avait plus de joug, disait-il, que la loi naturelle, qui n'est ni un joug ni un frein, puisqu'elle permet tout, qu'elle se plie à tout, et qu'elle est la licence. Il vivait donc en esprit fort, ne croyant à rien, méprisant les préjugés, raillant la foi, se moquant de la foule, au-dessus, disait-il, de la superstition, des faiblesses et de l'erreur, ferme dans ses convictions philosophiques, niant sans réserve tout ce qu'il ne comprenait pas, prétendant tout expliquer par la seule puissance de la raison humaine, et se promettant bien de mourir enveloppé dans sa philosophie, — manteau un peu troué. — Mais hélas! ainsi raisonnait l'Anglais Johnson, qui avait peur des revenants.

Dans ces stoïques dispositions, le 11 février 1760, tout préoccupé d'une tragédie de Régulus, dont il venait de terminer le plan, Guymond s'en alla rendre ses devoirs à une très-grande dame qui l'accueillait

à ses soirées. Au lieu d'arriver dans une société nombreuse, comme il s'y était attendu, il ne trouva que la princesse, laquelle, en compagnie de deux de ses amies, se disposait à se rendre incognito chez une sorcière. Telles étaient les mœurs d'alors; on n'avait pas de religion, et on consultait les devineresses. Des femmes qui repoussaient le catéchisme ouvraient les livres qui expliquent les songes. Qu'on se rappelle, un peu plus tard, les succès de Cagliostro; et, sous le premier empire, quelques sommités se faisant tirer les cartes par mademoiselle Lenormand.

La sagesse philosophique de Guymond se révolta d'abord. Malgré son respect pour la grande dame, il osa dire : — Quoi! votre esprit élevé, madame, peut-il croire aux sorcières?

— C'est fort curieux, répondit la princesse; et puis nous ne vous mettons pas dans nos secrets pour subir votre critique.

— Mais vous n'ignorez pas, madame, qu'un vain charlatanisme est toute la science de ces femmes.

— Que vous importe? les philosophes sont des charlatans aussi.

— Mais nous sommes sous le règne de la raison, dans le siècle des lumières.

— Notre sorcière travaille la nuit; et pour vous punir de vos observations, vous allez venir avec nous.

— Ce sera toujours un grand honneur pour moi. Mais au moins, madame, me sera-t-il permis de rire des choses que je verrai?

— Tant qu'il vous plaira, si vous pouvez.

— Je suis donc à vos ordres.

Il partit avec les dames et se promit, en y réfléchissant plus mûrement, une soirée amusante. Toutefois, il ne pouvait se tenir en lui-même d'avoir orgueilleusement pitié de la princesse à l'esprit faible.

On arriva chez la sorcière. C'était une devineresse de haute société. Les salons, mystérieusement décorés, avaient quelque chose de solennel et d'imposant. La tenture était une étoffe brune sur laquelle on avait brodé en gris des chauves-souris, des scarabées et des hiéroglyphes. Une seule lampe, dont la clarté était fort vive, éclairait la salle d'audience. Cette lampe reposait sur une table carrée, couverte d'un tapis de serge noire qui traînait jusqu'à terre. Tout auprès était assise, sur un trépied de fer, la sorcière en vogue. Elle était vêtue d'une robe pourpre, avec son capuchon, bordée de bandes blanches et semée d'étoiles; des bandelettes égyptiennes encadraient son visage sérieux et régulier. Cette femme avait cinquante ans; elle était forte et puissante, relevée encore par une haute taille et par un grand air de dignité.

Les ricanements de Guymond de la Touche expirèrent un peu sur ses lèvres à ce spectacle qu'il n'avait pas prévu. Venu pour railler, il ne sentait plus dans son esprit qu'une curiosité vivement excitée. Se reprochant cette sorte de concession, il détourna les yeux de la sorcière, cherchant à sourire au moins des assistants, qui étaient nombreux. C'était une séance de cette maçonnerie égyptienne que des juifs

vagabonds avaient depuis peu importée à Paris. Mais tous les spectateurs étaient immobiles et gardaient le plus profond silence.

Une manière de Cophte entra, sans dire un mot, vêtu d'une longue robe blanche, le front ceint d'une banderole d'argent. Il opérait avec la devineresse. Ce personnage ne s'annonça qu'en traçant dans l'air un alpha avec une baguette noire. Il amenait une jeune fille vêtue de noir et couronnée de fougère, de trèfle et de verveine, laquelle s'arrêta devant la table. Un des assistants déposa un papier, qui sans doute contenait une question; la princesse, que le poëte dramatique accompagnait, en déposa un autre. Aucun bruit, aucun mot ne rompait le silence.

Le Cophte, qui procédait avec une extrême gravité, se mit à enfoncer des épingles dans le cou de la jeune fille, dont le visage n'exprimait pas la moindre sensibilité. Parmi les spectateurs, les uns témoignaient une terreur muette, les autres une singulière vénération; la princesse et ses amies demeuraient calmes.

Guymond cherchait une figure qui du moins échangeât avec lui un regard; mais personne n'était distrait du spectacle extraordinaire de la jeune fille piquée.

Quand les épingles qu'on lui enfonçait dans le cou eurent formé un triangle enfermé dans un cercle, elle prit sur une console qui était derrière la sorcière une cloche de verre parfaitement transparent, et la posa sur les deux papiers pliés qui étaient déposés devant la lampe. Tout le monde redoubla d'attention. Le Cophte se retira pendant qu'on admirait le phénomène des deux billets agités d'un léger mouvement.

Guymond frappé s'approcha davantage. Il voulait chercher des ressorts à cette magie qu'il voyait.

La sorcière alors ouvrit enfin la bouche et prononça sourdement, mais distinctement, ces paroles en s'adressant au poëte :

— Vous êtes bien empressé à vous éclaircir de ce qu'on fait ici !

Guymond releva la tête. Personne ne détourna les yeux de la cloche de verre qu'un nuage gris remplissait. On voyait à travers les deux billets danser. Le nuage s'épaissit; un moment on ne vit plus rien. La lumière de la lampe devint plus rouge et plus concentrée.

Le poëte, surpris de l'insolence de la devineresse, ne savait s'il devait la recevoir au sérieux ou s'il devait en rire. Elle reprit sur le même ton théâtral :

— Curieux étranger, qui voulez pénétrer des mystères fermés pour vous, et qui ne voyez pas ce qui vous touche, je vais vous apprendre un avenir que vous ne veniez pas chercher ici....

La cloche était redevenue transparente ; le nuage s'était évanoui. A la place des deux billets qu'elle couvrait, et qu'on avait mis là pliés en carré, se trouvaient deux autres billets pliés en triangle. C'étaient les réponses demandées.

La jeune fille qui devait les prendre resta immobile, respectant l'action de la sorcière. Celle-ci fixait sur Guymond un œil ardent ; et tous les regards s'étaient arrêtés sur lui.

— Vous portez au front, poursuivit-elle, un signe qui ne me trompera point. Vous ne reviendrez pas deux fois devant le trépied de fer...

Le poëte fit un mouvement.

— Apprenez, dit-elle enfin, que vous mourrez dans trois jours.

Un cri étouffé sortit de la poitrine de Guymond. A ce cri, la cloche bondit sur la table et se brisa en retombant. Ce fait acheva de l'épouvanter; et cet homme, qui ne croyait à rien, qui niait tout, qui voulait tout comprendre, s'affaissa sur lui-même et chercha un siége où il tomba.

Le Cophte, reparaissant subitement alors, pour rappeler aux autres assistants la nécessité du silence, avait tracé en l'air un losange avec sa baguette. Tous les habitués savaient qu'un mot, un cri prononcé par un profane pendant les expériences, détruisait les charmes.

La jeune fille remit au Cophte les deux billets; celui-ci les rendit à leur adresse. La demande de la princesse était :

—Qu'est devenu un ami bien cher que j'ai perdu?

La réponse se formulait ainsi :

— Il vous attend, plein de tendresse, dans votre salon.

Une grande joie se manifesta sur le visage de la haute dame. Sans attendre autre chose, elle glissa dans la main de la jeune fille aux épingles une riche récompense, fit un signe au poëte qui se leva chancelant, et sortit avec ses deux amies. Guymond était tombé dans une si profonde rêverie et dans un si sombre abattement, qu'il fut impossible aux trois dames de le ramener à d'autres idées, et qu'il se tint comme un malade dans un coin de la voiture.

En vain la princesse fit un appel à sa philosophie, à son esprit fort ; il était la preuve encore vivante de la faiblesse des sophistes.

La dame avait hâte de revoir son cher Lauzun. Dès qu'elle rentra dans son salon, sa femme de chambre le lui remit entre les bras. C'était un joli épagneul anglais, qui s'était perdu, et qui, disait-on à sa louange, était revenu seul depuis un quart d'heure.

Cet incident acheva de confondre le philosophe; il fit ses révérences et se retira chez lui ; il se mit au lit: cet homme qui ne croyait pas à l'Évangile, croyait à la magie. La révolution que la dernière parole de la sorcière avait opérée dans son cerveau lui donna une fièvre telle, que le troisième jour en effet, — *14 février 1760* — Guymond de la Touche mourut de terreur. Nous ignorons dans quels sentiments il rendit l'esprit; mais s'il y avait une porte au cerveau des incrédules, on y verrait de surprenantes pusillanimités.

Si nous vous laissions dans le doute sur les merveilles auxquelles nous vous avons fait assister, quand nous en avons la clef et l'explication, vous seriez mal satisfaits. Or, quinze jours après la visite dont nous venons de voir les conséquences, le lieutenant de police découvrit l'antre de la sibylle, qui exerçait sans permission une profession prohibée ; on l'arrêta avec le Cophte, la jeune fille aux piqûres et un petit nain très-fûté qui les servait. C'était une famille de Bohémiens d'Alsace, qui gagnait beaucoup d'argent à sa magie. On reconnut que la table au

tapis noir était adroitement percée au milieu ; que le nain se tenait dessous pendant les séances ; qu'il introduisait par un tube une fumigation dans la cloche, qu'il y établissait ainsi l'obscurité ; qu'il enlevait alors la bonde parfaitement ajustée, retirait les billets et les passait au moyen d'une coulisse dans le réduit voisin où le Cophte faisait les courtes réponses ; quand ces réponses étaient remises sous la cloche, le nain replaçait la bonde, et par une petite pompe aspirante retirait la fumée ; il produisait par des agents de même sorte des commotions et d'autres prodiges : ces opérations se faisaient avec une grande habileté.

On apprit aussi le secret des épingles. Elles étaient disposées sur une large pelote ; le Cophte, n'ayant l'air d'en prendre qu'une, les prenait deux par deux, une très-grande que les assistants voyaient parfaitement, une très-petite qu'on ne voyait pas. Il laissait couler la grande dans sa manche disposée pour la recevoir, et n'enfonçait que la petite qui n'avait que deux millimètres de longueur, et qui était tellement fine avec une très-grosse tête, qu'elle entrait dans la peau sans y causer aucun dégât.

Enfin, on sût que les nouvelles données sur le tendre ami à quatre pattes de la princesse n'avaient rien non plus de surprenant ; c'était le Cophte lui-même qui l'avait volé, sachant bien ce qu'il faisait, et qui l'avait fait reporter à l'heure convenable. On découvrit bien d'autres choses, et il s'agissait de faire le procès à cette petite bande d'imposteurs, mais comme les grandes dames, qui ne sont jamais les

dernières à fréquenter les galetas où se fabriquent des singeries mystérieuses, craignaient de se voir compromises, on obtint du lieutenant de police qu'il se contentât de chasser de Paris la sorcière et ses aides, qui allèrent ailleurs faire d'autres dupes.

On eût donc pu éclairer Guymond de la Touche et le faire rougir de la petitesse d'esprit des esprits forts; mais il n'était plus temps.

LVIII. — SYLVAIN MARESCHAL. (1)

Sycophantes qui vont, sur le monde béant,
Étouffer l'espérance et semer le néant.

LOAISEL.

Il y avait, à défaut de joie, agitation, fracas et tumulte à Paris, le second décadi de brumaire an II de la république une et indivisible; une fête passait sur la place Vendôme, alors appelée mélodieusement place des Piques. Les chœurs de l'Opéra chantaient avec gravité :

Formons des chants funèbres;
Donnons cours à nos pleurs :
Dans la nuit des ténèbres
Marat gît. O douleurs!

On promenait le buste de cet homme, l'un des saints d'alors; on allait sérieusement l'inaugurer dans une chapelle élevée au Carrousel; et l'auteur des

(1) Les études qui vont suivre sur quelques athées presque contemporains, ont paru autrefois, avec d'autres, sous le titre de *Légendes des Philosophes* et sous le pseudonyme du Neveu de mon Oncle; elles étaient épuisées depuis longtemps.

splendides paroles que nous venons de citer était le citoyen Joigny, artiste dramatique, que l'on a vu plus tard représenter à l'Ambigu-Comique les personnages qu'on appelle au théâtre « pères ganaches. »

On rendit à l'odieux défunt des honneurs inouïs ; on lui érigea des arcs de triomphe, des mausolées et des chapelles. Dans celle où nous conduisons le lecteur sur la place du Carrousel, on plaça son buste, son écritoire, sa lampe, sa baignoire. Dorat-Cubières prononça son oraison funèbre ; le peintre David s'engagea à le peindre dans ses derniers moments ; et peu de jours après, ce tableau, rapidement exécuté, fut exposé sur un piédestal au milieu de la cour du Louvre, où tout Paris alla le voir.

Mais revenons à nos débuts. L'un des coryphées qui conduisait les maratistes exaltés était Sylvain Mareschal ; on était sûr de retrouver cet homme dans toutes les fêtes de ces jours de démence. Ami de Chaumette, qui regardait comme perdue toute journée où il n'avait pas décrété la chute de quelque monument, de Robespierre, que l'on connaît assez, de Marat, qu'il regrettait avec colère, Sylvain Mareschal démolissait de la plume, à côté de ses amis qui préféraient la pioche et la guillotine. Il appelait cet instrument, dans son style, la faux de la République, car il était poëte. Il avait fait des stances pour le triomphe de Voltaire, dont l'image de cire, promenée dans Paris, avait été portée au Panthéon. Avec Saint-Simon et quelques autres, il avait remplacé les fêtes du catholicisme par les fêtes de la franc-maçonnerie, — à la Nature, à la Jeunesse, à la

Vieillesse, au Bonheur..., à la Raison surtout, la seule divinité qu'il voulût reconnaître, et qu'il saluait dans une actrice de l'Opéra.

Il composa bien des hymnes oubliées pour les solennités baroques de ce singulier culte, qu'il chercha même à propager par des comédies. C'est lui qui fit jouer la *Rosière républicaine*, couronnée par la Raison d'un bonnet rouge d'honneur. On lui devait aussi *Denis le Tyran, maître d'école à Corinthe*, pièce contre les *tyrans ; Diogène et Alexandre*, comédie pour les sans-culottes, dont le cynique Diogène était le type glorifié ; — le *Jugement dernier des rois*, condamnés par la Liberté entourée d'assesseurs en sabots et en carmagnole. Un fait assez plaisant, c'est qu'à chaque représentation de cette pièce, le peuple sifflait les juges en sabots et applaudissait les rois dans leur mise éclatante.

La fête consacrée à Marat poursuivit sa marche ; elle arriva enfin à la place de la Réunion (place du Carrousel) ; le buste fut placé dans sa niche, et tous les assistants se mirent à genoux. Ils n'y restèrent pas longtemps, ayant perdu l'habitude de cet exercice. Alors les parleurs se mirent à réciter des strophes, à chanter des couplets, à lire des vers, à prononcer des discours, — festival tohu-bobu dont ne jouissaient que les spectateurs des premières loges. Le public des secondes places dansait la carmagnole, chantait le *Ça ira*, et discutait sur les nouveaux saints qu'on lui donnait à contempler.

La députation de la section des six *i* (on appelait ainsi la section de l'Indivisibilité, qui était le quar-

tier de la place Royale), remarquant que le buste de Marat était coiffé du bonnet rouge, chanta des couplets dont nous citerons quelques-uns :

Le bonnet de la liberté
Brille et voyage avec fierté
En dépit des despotes.
Sa course embrasse l'univers;
Partout il va briser les fers
Des braves sans-culottes.

A Vienne, à Londres, à Berlin,
A Madrid, à Rome, à Turin,
On voit les fiers despotes,
Sur ce bonnet, en lettres d'or,
Lire tous l'arrêt de leur mort
Au gré des sans-culottes.

L'esclave enfant de Mahomet,
Libre en recevant ce bonnet,
Va frapper ses despotes.....
Déjà sous les yeux du sultan
Il bénit le nouveau turban
Des Français sans-culottes.

On appelait cette chanson les *Voyages du bonnet rouge;* elle était du citoyen Salle, et se chantait sur l'air : *C'est ce qui me console.*

Sylvain Mareschal lut des vers où il établissait que le peuple a toujours le droit de porter la main sur les têtes royales. — Oui, s'écriait-il, les sujets peuvent

Ressaisir la couronne et rentrer dans leurs droits.
De son Dieu, de son maître, oui, le peuple a le choix :
Il peut se rétracter si son choix n'est pas sage;
Il peut, quand il lui plaît, défaire son ouvrage.

A la suite de ces vers, il prononça un discours sur

l'athéisme.... De ces hideuses diatribes, nous ne rapporterons que de courts passages.

« ..... Un Dieu, disait-il, ne convient pas à l'homme.... Surveillez plutôt ceux d'entre vous qui sont chargés de vos intérêts extérieurs. Vos agents ne sont pas fâchés que la foule tienne sans cesse ses yeux levés au ciel ; pendant ce temps elle ne prend pas garde à ce qui passe sur la terre.... »

— *Et ils mettent leurs* mains dans nos poches, nos agents, cria une voix enrouée.

— Le citoyen dit vrai, ajouta une effroyable figure louche ; nous n'avons pas besoin de Dieu.....

Dans ces interruptions, l'orateur voyait qu'il frappait juste et que son auditoire était digne de lui. Il reprit d'un ton horrible :

« Qu'il *soit donc proclamé* le bienfaiteur de l'espèce humaine, le législateur qui trouvera le secret d'effacer du cerveau des hommes le mot Dieu... »

— Il en veut bien à celui de là-haut, interrompit une tricoteuse. C'est aussi fort que le citoyen Monvel, quand il prêche contre Dieu, au temple Roch de la rue Honoré.

Monvel faisait en effet, à l'église Saint-Roch profanée, un cours d'athéisme. C'était un comédien fort laid, qui, en chaire, mêlait à des transports d'énergumène des mouvements d'histrion.

L'orateur du temple de Roch figurait parmi les auditeurs de Sylvain Mareschal, et grommelait dans son museau de singe que Sylvain Mareschal lui prenait ses idées..... Les grognements du comédien parvinrent aux oreilles de l'autre, lequel n'osa pas

imprimer son discours ; il ne le fit paraître qu'en 1800, à la tête d'un livre insensé intitulé *Dictionnaire des Athées anciens et modernes*. Nous en parlerons plus loin. Il ajouta pour lors à ce discours certains paragraphes qui n'avaient pas été prononcés devant le buste de Marat. Telle est cette petite phrase :

« Les femmes ne sont point du monde politique ou philosophique ; chacune d'elles doit avoir les dieux et les opinions, le culte et les lois de son père et de son mari. »

Les tricoteuses de Robespierre eussent fort mal accueilli cette doctrine. Et cette autre :

« Il est une religion universelle, antérieure à toutes les autres, et qui leur survivra : c'est la piété filiale. Voilà la seule véritable religion naturelle. La maison paternelle est son temple.... »

Manière de voir des plus illustres romanciers actuels, qui, conjurés contre le mariage, ne proclament de devoirs que ceux qui leur profitent, et recommandent la piété filiale parce qu'ils ont des enfants ou qu'ils en redoutent.

Il n'y avait pas non plus dans ce discours ce qu'il cite de Porcher, « qui a dit qu'aux trois quarts des hommes il ne fallait administrer que de l'opium. » Ce mépris pour l'espèce humaine eût révolté les sans-culottes philanthropes.

L'affreux orateur débita d'horribles ordures que nous ne pouvons même indiquer. Les cris qui applaudirent pouvaient s'appeler des hurlements.

La foule s'écoula, sans daigner ou peut-être sans oser regarder le ciel. Mais quelques jours après, les

admirateurs de Marat ayant changé d'opinion sur son compte, prirent son buste à la barbe du citoyen factionnaire qui le protégeait, lui mirent la corde au cou, le traînèrent par les rues et terminèrent son apothéose en le jetant dans un égout. On devait peu tarder à faire le même cas des doctrines de Sylvain Mareschal?

Mais, direz-vous enfin, qu'est-ce que Sylvain Mareschal.

Pour ceux qui ne sont pas, comme l'était Geoffroi-Saint-Hilaire, familiarisés avec les natures monstrueuses, nous répondrons en peu de mots :

Sylvain Mareschal était un homme ; n'en soyez pas surpris. Ses biographes et ses défenseurs avouent qu'il avait l'extérieur désagréable et *des dehors si peu prévenants*, qu'il chercha longtemps à se marier, et ne trouva son fait quelconque qu'à l'âge de quarante-deux ans.... Il était né à Paris en 1750. Il étudia le droit, voulant se faire huissier ou procureur. Mais il bégayait d'une manière si rebutante, qu'il ne put parvenir à rien. A défaut d'autre métier, il devint poëte. Chose incroyable! il débuta en 1771 par des *bergeries*.... Pauvre agneau! fiez-vous-y (1)!

Il y avait sous cette peau de brebis un loup qui

(1) Robespierre avait fait aussi des poésies tendres. Lorsqu'il était, à Arras, de la société chantante des *Rosatis*, un de ses confrères le dépeignit dans ce couplet :

> Ah! redoublez d'attention!
> J'entends la voix de Robespierre.
> Ce jeune émule d'Amphion
> Attendrirait une panthère...

poussait avec de grandes pattes, une grande gueule et de grandes dents.

Puis il donna le *Temple de l'Hymen*... ; puis des contes pastoraux... ; un *Age d'or*..., petits brandons lancés comme amorce d'un mariage qu'il cherchait toujours de toutes ses forces et qu'il lui fallut chercher vingt ans. Ce contre-temps l'aigrit. Il se mit à dire, comme le Richard III de Shakspeare : Puisque je suis laid, je serai méchant.

Il dissimula toutefois quelque temps encore, et publia de ces pièces que les mœurs relâchées des Parisiens appelaient alors *poésies érotiques*. Et chose pénible à dire, il en fut payé : on le nomma sous-bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine....

Au milieu des livres, il y puisa surtout le mal ; et dès 1781, dans son *Nouveau Lucrèce*, il laissa voir qu'il ne connaissait ni Dieu, ni rois, ni lois aucunes. Il enfanta bientôt un volume en prose intitulé : *Livre échappé au déluge, ou Psaumes nouvellement découverts, composés dans la langue primitive, par S. Ar. Lamech* (anagramme de son nom). C'était si affreux, qu'on l'ôta à ces livres, dont il faisait un détestable usage.

N'ayant plus de place, et sachant bien qu'il ne vivrait pas de ses vers, qui étaient plats et mauvais, il fit de la prose, aussi misérable que sa poésie. Il mit au jour, comme gagne-pain assuré, un almanach, qu'il appela *Almanach des honnêtes gens*. Ce livre, en effet, le nourrit et le logea ; car on l'enferma à Saint-Lazare, en ce temps-là prison des gens de mauvaises mœurs.

Le parlement, qui avait jugé ainsi, n'était pas dans son tort; le livre était odieux; et le calendrier, à la place des saints de chaque jour, présentait les personnages du *Dictionnaire des Athées*, déjà projeté par Sylvain Mareschal. On y trouvait Ninon, Voltaire, Aspasie, Diane de Poitiers, entremêlés des noms les plus vénérables et les plus augustes.

Quand la révolution vint, il s'y lança avec frénésie, publia des pamphlets incendiaires, prit sa part de tous les excès. Nous avons sous les yeux son *Almanach révolutionnaire* de l'an III, et nous en prenons quelques fragments au hasard, comme appréciation; — page 73 :

« ...... La république française, dès son aurore, paraît déjà consommée dans les actes de justice. Ingénieuse et prodigue quand il s'agit de décerner des honneurs aux bons patriotes et aux communes qui ont bien mérité d'elle, elle se montre sévère et inflexible quand il faut poursuivre les grands coupables, et qu'il importe de donner de frappants exemples. Toulon ne sera pas plus l'objet de sa clémence que Lyon; et la hache des lois, *infatigable dans ses exécutions fréquentes, mais nécessaires*, purge chaque jour le sol de la liberté des restes impurs de l'aristocratie et du fédéralisme... »

L'écrivain énumère ensuite avec plaisir des vieillards et des femmes en grand nombre guillotinés, ainsi que plusieurs habitants de Paris, section des Arcis, « qui avaient voulu soustraire Marie-Antoinette au supplice qu'elle méritait si bien; » et il ajoute : « Que n'a-t-on pu leur associer cette Poli-

gnac, qui n'aurait pas dû terminer dans son lit, à Vienne, en Autriche, des jours tout noircis de crimes! » — Voilà la mansuétude du philosophe et sa philanthropie.

Lorsqu'il vit, en 1795, que les églises commençaient à se rouvrir, il frémit; il trempa sa plume dans un fiel plus épais. Il fit paraître, en 1797, *le Code d'une société d'hommes sans Dieu;* en 1798, *les Pensées libres sur les prêtres de tous les temps et de tous les pays;* en 1799, un salmigondis intitulé : *Pour et contre la Bible,* livre, disait-il, destiné à balancer le *Génie du christianisme,* qui, lancé en même temps, écrasa de son immense succès l'ignoble pamphlet de ténèbres. *Les Voyages de Pythagore,* autre production de Sylvain Mareschal, n'ayant pas plus de vogue, l'auteur abhorré vomit sur la société le *Dictionnaire des Athées,* dernière écume du dix-huitième siècle, qu'il résumait durement.

Lalande, comme on le verra bientôt, l'aida dans ce travail infernal, où l'athéisme est le premier titre d'honneur. Pour grossir sa liste, aux noms de Voltaire, de Rousseau, de Ninon, de Spinosa, de Lamettrie, de Vanini, il joint Pascal, Arnauld, Montaigne, Grotius; il va plus loin, il fait de Fénelon, de Bossuet, de saint Augustin même, des athées; il va plus loin encore : les noms les plus saints sont outragés dans cette œuvre diabolique. Le livre fut repoussé, même par les plus exagérés. En France, il est oublié; des étrangers n'ont pas rougi de le réimprimer en 1833; et les éditeurs honteux n'y ont pas perdu de l'argent seulement.....

Sylvain Mareschal s'était donc marié, en 1792, avec une demoiselle Desprez. Il n'eut point d'enfants. Ce ménage avait pour amie une femme laide qui a écrit, madame Gacon-Dufour. Elle était athée; et c'est un fait public. Malgré le cas qu'il faisait de ces deux femmes, ou peut-être à cause qu'il jugeait leur sexe par elles, Mareschal publia en 1801 une brochure où il présentait un *projet de loi portant défense aux femmes d'apprendre à lire*.....

Madame Gacon-Dufour répondit vivement à cette insolente ineptie. Mais elle ne se brouilla pas pour cela avec son maître en athéisme, qui était devenu fou.

Il continua, en effet, de déraisonner plus que jamais, et mourut dans un idiotisme assez étrange, ne voulant pas entendre parler du ciel et fermant les yeux dans ses derniers moments pour ne pas le voir..... le 18 janvier 1803.

Sa femme et madame Dufour reçurent son dernier soupir. — Si ce dernier soupir, dit l'écriveuse, était une âme, je devrais déclarer que c'est une âme qui pue. — Telle fut son oraison funèbre.

Il s'était fait modestement lui-même, dès 1781, cette épitaphe :

> Ci repose un paisible athée;
> Il marcha toujours droit sans regarder les cieux.
> Que sa tombe soit respectée :
> L'ami de la vertu fut l'ennemi des dieux.

Quelques bonnes gens la retouchèrent ainsi qu'il suit :

> Ci repose un stupide athée;
> Il marcha le front bas sans oser voir les cieux.

Par Satan son âme emportée
Doit puer aux enfers autant que dans ces lieux.
Pour sa vertu qu'il a vantée,
Ce fantôme invisible échappe à tous les yeux;
Et sur la terre épouvantée,
Sa mémoire est honteuse et son nom odieux.

LIX. — M. DE LALANDE.

Un astronome athée ne peut être qu'un insensé. YOUNG.

Joseph-Jérôme Lefrançais, né en 1732 à Bourg-en-Bresse, ne trouva pas que son nom fût convenable à l'illustration qu'il voulait se donner; et lorsqu'il vint à Paris, d'une lande ou terre inculte que possédait Marianne Mouchinet, sa mère, il se fit appeler M. de Lalande; comme ce jeune homme que vous connaissez peut-être et qui s'appelait Mercier, ou Fourrier, ou Drapier, prit le nom de M. de Marencour, d'une mare qui stagnait dans la cour paternelle; comme le jeune Chasseboeuf emprunta à une bouteille qu'il flûtait en amateur son nom de Volney.

Né de parents pieux, Joseph-Jérôme avait été fort bien élevé chez les jésuites, et, dans ses plus grands égarements, il a toujours révéré ces bons pères et les a toujours défendus; il ne faisait que leur rendre justice.

Ce qui a perdu Lalande, c'est l'amour-propre dégénéré en folie.

Tout petit, il faisait des romans mystiques et des sermons qu'il débitait, cherchant des louanges. Il

voulut ensuite se faire avocat pour parler en public. Il avait de l'esprit à douze ans; sa vive curiosité à l'occasion de la comète de 1744 fit prédire tout haut à quelques-uns qu'il serait un grand astronome; il ne laissa pas tomber ce propos. A seize ans il étudiait avec succès les mathématiques et l'astronomie, sous le bon père Béraud, son maître. Ses parents, désirant qu'il fît son droit, l'envoyèrent à Paris. Mais il aima mieux suivre l'étude de l'astronomie sous Delisle, Messier et Lemonnier.

Envoyé à dix-neuf ans à Berlin pour déterminer la parallaxe de la lune, c'est-à-dire la distance de cet astre à la terre, il se vit accaparé tout d'un coup par les philosophes du roi de Prusse; ils l'initièrent aux secrets de leur secte : c'était l'athéisme.

« *C'est à cette école,* » comme il le dit, « qu'il apprit à s'élever au-dessus des préjugés, » c'est-à-dire au-dessus du sens commun de tous les peuples et de tous les temps.

Nous ne suivrons pas sa carrière astronomique. A son retour de Berlin, il se brouilla avec Lemonnier, ce maître à qui surtout il devait sa science; et pendant dix-huit ans il ne négligea aucune occasion de l'humilier. C'était se mettre au-dessus des préjugés, car la reconnaissance en est un pour les philosophes, et le respect de l'autorité en est un autre.

Membre de l'Académie des sciences, enrichi par plusieurs places, Lalande, en 1762, se fit nommer professeur d'astronomie au Collége de France. Il ne visait qu'à occuper de lui le public; et son affaire principale était d'obtenir, dans les divers recueils

périodiques, quelque insertion où il s'agît de sa personne comme savant, comme astronome, comme original. Il était même charmé lorsqu'on parlait mal de lui, pourvu qu'on parlât de lui.

Il intéressa les dames à l'astronomie, son plus grand titre de gloire. Il savait qu'elles sont de bonnes trompettes.

Il les admettait à l'Observatoire pour leur faire voir les éclipses; et c'est à propos de ses politesses qu'une dame invitée répondit au reproche qu'on lui faisait de venir une heure trop tard à l'un de ces spectacles :

— Mon Dieu, je suis tranquille : M. de Lalande compte sur moi, et il est trop galant pour n'avoir pas retardé un peu son éclipse jusqu'à mon arrivée.

Cependant c'était fait; et la pauvre dame fut très-étonnée d'apprendre qu'on ne pouvait pas recommencer.

Il écrivait dans le *Journal des Savants*, dans l'*Encyclopédie*, dans le *Magasin encyclopédique*, dans tous les recueils, et ne laissait pas passer un volume des Mémoires de l'Académie des sciences sans y placer quelque chose de lui.

Il rendit en astronomie des services secondaires; mais il se trompa quelquefois. Newton, en parlant des suites terribles que pouvait avoir la rencontre d'une comète qui viendrait à toucher la terre, dit que la Providence a tout disposé de manière à rendre cette rencontre impossible. Lalande, qui, à force de secouer les préjugés, en était venu au point de ne plus voir la Providence dans les cieux, voulut com-

battre cette assertion; et il répandit tant de terreur à propos d'une comète qui allait paraître, que les Parisiens, s'attendant à être brûlés, meublèrent leurs caves et s'y enfermèrent.

Mais la comète passa sans même être aperçue, sinon de quelques astronomes qui crurent l'avoir vue ou qui s'en vantèrent.

Ses prédictions et son *Astronomie des Dames* (qu'il publia en 1795) ne produisant pas tout le bruit qu'il attendait, Lalande chercha d'autres moyens de faire parler de lui. Il se mit à manger des araignées.

C'était tout à fait excentrique, et c'était braver de fiers préjugés. Il avait donc toujours dans sa poche une bonbonnière pleine d'araignées vivantes; il en offrait aux dames, et, réjoui de leurs clameurs, il les avalait d'un air triomphant.

C'est en le voyant prendre ce festin de philosophe qu'une vieille dame dit : — En vérité, M. Lalande dégoûterait de la philosophie.

On disait encore qu'il mangeait les araignées par sympathie, car il était très-laid.

Lalande, au reste, n'avait marché que peu à peu dans les sentiers de l'athéisme. Dans son *Voyage d'Italie*, publié en 1768, il fait la louange de saint Charles Borromée et de saint François d'Assises; il réfute les stupides allégations de Burnet, de Misson et de Grosley, contre les cérémonies de l'Église romaine; il regarde ces cérémonies comme très-augustes et très-respectables, « en dépit d'une » philosophie destructive de toute hiérarchie, de » toute religion, de tout pouvoir; » il se moque du

médecin génois Riva, « dont la folie était de prê-
» cher l'athéisme. »

Plus tard, lorsqu'il allait visiter ses parents, qui étaient pieux, il les accompagnait à la messe, suivait tous leurs exercices, se montrait religieux, et disait ensuite qu'il regrettait la perte de sa foi, et avec elle son plus cher bonheur.

Mais il ne faisait rien pour retrouver la première, qui est la seule mère de l'autre ici-bas.

Il sauva, pendant la Terreur, l'abbé Garnier, et donna un asile, dans les bâtiments de l'Observatoire, à quelques prêtres échappés au massacre de l'Abbaye. Il les fit passer pour astronomes. Leur conscience paraissait alarmée de sauver leur vie à la faveur d'un mensonge; il les rassurait en leur disant : « Oui, vous êtes astronomes. Qui mérite mieux ce nom que des gens qui ne vivent que pour le ciel?.... »

Mélange de faiblesses déplorables, parmi lesquelles on retrouvait quelques débris de bons germes, il déplora toujours la suppression des jésuites; et plusieurs fois il écrivit la louange de cet ordre, dont ses ennemis mêmes doivent reconnaître le mérite incontestable et les vertus que la mauvaise foi seule et le mensonge ont platement contestés. C'est ce débris d'équités debout sur des travers inconcevables qui a fait surnommer Lalande *l'athée chrétien*, assemblage de mots qui doivent hurler de leur rencontre, mais qui sont un grand éloge du christianisme, puisqu'ils expriment la vertu.

Ce qui perdit cet homme, nous le répétons, ce fut

la vanité. Il fit imprimer à plusieurs reprises « qu'il croyait posséder toutes les vertus de l'humanité. »

— J'ai peut-être tort de parler ainsi, ajoute-t-il quelque part; mais ma conscience intime m'en fait une loi.

— De ces vertus que possède Lalande, disait à ce propos un homme d'esprit, il faut du moins excepter la modestie.

Mais l'astronome convenait de sa faiblesse pour la renommée.

— Je suis, disait-il, une toile cirée pour les injures et une éponge pour les louanges.

Lorsqu'on lui objectait sa laideur, il s'en redressait, prétendant qu'il ressemblait à Socrate.

Il avait des emportements et des rancunes. Pour s'en corriger, il fit un discours sur la douceur; il le relisait tous les ans, disant qu'il y prenait des règles de conduite. Mais il les prenait sans trop les pratiquer.

Quand il s'aperçut que le public était accoutumé à le voir manger des araignées, il voulut produire une variété de sensation, et se mit à manger des chenilles. Il essaya même de manger des souris et ne sut pas y parvenir. Il croyait faire là des traits de grandeur philosophique.

Il s'était donc posé en athée; et ce fut lui qui eut l'infâme honneur de seconder le plus Sylvain Mareschal dans la rédaction de son affreux *Dictionnaire des Athées*, pour lequel il donna plusieurs notices. Il signait quelques-unes de ses lettres, dans ses vieux jours, *Lalande, doyen des athées*. Mais il avouait

dans le *Journal de Paris* (29 avril 1797) que son incrédulité le tourmentait quelquefois....

S'il eût été plus sincère, il eût dit qu'elle le tourmentait toujours....

On le vexait lorsqu'on lui citait ce mot publié dans *Paris littéraire*, page 91 : « Son œil perçant n'a pas encore tout vu dans le ciel : Dieu, par exemple. »

Pour s'encourager dans son égarement, il cherchait sans cesse à augmenter la liste des athées qu'il s'était faite. Poussé par cette manie, il y porta un jour l'abbé Delille, en se fondant sur ce vers des *Trois règnes de la Nature*, appliqué au colibri :

Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.

Mais il n'avait pas lu le poëme. Grand lecteur de journaux, où il cherchait tous les jours ce qu'on disait de lui, il avait attrapé ce vers dans une mauvaise feuille, qui l'avait estropié en substituant les mots *s'il en est*, aux mots *s'ils en ont*. Fier de sa découverte, Lalande vint trouver Jacques Delille, et, sa liste à la main, lui déclarer qu'il l'y inscrivait.

— Vous êtes fou, répondit le poëte, de voir dans mes vers ce que je n'y ai pas mis, et de ne pas voir dans le ciel ce qui frappe les yeux de tout le monde.

Toutefois, après la mort de Sylvain Mareschal, Lalande fit imprimer un supplément au *Dictionnaire des Athées*. Mais comme Napoléon, qui n'aimait pas le désordre, fit censurer gravement les membres de l'Institut infectés des mauvais miasmes de la philosophie, il n'osa pas mettre son supplément en vente;

il se contenta de le distribuer à ceux qui lui prouvaient qu'ils avaient le Dictionnaire.

Il croyait toujours faire du bruit par des singularités.

Delisle de Salle ayant écrit que Laharpe était fou, « victime d'une espèce d'hydropisie de célébrité, » il répondit ingénument que l'amour-propre est le mobile de tout en ce monde....

Il ripostait à tous ses critiques, qui étaient nombreux ; et quelquefois ses arguments étaient bizarres. Il disait à Laharpe : — Vous êtes décrépit.

Et alors Laharpe rédigeait son *Cours de Littérature*, que Lalande lui-même admirait.

Il disait à Barruel : — Vous êtes un trop faible adversaire.

Mais il ne le réfutait pas.

Il lut, pour le combattre, le *Génie du Christianisme* que venait de donner M. de Chateaubriand; puis il se contenta d'écrire qu'il n'y avait rien à répondre.

Il fut présenté au Pape le 13 décembre 1804.

— J'ai soutenu, lui dit Pie VII avec sa bonté apostolique, qu'un aussi grand astronome que vous ne pouvait être athée; car, en voyant les merveilles des cieux, il faudrait être aveugle pour ne pas en adorer l'auteur.

L'astronome éluda la réponse et dit, avec révérence, que les opinions, en fait de sciences, ne devaient pas étouffer le respect dû à la religion; qu'il la faisait respecter chez lui; que son curé venait le voir; qu'il lui remettait des secours pour ses pauvres;

qu'il venait de faire faire la première communion à ses petits-parents, et qu'il avait rendu depuis peu le pain béni à sa paroisse.

Dans un mémoire où il rapporte lui-même les circonstances de sa vie, il fait l'éloge de saint Vincent de Paul; il déplore la mort de Louis XVI; et les célèbres paroles de son confesseur : « Fils de saint Louis, montez au ciel! » lui arrachent des larmes.

Cet homme est une triste énigme.

C'est lui qui a inventé la réclame. Il faisait parler de lui dans les journaux, à propos des annonces les plus futiles. Quand Montgolfier occupa la renommée par l'invention des ballons, il voulut avoir sa part du bruit; il fit une ascension. Il obtint de quelques nomenclateurs qu'ils donnassent le nom de *Lalandia* à une plante.

Vieux, il eut un jour la constance de se tenir toute la soirée sur le pont Neuf, à Paris, pour faire voir aux curieux les variations de l'étoile Algol, et faire insérer dans les journaux qu'un illustre astronome avait démontré ce phénomène. La police l'ayant empêché de recommencer le lendemain, il eut le plaisir de faire parler de lui encore. Il aimait à trouver son nom partout, et une heure avant sa mort il se faisait lire les journaux.

Dans cette heure suprême, qui vient, hélas! aussi pour les athées, Lalande, ne voulant pas sans doute qu'on le vît mourir, fit retirer sa famille et ses amis, et il expira seul, sans que personne ait recueilli ses dernières paroles.

Cette mort triste eut lieu le 4 avril 1807; le philo-

sophe était âgé de soixante-quinze ans. Au bout de peu d'instants son corps devint noir et corrompu.

Et depuis qu'il est dans la tombe, on ne parle guère de lui que pour dire qu'il mangeait des araignées et des chenilles, dignes aliments de l'athéisme. Les autres parts de sa renommée n'occupent presque plus personne.

LX. — LE MARQUIS DE CONDORCET.

> Si j'étais sultan, le lacet
> Pourrait décorer Condorcet.
> (*Almanach de Coblentz*, 1792.)

Parmi les salons de Paris où se donnaient le plus assidûment, sous la vieillesse de Louis XV, des leçons régulières de philosophie et d'athéisme, on citait celui de la duchesse de la Rochefoucauld. Le mal régnait surtout dans les hauts lieux. Un Montmorency, un Noailles, un Clermont-Tonnerre, un d'Aiguillon, un Lauzun, une foule d'autres étaient philosophes. Le baron d'Holbach, Diderot, Grimm, Raynal, Condorcet, faisaient des lectures dans ces salons élégants.

Helvétius établissait qu'un homme qui ne pouvait être heureux que par l'assassinat, devait être plaint et non condamné; on applaudissait.

Diderot insultait Dieu; d'Holbach le niait; d'autres le blasphémaient : on battait des mains.

Le baron Grimm traitait d'absurde le respect des ancêtres; le grand nombre le trouvait charmant.

Condorcet soutenait que l'homme pouvait se perfectionner tout seul, au moral et au physique, devenir parfait sans religion, et prolonger sa vie de plusieurs siècles : on souriait à ces idées.

Condorcet, qui se dissimulait merveilleusement bien, et qui, sous un air doux et calme, cachait d'ardentes passions, était appelé par d'Alembert *un volcan couvert de neige,* et par ceux qui le jugeaient plus rudement, *un mouton enragé.* C'était le mieux accueilli des philosophes, chez la duchesse de la Rochefoucauld. Il lui avait été présenté en 1762, n'ayant alors que vingt ans, mais déjà formé, et il avait marché depuis. Avec Voltaire, il avait donné une édition des *Pensées de Pascal,* transposées et annotées dans un esprit faux et perfide.

Pour spécialité, il était géomètre; des essais de calculs et d'équations le firent recevoir, en 1769, à l'Académie des sciences, en quoi il fut fort aidé par ses protecteurs puissants, qui lui firent avoir aussi des pensions; car il était sans fortune.

Il avait pourtant des titres de noblesse; il signait Nicolas Caritat, marquis de Condorcet. Il avait reçu le jour à Tribemont, près de Saint-Quentin; mais sa famille était originaire du Dauphiné; et il se plaisait à rappeler que ses ancêtres, les premiers en France, avaient apostasié pour embrasser publiquement la réforme. Il en voulait faire une autre. Nous aurions aimé à placer ici, sous le titre de *Dynastie de Philosophes,* l'histoire désastreuse de cette famille Condorcet. Mais les matériaux sont incomplets, et beaucoup de détails nous manquent. Nous laissons donc ce soin à d'autres.

Séide de Voltaire, dans ses éloges académiques où l'on remarque parfois un talent flexible, Condorcet avait loué surtout les encyclopédistes. Il fournissait des articles à cette grande Babel de l'esprit humain. Le parti le poussa à l'Académie francaise, où il fut admis en 1782. Il se mit alors à écrire la vie de Voltaire, imprimée pour la première fois à Genève en 1787. Ce n'est qu'un roman apologétique.

Nous avons dû rappeler tous ces détails pour faire connaître le personnage.

Commensal de l'hôtel de la Rochefoucauld, Condorcet s'était insinué très-avant dans les bonnes grâces du jeune duc. Il avait obtenu, par son intervention, des faveurs diverses du gouvernement, « qui prenait grand soin depuis longtemps de n'en accorder *qu'à ceux qui méditaient* sa ruine (1). »

La duchesse mère, charmée, dans son égarement déplorable, de l'empressement avec lequel Condorcet faisait de son fils un philosophe, voulut lui donner une nouvelle preuve de son amitié. Peu de temps après son élection à l'Académie, le géomètre sentit son cœur blessé par une demoiselle Grouchy, qui pourtant n'avait pas de fortune. La duchesse facilita ce mariage, en dotant la future épouse de l'académicien d'une somme de cent mille francs. Il en reçut quarante mille comptant et toucha la rente du reste. On verra, à ce propos, par quels procédés un philosophe signale sa reconnaissance.

La révolution vint vite. Le duc philosophe et le

(1) M. Georges Duval, *Épisodes de la Révolution*.

philosophe géomètre embrassèrent sa cause ensemble. Le duc fourvoyé, mais encore digne, poursuivait les améliorations et les utiles réformes; le mouton enragé s'acharna dès lors sans relâche contre les parlements (en cela il n'avait pas toujours tort), contre les nobles (ici il était ingrat), contre les prêtres (sur ce point c'était lâcheté), contre la royauté enfin, disant toutefois, par manière de pudeur, qu'il haïssait les institutions et non les hommes.

On sut bientôt qu'il rédigeait la *Chronique,* journal des démolisseurs, et qu'il présidait à Auteuil les conciliabules sinistres des sans-culottes. Il travailla aussi avec Cérutti à la *Feuille Villageoise,* journal destiné à entretenir, dans les bas-fonds de la société, une effervescence qui éclata plus tard en horribles excès. Lorsqu'il eut donc levé le masque, la duchesse de la Rochefoucauld ouvrit enfin les yeux et lui ferma sa porte.

Mécontent de ne plus aller dans cette maison que pour toucher ses trimestres, voyant d'ailleurs la noblesse embarrassée et beaucoup de seigneurs émigrants, le marquis de Condorcet fit savoir à la duchesse qu'il lui convenait de toucher les soixante mille francs qui lui étaient dus.

M. de la Rochefoucauld, enchanté de ne plus avoir de relations avec un homme pour lequel dès lors il ne gardait que du mépris, se rendit chez Condorcet avec les soixante mille francs. Celui-ci les reçut, les compta attentivement sans dire un mot, les serra dans son secrétaire, et proféra alors ces paroles : « Monsieur, c'est bien, » et sans rien ajouter, salua

légèrement le duc, le reconduisit à la porte de sa chambre et la referma..... Il n'y eut pas d'autre remercîment.

Nouvel Omar, Condorcet monta à la tribune de l'Assemblée nationale', le 19 juin 1792, et prononça ce discours, digne d'être inscrit dans les annales du progrès :

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de ce jour mémorable où l'Assemblée constituante, en détruisant la noblesse, a mis la dernière main à l'édifice de l'égalité politique ; attentifs à imiter un si bel exemple, vous l'avez poursuivie (la noblesse) jusque dans les dépôts qui servent de refuge à son incorrigible vanité. C'est aujourd'hui que, dans la capitale, la raison brûle aux pieds de la statue de Louis XIV ces immenses volumes qui attestaient la vanité de cette caste. D'autres vestiges en subsistent encore dans les bibliothèques publiques, dans les chambres des comptes, dans les chapitres à preuve et dans les maisons des généalogistes. Il faut envelopper ces dépôts dans une destruction commune. Vous ne ferez point garder aux dépens de la nation ce ridicule espoir qui semble menacer l'égalité. Il s'agit de combattre la plus ridicule, mais la plus incurable de toutes les passions. En ce moment même elle médite encore le projet de deux chambres, ou d'une distinction de grands propriétaires, si favorable à ces hommes qui ne cachent plus combien l'égalité pèse à leur nullité personnelle.

« Je propose, en conséquence, de décréter que tous les départements sont autorisés à brûler les titres qui se trouvent dans les divers dépôts....

L'assemblée, après avoir décrété l'urgence, adopta à l'unanimité le projet du fougueux orateur (1). Ce vandalisme philosophique se rattachait immédiatement aux idées de la Constituante et de Condorcet sur l'éducation nationale, idées qui font encore aujourd'hui la base de nos faiseurs de théories. Il y a quelques années que M. Arago, l'astronome, dans un

(1) En conséquence du décret rendu à ce sujet le 22 février 1793, il fut ordonné de *brûler sur la place des Piques (place Vendôme, à Paris) trois cent quarante-sept volumes et trente-neuf boîtes*, et le ministre Roland écrivit aux conservateurs de la Bibliothèque nationale, pour leur enjoindre de livrer leurs manuscrits. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir; mais ils prenaient la liberté de faire observer humblement qu'il fallait aussi détruire l'*Art de vérifier les dates* et le *Dictionnaire de Moréri*, comme empoisonnés d'un grand nombre d'articles pareils à ceux dont on voulait, avec tant de raison, purger la terre. Plus tard, le Comité du salut public décréta que les armes de France seraient enlevées de dessus les livres de la Bibliothèque; on passa un marché avec un vandale pour cette entreprise, qui devait coûter un million cinq cent trente mille francs. L'écu de France était taillé à l'aide d'un emporte-pièce, et remplacé par un morceau de maroquin. Quand les armes se trouvaient appliquées sur une feuille du volume, on coupait la feuille.

Le cabinet des médailles fut dénoncé : les médailles d'or et d'argent devaient être portées à la Monnaie pour y être fondues. L'abbé Barthélemy s'adressa à Aumont, ami de Danton, qui fit casser le décret. Un comédien ambulant, ensuite garde-magasin, sollicita modestement la place de conservateur des manuscrits; interrogé s'il pourrait les lire, il répondit : « Sans doute, j'en ai fait. » De précieux manuscrits furent vendus à la livre aux épiciers; d'autres, envoyés à Metz, servirent à faire des gargousses. On chargea les canons avec la vieille gloire française.

La république aristocratique du Directoire procéda autrement que la république démocratique de la Convention : elle ordonna de corriger dans Racine, Bossuet et Massillon, *tout ce qui sentait la religion et la royauté*. L'œuvre était difficile pour ce qui regarde ces deux derniers, mais on ne reculait pas devant l'absurde. Cependant des hommes se consacrèrent à ces élucubrations philosophiques; le travail sur Racine fut seul achevé.

pompeux panégyrique de Condorcet, a voulu réhabiliter en lui le savant, le philosophe, le législateur; mais il a glissé, comme sur des braises, sur cette page honteuse de fanatisme, suscitée par la philosophie voltairienne (1).

Condorcet rédigea l'adresse aux Français et à l'Europe, pour rendre compte des motifs qui, après le 10 août 1792, avaient fait prononcer la suspension du Roi. Il faisait sur les embarras de Louis XVI, qui consultait l'assemblée avec une déférence pleine de faiblesse, des quolibets, parmi lesquels on cite celui-ci : « Comment trouvez-vous le pouvoir exécutif, qui envoie demander au pouvoir législatif ce qu'il a à faire pour se défendre? »

Envoyé par le département de l'Aisne à la Convention, Condorcet vota avec les Girondins; il voulait que l'on ne portât la peine de mort contre les émigrés que s'ils étaient pris les armes à la main; il opinait, dans le même principe d'humanité, qu'il ne fallait pas tuer Louis XVI, mais le mettre aux galères... (2).

(1) Empruntons deux petits fragments à un compte rendu de ce panégyrique, publié dans les journaux (janvier 1842).

« Condorcet étudia le calcul des probabilités, et il essaya de le faire » servir aux décisions de la justice rendues à la pluralité des voix. Il » publia même, sur ce sujet, un livre qui a été violemment attaqué. La-» harpe a dit qu'il tentait à remplacer les témoignages et les preuves » écrites par des calculs numériques, et à faire en quelque sorte inter-» venir la fatalité.

» Il vécut dans l'intimité des plus célèbres philosophes de la fin » du dix-huitième siècle. Il fit, avec d'Alembert, le voyage de Ferney » pour voir Voltaire. Il partageait déjà ses doctrines et sa haine contre » la forme sociale de son époque. Mais, malgré son admiration pour le » patriarche de l'impiété, il savait parfois lui résister..... »

(2) En apprenant ce vote, le roi de Prusse et Catherine de Rus-

Il proposait même l'abolition de la peine de mort, excepté pour les délits contre l'état....

Mais ici-bas tout n'est pas joie à détruire.

Les mauvais jours arrivèrent. La faction des girondins donna de l'ombrage à la faction de la Montagne. Condorcet, pourtant, comme ayant été membre du premier comité de salut public, ne fut pas de la première liste des députés proscrits. Mais ayant critiqué certains points de la constitution de 1793, il fut dénoncé le 8 juillet par Chabot et mis en accusation le 3 octobre.

Il s'était caché chez une dame qui le recéla huit mois (1). Apprenant alors qu'on venait de lancer un nouveau décret qui prononçait la peine de mort contre l'asile donné aux proscrits, quoique la dame qui le cachait lui eût dit : — Si vous êtes hors la loi, nous ne sommes pas hors l'humanité, — il eut peur et sortit de Paris, sans passe-port et sans carte, vêtu d'une carmagnole et coiffé d'un bonnet de coton.

Il gagna, à Fontenay-aux-Roses, la maison de campagne d'un ami, qui refusa de le recevoir.

Craignant d'être reconnu, il se réfugia, un peu à l'écart, dans des carrières abandonnées, où il vécut quelques semaines. Mais un jour, pressé par la faim, il entra, au village de Clamart, dans un cabaret où il demanda un omelette de douze œufs.

sie rayèrent Condorcet des académies de Berlin et de Saint-Pétersbourg.

(1) Madame Vernet, parente des grands peintres de ce nom; elle demeurait à Paris, rue Servandoni.

Il avait l'air inquiet, la barbe longue, les vêtements souillés. L'hôtesse, surprise encore de son appétit extraordinaire, eut l'air de vouloir savoir qui il était. Tout le monde en ce temps-là faisait la police. Il se donna, disent les uns, pour un domestique qui venait de perdre son maître, et selon d'autres récits, pour un charpentier sans ouvrage. Ce dire ne rassurant pas trop sur le payement du festin qu'il commandait, il tira son portefeuille, dont l'élégance jurait tellement avec sa mise qu'un membre du comité révolutionnaire de Clamart, lequel buvait chopine dans ce cabaret, vit là deux choses, un suspect à coffrer et un portefeuille garni à saisir. — C'est ainsi qu'en 1830, M. de Polignac, déguisé en paysan, fut signalé par ses mains de grand seigneur et par un brillant peu villageois qui éclatait à son doigt.

Avec l'humanité de l'époque, Condorcet fut donc arrêté, sans même avoir pris le repas qui lui était nécessaire. Blessé au pied, exténué de besoin, il lui fallait aller au Bourg-la-Reine chercher sa prison. Il défaillit en chemin; on le mit sur le cheval d'un vigneron; et, arrivé, on le jeta dans un cachot.

Il pouvait juger sa position. Il avait des leçons formidables dans ceux des novateurs qui, comme lui, étaient tombés sous la main du pouvoir public d'alors....

Qu'on nous permette de nous interrompre ici pour retracer en peu de mots le sort de son élève le jeune duc de la Rochefoucauld.

Après le 10 août, le duc avait reculé sur ses

erreurs. Devenu odieux aussitôt aux révolutionnaires dont il réprouvait les excès, il s'était rendu aux Eaux-de-Forges, avec le projet de passer de là en Angleterre. La commune de Paris donna l'ordre de l'aller arrêter. « On en chargea Fournier l'Américain, celui qui était allé chercher à Orléans les prisonniers de la haute-cour nationale. Il les avait ramenés à Versailles, marchant en tête de l'escorte, monté sur un cheval noir, dont il avait orné le poitrail de toutes les croix de Saint-Louis qu'il avait arrachées lui-même de la poitrine de ses prisonniers; et il avait présidé de sa personne le massacre qui en fut fait au carrefour des Quatre-Bornes. On lui donna, pour l'assister dans son opération, un bataillon de fédérés du Finistère, gens de sac et de corde, émules en tout des fédérés marseillais.

» Mais, dira-t-on, à quoi bon tant de monde pour se rendre maître de la personne d'un seul homme? C'est que l'on savait que cet homme était, ainsi que sa famille, vénéré dans toute la contrée où il s'était réfugié, qu'il y possédait de grandes propriétés, qu'il y répandait d'immenses bienfaits, et que la population pourrait bien se lever en masse pour le défendre.

» Ces hommes, au surplus, ne devaient agir que dans le cas où le duc refuserait *l'invitation* de se rendre à Paris, qui lui serait signifiée par un membre de la commune, député *ad hoc*, et qui précédait de quelques heures la horde expéditionnaire.

» Celui-ci, arrivé à Forges, va trouver le duc et lui exhibe l'ordre de la commune. Le duc ayant

répondu qu'il était disposé à obéir, l'envoyé, plus humain que ses confrères, change tout à coup de langage. Il expose franchement au duc de la Rochefoucauld les dangers qu'il y a pour lui de se présenter à Paris, au milieu de l'agitation qui y règne. Il va jusqu'à lui dire qu'il prendra volontiers sur lui de le conduire jusqu'à nouvel ordre à sa terre de la Roche Guyon.

« Je regrette, ajoute M. Georges Duval, à qui nous empruntons ce récit, de ne pas savoir le nom de cet homme. On ne sera pas surpris d'apprendre, d'ailleurs, qu'à son retour à Paris il fut expulsé de la commune, après avoir été vertement admonesté; et c'était justice: il était indigne de rester en pareille compagnie.

» La proposition ayant été agréée par le duc de la Rochefoucauld, il monta en voiture avec sa femme, sa mère, et le commissionnaire, pour se rendre en effet au château de la Roche Guyon. On s'arrêta à Gisors pour y prendre quelques instants de repos.

» Au moment où le duc et les personnes qui l'accompagnaient entraient d'un côté dans la petite ville, les fédérés du Finistère et les assassins de Paris s'y présentaient de l'autre, Fournier à leur tête. Dès qu'ils eurent appris que le duc était arrivé en même temps qu'eux, ils demandèrent sa tête à grands cris. Le maire réunit en quelques minutes la garde nationale et accourut pour le protéger.

» Cependant le tumulte croissait; l'agitation était à son comble. Le magistrat crut devoir conseiller à

la duchesse de la Rochefoucauld de partir d'avance et de laisser le duc traverser la ville à pied, sous l'escorte de la garde nationale, jusqu'au faubourg où il irait les rejoindre. Cela eut lieu ainsi. Le duc traversa peu après une partie de la ville, ayant le maire à sa droite, le commandant de la garde nationale à sa gauche, au milieu d'une triple haie de gardes nationaux, mais constamment suivi par les brigands envoyés de Paris, qui l'accablaient d'injures et de menaces.

» En sortant de Gisors, le chemin se rétrécit; et, pour surcroît de malheur, une charrette de foin en occupait une partie. Cela occasionna de la confusion parmi l'escorte du duc. Ce fut à ce moment que Charlat, l'un des assassins de la Force, et l'un des adjoints de Fournier, se trouvant tout près du duc, lui lança à la tête un pavé, qui l'étendit roide mort. »

Ainsi périt ce jeune seigneur, et nous n'ajouterons aucune réflexion, sinon que trois autres membres de sa famille furent massacrés aux journées de septembre, et que Condorcet, dont il avait été vingt cinq ans le bienfaiteur, ne donna pas une larme à leur mémoire.

Dans sa retraite de huit mois, Condorcet eût pu employer ses moments de loisirs à reconnaître ses égarements; il les occupa à écrire son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, ouvrage où respire, comme dans sa correspondance avec Voltaire, la philosophie des athées. Ce livre posthume parut en 1795.

Dans son cachot du Bourg-la-Reine, on ignore ce

qu'il fit. Mais le 28 mars 1794, lorsqu'on vint l'interroger, on le trouva mort.

Il avait pris tristement, l'infortuné, une dose de poison, qu'il portait sur lui depuis longtemps pour se dérober au supplice.

De cet homme, mort de la sorte à cinquante ans, on cite quelquefois ces deux vers :

> Ils m'ont dit : Choisis d'être oppresseur ou victime.
> J'acceptai le malheur et leur laissai le crime.

Ils sont tirés de l'épître d'un Polonais exilé en Sibérie, la seule pièce de vers qu'il ait composée.

LXI. — LE CHEVALIER DE PARNY.

> Vois-tu ce trait dans l'œil?...
> FABRE D'ÉGLANTINE.

Comment se fait-il que souvent il y ait, même au physique, une sorte de réprobation visible sur les impies? La figure pointue et serrée de Parny, l'œil morne, le nez de bois et la face en coin de rue de Pigault-Lebrun, le visage pincé, sec, aigu et crochu de Volney, ne nous séduiront guère. Racine, Massillon, Pierre Corneille ont pour nous un air de famille; Dulaure, Sylvain Mareschal, le lourd Dupuis, se rapprochent plus des espèces qui frayent avec l'orang-outang.

Ces gens se sont drapés dans le haillon philosophique, et ils ont prêché le mal, comme d'autres, de nos jours, faisaient, il n'y a pas longtemps, l'apologie du vol et du meurtre. Il nous plaît d'en

amener un encore sur la sellette, de rechercher sa nature, de dévoiler quelques aspects de ces *mystères* du bagne intellectuel. — Voyons donc Évariste Parny :

« Parny, ce petit monsieur dont la *Guerre des* » *dieux* fait encore aujourd'hui les délices des for- » çats (1). »

Évariste-Désiré Desforges, chevalier et ensuite vicomte de Parny, mais vicomte sans vicomté, était né à l'île Bourbon en 1753. On l'envoya en France pour ses études, qu'il fit au collége de Rennes. Après les avoir achevées tant bien que mal, il alla s'enfermer à Paris dans un séminaire. Son adolescence ne paraissait pas promettre ce qu'il tint. Passionné, mélancolique et concentré, il donnait une mauvaise idée de lui; ses maîtres n'auguraient rien de bon de sa religiosité exagérée et singulière. Mais par l'excellente raison qu'a donnée Joseph de Maistre, que le cloître a sauvé le monde de bien des crimes, et que si Robespierre et Marat eussent été capucins, ils eussent laissé un souvenir moins sanglant, on ne détourna pas le jeune Évariste de son projet. Il voulait s'ensevelir à la Trappe.

Dans une telle résolution, qui exige des dispositions si soumises, il débuta en cachette par la désobéissance. Son confesseur, sachant la périlleuse fragilité de son imagination, lui avait interdit la lecture de la Bible. Il la lut en secret pendant huit mois; et après ce temps passé dans la dissimulation et les

(1) Charles Monselet, *Étude sur Chateaubriand.*

confessions menteuses, il se sentit possédé d'un autre goût, quitta le froc, se jeta dans le monde, se plongea dans ces désordres qui ne s'avouent nulle part, et qu'on est convenu d'appeler, dans un jargon corrompu, les plaisirs de la jeunesse.

De trappiste devenu épicurien, il embrassa la carrière militaire : il retourna à l'île Bourbon. Il avait vingt ans; c'est là et c'est alors qu'il vit une jeune créole dont il devint épris. Comme il était peu agréable de près, qu'il bégayait en parlant et qu'il avait une réputation assez triste, la jeune fille et ses parents le repoussèrent. Les biographes avouent qu'il n'atteignit son but qu'en employant le langage de la séduction. Sachant qu'il parlait d'une façon déplaisante, il écrivit à la jeune créole. Elle s'appelait Esther; il lui donna, pour ne pas éveiller les soupçons d'un père peu poétique, le nom d'Éléonore; et voilà l'origine de ces fameuses élégies que l'on a tant vantées, que Laharpe trouve pleines de négligences, et où les cœurs gâtés cherchent de la passion.

Voltaire, devinant dans Parny un élève, applaudit à ces poésies langoureuses et appela l'auteur *mon cher Tibulle.* Ce qui n'empêche pas que, pendant un voyage que Parny fit en France, Éléonore à l'île Bourbon épousait un autre homme qui ne faisait pas de vers. Le poëte, vexé, publia deux nouveaux livres d'élégies, où il étala ses regrets et ses douleurs. Ces choses se passaient de 1777 à 1779 : Il avait vingt-cinq ans; et dans la très-inégale collection qu'on a intitulée à l'allemande : *Dictionnaire*

de la conversation et de la lecture, M. Tissot, qui consacre un long article à Parny, dont il fut l'ami, raconte que les cercles brillants de la capitale firent des efforts pour distraire un cœur rempli d'un objet unique. Cette assertion n'est pas exacte; Parny, convenable peut-être dans les réunions de mousquetaires, paraissait maussade et disgracieux dans la société des dames; et puis il avait une infirmité dont nous parlerons plus loin.

En même temps que ses premières élégies, il avait publié son *Épître* (oubliée) *aux insurgents de Boston*. Comme on en recherchait l'auteur pour le loger à la Bastille, il eut soin de ne pas se nommer.

Il suivit à Pondichéry, avec le titre d'aide-de-camp, le gouverneur des possessions françaises dans l'Inde, fit de grands voyages, revint à Paris en 1786 et vécut parfaitement négligé jusqu'à la révolution. « Imbu de toutes les opinions philosophiques, comme dit M. Tissot, il donna à pleine tête dans les bouleversements. » Il en recueillit quelques fruits; car une partie de sa fortune se fondit dans les assignats. Mais il obtint la direction du Théâtre-des-Arts (le Grand-Opéra), et fut chargé par la police de la Convention de faire subir aux ouvrages dramatiques les correctifs que l'on imposait alors à tous les monuments, c'est-à-dire d'en faire disparaître les vestiges de la tyrannie et de la féodalité, comme les mots *roi*, *dame*, *marquis*, etc.

Ainsi, on appelait Mérope *citoyenne*, et non plus madame. Dans les passages où le cri *vive le roi* était indiqué, on criait : Vive le tyran ! On ne disait plus

au tyran *Sire*, on lui disait citoyen, et on le tutoyait. Dans *Zaïre*, au lieu de dire à l'héroïne :

Il fut un temps, madame, où votre âme charmée, *etc.*

Orosmane lui disait, en bon républicain :

Il fut un temps, citoyenne, où ton âme charmée, *etc.*

Le fameux : *Allons, saute, marquis!* de Regnard, était remplacé par : *Allons, saute, citoyen!* Dans un opéra-comique de Sedaine, dont Grétry a fait la musique, il y a un couplet qui commence par ce vers :

Dans ma cabane je suis roi.

On obligea l'acteur à chanter : Dans ma cabane je suis *loi*, ou : Dans ma cabane je fais *loi*. Le parterre entendant *l'oie*, il y eut du bruit; et on s'arrêta à cette rédaction :

Dans ma cabane je suis la municipalité.

On fit des choses plus remarquables encore, en dépit des notes du musicien. Ce vers d'*Alexis ou le Déserteur :*

Le roi passait; le tambour battait aux champs,

subit à Namur, en 1794, la variante que voici :

« Le représentant de la Convention nationale près l'armée de Sambre-et-Meuse passait; le tambour battait aux champs. »

Dans les *Châteaux en Espagne*, de Collin d'Harleville, ce passage :

J'étais roi.
Pourquoi non? Robinson fut bien roi dans son île.

était métamorphosé, de sorte que Robinson était

sultan ; ce qui fait voir qu'on en voulait surtout aux mots.

On formerait un volume d'anecdotes de ce genre. C'est encore à Parny, aidé de Chénier et de quelques autres, que l'on dut la brillante pensée d'imposer la cocarde tricolore à tous les personnages du théâtre. Mahomet la portait à son turban, Phèdre à son diadème, Iphigénie à sa ceinture, les sauvages, dans *Azémia*, à leur poitrine nue, où elle semblait clouée.

On a fait à Parny, vers ce temps-là, l'honneur d'un noble sacrifice. On a dit qu'ayant terminé un poëme en dix chants, sur les amours des reines et régentes de France, il ne voulut pas avoir l'air de donner le coup de pied de l'âne aux couronnes tombées, et qu'il supprima son poëme. Mais il paraît que cet éloge est gratuit et ce fait supposé. Parny se préparait, au contraire, à lancer ses ruades ignobles aux plus saintes choses, qui étaient alors proscrites, à insulter au malheur avec de lâches risées. Parmi les échafauds rouges du sang qui se répandait pour la religion, parmi les supplices des chrétiens persécutés, il travaillait à l'œuvre infâme dont les plus cyniques de ses partisans ont rougi, et qu'il intitula la *Guerre des dieux*.

Il n'avait pu garder qu'un an l'administration de l'Opéra. Au commencement de 1793, on le voit fonctionner dans les bureaux de l'instruction publique....

Partisan très-chaud du régime révolutionnaire dans toutes ses excentricités, il fit de la propagande en faveur des théophilanthropes, comme il en avait

fait pour la déesse Raison. Il composa et fit chanter en 1799 l'*Hymne de la fête de la jeunesse*, qui est conservé dans le *Moniteur;* c'est cette circonstance qui a fait dire à M. Tissot que « Parny croyait sincèrement à l'existence d'un être suprême et même à l'immortalité de l'âme. »

Dans cette année 1799 parut la *Guerre des dieux*, l'un des grands crimes et l'un des grands sacriléges de l'esprit humain. Un immense cri d'horreur fut le sentiment le plus général qui accueillit cette odieuse publication dans un moment si lâchement ou si méchamment choisi. C'était l'année où la religion, battue depuis sept ans par les tempêtes, commençait à respirer un peu et à rouvrir timidement ses temples.

Ceux qui le connaissaient lui représentèrent l'opprobre sans nom d'un tel livre. Il leur dit, ce qu'il répéta souvent depuis, « qu'un écrivain doit être en avant de son siècle. » Mais on eût pu lui répondre qu'il était en arrière; car il reculait, comme reculent tous les démolisseurs : il rétrogadait à Voltaire. Ses immoralités d'ailleurs étaient pillées partout : ses drôleries ignobles et ses grossières impiétés n'étaient pas même de son invention; il les avait copiées d'un livre devenu rare, intitulé *Relation véritable et remarquable du voyage du pape en paradis et en enfer*. Paris, chez Fiévée, alors libraire, rue Serpente, n° 17; 1791. C'est dans ce sordide égoût qu'il avait puisé l'esprit de son livre. Il n'avait donc que le mérite des rimes et l'ignominie de la mauvaise action.

Un homme qui le voyait quelquefois, M. Ampère, lui reprocha sans trop de façon l'abominable idée de ce poëme, qui s'attaquait à la foi de tous les peuples éclairés, et qui est une monstrueuse école de démoralisation.

— C'est ma manière de voir, répondit Parny. Un écrivain doit être en avant de son siècle. Dans dix ans mon opinion sera adoptée partout. Est-ce qu'on n'est plus libre de dire la vérité?

— Non, répliqua le savant. Et sur votre dernière question, je vous ferai remarquer que ceux qui parleront de vous dans l'avenir vous offenseraient sans doute s'ils racontaient que vous bégayez en parlant, que vous crachez au visage de ceux qui vous écoutent, que vous avez une singulière odeur, et que vous jouissez de l'infirmité peu glorieuse de cet oncle du grand Arnauld, à qui madame Desloges disait : « Vois-tu, mon pauvre garçon, tous les Arnauld ont du vent; la différence qu'il y a, c'est que les autres l'ont à la tête, et qu'à toi il ne te monte pas si haut. » J'ajouterai que votre opinion, dans dix ans, sera partout repoussée et vous maudit. Ensuite il n'y a aucune relation entre votre manière de voir et la vérité. Vous direz, comme d'Alembert, que vous voulez abattre une forêt de préjugés ; je vous répondrai d'abord, comme madame Belin, que vous ne faites que de mauvais fagots qui ne se débiteront pas. Le consentement de trois ou quatre cent millions d'hommes convaincus triomphera toujours des quolibets d'un monomane athée qu'on devrait mettre à Charenton, et qui n'a d'autre mérite que de répéter les

bêtises de trois ou quatre enragés dont on méprise les noms traînés dans la fange.

Là-dessus M. Ampère prit son chapeau et s'en alla. Parny n'était pas content. Il devait supporter plusieurs scènes de ce genre. On ne fait pas le mal impunément, même en ce monde.

Vers ce temps-là, sa fameuse Éléonore, devenue veuve avec beaucoup d'enfants, arriva en Bretagne; et, femme romanesque, flattée d'apprendre que Parny était encore célibataire, attribuant cette vie qu'il menait à un fidèle souvenir, oubliant ses défauts (elle ne l'avait pas vu depuis plus de vingt ans), elle lui écrivit pour lui offrir sa main. Ce qu'il y a de plaisant dans cette situation, c'est que le poëte, dont les soupirs n'étaient venus que de la tête et non pas du cœur, se *préparait à la refuser*, en disant peu galamment sans doute : — Elle n'a plus ses dix-huit ans, — lorsqu'il reçut une seconde lettre d'Éléonore, qui, instruite de l'affreuse publication qu'il venait de faire, retirait son offre. Ainsi, ils ne se virent point et ne se revirent jamais.

Pour se soustraire aux huées qui pleuvaient sur lui, Parny voulut se retirer quelques instants à la campagne. Avant le désastre des assignats, il avait habité à Feuillancour, entre Marly et Saint-Germain, une jolie maisonnette, dans le petit jardin de laquelle il avait fait construire un temple à Voltaire. C'est du moins le nom qu'il donnait à un petit édifice carré, en pierres blanches, large de six pieds, profond de quatre ou cinq, et haut de neuf ou dix.

Ceux qui ont visité la petite maison de M. de Jouy,

à Paris, rue des Trois-Frères, n° 11, y ont vu une petite fabrique absolument semblable, et dédiée pareillement, sur le frontispice triangulaire, *à Voltaire*, en lettres dorées.

Cette sorte de niche à chien n'avait d'ouverture qu'une porte, et dans l'intérieur qu'une manière de coffre figurant un autel, sur lequel s'ennuyait un buste de Voltaire en plâtre. Des inscriptions philosophiques décoraient les murs de ce retrait, où il était difficile d'être deux. Pendant les années de désordre, la petite maison de Feuillancour avait été vendue plusieurs fois. Parny s'y transporta dans la pensée de la louer, si c'était possible, et d'y retrouver son petit temple. Elle était occupée, au printemps de 1800, par le dernier acquéreur, lequel, admirant peu la philosophie qui n'a produit, comme la réforme, que des désolations et des ruines, avait singulièrement déshonoré le temple à Voltaire; il avait fait de l'autel un siége et du lieu des lieux. Pardon du terme! Il avait jeté le buste dans la fosse qu'on ne nomme pas, et n'avait respecté que la dédicace du frontispice : ce qui faisait une brutale épigramme.

L'auteur de l'*Épître aux insurgents de Boston* s'en revint indigné, renonça à la campagne et chercha une place où il pût toucher des appointements sans avoir rien à faire, car on s'était décidé à le renvoyer de l'instruction publique.

Lucien Bonaparte le présenta pour remplir les fonctions de bibliothécaire des Invalides, mais le premier consul le raya; lui aussi était indigné de l'infamie du poëte.

En 1802, Parny fut désensorcelé; il se maria. Il épousa Grâce Vallée, créole de l'île Bourbon, qui, disent les biographes, avait été jolie dans sa jeunesse. Nous n'en savons pas autre chose.

En 1803, le parti philosophique, troublé de l'immense réaction qui s'opérait en faveur du catholicisme, poussa Parny à l'Institut. Tous les Voltairiens l'appuyèrent chaudement; ils sentaient que sa nomination serait pour eux un triomphe. On n'obtint l'assentiment du premier consul qu'en obligeant Parny à retirer sa *Guerre des dieux* et à publier une édition de ses œuvres où elle n'entrerait pas. Ce qu'il fit. Cette édition forme deux volumes in-octavo, 1803.

Dès qu'il fut membre de l'Institut, contre l'avis de tous ses amis, il publia, sous le nom du *Portefeuille volé,* d'autres poésies réprouvées, qui lui aliénèrent pour jamais les faveurs de Napoléon, et qui furent prohibées par la police. Il fit même en douze ou quatorze chants une *Christianide* ou suite à sa *Guerre des dieux*, nouvelle monstruosité pour laquelle ni lui ni ses héritiers n'ont jamais pu trouver d'éditeur. Nous ne parlons ni de ses *Scandinaves,* ni de ses *Rose-Croix,* ni de quelques autres petites poésies. Parny a fait peu d'effet sur les lyres honnêtes, et on ne citerait plus son nom si le scandale en était détaché.

Avec une sinécure que lui donna dans les douanes M. Français de Nantes, le Mécène des poëtes impies, cet homme vécut ainsi, évité et détesté, si ce n'est par les êtres qui avaient de l'analogie avec sa nature.

Il avait une santé très-mauvaise. A la suite de diverses petites maladies, il fut contraint à garder le lit, dans l'automne de 1814. Sa situation devint bientôt si grave que le docteur Récamier, qui le soignait, lui laissa entrevoir qu'il n'espérait guère le sauver. Alors, on raconte qu'il se troubla. Le docteur, lui rappelant les souvenirs de son éducation religieuse, l'engagea à *mettre ordre à ses idées et à sa conscience.*

— Me rétracter! dit-il, mais qu'est-ce qu'on dirait de moi?

Pendant qu'il hésitait ainsi entre l'orgueil et l'humiliation, le temps de la miséricorde s'était épuisé sans doute. Sa tête s'embarrassa et s'obscurcit; on reconnut subitement avec terreur qu'il était tombé fou idiot. Il vécut dans cet état, spectacle effroyable, pendant plusieurs jours, ne disant plus deux mots qui eussent de la suite, ne reconnaissant plus personne, ne conservant rien d'humain que ses formes difformes. Il mourut sans se retrouver le 5 décembre 1814, et fut enterré au cimetière du Père-Lachaise, où ses cendres reposent entre Delille et Grétry, peu flattés assurément de son voisinage.

M. de Jouy lui a succédé à l'Académie française; mais hâtons-nous de dire qu'il n'a jamais approuvé les excès de son devancier.

La *Guerre des dieux* fut sévèrement interdite sous l'Empire; elle ne se vendit sous la Restauration qu'en secret, par ces honteux libraires qui ne s'enrichissent pourtant jamais à répandre les poisons. La cour d'assises de Paris proscrivait formellement de-

rechef, le 24 septembre 1834, ce livre avili; et il y a dix ou douze ans, deux libraires trouvés détenteurs de quelques exemplaires de la *Guerre des dieux* ont été condamnés l'un et l'autre à cinq années de prison et six mille francs d'amende.

Le *National*, qui florissait alors et qui n'est pas suspect ici, ajoutait, en approuvant de semblables poursuites contre les débitants de mauvais livres :

« Comment se fait-il qu'en frappant le marchand on ne recherche pas aussi les auteurs des ouvrages à l'aide desquels on spécule sur la dépravation ? Qu'on poursuive le libraire, soit; mais laisser impuni l'écrivain qui alimente son ignoble industrie, c'est ce que l'on ne peut comprendre. On inflige une peine énorme à un libraire qui vend *deux* exemplaires de la *Guerre des dieux*, et nous voyons des écrivains tout aussi hostiles que Parny à la morale et à la religion étaler dans Paris leur luxe et leurs rubans rouges. Il y a certes là quelque chose qui blesse la conscience publique, et qui est bien fait pour détruire les bons effets que la cour d'assises attend de ses arrêts. »

LXII. — DULAURE, OU L'ANTIQUAIRE.

> C'était un fameux homme! Il était toujours en colère.
>
> NOCARET, *sur le père Duchêne.*

Un soir du mois de novembre de l'année 1817, dans le voisinage de l'Odéon, à Paris, autour d'une table d'hôte bourgeoise à trois francs par tête, y

compris le vin, étaient assis, finissant leur dîner, une douzaine d'hommes de toute sorte, rassemblement curieux comme Paris en présente si aisément. Il y avait là un philanthrope sans argent, un inventeur malheureux, un ancien membre du Caveau lyrique, un ancien poëte de la société des Bergers de Syracuse, deux compères de l'Académie celtique, un chansonnier incompris, un épicier sans boutique, deux étudiants en médecine, un jeune auteur qui n'avait encore rien fait, et un de ces mystérieux rentiers qui connaissent un peu le chemin de la préfecture de police.

La conversation roulait, comme d'habitude, sur des matières philosophiques. La presse s'occupait de remettre au jour Voltaire et Rousseau; sur ce texte, on étudiait la tactique des perruques pour combattre la religion catholique. Parmi les convives se trouvaient des renégats, des conventionnels, des athées, qui faisaient chaudement du prosélytisme, et qui avaient toujours soin d'attirer dans leurs réunions quelques jeunes gens pour les former.

Le dé de la conversation était tenu ce jour-là par les deux anciens membres de l'Académie celtique, dont l'un avait été conventionnel et l'autre censeur impérial. Le premier avait soixante-deux ans; sa figure de geôlier était glaçante; ses yeux sombres contenaient quelque chose de sinistre; il était dur, on le disait savant; et il parlait d'un ton décisif, quoiqu'il fît en écrivant beaucoup de fautes d'orthographe. Mais on assurait qu'il n'en faisait pas en celtique. L'autre était un peu moins âgé, et si maigre,

que sa culotte courte de nankin et ses bas blancs avaient l'air d'investir deux flageolets et non deux jambes d'homme. Il n'en était pas moins solide, comme un vieux bâton de chêne, travaillant à de vastes recherches qui n'ont rien produit, passionné pour les étymologies et pour ce qu'il appelait la philosophie astronomique. Il y trouvait tout. Selon lui, toute l'histoire de la religion était un poëme astral. Saint Pierre et saint Paul étaient les deux solstices; il les voyait également dans saint Jean-Baptiste et dans saint Jean le Bien-Aimé. Judas était une éclipse, et la croix marquait les quatre saisons. Ce qui est inouï, c'est que ces hommes trouvaient des oreilles qui se prêtaient à les écouter. Tous les saints étaient pour eux des mythes, même saint Bernard.

Pourtant, ils n'étaient pas toujours d'accord.

— Saint Denis, dit le savant maigre, poursuivant l'entretien, n'est pas autre chose que Bacchus, et je le prouverai; or, Bacchus est le soleil d'automne.

— C'est mon opinion, ajouta le savant sombre. Bacchus était surnommé Dionysios; on fête saint Denis en octobre.

— Mais, intervint timidement le jeune auteur, la ressemblance des noms permet-elle la conclusion que vous en tirez? Saint Paul était-il le même que Paul Émile? et saint Marc le même que Marcus-Tullius?....

— C'est différent, reprit le savant maigre avec humeur. Vous en verrez de plus singulières. Par exemple, saint Éloi, que croyez-vous que ce fût?

— Le ministre de Dagobert, dit le philanthrope.

— Éloi, Eligius, Eligios, dit en se recueillant le savant qui ne riait jamais; le sens est facile; j'y trouve *Helios*, le soleil, en l'honneur duquel on bâtit la ville d'Héliopolis.

— C'est le soleil d'hiver, dit le rentier, car on le fête le premier décembre.

— N'était-ce donc pas, insinua le jeune auteur, un orfévre chéri de Dagobert?

— Dagobert est un mythe, mon jeune ami; sa chanson le prouve. Et quoi qu'en pense mon savant collègue, Éloi n'est autre que Vulcain. De Volcanos, on a fait Olcanos, puis Elcanos, puis Éliganos, Eligios par abréviation, Eligius en latin, Éloi en français, patron des forgerons. On a bien dit saint Cloud de Clodoald, altération de Clotho, l'une des Parques; comme on a fait chef de *caput*; le savant Lefèvre, père de madame Dacier, l'a démontré; d'abord on a dit cap, qui est resté dans le cap de Bonne-Espérance, puis on a dit kep, kef et chef. Vous voyez que je me tire des étymologies.

— Je croyais, dit l'ancien berger de Syracuse, que chef venait simplement du grec *képhalè*.

— Avec ce système-là, cria l'épicier en prenant son chapeau, on a fait Butor de Platon, changeant *pla* en *bu*, et *ton* en *tor*, ce qui n'est pas difficile.....

Des choses impies et absurdes se glissaient sans façon à travers chaque phrase de cette conversation savante. On ne la quittait qu'en se promettant d'en propager les doctrines; et, chose incroyable! tant l'homme privé du fil religieux qui doit le conduire est facile à s'égarer, ces stupidités furent imprimées,

les philosophes les accueillirent, les journaux de l'espèce de l'ancien *Constitutionnel* battirent des mains; et, dans ce vacarme, ces livres firent du bruit. Car l'un de ces deux membres d'une académie éteinte sans avoir rien enfanté, le plus sombre, était Jacques-Antoine Dulaure, auteur d'une foule d'écrits, parmi lesquels on a fait fracas d'un recueil incohérent frauduleusement intitulé *Histoire de Paris*.

Dulaure était né en 1755 à Clermont-Ferrand. Après avoir étudié tant bien que mal dans le collége de sa ville, sérieux et pincé comme ne l'est pas un jeune homme, il s'éprit des mathématiques et voulut se faire architecte. Mais il avait des vertiges, la peur de tomber de quelque échafaudage l'engagea à ne pas s'élever si haut; il se constitua donc ingénieur-géographe. Puis il inventa pour lever les plans un instrument qu'un père jésuite avait inventé cent ans avant lui. Puis il publia en 1782 une critique de la salle qu'on venait de bâtir pour le Théâtre-Français (l'Odéon). Ce fut son début littéraire.

Sa plume, ni son talent d'ingénieur-géographe, ne lui donnant de quoi vivre, il se chargea du compte rendu des pièces de théâtre dans le *Courrier lyrique et amusant ou Passe-temps des toilettes,* petit journal du temps. C'était en 1785. L'ingénieur avait trente ans et mourait de faim. Il fit pour le libraire Lejay un de ces guides dans Paris dont on a toujours besoin. Celui-ci eut un succès de scandale; les rois et les prêtres y étaient maltraités, l'auteur se dessinait.

Il publia en 1787 une *Description des environs de*

Paris, qu'il dédia à l'empereur Joseph II, et qu'il farcit avec soin de toutes les anecdotes suspectes qu'il put trouver ou supposer.

En 1788, sous le titre de *Singularités historiques*, il rassembla un volume de contes infâmes ou burlesques contre la religion, les évêques, les moines et la noblesse. Ce livre obscène était une honteuse action dans toute la force du terme; l'ignorance crasse s'y cachait sous l'effronterie; et il est impossible d'avoir plus de mauvaise foi avec le ton grave et guindé qu'il prenait.

Il fit suivre les *Singularités* d'une *Description des principaux lieux de France*; six volumes seulement parurent; l'ouvrage devait en avoir dix-huit. Mais les lecteurs les plus déhontés n'aiment pas sans doute les froides méchancetés de longue haleine, et ce livre n'eut pas de succès. Il donna alors les *Métamorphoses* ou liste des noms de famille et patronymiques des ci-devant ducs, marquis, comtes, barons, etc., avec des notes sur leurs maisons; imprimé chez Garnery en 1791; vingt et un numéros de ce libelle furent distribués; l'auteur avait courageusement débité ce faisceau de calomnies sous l'anonyme. Il imagina en même temps un journal intitulé *les Évangélistes du jour*. Ce journal tomba très-vite, quoique Dulaure fût aidé dans la rédaction par Marat, Chaumette, Billaud Varenne, Camille Desmoulins, tous ses amis, et qu'il appelait des hommes marquants.

Toujours pressé par le besoin, au milieu de ses travaux, et contraint à faire beaucoup parce qu'il

gagnait peu, Dulaure lança dans la même année 1791 un odieux pamphlet en un volume in-8° intitulé *Histoire critique de la noblesse*, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

Remarquez l'à-propos. La noblesse était supprimée depuis le 4 août 1789. Les nobles qui n'avaient pas émigré étaient persécutés; on brûlait leurs châteaux. Il était généreux alors de les attaquer.

Il renforça ce livre incendiaire d'une *Liste des ci-devant nobles*, qu'il désignait au pillage des malveillants. Il y joignit la *Vie privée des ecclésiastiques, prélats et autres fonctionnaires publics qui n'ont point prêté leur serment sur la constitution civile du clergé;* autre dénonciation qui porta son fruit.

Il fonda le *Thermomètre du jour,* nouveau journal démolisseur, qu'il entretint pendant deux ans. Avec de tels titres, il fut nommé député à la Convention nationale par le département du Puy-de-Dôme.

Appelé à juger Louis XVI, il le traita de scélérat, pour qui la mort était un châtiment trop doux, pour qui la pitié serait un crime; et il ajouta : « Nous devons un grand acte à l'univers qui nous contemple..... » Il vota donc la mort sans sursis, sans appel et sans adoucissement. Et quand Louis XVI, reconduit à sa prison, fit demander trois jours pour se préparer à monter sur l'échafaud, ce fut Dulaure qui fit voter, sans autre réponse, l'ordre du jour. L'ordre du jour était une petite loi sur un chemin vicinal.

Lié avec les principaux chefs de la République, Dulaure marchait comme eux pour son compte; il

dénigrait Marat, Robespierre et tous ceux qui montaient. Après la mort de Marat, sa veuve accusa Dulaure de fédéralisme; un décret l'envoya aussitôt à l'échafaud. Il se cacha, sortit de Paris et se réfugia en Suisse, où il vécut huit mois, gagnant vingt sous par jour à dessiner des fleurs grossières pour une manufacture d'indiennes. Heureux s'il n'eût fait que cela toute sa vie!

Rappelé en 1794, après le 9 thermidor, il arrangea mal ses ennemis personnels. Dans le *Tableau de sa conduite politique,* il représente Robespierre et Marat comme des lâches et comme de *vils polissons.* Il ne traite pas mieux les autres célébrités du temps.

Élu en l'an VI par le Puy-de-Dôme au conseil des Cinq-Cents, il se vit, en 1798, fonctionnant comme Parny, comme Volney, dans l'établissement de la nouvelle université de France. En qualité de membre de la *commission d'instruction publique,* il fit, le 27 novembre, un rapport sur la surveillance et la police des écoles publiques et particulières.

Sous le Consulat, Dulaure retomba dans l'oubli. L'empereur ne l'en tira pas. Mais Français de Nantes lui donna aussi dans les douanes une place de sous-chef, qu'il conserva jusqu'en 1814. Pendant les Cent-Jours, il écrivit dans le *Censeur européen* une série d'articles où il mettait sur le compte des Bourbons tous les excès de la Terreur. Cette nouvelle accusation ne fit pas fortune, et Dulaure ne donna plus signe de vie que dans les mémoires de l'Académie celtique.

Il en était à cet ordinaire, vivant dans son mé-

nage, car cet homme s'était marié; mais il venait dîner quelquefois à la table d'hôte, où il se festoyait; et c'est là que nous l'avons vu tout à l'heure. Il préparait une seconde édition de son *Histoire des différents cultes*, livre odieux comme tout ce qui est sorti de sa plume. Le savant maigre, qui l'estimait fort, quoiqu'il différât avec lui sur certaines étymologies, lui proposa de le conduire chez un libraire qui s'appelait Guillaume et qui avait une idée. De tous côtés, alors, et par toutes les voies, l'opposition s'escrimait. Le libraire Guillaume, doué, avec son asthme, d'un esprit assez lourd pour être philosophe, reçut le lendemain les deux savants.

— Vous êtes mon homme, dit-il à Dulaure, dans son style de marchand de papier sali; et si je vous vois raisonnable, nous ferons quelque chose. Je serais bien allé chez vous, mais vous m'auriez pris plus cher.... J'aime mieux vous voir venir chez moi. C'est plus dans l'ordre.....

— Voulez-vous, dit Dulaure, m'acheter mon livre des *Cultes?*

— Pas encore; ce n'est pas là ce qu'il me faut; ce n'est pas un livre tendre à la vente.....

— De quoi s'agit-il donc? interrompit le savant féroce.

— Voyons, ne faisons pas le fier. Vous avez besoin de gagner de l'argent. Eh bien, et moi aussi; et nous en gagnerons. Il me faut un livre que vous êtes capable de me faire comme je le veux. Vous avez pour cela toutes les notes; le travail ne vous donnera pas grande peine. Je vous demande donc, dans

le sens du jour, comme qui dirait une histoire de Paris, en six volumes in-8°. Il me faut six volumes in-8°; et si c'est bien, je vous payerai six mille francs. Mais pillez-moi le clergé et la noblesse.....

Les détails seraient oiseux; le marché fut fait; et en 1821 on vit paraître chez Guillaume l'*Histoire physique, civile et morale de Paris, depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours.* Ce livre est composé, non sur les vrais documents de l'histoire, mais sur tous les pamphlets que les ennemis de la religion et de l'ordre ont vomis dans les quatre derniers siècles. Aussi ce n'est pas une histoire; c'est un affreux et pesant salmigondis de quolibets scandaleux, de faussetés et d'opprobre. Il cherche ses faits dans les grossièretés de Villon, dans les ignobles farces de Henri Estienne et de Béroald, dans les satires distribuées sous le manteau, dans les diatribes semées en Hollande par les envieux de la France. Il fait de saint Denis un mythe calqué sur Bacchus, mais il n'ose pas nier saint Éloi, dont les souvenirs sont si vivants à Paris.

Ce livre, où l'écume déborde, où l'on ne peut ramasser que du fiel, eut pourtant plusieurs éditions, et l'auteur le fit suivre, en 1825, de l'*Histoire des environs de Paris,* réimprimée aussi, et des *Esquisses historiques* sur la Révolution française; ces deux ouvrages faisant encore chacun six volumes in-8°. Le second, pillé et copié partout, n'eut pas de succès. Guillaume, l'éditeur de l'*Histoire de Paris,* en sentit plus que jamais gronder son asthme, dont il est mort; son jeune coéditeur de l'*Histoire des environs*

y trouva sa ruine. Le même sort frappa les frères Baudoin, qui avaient entrepris les *Esquisses historiques ;* et comme si les libraires qui font de mauvais livres devaient être éclairés par l'évidence, nous demanderons aussi ce qu'a gagné en Belgique l'imprimeur qui a contrefait l'*Histoire de Paris* de Dulaure; car elle a été contrefaite à Bruxelles, n'ayant pourtant d'autre intérêt là que le mal qu'elle pouvait exhaler, puisqu'à Paris même elle n'apprend pas grand'chose (1).

Dulaure était toujours si dénué qu'il vendait son nom à bas prix lorsqu'on voulait l'avoir pour quelque ouvrage de destruction. C'est ce qu'il a fait pour les *Esquisses historiques,* fatras dont il n'a pas fourni la sixième partie. Un peu avant sa mort, qui fut triste comme sa vie, il vendit à un écrivain, pour la somme de mille francs, le droit de mettre son nom à une suite de l'*Histoire de Paris,* qui devait faire quatre volumes et qui n'a pu paraître, faute d'éditeur. Cet homme est mort en 1835, âgé de quatre-vingts ans, laissant en manuscrit une histoire de l'Auvergne, sa patrie. La ville de Clermont-Ferrand a acquis cette compilation pour sa bibliothèque, moyennant une pension viagère de six cents francs sur la tête de la veuve Dulaure, qui n'avait pas d'autre fortune.

Comme on pourrait nous accuser de passion à l'égard de cet homme dont nous n'approuvons pas

(1) On peut noter aussi que des quatorze éditeurs qui ont réimprimé à Paris, sous la Restauration, Voltaire et Rousseau, douze se sont promptement vus châtiés par des ruines complètes.

l'esprit, nous terminerons en rappelant le jugement qu'en a porté Jules Janin, peu après sa mort :

« M. Dulaure haïssait le clergé. À la vue seule d'un habit de moine, M. Dulaure entre à l'instant même dans les plus violentes fureurs. A l'entendre, tout ce qui a été malheur, désolation, honte, esclavage dans le monde, depuis l'ère chrétienne, c'est le clergé qui en est l'auteur. Combien cet homme a dû être malheureux de tant de rage inutile! et combien il a dû se trouver délaissé dans cette lutte posthume contre les prêtres et contre les rois d'autrefois! Toujours est-il qu'il a persévéré jusqu'à la fin dans la même voie et avec le même acharnement. Jusqu'à la fin il a trouvé, dans les ruines qu'il étudiait, de quoi alimenter cette colère insensée qui ressemblait à de la folie. Aussi M. Dulaure a toujours été en fureur.....

» La haine anticatholique de M. Dulaure et le vieux levain de régicide qui fermentaient en lui ont perdu son histoire et réduisent au néant sa science d'antiquaire. En effet, peut-on appeler antiquaire le savant sans émotion, sans pitié et sans croyances, qui ne s'attache pas de prime abord aux vieilles et saintes pierres que le temps a touchées de son aile, et qui, tombées du sommet des cathédrales, ou rendues au jour du fond des tombeaux, n'attendent plus, pour disparaître tout à fait, que le nouveau choc du temps qui doit en faire tout à fait une poussière? Ah! croyez-moi, ce qui fait l'antiquaire, ce n'est pas seulement la science des dates, l'aride nomenclature des noms propres; ce n'est pas de pou-

voir dire, homme par homme, quel homme a été fondateur ou destructeur à cette place chargée de vestiges, et quel homme a régné là par le glaive ou par la parole, par le droit ou par la force, par la vérité ou par le mensonge. Non, tout cela ne fait pas l'antiquaire. Ce qui fait l'antiquaire, c'est le respect pour les vieux rois qui ont donné la forme à ces marbres, la vie à ces pierres, la puissance à ces murailles, leur majesté à ces palais. Ce qui fait l'antiquaire, c'est la sainte pitié pour les vieux peuples, qui les rappelle tous dans les villes qu'ils ont bâties, dans les demeures qu'ils avaient arrangées pour eux-mêmes, dans les tombeaux que leurs enfants leur avaient élevés. C'est le cœur qui fait l'antiquaire..... Je ne conçois donc pas l'antiquaire qui s'acharne contre les vieux monuments, et qui, à chaque décombre, s'efforce de trouver ici un crime, là un mensonge, plus loin une tache de sang, et enfin, dans les fondations mêmes de l'édifice, une conspiration et un vol.

» Voilà ce qui rend les histoires de M. Dulaure horriblement fatigantes à parcourir. C'est qu'il brise à plaisir la majesté de tous les palais et la sainteté de tous les temples qu'il nous décrit. C'est qu'il verse l'outrage à pleines mains sur ces nobles reliques des anciens temps. C'est qu'il a une injure pour tous ceux qui ont fondé ces demeures et qui les ont habitées. C'est qu'en un mot, ce n'est jamais un antiquaire qui parle, c'est toujours un membre de la Convention qui déclame. Si bien que la fureur de M. Dulaure me paraît encore plus odieuse que l'ironie

de M. Pigault-Lebrun; si bien que les plus incomplets chapitres de Félibien ou de Sauval (1) valent mieux, à mon sens, que toute la science de M. Dulaure.....

» Mais M. Pigault et M. Dulaure ont été assez punis, celui-là de son ironie perdue, celui-ci de sa rage impuissante. Ils emportent avec eux toute l'admiration littéraire et toute l'estime philosophique du vieux *Constitutionnel;* ils sont bien assez punis..... »

LXIII. — VOLNEY.

O philosophe écrevisse,
Qui vous vantez d'avancer,
Votre stupide exercice
Ne fait rien que rebrousser.

LE COUSIN JACQUES.

On commence à reconnaître enfin combien l'histoire est capricieuse, inique et injuste, dans les parts qu'elle fait de blâme et de gloire aux personnages que nous appelons des célébrités. La renommée n'est pas moins fantasque. Elle voile certains noms qui mériteraient de briller, et, à d'autres qui devraient rester dans la demi-teinte, elle donne de larges places au soleil de leur époque.

Il est vrai que le temps vient, et que, s'il redresse mal les délits compliqués de l'histoire, il renverse ordinairement les trophées que la renommée a élevés à l'usurpateur des titres au génie. C'est ce qui a lieu

(1) Dom Félibien avec dom Lobineau, historiens de Paris, mais historiens. Sauval, auteur de recherches (trop souvent scandaleuses) sur Paris. C'était un avocat.

depuis trente ans déjà pour l'homme dont nous allons parler.

Il y a quarante ans, on en faisait un modèle littéraire, un penseur, un philosophe, quoique ses écrits n'eussent pu fournir à grand'peine que trois ou quatre pages aux *Leçons de littérature* de Noël, son ami. On reconnaît aujourd'hui que c'était un savant lourd dans une spécialité, un songe-creux en fait de pensée, et, quant à la philosophie, un nuageux idéologue, comme disait Napoléon.

Il est vrai que le nom de Volney, qu'il avait pris, se trouve inscrit dans le *Dictionnaire des athées* de Sylvain Mareschal.

Constantin-François Chassebœuf était un Angevin, né en 1757 d'un petit avocat qui prétendait que son nom de Chassebœuf avait jeté sur lui un ridicule. Il se fit d'abord appeler Boisgirais et ensuite Volney. C'est sous ce dernier nom qu'il est connu.

Il fit des études appliquées; et ses maîtres prévoyaient qu'il deviendrait un érudit. Mais ils redoutaient en lui une morgue grave et obstinée. Ils ne se trompaient pas. Lancé dans le monde par son père, qui était pressé de le pousser, Volney fut entraîné dans les sociétés des encyclopédistes et des philosophes, qui étaient alors en plein crédit. Là, selon le système suivi, on le flatta si habilement qu'il ne tarda guère à modifier ses opinions religieuses et à se modeler sur ses admirateurs. Après quelques mois de luttes entre le bien et le mal, principes qui se disputaient sa jeune âme, ce fut le mauvais génie qui l'emporta : Volney fut acquis aux démolisseurs.

Il avait le goût des voyages. On lui dressa des leçons, comme on faisait à tout jeune homme en qui on voyait la force de prendre la plume; et à vingt-sept ans, en 1782, ayant recueilli un petit héritage qui garnit sa bourse, il partit pour l'Égypte et pour la Syrie. Les Anglais et les Français s'occupaient beaucoup alors de ces contrées illustres, où, tout en paraissant ne conter qu'un historique de voyageur, ils trouvaient moyen de propager les doctrines à la mode. Volney, désirant faire en conscience sa besogne d'explorateur instruit (car on l'appelait chez madame Helvétius le jeune savant, et il voulait soutenir cet honneur), Volney s'enferma une année, sur le mont Liban, dans un monastère de Druses. Là il apprit assez bien l'arabe.

Lorsqu'il revint à Paris, après trois ans d'absence, et qu'il publia son *Voyage de Syrie*, la queue de Voltaire trouva que c'était très-bien sous le point de vue savant, mais que le côté philosophique était trop pâle encore. Ainsi on reprit son éducation. On n'avait plus pour l'achever ni Voltaire, ni Diderot, ni d'Alembert, ni Rousseau. On le mit en rapport avec Cabanis; on le lia d'amitié avec Franklin, que nous connaissons si mal. Les réformés s'unissaient très-bien aux philosophes, comme ils s'unissent toujours en tout ce qui s'élève contre le Catholicisme; et on se demande encore où ils veulent en venir avec l'anéantissement absolu de toute croyance, dans des cœurs qu'ils laissent vides. Volney, docile aux inspirations qu'on lui donnait, publia en 1791 un livre plus décisif, qu'il dédia à l'Assemblée constituante, et qu'il

intitula *les Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires*. « On y trouve, disent les critiques du temps, le fruit des studieux entretiens du jeune savant avec l'illustre Franklin. »

Comme ce livre détestable est la base du renom qu'on a fait à Volney, nous devons en dire quelques mots. En vingt-cinq ans, de 1791 à 1816, il ne s'en fit que trois éditions, tirées à petit nombre. Malgré la position devenue brillante de l'auteur, on vendait péniblement les *Ruines*. Les efforts de Chénier, qui les loua dans son *Cours de littérature*, et de Noël, qui en présenta dans ses *Leçons* deux ou trois pages travaillées et retravaillées, n'empêchèrent pas le livre de prendre mal, non à cause du style, Volney écrivait correctement, mais à cause de l'ennui qui n'a jamais permis à dix acheteurs sur mille de lire l'ouvrage jusqu'au bout.

En 1817, lorsqu'on organisa à Paris la réimpression de tous les ouvrages contraires à la religion, on fit mousser les *Ruines*, comme livre délétère; on en tira de nombreux exemplaires que l'on décora du portrait de l'auteur, aussi peu réjouissant que son genre guindé; on le répandit le mieux qu'on put. Mais cette spéculation produisit un fait qu'on n'avait pas prévu : tous ceux qui l'imprimèrent firent de mauvaises affaires; et il naquit de là ce jeu de mots assez juste, que les *Ruines de Volney* devaient s'augmenter d'un chapitre: *La ruine de ses libraires*.

Mais retournons à 1791. Volney, poussé par le parti qu'il servait, nommé député du tiers état pour la sénéchaussée d'Anjou, devint rapidement ce qu'on

appelait alors un citoyen actif. Un certain M. Terrasson, aide-major au régiment de Saint-Éloi, eut l'idée de publier à Paris un *Catéchisme du citoyen, selon les principes de la nouvelle constitution.* Il fut aidé, dit-on, par Volney et fit bientôt imprimer chez Lejay fils ce catéchisme, que l'on propagea chaudement, et qui ne présente nulle part ni le nom de Dieu, ni les mots de religion, de vertu ou de morale. On dépassait déjà, comme on voit, les philosophes à peine refroidis. Voici les quatre premières questions du *Catéchisme du citoyen* :

Demande. — Qui êtes-vous?

Réponse. — Un homme.

D. — Qu'est-ce qu'un homme?

R. — Un homme est un être intelligent et libre, créé pour vivre en société (1).

D. — Qu'est-ce qu'une société?

R. — C'est la réunion de plusieurs hommes pour le même objet.

D. — Quel est l'objet pour lequel les Français se sont réunis en société.

R. — C'est pour conserver à chacun d'eux, par la réunion des forces individuelles, les droits imprescriptibles de l'homme, la liberté, la propriété, la sûreté, et pour résister plus sûrement à l'oppression.

Plus tard, Volney profita des courtes études que lui nécessita ce sujet pour publier son *Catéchisme du bon sens,* opuscule dont il espérait bien faire le code moral de tous les peuples; car il y traite les

(1) Créé, mais créé par qui?

questions sous un point de vue général. Il eut l'humiliation de voir que tout le monde méprisait et bafouait son catéchisme, depuis longtemps oublié, quoiqu'il en eût rendu la doctrine peu sévère et qu'il n'exigeât que quatre vertus (ni théologales, ni cardinales, mais civiles ou de politesse), en tête desquelles il mettait la *propreté,* vertu qu'il pratiqua quelquefois à l'égard de ses mains. Il rehaussa vainement ce catéchisme d'un autre pamphlet appelé la *Loi naturelle,* que certainement vous ne connaissez pas; en quoi on peut vous dire que vous n'y perdez rien.

En 1793, Volney manifesta quelques bizarreries de modérantisme ou d'idéologie; il se permit d'offrir des conseils politiques que l'on n'approuva pas; et on le mit en prison. Mais comme il avait donné des gages, les tribunaux révolutionnaires ne se pressèrent pas de le faire monter sur la charrette. Il fut remis en liberté le 9 thermidor. Dans la réaction qui suivit cette journée, ses amis le placèrent à l'instruction publique, avec Parny, qui préparait des livres exécrables; avec Noël, qui travaillait ténébreusement dans les mêmes voies.

Volney fut nommé professeur aux écoles normales, que l'on organisait; il y donna des leçons d'histoire qui ont été imprimées en 1799.

Son goût pour les voyages ne l'ayant pas abandonné, il prit de temps en temps des vacances et fit des courses. Il alla en Corse proposer des réformes agricoles dont on ne voulut point. Mais il y connut, pour sa fortune à venir, le jeune Bonaparte; il ren-

dit visite en Amérique au vieux Washington et fit quelques autres promenades, se montrant partout philosophe inflexible et républicain austère; ce qui ne l'empêcha pas d'accepter joyeusement (si pourtant il a su connaître la joie) le titre de sénateur, qui lui fut donné à la suite du 18 brumaire par le jeune Corse avec qui il avait, en 1795, longuement parlé de l'Égypte.

L'Empire vint, et Volney se plia très-vite à ses formes. Il daigna même porter le titre de comte et n'écrivit point dès lors. L'Empereur l'avait pris, quoique idéologue, parce qu'il lui fallait des noms, et qu'à cette époque la France en présentait peu. Il avait été dans l'instruction publique; il était de l'Institut; il se disait économiste; il parlait politique et morale. Il citait Franklin et Washington. Il désapprouvait 1793, n'aimant pas, comme Cervantès, à se rappeler un temps où il s'était vu jeter en prison. Cependant il trouvait dans l'intimité que M. de Robespierre avait eu des intentions fort pacifiantes, lorsqu'il avait consenti à reconnaître l'existence d'un être suprême.

Volney était économe. Quoiqu'il eût de grands revenus, entre autres son traitement annuel de quarante mille francs comme sénateur, il vivait très-modestement; ce qu'il appelait prévoyance et sagesse, s'appuyant de ces axiomes de son catéchisme: Ménage-toi, soigne-toi, conserve-toi; principes qui, avec le précepte de se laver les mains, faisaient le fond de sa morale.

Il lui arriva, à propos de sa prévoyance serrée,

plusieurs petites aventures. Nous n'en rapporterons qu'une.

L'Empereur, en 1807, donna aux Tuileries plusieurs grandes fêtes où il accumula tous les princes et tous les éminents personnages sur qui il put mettre la main. Il y étala nécessairement sa nouvelle noblesse et ses sénateurs resplendissants de noms auxquels s'attachaient toutes les figures des mathématiques. La plupart de ces gens, qui pouvaient être à l'aise avec le carré de l'hypoténuse, se montraient gauches et gênés devant les débris de la bonne société, avec lesquels on les mêlait. Ils avaient de gros pieds et des jambes villageoises; ils crevaient les gants des gros os de leurs mains; ils portaient mal l'habit de cour; l'épée en verrou les mettait au supplice. Ils se tenaient à table en novices, prenaient le piment pour les cornichons, le gingembre pour les confitures, et donnaient quelques comédies. Volney, qui avait voyagé, représentait moins mal, quant aux manières; mais ses formes pincées, l'économie de son costume, son nez mince et froid, ses lèvres qui méditaient, son regard terne, lui donnaient plus la tournure d'un escompteur que d'un courtisan.

Dans ces fêtes, Napoléon remarquait tout, même les cuirs et les pataquès que lâchaient les femmes de quelques-uns de ses maréchaux. Mais il pensait couvrir de son manteau de gloire toutes ces infirmités naturelles. Cependant il était vexé des torts qu'il appelait volontaires. Ainsi, lorsqu'il voyait l'épouse prévoyante d'un de ses gentilshommes venir à une seconde fête avec la robe déployée dans une fête

précédente, il ne manquait pas d'aller à elle et de lui dire : — Il paraît, madame, que vous aimez cette robe; ou, que vous chérissez cette couleur, ou autre chose; — et son ton laissait comprendre qu'il voulait de la dépense. Il appelait cela : faire aller le commerce.

Jugez de son étonnement, lorsqu'à travers une de ses splendeurs, mettant le nez à la fenêtre, il vit arriver dans la cour d'honneur des Tuileries, parmi les livrées étincelantes, le comte de Volney, sénateur de l'Empire, — en fiacre. — Il courut à sa rencontre dès qu'on l'eut annoncé.

— Eh quoi! Volney, lui dit-il, n'avez-vous pas d'équipage? pas de livrée? pas de chevaux?

— Sire, répondit gravement le dignitaire, en s'inclinant de son mieux et s'effaçant froidement devant le regard animé de Napoléon, l'état de ma fortune jusqu'ici ne m'a pas permis ce luxe.

Comme on disait que l'illustre vivait de l'intérêt de ses revenus, Napoléon ne répliqua rien, tourna le dos et s'occupa d'autre chose.

Huit jours après, nouvelle fête. Le matin de ce jour-là, M. le comte de Volney voit s'arrêter à sa porte un splendide carrosse, somptueusement attelé de deux chevaux magnifiques; un cocher se gonflait sur le siége, avec accompagnement de laquais de bonne mine derrière la voiture, tous deux en livrée brillante. Le carrossier qui avait fourni tout ce luxe entra et, saluant le sénateur jusqu'à terre, lui dit que l'équipage qu'il voyait sous ses yeux lui était envoyé par l'Empereur. Volney ne fit pas de ques-

tions; il rendit au carrossier son salut, et celui-ci le reçut en se retirant.

La voiture entra. La joie de l'auteur des *Ruines* était peut-être tempérée par la pensée qu'il fallait nourrir ces deux chevaux et ces deux serviteurs. Il en prit son parti, et il arriva cette fois aux Tuileries avec un éclat qui lui donnait un autre aplomb. L'Empereur rayonnant lui adressa de loin un charmant sourire; le sénateur eût voulu y répondre par un remercîment convenable. Dans cette cohue il ne put en trouver l'occasion.

Mais en attendant il jouit de sa voiture, s'y étala, rendit ses visites et fit admirer son goût; car on ignorait encore l'origine des choses.

Or, la fin du mois vint bientôt; et le dernier jour, il vit paraître devant lui le carrossier, avec lequel il avait usé de peu de paroles. L'honnête industriel, saluant plus profondément que la première fois, tenait à la main un papier plié, qu'il lui présenta.

— Qu'est-ce? demanda Volney.

— La petite note, monsieur le comte.

Le sénateur ne comprit pas; il prit le papier d'une main préoccupée, il lut et devint pâle, en parcourant les détails d'une facture régulière, qui montait, pour la voiture, les chevaux, les harnais, la livrée, les housses, etc., au total de douze mille francs. Dans sa perplexité, il allait sans doute lancer quelque imprudente parole, quand le carrossier le prévint.

— C'est Sa Majesté, dit-il, qui a daigné donner les ordres, prescrire les couleurs, choisir les chevaux et fixer les prix...

Volney comprit; il gémit, et il paya.

Les seuls mots qu'il laissa échapper furent ceux-ci, qui se murmurèrent tout bas :

— Et je voulais le remercier !

Depuis il continua d'user de son carrosse, — puisqu'il l'avait, et que, s'il l'eût quitté, le maître était homme à lui en fournir un autre. Mais il se rangea dès lors dans la coterie muette qu'on a plaisamment appelée l'opposition d'alors, opposition qui ne s'opposa à rien. Et quand l'Empereur tomba, il déclara qu'il était las du despotisme. Il adopta le retour de Louis XVIII, à condition de garder sa position élevée. Son titre de sénateur fut changé, comme on sait, en celui de pair de France.

En 1818, lorsqu'il vit que la liberté d'écrire était revenue, il reprit la plume de philosophe et publia un lourd volume intitulé *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois*. Malgré les efforts antireligieux de ce livre, et ses froides insinuations contre la religion, on ne put jamais vendre l'édition, tirée à six cents exemplaires. Le public disait que c'était de l'opium. L'auteur, découragé, retourna à ses travaux sur les langues orientales. S'il s'était borné à ces occupations paisibles, il eût laissé un nom que les impies n'eussent pas vanté sans doute, mais que les honnêtes gens n'eussent pas repoussé.

Il pensait avec raison que la cause de l'éloignement qu'on éprouve pour les langues de l'Orient est surtout dans leur alphabet, compliqué de points et de signes, sur lesquels les grammairiens ne sont pas même d'accord. Il voulait qu'on en simplifiât les pre-

miers éléments, il a même laissé dans son testament une rente de douze cents francs pour l'établissement d'un prix destiné aux meilleurs mémoires sur ce sujet. Il proposait, et il avait raison, que l'on imprimât l'hébreu, le persan et l'arabe en caractères romains. Cette question l'occupait encore au printemps de 1820, quand se leva la maladie qui devait l'emporter, — à soixante-cinq ans.

Ses amis les philosophes le surveillaient. Dans les efforts d'alors, ils avaient besoin de quelques morts philosophiques. Volney avait dit à Dupuis, l'auteur de l'*Origine des cultes :* La philosophie n'a su que détruire; la gloire est à ceux qui construisent. — On voyait là une tendance équivoque. On prétendait que Washington l'avait raillé, l'appelant aussi l'*athée chrétien.* On disait d'autres choses. On contait que dans une tempête qu'il avait essuyée à son retour d'Amérique, six ou sept ans après avoir publié les *Ruines,* on l'avait surpris, dans sa terreur, faisant des signes de croix et agitant dans ses doigts les grains d'un chapelet; circonstances qu'il avait niées ensuite, et qui n'étaient peut-être pas exactes. On croyait être sûr que, depuis vingt-cinq ans, irreligieux et desséché, il n'avait rien fait de semblable. Mais, s'il a peur, disait-on, il se rappellera encore qu'il a reçu une éducation chrétienne, et il nous échappera. On imagina donc pour lui un stratagème assez neuf : on ne le quitta plus; on lui persuada qu'il n'était pas malade, mais seulement indisposé; et quoique la fièvre et l'affaiblissement progressif le tinssent au lit, on lui tourna si habilement la tête que le 25 avril 1830,

jour de sa mort, se croyant plein de vie, il dictait d'une voix moribonde, entouré de ses amis, la préface de son système sur les langues de l'Orient.

Il se tut, pensant n'éprouver qu'une syncope; mais il ne reprit pas sa phrase inachevée; — il était tombé dans la redoutable éternité.

LXIV. — LE COLONEL TOUQUET.

Audaces fortuna juvat.
HORACE.

Il y a des succès pour les effrontés.
Traduction de Brunet.

Ceux qui ont vécu se rappelleront facilement les symptômes qui agitaient la France autour de l'an 1820. Les premiers meneurs de la vieille opposition contre le gouvernement de Louis XVIII n'en voulaient pas précisément à ce prince. Queue des philosophes, c'était uniquement contre les institutions religieuses que leurs batteries étaient dressées. Le *Constitutionnel* d'alors, leur principal organe de la presse, avait parmi ses rédacteurs d'anciens intimes de M. de Robespierre et des philanthropes furieux qui prétendaient remplacer le Catholicisme par le culte de Voltaire. Tout ce qui était ennemi du Pape se voyait là bien accueilli. Les francs-maçons devinrent les agents actifs de l'opposition; sous le nom de charbonnerie ou carbonarisme, l'ensemble des sociétés secrètes chercha à couvrir ce qui s'était attaché de trivial et de ridicule aux anciennes loges méprisées

à Paris; et toute cette opposition s'organisa avec autant d'habileté que d'audace.

Il serait curieux de passer en revue les personnages dans lesquels le parti vit ses chefs; nous esquisserons à présent celui qui s'est mis en avant par en bas, avec le plus d'effronterie, enfant perdu de l'esprit du mal, qui s'adressait spécialement aux classes populaires, et se chargeait, comme il disait, de les mûrir. Cet homme s'appelait Touquet.

Le premier acte qui rendit son nom public n'était pas un grand effort de génie, il publia la *Charte à cinq centimes*. Comme elle était imprimée en caractères qui permettent de faire quatre exemplaires sur une feuille de papier, la spéculation était bonne. Soutenu par la presse, l'éditeur vendit un million d'exemplaires. Tous ceux qui prétendaient se placer parmi les propagateurs des doctrines libérales l'achetaient au cent et au mille, et la distribuaient dans les villages. Nous pourrions citer une vieille dame, qui répandit dans les bois de Vincennes un panier de la Charte-Touquet. Pensez à quels usages divers elle put servir. Quant à la lire, on n'y songeait guère.

Dès que la charte fut usée, Touquet fit des tabatières, dites tabatières à la charte, autre ballon qui s'éleva à grands coups de trombone dans les journaux du parti. Mais ces premiers essais n'étaient que des prospectus. Une fois M. Touquet popularisé et connu, la bombe éclata. Il annonça, pour le peuple, les œuvres de Voltaire en seize volumes, à deux francs, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus infâme dans Voltaire, ce grand destructeur, qui est venu rire d'un

rire de démon sur les misères de l'humanité, comme le représentait madame de Staël, après Thomas. Il se fit à ce sujet un bruit formidable, un bruit à ne pas s'entendre. C'était le Voltaire de la petite propriété, c'était la lumière à la portée de tout le monde, c'était la bibliothèque des chaumières. C'était une réponse triomphale au mandement de Mgr l'archevêque de Paris, qui osait engager les fidèles à ne pas lire Voltaire.

Pour faire plus d'effet, l'éditeur s'était logé rue de la Huchette, dans le quartier de la populace. Il habitait le quatrième étage; on le voyait lui-même, on lui parlait; il ne dédaignait pas de jurer avec les ouvriers, et de tenir à ses souscripteurs le langage des halles.

Dès que le prospectus du Voltaire-Touquet fut lancé, ce fut donc un vacarme inouï; les journalistes philosophes pleuraient de joie; les vieux terroristes étaient attendris.

Touquet annonça dans tous les journaux de son bord que les volumes de son Voltaire se distribueraient chez lui, chaque dimanche, à dix heures, au premier coup de la grand'messe à Notre-Dame. Les libéraux trouvèrent l'idée infiniment spirituelle; ils demandèrent que Voltaire fût suivi d'un Rousseau, qui fut promis en huit volumes; et en mémoire de ces deux réimpressions, on frappa deux médailles de cuivre, l'une pour le Voltaire-Touquet, l'autre pour le Rousseau-Touquet. Les souscripteurs, qui s'attendaient à les avoir gratis, les payèrent chacune au prix d'un volume.

Beaucoup d'amateurs ont vu Touquet. C'était, selon

l'expression des crieurs publics, un particulier très-connu dans Paris. Mais personne ne savait trop d'où il était venu. On l'apprit un peu plus tard, ainsi que vous verrez tout à l'heure. En attendant sa notice biographique, il fallait se contenter de le juger sous ses aspects extérieurs.

On voyait donc, dans son quatrième étage de la rue de la Huchette, retranché derrière un long comptoir, un gros gaillard de haute taille, blond ardent, rougeaud, très-effronté, ouvrant, à travers ses besicles, de petits yeux verts, saillants et hardis outre mesure, maintenant constamment sur ses lèvres un sourire sardonique, parlant sans relâche avec l'accent traîneur des Normands, gesticulant à chaque parole, plaçant imperturbablement un juron dans chaque période de phrase, disant force trivialités, grossier dans ses expressions et ne se gênant pour personne; prisant comme un Suisse, fumant comme un Cosaque, et s'adressant de temps en temps à une bouteille toujours placée devant lui et qui contenait de l'eau-de-vie ou du cidre. Voilà au physique quel était Touquet dans sa splendeur.

Cette splendeur ne dura pas; Mehée de la Touche, sous le pseudonyme de *Molto-curante*, publia un volume intitulé *Touquetiana*, ou biographie pittoresque d'un grand homme, en réponse à cette question : *Qu'est-ce que M. Touquet?* Paris, 1821, chez Cogez, libraire, quai des Augustins. Nous citerons de ce livre quelques passages qui feront apprécier le philosophe pratique qu'un journal de 1820 appelait l'*homme du jour :*

« Qu'est-ce que M. Touquet? se demandait-on naguère à Paris, à Lyon, à Marseille et à Nantes.

» La même question se fit ensuite à Lausanne, à Madrid, à Berlin, à Pétersbourg et à Londres. Aujourd'hui on la fait à Constantinople et au Caire.

» Nous croyons donc, ajoute M. de la Touche, que nous rendons service aux curieux en leur donnant, sur l'*homme du jour*, les détails qui vont suivre. »

Paul Touquet était né, suivant les uns, dans un village voisin d'Évreux; suivant d'autres, il serait natif de Domfront, *ville de malheur*, ainsi que l'appellent les Normands eux-mêmes. Une chose est constante, c'est que tous les paysans des environs de Domfront, à cinq lieues à la ronde, l'appelaient *mon cousin*.

L'éducation de Paul Touquet n'eut rien de particulier. Le soin des animaux domestiques de la maison où il était nourri lui fut confié; il les suivait aux champs, les ramenait à l'étable, et se formait ainsi dès l'enfance aux occupations champêtres.

Parmi les nombreux cousins dont se composait sa famille, il s'en trouvait un, revêtu d'une charge d'huissier à Domfront. Les traits de malice qu'il remarqua dans la physionomie de Paul Touquet fixèrent son attention. Il avait besoin d'un domestique. Jugeant qu'il ne pouvait mieux répandre ses bienfaits que sur un parent, il prit chez lui Paul Touquet, et dans ses heures perdues lui apprit à lire et à écrire, comme il lisait et écrivait lui-même. C'est là aussi que le jeune homme puisa ses connaissances en jurisprudence,

qu'il étudia les coutumes de Normandie et qu'il se forma, comme on dit, le cœur et l'esprit, ainsi qu'on le verra.

Au bout de huit ans, pour une correction sévère que lui avaient attirée certaines peccadiles, Touquet s'enfuit de la maison de son cousin et vint à Évreux, où il se présenta chez un imprimeur. Il y fut reçu comme apprenti; et quelques mois après un jeune *singe* ayant abandonné l'atelier, il fut installé à sa place. Pour l'intelligence de ce fait, il convient d'apprendre à ceux qui l'ignorent qu'en termes d'imprimerie un *singe* est un ouvrier à la casse, un compositeur, comme un *ours* est un ouvrier qui travaille à la presse.

Paul Touquet fut successivement singe et ours. Chassé à la suite d'une querelle qu'il eut avec son maître, il erra de ville en ville, défrayé par les compagnons du devoir auxquels il s'était affilié. Arrivé à Gisors, on lui persuada qu'il pourrait y vivre à faire, pour la garde nationale, le métier de remplaçant. Il acquit là, en fréquentant les corps de garde, ces grâces de langage que louèrent en lui, par la suite, ceux qui le cultivèrent.

Cependant le gouvernement de la République française venait de former, de plusieurs corps de troupes réunies, une grande armée, laquelle, sous le nom d'armée d'Allemagne, fut confiée au général Augereau, qui alla établir son quartier général à Strasbourg. Parmi les officiers qui furent envoyés à cette armée, se trouvait alors un chef de bataillon qui emmena Touquet, en lui faisant espérer un emploi.

Touquet n'avait de militaire que son frac de remplaçant. Sa bravoure n'était pas encore développée, et il paraissait très-peu appelé au genre d'affaires que les bataillons français avaient à traiter alors. On le fit entrer comme copiste dans les bureaux. Mais la paix de Campo-Formio vint dissoudre le corps d'armée de Strasbourg. Tout ce que purent faire les protecteurs du copiste se réduisit à lui obtenir une place de garçon de bureau dans l'administration centrale du département de la Roer, à Cologne.

Quelque temps après, M. de la Touche, devenu l'un des patrons de Paul Touquet, fit venir à Neuwied, sur la rive gauche du Rhin, une imprimerie française. Il fonda un journal auquel il donna le titre de *Mercure du Rhin*. Ayant besoin d'ouvriers, il se rappela qu'il y avait dans les bureaux de Cologne un singe qui, au besoin, pouvait servir d'ours, et qui joignait à ces talents la qualité d'affectionner particulièrement l'état de nouvelliste. Il avait lu plusieurs lettres dans lesquelles le pauvre Paul Touquet déplorait l'état d'abstinence auquel le condamnait la modicité de son traitement de garçon de bureau. Il l'appela à Neuwied.

Lorsqu'il eut repris là sa corpulence, Touquet voulut s'en aller à Paris. Madame de la Touche l'aida du prêt de quelques petites sommes, sur la restitution desquelles elle compta mal à propos. Faut-il parler aussi des trois paires de rideaux en percale que Paul Touquet emprunta à cette dame, pour attendre, disait-il, ceux qu'il faisait venir de chez lui? « Il y a de cela près de vingt ans, écrivait en 1821 M. de

la Touche, et, malgré de fréquentes réclamations, ces rideaux sont encore appendus dans la salle à manger de Paul Touquet. Il dit pour sa raison que, les ayant fait blanchir pendant vingt ans, ils lui ont plus coûté qu'ils ne valent aujourd'hui, et qu'il faut l'indemniser de ces dépenses, si l'on veut qu'il les rende. »

Dans les deux années qui suivirent l'arrivée de Paul Touquet à Paris, il embrassa successivement plusieurs professions. D'abord il acheta une imprimerie à crédit et la revendit au comptant. Ensuite, il traita d'une charge d'huissier, dont il ne tarda pas non plus à se défaire. En troisième lieu, il établit une agence d'affaires qui ne réussit pas.

Un jour, le bruit s'étant répandu à Évreux, où il allait souvent, que quelques chouans avaient paru dans les environs, Paul Touquet rêva qu'il avait été au-devant d'eux avec une douzaine d'habitants, qui ne s'en souviennent pas, et qu'il avait battu les brigands dans une rencontre dont personne ne se souvient davantage.

Paul Touquet assurait à son retour à Paris que ses camarades, enchantés des talents et de la bravoure qu'il avait déployés, l'avaient nommé leur lieutenant sur le champ de bataille. Il concluait qu'il serait facile, en cette considération, de le faire passer officier et de l'attacher au service, qui commençait à lui plaire depuis la paix.

Plein de cette idée, il revint voir M. de la Touche et en obtint une lettre de recommandation pour le général Dufour, dont l'état-major était à Cologne.

Six semaines après, le général Dufour le renvoya avec un brevet d'officier qu'il avait obtenu pour lui, et un congé illimité pour aller où il voudrait, ne se souciant pas de le garder près de lui, et ne voulant pas surtout lui laisser montrer son épaulette à Cologne, où la place de garçon de bureau, qu'il y avait occupée, ne le recommandait pas d'une façon assez militaire.

Touquet eût pu vivre de son traitement; mais l'inaction lui a toujours répugné. Il acheta une charge d'avoué à Évreux; puis, au grand étonnement de toutes ses connaissances, au lieu de se fixer dans cette ville, il revint à Paris, où il s'efforça de rétablir son cabinet d'affaires. Mais, malgré les liaisons que lui procura son titre d'avoué, ce qui va suivre prouva qu'il désespérait de gagner la confiance des Parisiens. Il profita de quelques lettres qu'il tenait du général Dufour pour obtenir d'être nommé quartier-maître d'un régiment, et prit le titre de capitaine. Un peu plus tard, ayant appris le retour à Paris du général Turreau, qu'il avait connu à Gisors, il vit là une nouvelle chance dont il sut profiter.

Le général n'était plus jeune; il était assailli de douleurs rhumatismales et de procès fâcheux. Touquet fut admis à remplir, dans sa chambre à coucher, les fonctions d'aide de camp, et dans les tribunaux celles de solliciteur et d'agent d'affaires, que lui rendaient faciles ses anciennes habitudes d'huissier. On était en 1812. Le général Turreau, obligé de servir malgré l'état de sa santé, fut envoyé à Vurtzbourg, où il commanda pendant les deux dernières campagnes de Napoléon. Touquet, nommé son aide de

camp, fit à son état-major le double office de copiste et de garde-malade. Ces fonctions douces et paisibles eussent rempli son ambition, s'il n'eût voulu la croix d'honneur.

— Eh! pourquoi pas? disait-il, en racontant lui-même, avec l'incroyable cynisme qu'on lui a connu, les faits qu'on va lire.

Le général eut besoin d'envoyer à l'Empereur un courrier qui pût lui donner de bouche des renseignements qu'il n'eût pas été prudent d'écrire, le courrier pouvant être intercepté. Touquet s'arrangea si bien, qu'il fut chargé de ce message; il copia la lettre d'introduction dont lui-même allait être porteur et la fit signer au général. Puis, dans un adroit post-scriptum qu'il rédigea et qu'il écrivit discrètement au bas de la signature, il recommandait chaudement à l'Empereur l'aide de camp, capitaine Touquet, demandant pour lui la croix d'honneur et le grade de chef de bataillon.

Personne n'eût soupçonné un pareil tour. Aussi l'Empereur accorda la double faveur qu'il crut méritée, et Touquet reparut devant le vieux Turreau en lui disant :

— Général, l'Empereur a été si satisfait de votre message qu'il a voulu vous honorer en me donnant le grade de chef de bataillon et la croix.

On n'eût probablement jamais su une telle rouerie, si Touquet, vingt fois et plus, ne s'en fût joyeusement vanté.

« Il est facile de conclure de ces faits, dit son biographe, que M. Touquet est un militaire comme il

n'y en a pas, et l'armée dont il a fait partie eût sans doute opéré moins de prodiges, si tous les grades eussent été gagnés comme les siens. » A ceux qui se permettaient de lui reprocher sa conduite, Touquet répondait : — Chacun se sert de ses armes et de ses moyens; faites-moi le plaisir de me dire, vous autres, ce que vous avez gagné avec vos principes d'honneur et de patriotisme?

C'est caractéristique.

Ajoutons que Touquet, dans les cent jours, fut fait colonel par Fouché; on n'a jamais su pourquoi; — et arrivons à l'époque où ce brave s'est fait libraire.

Après avoir travaillé aux tables du *Moniteur*, Touquet publia, comme nous l'avons dit, la *Charte à cinq centimes*.

« Il était permis de se réjouir du produit de cette affaire, dit encore M. de la Touche, mais il était sot de s'en enorgueillir. La tête de Touquet en tourna; il se crut un grand homme parce qu'on se moquait de lui. Il ne parlait que de sa réputation, et du nom qu'il aurait désormais dans la république des lettres. »

Il fit là-dessus, comme nous l'avons dit, le *Voltaire* en seize volumes. Pour cette opération, il s'était associé M. de la Touche lui-même, et il l'avait logé avec lui rue de la Huchette. Mais dès qu'il vit que les souscripteurs venaient en assez grand nombre pour faire présager de beaux bénéfices, il dressa des piéges à son associé, l'exclut de l'affaire et le fit sortir de son appartement par une série de procédés

normands, en gardant ses meubles et son carrick. On citerait dans ces débats dix floueries pour lesquelles le public croit encore qu'il y a un frein dans la justice humaine. Touquet s'en tira triomphant.

Pourtant le *Voltaire* et le *Rousseau*, opérations qui, nous le répétons, ont toujours ruiné leurs éditeurs, — ce qui est assez remarquable, — n'amenèrent en définitive à Touquet que la nécessité de s'effacer devant les poursuites du tribunal de commerce.

Il y a ordinairement dans les entreprises coupables quelque esprit de vertige qui les ruine. Le *Voltaire* et le *Rousseau* de la petite propriété étaient imprimés comme la *Charte*, en mignonne et en nonpareille, caractères qui en rendaient la lecture à peu près impossible; et ces deux réimpressions de ce que les deux philosophes ont vomi de plus contraire à la religion et aux mœurs ont, pour ainsi parler, disparu tout à fait. Ces pages maudites se sont obscurément usées à envelopper des melons et des galettes.

Touquet mis en faillite, pour couronnement de son opération philosophique, détourna habilement ce qu'il put détourner, et loua au cinquième étage, dans la rue Boucherat, au Marais, un galetas où il devait attendre les huissiers. N'ayant mis là pour meuble qu'une paillasse où il ne couchait pas, il évita la saisie et manœuvra de manière à gagner de meilleurs jours.

Quand il eut, comme on dit, arrangé ses affaires, il s'associa avec le libraire Garnery, lequel avait

cliché les œuvres de Voltaire et de Rousseau, et fit une nouvelle réimpression stéréotype des deux philosophes, ennemis acharnés de leur vivant, et qu'on s'obstine depuis leur mort à mettre ensemble. Un troisième associé, de qui il obtint des fonds, lui donna les moyens d'ouvrir, au passage Vivienne, ce qu'il appela une librairie centrale. Il y vendit tout ce qu'on voulut bien lui donner en dépôt; mais il n'eut pas le temps d'en rendre compte.

Il publiait, à cinquante centimes le volume, une bibliothèque populaire, collection d'in-32 perfides, parmi lesquels parut un jour un petit livre intitulé *l'Évangile*.

C'était la vie tronquée du Sauveur des hommes, composée des textes saints, défigurés de manière qu'il n'y restait rien de divin. Ce petit livre fut saisi. Condamné à neuf mois de prison, l'éditeur en appela, plaida lui-même (c'était en 1826), et fier d'appeler son livre l'*Évangile-Touquet* et d'en faire insolemment le pendant de la *Charte-Touquet*, il publia un *Mémoire à consulter sur le procès de l'Évangile, adressé à tous les jurisconsultes, publicistes et théologiens français*.

« Je nourrissais l'espoir, dit-il, que des personnes *éminemment religieuses* m'avaient donné, de voir l'*Université* adopter ce petit livre *comme classique*, et le recommander aux professeurs qu'elle a institués pour l'enseignement de la *morale évangélique* dans ses facultés de théologie.... »

En dépit de l'appui qu'il fondait sur l'Université, Touquet fut condamné en appel. Vainement il se

pourvut en cassation, l'arrêt fut confirmé, il alla en prison; ce qui le mit tout en joie, car il liquidait ainsi ses comptes. En effet, se disant ruiné par son procès, il ne paya personne.

Après avoir dépouillé son premier associé M. de la Touche, son second associé M. Garnery, il eut encore l'adresse d'emprunter sept mille francs, qu'il ne rendit jamais, au jeune insensé par qui il avait fait faire le travail criminel de l'Évangile mutilé; — comme s'il eût été donné à cet homme d'être lui-même ici-bas le châtiment et le fléau de tous ceux qui l'aidaient dans ses œuvres de démolisseur.

Dans la prison, il rêva une autre industrie. La librairie lui était fermée et les juges lui avaient confisqué son brevet. Dès qu'il fut libre, il loua près de Paris un château entouré de quatre hectares de terre. Il y sema partout des oignons. Les Parisiens ne manquent jamais de mettre dans leur bouillon un oignon brûlé, habitude que l'on dit saine, et qui donne au bouillon une couleur dorée. Il fit donc ce commerce; et comme il ne lui suffisait pas, il se constitua le juge et l'arrangeur de tous les débats qui s'élevaient entre les paysans de son voisinage. Il en devint la terreur, parce que, prenant partie pour celui qui le payait le mieux, il menaçait la partie adverse de la calmer à coups de trique, si elle ne composait pas, et que son titre de colonel, rehaussé d'une croix, le faisait passer pour un homme redoutable.

Néanmoins cette vie champêtre ne convint pas longtemps à son besoin de fracas. Il revint à Paris

en 1829, et ce champion de la petite propriété et de la démocratie se donna des mouvements incroyables pour établir une publication d'un nouveau genre, qu'il voulait intituler *Annales de la noblesse.* Il supputait que toutes les familles de gentilshommes allaient lui apporter de l'argent pour qu'il fît mousser leurs généalogies et leurs titres. On ne sait s'il eût réussi dans cette nouvelle déception. Mais la révolution de juillet arriva.

Parmi les lois singulières qui se firent alors, il faut remarquer celle qui établit l'avancement d'un grade, ou la croix d'honneur pour ceux qui, ayant fait de l'opposition au gouvernement déchu, avaient subi à ce sujet quelques poursuites. Touquet, de colonel, devint major, et de chevalier de la Légion d'honneur, officier.

Comme le général Gérard avait fait beaucoup pour cette loi, Touquet proposa, par la voie des journaux, à tous ceux qu'elle favorisait, de voter à Gérard une épée d'honneur. Il se mit à la tête de la souscription, comme président, en établit chez lui les registres et y joignit un bureau de réclamations ouvert à toutes les personnes qui avaient, du chef de l'ancien gouvernement, des griefs à réparer, supposés ou réels. Il vécut dix-huit mois parfaitement bien de l'argent qu'on lui apportait, fit faire deux épées d'honneur, une pour le général Gérard, devenu maréchal de France, et une seconde pour lui-même.....

Puis, quand il fallut *rendre ses comptes*, détail qu'il n'a jamais aimé, il s'en vint en Belgique, où le congrès s'occupait d'une constitution.

Peut-être ne soupçonnerait-on pas le motif qu'il donnait pour cause de son arrivée ? Il s'en expliqua à quelques représentants qu'il alla voir et à qui il dit avec son audace habituelle :

— Mais vous n'y entendez rien; je suis Touquet, — l'auteur de la *Charte à cinq centimes*, — les peuples neufs sont toujours niais; vous allez faire des bêtises; vous n'êtes encore que des imbéciles. Laissez-moi faire votre constitution, et vous m'en direz de bonnes nouvelles.

Nous rapportons textuellement ses paroles.

Les notables belges, à qui il s'adressait dans ce style, un peu mieux élevés que lui, ne lui répondirent ni sur son ton, ni dans son langage; mais ils lui rirent au nez et lui tournèrent le dos.

Se voyant accueilli avec cette froideur (c'est l'expression dont il se servait en parlant de ses démarches vaines), ne se souciant pas trop de retourner en France, il se rappela qu'il avait, comme major, quatre mille francs de pension, qu'il aimait beaucoup le poisson et les pommes de terre, et il alla s'installer à Blanckenberg, où il est mort deux ou trois ans après, comme le roi d'Angleterre Guillaume III, d'une longue suite d'indigestions de cabillaud. Et voilà l'un des gros piliers de l'opposition antireligieuse qui, de nos jours, a semé en France et en Europe de si mauvais germes !

M. de la Touche, dans le petit livre (*Touquetiana*) où nous avons puisé quelques traits de Touquet, avant 1821, le caractérise encore par deux mots que nous ne voulons pas omettre.

Aux innombrables accusations de conscience trop élastique que l'on éleva contre lui, il ne répondit jamais que par cette défense laconique :

— Je nie tout. Tirez-vous de là....

A ceux qui le fréquentaient et qui lui reprochaient de trop rapides indélicatesses, il répondait encore :

— Pourquoi les hommes sont-ils si bêtes? (il appelait bêtise la droiture). Chacun est adroit pour son compte; et tout est au plus fin....

LXV. — L'AUTRE MONDE ET CELUI-CI.

> **Lætentur et exsultent gentes, quoniam judicas populos in æquitate, et gentes in terra dirigis.** *Psaume LXVI.*

Oui, que toutes les âmes pures, que tous les cœurs droits se réjouissent et se relèvent, car ils savent que Dieu juge et traite avec équité tous les habitants de la terre et qu'il *gouverne* les nations....

Si, — sans précautions oratoires, — nous avons fait suivre nos récits de l'autre monde de rapides études sur quelques-uns de nos contemporains qui ont passé sur la terre en évitant le port où toutes les âmes sont attendues, c'est que nous avons voulu représenter à nos lecteurs combien ils seraient insensés d'ambitionner la fin des impies. Nous aurions pu grossir beaucoup cette petite phalange. Mais d'autres cœurs, fourvoyés comme ceux-là, ont place ailleurs (1) dans nos volumes. Nous aurions pu aussi

(1) Dans les *Légendes infernales* notamment, et dans les *Légendes des commandements de l'Église.*

opposer à ce demi-monde des célébrités les brillantes cohortes des saints. Mais le nombre en est grand, et tous nous les connaissons.

Pareillement, nous n'avons pas rapporté tout ce qui a été dit sur le paradis et l'enfer dans les nombreux écrits consacrés à ces matières si graves. Mais nous avons tout résumé, excepté les excentricités de quelques hommes qui, bien que sans doute ils redoutassent l'enfer, en ont fait de plaisantes peintures, comme Cyrano de Bergerac, Quévédo, Rutebeuf, et d'autres noms moins dignes encore d'être cités.

Nous avons aussi laissé de côté les écrivains qui, avec d'honnêtes intentions, ont tracé du paradis des descriptions fantastiques (1). Nous devons, sur les deux termes de la vie où nous avançons, nous contenter de ce que nous enseigne la sainte Église, et

(1) Nous citerons, à titre de curiosité, un fragment d'un livre rare intitulé *Du Paradis et de ses merveilles*, etc., par Fr. Arnoulx, chanoine de la cathédrale de Riez en Provence, petit in-12 imprimé à Rouen en 1665, avec approbation des docteurs.

« Le ciel est comme un heureux royaume, qui a un si grand roy, si courtois, si gracieux, qu'il veut que les habitants de son royaume règnent avec luy et que tous soient roys. Dieu est donc le roy de ce royaume; les archanges sont les pages d'honneur, la sacrée Vierge Marie est la reyne, toutes les vierges sainctes sont les damoyselles et les filles de chambre, les Chérubins sont les ducs, les Séraphins sont les comtes, les Throsnes sont les marquis, les Anges sont les barons et les saincts la noblesse. Les sept planètes sont le parlement et les puissances les conseillers, les prophètes sont les secrétaires. Jésus-Christ est le juge souverain, les évangélistes sont les notaires, les Vertus sont les prélats, les confesseurs sont les prestres de la chapelle du roy, et tous les bienheureux sont les sujets et vassaux. Les Dominations sont les gouverneurs et commandeurs des provinces, qui ont pour leur exercite et gendarmerie les estoilles mobiles et erratiques... » (Chap. IV.)

plaindre ces intelligences avariées qui ont fait, à travers nos récits, un singulier amalgame. Obscurcies par les esprits de ténèbres, elles n'ont pas su élever leurs regards au-dessus des choses de la terre. Plaignons ceux que leur exemple a pu entraîner.

Il y a dans les philosophes qui repoussent les dogmes sacrés une immense variété de sectes. Elles peuvent néanmoins se condenser en trois classes. La première ne croit pas à Dieu; mais si elle ne va pas au paganisme, elle fait de la matière, qu'elle appelle la nature, une puissance archimerveilleuse, en quelque sorte un fétiche monstre. Sans la renvoyer aux traités de l'existence de Dieu, démontrée par Fénelon et par la plupart des Pères, nous n'objecterons qu'un petit trait, emprunté au bel et savant ouvrage du R. P. Millet sur la Providence (1) :

« J'ai lu quelque part, dit l'auteur, la manière ingénieuse dont Platon s'y prit pour tirer de son erreur un épicurien nommé Madétès. C'était un jeune homme fort habile dans les belles-lettres. Platon, le rencontrant dans une promenade, l'aborde, et voici le dialogue qui s'établit entre eux :

» PLATON. Avez-vous étudié à fond la doctrine d'Épicure, Madétès?

» MADÉTÈS. Non; je sais seulement qu'il enseigne que les dieux ne se sont jamais mêlés de rien, et que le principe de toutes choses est dans les atomes

(1) *Économie de la providence divine dans le gouvernement des choses humaines*, in-12, chez Adrien Leclerc, à Paris. Note deuxième de la première partie.

qui se sont arrangés d'eux-mêmes de façon à produire le monde tel qu'il est.

» Platon. Ainsi, mon fils, vous ne croyez pas que ce soit une intelligence qui préside à cet univers dans lequel il y a tant d'êtres intelligents? Voudriez-vous me dire quelle raison vous porte à adopter ce système?

» Madétès. Ma raison, c'est que je l'ai entendu dire à mes amis. Et comme il faut avoir une bannière quand on se présente dans le monde, j'ai choisi celle d'Épicure, qui me semble fort commode.

» Platon. Fort bien; mais un homme grave ne prend pas un parti au hasard. Si vous avez quelque désir de vous instruire, je suis magicien; je pourrais vous faire voir des choses extraordinaires. Ayez seulement la complaisance de m'accompagner jusqu'à ma maison de campagne, qui est à quelques pas d'ici.

» Dès qu'ils y furent arrivés, Platon lui montra un squelette. Le jeune homme recula d'horreur. — Ne vous effrayez pas, dit Platon. Considérez bien cette forme hideuse et écoutez ce que je puis en faire au moyen de mon art.

» Vous voyez d'abord cette espèce de boule qui couronne le squelette. Je vais faire passer par ma parole, dans le creux de cette boule, une substance moelleuse et douce partagée en mille petites ramifications que je ferai descendre imperceptiblement par ce bâton à plusieurs nœuds qui s'attache à la boule et se termine en pointe. J'adapterai au haut de ce bâton un tuyau par lequel je ferai entrer l'air

au moyen d'une soupape qui pourra jouer sans cesse, et bientôt après vous verrez cette fabrique se remuer d'elle-même.

» Vous voyez toutes ces pièces informes, qui ressemblent à des morceaux de bois desséché ; je n'aurai qu'à parler, et ils seront mis en mouvement par des cordes d'une structure merveilleuse.

» Je placerai au milieu de ces cordes une infinité de canaux remplis d'une liqueur qui, en passant par des tamis, se changera en plusieurs liqueurs différentes et coulera dans toute la machine vingt fois par heure. Le tout sera recouvert d'une étoffe blanche, moelleuse et fine. Chaque partie de cette machine aura son mouvement particulier, qui ne se démentira point. Entre ces gros cercles, je placerai un grand réservoir, fait à peu près comme une pomme de pin. Ce réservoir se contractera et se dilatera à chaque instant avec une force étonnante; il changera la couleur de la liqueur qui circulera dans toute la machine; près du réservoir, je mettrai un sac percé en deux endroits, qui ressemblera au tonneau des Danaïdes : il se remplira et se videra sans cesse; mais il ne se remplira que de ce qui est nécessaire et ne se videra que du superflu. Toute cette machine sera un étonnant laboratoire de chimie, un ouvrage de mécanique et d'hydraulique si profondément combiné que ceux qui ne l'auront pas étudié ne pourront jamais le comprendre. De petits mouvements y produiront une force merveilleuse, qui dirigera cet automate avec un art qu'aucun homme ne pourra imiter. Mais, ce qui vous sur-

prendra davantage, c'est que cet automate, se mettant en rapport avec un autre à peu près semblable, en produira un troisième. Toutes ces machines auront des idées, elles raisonneront, elles parleront comme vous; elles pourront mesurer le ciel et la terre. Si je vous fais voir cette rareté, conviendrez-vous que j'ai beaucoup d'esprit et de puissance?

» MADÉTÈS. Certes, j'avouerai alors que vous en savez plus qu'Épicure et que tous les philosophes de la Grèce.

» PLATON. Eh bien, tout ce que je vous ai promis est fait. Vous êtes cette machine; c'est ainsi que vous êtes formé; et je ne vous ai pas montré la millième partie des ressorts qui composent votre être. Tous ces ressorts sont proportionnés les uns aux autres et s'aident réciproquement. Les uns conservent la vie, les autres la donnent, et l'espèce se perpétue de siècle en siècle par un artifice qui échappe à toute la science humaine. Les plus vils animaux sont formés avec un appareil non moins admirable, et les sphères célestes se meuvent dans l'espace avec une mécanique encore plus sublime. Dites-moi maintenant si des atomes accrochés par la main du hasard ont pu former un monde où brillent tant d'intelligence et de raison?

» — Comment vous appelez-vous? demande Madétès étonné. Platon lui dit son nom. Le jeune homme tomba à genoux pour adorer le suprême ordonnateur des mondes; et il aima Platon toute sa vie. »

Or, ces prodiges éclatants de l'organisation hu-

maine se reproduisent dans tous les êtres créés, dans les millions de milliards d'animaux et de plantes, avec des variétés dont le calcul serait impossible; et tout homme qui ne voit pas Dieu dans ce monde, partout et à chaque pas, est une anomalie inconcevable qui ne peut être menée là que par l'invasion des esprits de ténèbres (1).

(1) « On cite une parole piquante d'une jeune dame à un célèbre incrédule de l'école voltairienne. Il avait inutilement tâché de convertir cette dame à son athéisme; piqué de la résistance : « Je n'aurais pas cru, dit-il dans une réunion de gens d'esprit, être le seul à ne pas croire en Dieu. — Mais vous n'êtes pas le seul, monsieur, lui répliqua la maîtresse du logis; mes chevaux, mon épagneul et mon chat ont aussi cet honneur. Seulement ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter. » (Mgr de Ségur, *Réponses courtes et familières*, etc.)

Qu'il nous soit permis de mettre sous les yeux des philosophes quelques beaux vers de M. Amédée Pommier dans son poëme de *l'Enfer* :

« Fils d'Arouet et de Jean-Jacques,
Cœurs par le doute desséchés,
Insultant ceux qui font leurs pâques
Et qui confessent leurs péchés;
Vous qui méprisez les reliques,
Et les prières catholiques,
Et les martyrs apostoliques,
Et la communion des saints,
Raillez la pieuse milice,
Portant la haire et le cilice,
Et, dans votre insigne malice,
Riez des pauvres capucins !

Homme ennemi des lois austères,
Fier mécréant, toi qui niais
Du culte les divins mystères
Et les renvoyais aux niais;
Toi qui bravais avec audace
Celui qui par son sang efface
Les crimes de l'humaine race,
Et qui sous Pilate a souffert;

La seconde classe des philosophes qui se séparent des saints dogmes se compose en plus grand nombre

Plume satirique et rebelle,
Qui, mordant toujours de plus belle,
Outrageas Dieu dans maint libelle,
C'est toi surtout que veut l'enfer.....

Rien n'échappait à la censure
De ton orgueilleuse raison,
Ni le rabbat, ni la tonsure,
Ni le plain-chant, ni l'oraison;
Vieilles croyances populaires,
Rameaux bénits ou scapulaires,
Mandements, bulles, formulaires,
Étaient l'objet de tes mépris;
De Dieu tu souillas la parole,
Et de son sublime symbole
Tu faisais une faribole
A divertir les beaux esprits.

Ta sacrilége outrecuidance,
Venant en aide au libertin,
Disputait de la Providence
Comme d'un problème incertain.
Croire te semblait impossible;
Tu trouvais chose fort risible
Tout ce long récit de la Bible
Dicté jadis par le Très-Haut;
Et, selon toi, les têtes saines,
Ne voyant là que fables vaines,
Rangeaient l'éternité des peines
Avec les ogres de Perrault.

Eh bien, ce Dieu, mauvais sophiste,
Que tu niais insolemment,
Te prouve aujourd'hui qu'il existe
Par un invincible argument.
Que penses-tu de la riposte?
Vois ce noir démon qui t'accoste;
Vois cet effroyable holocauste
Qui succède aux plaisirs charnels!
Appelle encor la foi sottise;

des hommes qui, admettant en quelque sorte un créateur, se persuadent qu'après avoir fait le monde,

Excuse encor la paillardise,
Et traite encor de couardise
La peur des brasiers éternels!

Ris de nos dogmes séculaires,
Ris des *chrétiens et des crétins*,
Ris dans ces feux piaculaires
Qui ne seront jamais éteints!
Ris donc encor, si tu peux rire;
Ris donc, bouffon, ris donc, satyre,
Ergoteur né pour contredire,
Singe malfaisant et brouillon!
Mais, de Satan abject esclave,
Viens essayer son bain de lave,
Et dans sa marmite autoclave
Servir à faire du bouillon! »

M. Amédée Pommier a publié aussi un bon livre sur *ou plutôt contre* l'athéisme et le déisme. Voici un passage de son introduction :

« Tout à l'heure, ma plume hésitait et tremblait entre mes doigts, pendant que j'écrivais ces énormes blasphèmes qui sont probablement aussi d'énormes sottises. Toute l'antiquité a éclaté de rire ou frémi d'indignation en voyant Zoïle censurer Homère. Qu'est-ce pourtant que la distance d'Homère à Zoïle, en comparaison de la distance de Dieu à l'homme? L'œuvre du Créateur critiquée par la créature, l'univers examiné, analysé, apprécié d'après nos petites idées et nos étroites règles du bon et du mauvais, se figure-t-on quelque chose de plus insensé, de plus mesquin, de plus profondément ridicule? Une taupe, qui ne serait jamais sortie de son trou, offrirait un spectacle infiniment moins comique et moins grotesque, si elle s'avisait de vouloir juger de la construction d'un vaisseau de ligne, d'en blâmer l'ensemble et les détails, de trouver à redire à ceci ou à cela, et de taxer d'ignorance ou d'impéritie l'ingénieur naval qui en aurait fourni le plan et combiné les différentes parties.

» Il est probable que tout ce qui était possible existe. Si l'on admet Dieu, et nous verrons bientôt la nécessité de l'admettre, il est évident qu'il ne s'agit point de discuter son œuvre ni de demander pourquoi il a préféré tel arrangement à tel autre. Nous n'avons plus qu'un raisonnement à faire : Dieu a créé le monde; donc le monde est ce qu'il doit être; donc il était sage et bon de le créer tel qu'il est. »

il ne s'en est plus occupé; qu'il ne se mêle de rien; qu'il est indifférent au bien comme au mal. Ils ajoutent, avec une fausse humilité, qu'il est trop grand pour s'abaisser jusqu'à nous, qui sommes si petits; qu'il aurait trop à faire s'il voulait surveiller tous les mondes répandus dans l'espace infini; que nos prétentions religieuses sont de l'orgueil, etc. On peut leur répondre qu'il ne s'agit pas pour nous de tous les mondes répandus dans l'espace; que Dieu, qui a tout créé, peut tout gouverner; qu'il nous a fait une âme avec un but : celui d'en être aimé et glorifié; que cette âme, nous le sentons parfaitement, ne peut pas s'éteindre; qu'elle recevra, en quittant sa dépouille mortelle, la destinée qu'elle aura méritée, admise auprès de Dieu, dans sa splendeur, si elle a fait son devoir, repoussée dans les ténèbres extérieures si Dieu ne la reconnaît pas.

Il est vrai que, tout en admettant un Dieu endormi, ils ne voient presque tous dans l'homme que matière. Cependant ils sont témoins des évolutions d'un monde spirituel dans le somnambulisme et dans le spiritisme.

Nous ne pouvons, pour éclairer ces égarés, s'ils veulent comprendre parfaitement le gouvernement de la Providence dans les choses d'ici-bas, que les renvoyer au lucide et entraînant ouvrage du P. Millet (1); ils y toucheront du doigt cette vérité, qui est là clairement démontrée, et que mille faits appuient tous les jours.

(1) *Économie du gouvernement de la Providence*, IIe partie, IIe section, chap. II.

La troisième classe des philosophes séparés présente d'immenses variétés dans leurs doctrines. Quoiqu'ils sachent que Jésus-Christ Notre-Seigneur a dit : « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur, » ils se sont séparés du pasteur et du troupeau. Quoiqu'ils ne puissent oublier que notre même Seigneur a dit : « Apprenez de moi que mon joug est doux et que mon fardeau est léger, » ils ont repoussé ce joug. Quoiqu'il ait dit encore : « Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, qu'il soit regardé comme un païen et comme un publicain, » ils ont rejeté la discipline si facile et si salutaire de la sainte Église (1). On voit que nous parlons de nos frères

(1) Empruntons encore au P. Millet un passage sur l'Église. Nous disons l'Église, car il n'y en a qu'une. « Dieu est son fondateur; il la gouverne lui-même, par des hommes qui ne sont que ses organes et ses instruments... Elle peut être ébranlée, elle ne sera point renversée. Ouvrez l'histoire. Les géants de la terre viennent fondre sur l'Église avec leurs bataillons armés. Que fera-t-elle? Elle n'a ni armes, ni remparts, ni forteresses, et elle n'en veut point. Qu'opposera-t-elle donc? Son sein nu et désarmé. L'ennemi frappe; il déchire; mais, sa rage épuisée, il tombe parce qu'il est homme; l'Église demeure, parce qu'elle est divine. Ainsi se terminent toutes les luttes, tous les combats.

» L'arianisme, si puissant, si redoutable pendant trois siècles, s'est perdu on ne sait quand, on ne sait où. L'hellénisme de Julien l'Apostat, si brillant un jour, s'est évanoui le lendemain. Le mahométisme, qui a fait tant de ravages, est à l'agonie et périra le jour où les puissances de l'Europe s'entendront pour partager ses dépouilles. Le schisme grec n'a ni vie, ni chaleur. En Russie, c'est une verge dans la main d'un despote; partout ailleurs, c'est une pétrification, une momie. Le protestantisme, qui avait envahi une partie de l'Europe, n'est plus qu'une vaste ruine, un immense débris : il ne vit que de son antagonisme contre Rome. Si, par impossible, l'Église romaine tombait aujourd'hui, demain le protestantisme aurait disparu, semblable à l'ombre qui s'évanouit avec le corps qu'elle suit, semblable au ver qui meurt avec l'arbre dont il boit la séve.

» Ainsi les schismes et les hérésies meurent et l'Église vit... »

séparés, hérétiques ou schismatiques, qui ont déchiré la robe sans couture de Jésus-Christ. La plupart de ces chrétiens vivent dans les steppes de l'erreur, parce qu'ils y ont été élevés. Mais cherchent-ils la vérité ? — Prions Dieu d'en éclairer leurs âmes.

Pour peu qu'un homme, ayant le cœur et la tête calmes, examine, sans prévention et sans hostilité préconçue, le dogme catholique, il reconnaîtra que là seulement se trouve la solution de tous les problèmes, la vérité complète et seule toujours vraie, la clef de toutes les questions qui nous touchent, et cette philosophie du Catéchisme qui, depuis dix-huit cents ans, a fait faire à l'humanité de si grands pas, et qui eût devancé de beaucoup les vrais progrès, si l'homme ennemi n'eût pas si constamment semé l'ivraie.

Mais les calamités, les désertions et les scandales étaient nécessaires, comme les persécutions et les fléaux, puisque nous devons nous épurer dans les épreuves, et que notre séjour ici-bas n'est qu'un noviciat. Il est donc logique qu'il y ait dans l'autre monde, vers lequel nous marchons, trois séjours : l'un, temporaire, pour l'expiation des fautes légères; celui-là est l'étape qu'il faut subir, si on n'est pas entièrement pur, avant d'entrer dans le paradis. Les deux autres sont éternels, le paradis avec Dieu et ses saints anges, et l'enfer avec les démons et les damnés. — Puisse le lecteur éviter cet abîme!

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES.